This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07592561 4

Sam-/- Sen

SE

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PRÉCÉDÉES DE DEUX NOTICES HISTORIQUES

XXXIXe VOLUME

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

DIXIÈME VOLUME

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

Tous droits reservés

4349

CATÉCHISME

DES

INDUSTRIELS

QUATRIÈME CAHIER

AVANT-PROPOS

Ce quatrième cahier sera divisé en deux parties, et il présentera cela de remarquable, que les deux parties dont il sera composé auront un caractère bien distinct, quoique les mêmes idées soient exposées dans l'une et dans l'autre.

Dans la première partie, nous ne nous adresserons qu'à la seule raison ; nous exposerons le système d'organisation sociale réclamé par l'état des lumières et par les progrès de la civilisation ; nous mettrons en évidence cette vérité qui doit servir de base à toute la politique actuelle : *les intérêts généraux de la société, tant sous les rapports physiques que sous les rapports moraux, doivent être dirigés par les hommes*

dont les capacités sont de l'utilité la plus générale et la plus positive.

Dans la seconde partie, nous essaierons de faire entrer en activité les passions généreuses des hommes qui possèdent les capacités les plus positives. Nous ferons tous nos efforts pour diriger leurs travaux vers le plus grand but d'utilité publique qui puisse être conçu, celui de faire entrer dans leurs mains la haute direction de la société ; c'est-à-dire, nous tâcherons de passionner les hommes les plus capables pour leurs intérêts particuliers, ce moyen nous paraissant le meilleur pour obtenir des résultats avantageux au bien public, attendu que les intérêts particuliers des hommes les plus capables sont ceux qui peuvent servir le mieux les intérêts généraux.

Nous croyons devoir joindre à cette annonce un aperçu des idées qui seront exposées dans ce cahier, et des raisons qui nous ont déterminés à discuter ces idées de deux manières différentes.

L'esclavage qui a pesé tant de siècles sur la classe industrielle, c'est-à-dire, sur l'immense majorité de la nation, n'a encore été complétement anéanti qu'en France. C'est seulement de-

puis la révolution, et par l'effet de la révolution, que ses derniers restes ont disparu ; et ce n'est par conséquent que depuis cette époque, et en France seulement, qu'il est devenu possible de travailler à l'établissement d'une organisation sociale ayant directement pour objet l'amélioration du sort de la majorité. Car jusqu'à l'entière abolition de l'esclavage, la politique n'a pu employer que des moyens indirects pour atteindre à ce grand but.

D. *Quoique vous ne présentiez dans cet avant-propos vos idées que par aperçu, il est indispensable que vous constatiez, au moins par aperçu, l'exactitude des faits qui servent de base à vos opinions.*

Montrez-nous que c'est seulement en France, et par l'effet de la révolution, que les restes de l'esclavage ont été complétement anéantis. Beaucoup de personnes pensent, en opposition avec ce que vous avancez, que l'esclavage était anéanti en France longtemps avant la révolution; et un plus grand nombre imagine que les États-Unis d'Amérique avaient effectué chez eux cette grande amélioration avant que la nation française eût commencé sa révolution.

R. En 1789, au moment que la révolution a éclaté, il y avait encore en Franche-Comté et sur plusieurs autres points du territoire français des mainmortables; ainsi l'esclavage existait encore dans un état de grande crudité à l'égard d'une partie de la nation; le corps entier de la nation supportait, à cette époque, des restes d'esclavage, puisque l'ancien axiome féodal *point de terre sans seigneur*, était encore admis, et qu'il ne fut entièrement aboli que dans la célèbre nuit du 4 août; puisque l'immense majorité de la nation était encore, suivant l'aimable expression de la noblesse, *taillable et corvéable à merci*.

Quant aux États-Unis d'Amérique, l'esclavage des Nègres subsiste encore dans la Virginie et dans les autres États méridionaux, et il existe dans les États septentrionaux une classe nombreuse d'hommes qu'on appelle engagés, et qui se trouvent, pendant la durée de leurs engagements, dans un véritable esclavage, ceux qui les ont achetés des capitaines qui les ont amenés d'Europe, ayant le droit de les vendre pour le temps de leur engagement.

D. *Si vous désirez donner au lecteur par cet avant-propos une idée précise des opinions*

que vous produirez dans le cahier, il est nécessaire que vous éclaircissiez plusieurs autres points; par exemple, celui-ci :

Vous prétendez que l'anéantissement de quelques légers restes d'esclavage qui subsistaient encore en 1789, doit déterminer un changement radical dans l'organisation sociale. Votre opinion à cet égard a grand besoin d'être motivée, car l'expérience des siècles prouve que les améliorations dans l'organisation sociale ne se sont opérées que graduellement, successivement, et très-lentement. On a vu l'esclavage devenir de moins en moins rigoureux à mesure que les lumières ont fait des progrès; on a vu le système d'organisation sociale se perfectionner à mesure que l'esclavage est devenu moins rigoureux. Quelques légers restes d'esclavage subsistaient encore en 1789, la révolution les a anéantis : il doit certainement en résulter un perfectionnement dans l'organisation sociale; mais nous ne voyons point de raison pour que ce changement soit radical; nous ne concevons point pourquoi la politique qui a précédé cet événement se trouverait séparée de

celle qui le suivra par une ligne de démarcation fortement tracée.

R. Si on observe la manière dont se développent les individus de l'espèce humaine, au moral et au physique, depuis leur naissance jusqu'à leur virilité, on reconnaît que leur développement s'opère de deux manières différentes, et qui concourent cependant vers un but commun, celui du plus grand développement de leurs forces morales et physiques dont leur organisation soit susceptible.

Depuis la naissance des individus jusqu'à l'époque de leur virilité, il s'effectue en eux un perfectionnement du moral et du physique, qui est graduel et continu, mais qui est très-lent.

Ils éprouvent aussi plusieurs crises qui déterminent en eux des progrès généraux et très-rapides.

L'âge de sept ans est signalé chez eux par une crise de dentition, à la suite de laquelle leurs facultés sentimentales, et leur capacité en mémoire, prennent un accroissement subit.

Vers l'âge de quatorze ans, les passions tendantes à s'affranchir de la dépendance à l'égard des parents, et à former des liaisons de son choix, s'enflamment dans l'individu, en même temps

qu'il acquiert la faculté de produire son semblable.

A vingt et un ans, l'homme, parvenu au développement complet de ses forces morales et physiques, acquiert le caractère qui est propre à son individu; ses facultés se coordonnent et se dirigent vers le but qui attrait le plus spécialement son organisation particulière.

Si l'on observe ensuite les lois et les usages que la société a établis pour régler sa conduite à l'égard des enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur vingt et unième année, on voit que les législateurs ont reconnu l'existence et les effets des trois crises dont nous venons de parler, et qu'ils ont proportionné les droits qu'ils ont accordés à la génération ascendante, d'après l'opinion qu'ils ont conçue du développement intellectuel qu'elle devait acquérir à sept, à quatorze et à vingt et un ans.

Et il est de fait qu'ils ont déclaré les enfants au-dessous de sept ans incapables de commettre des péchés, c'est-à-dire incapables de régler eux-mêmes leur conduite, et par conséquent de commettre des fautes dont ils fussent responsables, et qui fussent justiciables des lois divines ou humaines ; ils ont, en conséquence, construit la loi

de manière que les dispositions relatives aux enfants avant leur septième année n'ont pour objet que d'établir une surveillance générale de la société sur la conduite de leurs protecteurs naturels, et de fixer les moyens de les remplacer quand ils viennent à leur manquer.

Les législateurs n'ont soumis qu'à des punitions correctionnelles les enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans, quelque graves que fussent les fautes qu'ils vinssent à commettre, et ils les ont admis seulement à l'émancipation, dans le cas où ils auraient perdu leurs parents.

C'est à l'âge de vingt et un ans qu'ils ont fixé la majorité comme étant l'époque à laquelle les individus ont, en général, acquis un développement d'intelligence suffisant, et une capacité de prévoyance assez étendue pour que les intérêts généraux de la société n'exigent plus qu'ils restent soumis à une surveillance particulière.

Si, à la suite de cette classe d'observations, l'on examine les usages admis par l'Université, relativement à l'éducation et à l'instruction publique, on reconnaît qu'ils cadrent très-exactement avec les dispositions législatives dont nous venons de parler.

L'instruction publique des enfants ne commence pas avant l'âge de sept ans.

Depuis sept ans jusqu'à quatorze, l'éducation joue un rôle plus important que l'instruction, c'est-à-dire que les surveillants de la conduite des enfants, pendant ce laps de temps, exercent dans les pensions et dans les colléges une plus grande influence sur eux que les professeurs dont ils reçoivent l'instruction.

Depuis quatorze ans jusqu'à vingt et un ans, l'influence des professeurs sur les élèves est beaucoup plus grande que celle exercée sur eux par leurs surveillants.

Et à vingt et un ans, ceux qui continuent à suivre des cours au Collége de France ou dans d'autres établissements d'instruction publique se trouvent débarrassés de toute espèce de surveillance.

Enfin, si l'on observe le degré de développement intellectuel auquel se trouve aujourd'hui parvenue la nation française (qui s'est placée, par sa révolution, en tête de l'espèce humaine sous le rapport de la civilisation), on reconnaît qu'elle a subi sa troisième crise, et que son âge social actuel correspond à celui de vingt et un ans pour les individus; on reconnaît aussi

qu'elle a proclamé sa majorité dans la nuit du 4 août, en abolissant toutes les institutions dérivées de l'état d'esclavage, qui avait été la situation primitive de la classe industrielle, c'est-à-dire du corps de la nation.

Et après cela, si on veut produire une conclusion, on combinera ensemble les observations de différentes espèces que nous venons de présenter, on les méditera, et on en tirera nécessairement la conséquence suivante :

Le peuple français, étant parvenu à sa majorité comme nation, par l'effet des progrès de son intelligence, il doit en résulter un changement radical dans son organisation sociale.

Parvenu au point de vue le plus élevé qui puisse se rencontrer sur la route de la civilisation, en suivant le sentier que nous venons de tracer, le philosophe découvrira d'une part le passé le plus reculé, de l'autre l'avenir le plus éloigné; il apercevra dans le fond du tableau la formation de l'esclavage, institution philanthropique pour l'époque de son établissement, puisqu'elle a sauvé la vie à des milliards d'hommes; puisque nous lui devons l'immense population à laquelle est parvenue l'espèce humaine, puisqu'elle a été favorable aux progrès des lumières,

en fournissant le moyen à la classe des maîtres de s'occuper du dévoloppement de leur intelligence; ce qu'ils n'auraient pu faire sans l'établissement de l'esclavage, puisque leur temps et leurs forces auraient été occupés par les travaux nécessaires pour satisfaire leurs premiers besoins. Il considérera ensuite, avec une vive satisfaction, en suivant de l'œil cette partie de la route jusqu'au point où il se trouvera placé, l'adoucissement de l'esclavage, le progrès des lumières, l'amélioration graduelle du sort de l'espèce humaine, et enfin, chez la nation française qui forme aujourd'hui son avant-garde, l'anéantissement complet de l'esclavage et l'aptitude à recevoir une organisation sociale, ayant directement le bien de la majorité pour objet.

Se tournant ensuite du côté de l'avenir, il apercevra, dès les premiers pas à faire sur la route de la civilisation, la formation de trois grands professorats, ayant pour objet l'enseignement des principaux éléments de la science sociale, savoir :

Une chaire, ou plutôt des chaires assez multipliées en France, pour enseigner aux industriels de tous les genres et de tous les degrés d'importance, la conduite politique et industrielle qu'ils

doivent tenir pour leur bien personnel et pour la plus grande satisfaction de leur classe, ainsi que pour développer en eux un grand sentiment de dignité, en leur apprenant que leur classe étant celle qui possède la plus grande capacité en administration, ce sont les plus importants d'entre eux qui doivent être chargés de diriger la haute administration de la fortune publique.

Une chaire de morale où on enseignera comment chaque individu, dans quelque position sociale qu'il se trouve, peut combiner son intérêt particulier avec le bien général, et dont les professeurs feront sentir à leurs auditeurs que l'homme se soumet volontairement au plus grand mal moral dont il puisse être affligé, quand il cherche son bien-être personnel dans une direction qu'il sait être nuisible à la société ; tandis qu'il s'élève au plus haut degré de jouissance auquel il puisse atteindre, quand il travaille à l'amélioration de son sort personnel dans une direction qu'il sent clairement être utile à la majorité.

Une chaire de sciences positives, dans laquelle on enseignera les moyens généraux de modifier, de la manière la plus avantageuse pour l'homme, les phénomènes de la nature sur lesquels il peut

exercer son influence, et dans laquelle on enseignera aussi comment chaque individu peut combiner son intérêt particulier avec l'intérêt général, et le grand avantage qui résulte pour chacun de bien faire cette combinaison.

De ce point de vue, le philosophe, à chaque coup d'œil alternatif qu'il donnera sur le passé et sur l'avenir, apercevra de plus en plus, des différences tranchées entre l'existence sociale de nos devanciers et celle de nos successeurs; il reconnaîtra que chez nos devanciers, le premier degré d'importance sociale était accordé à la naissance, à la faveur et à la capacité de gouverner, et en se retournant du côté de l'avenir, il apercevra l'importance sociale obtenue par la plus grande capacité en morale, en science ou en industrie.

En regardant les peuples en masse dans le passé, il les verra luttant entre eux à main armée; en les considérant dans l'avenir, il les verra rivalisant entre eux sous les trois grands rapports de la morale, de la science et de l'industrie.

Jusqu'à ce jour, les hommes ont marché dans la route de la civilisation à reculons, du côté de l'avenir; ils ont eu habituellement la vue fixée

sur le passé et ils n'ont donné à l'avenir que des coups d'œil très-rares et très-superficiels. Aujourd'hui que l'esclavage est anéanti, c'est sur l'avenir que l'homme doit principalement fixer son attention.

L'action de gouverner a dû être, jusqu'à l'anéantissement de l'esclavage, l'action prépondérante; aujourd'hui, et de plus en plus, elle ne doit plus être qu'une action subalterne.

Voilà l'indication la plus claire que nous puissions donner en peu de mots des idées les plus générales que nous développerons, que nous discuterons, et que nous préciserons dans ce cahier.

Il nous reste maintenant à expliquer, mieux que nous n'avons pu le faire en tête de cet avant-propos, en quoi différera la manière dont nous exposerons ces idées dans la première et dans la seconde partie de ce cahier.

Prospectus de la première partie.

Nous récapitulons les progrès de la civilisation depuis Socrate jusqu'à ce jour.

En résumant cette récapitulation, nous trou-

vons et nous prouvons que l'adoption du plan d'organisation sociale que nous avons esquissé dans cet avant-propos est une suite naturelle et une conséquence forcée des précédents de notre civilisation depuis vingt-quatre siècles.

Nous examinons ensuite la manière dont il doit être procédé à l'établissement de cette nouvelle organisation sociale, et nous traçons clairement la marche qui doit être suivie pour effectuer ce changement radical, sans que la tranquillité puisse être troublée un seul instant, sans même que le gouvernement ni le public puisse concevoir la moindre inquiétude à cet égard.

Enfin nous mettons en évidence cette vérité importante, qui résulte de la manière dont nous avons combiné la transition : c'est que l'établissement de la nouvelle organisation sociale ne se trouve en contravention avec aucune des dispositions de la Charte, et que, loin de nuire à la royauté, elle en rendra l'existence plus brillante, plus importante et plus satisfaisante pour nos rois, tout en les mettant à l'abri des nombreux dangers auxquels ils ont été exposés, et des malheurs qui leur sont arrivés par l'effet des imperfections qui se sont trouvées dans la ma-

nière dont la royauté a été considérée jusqu'à ce jour.

Prospectus de la seconde partie de ce cahier.

Nous nous adressons d'abord aux hommes les plus distingués dans les capacités les plus générales et les plus positives, pour leur dire :

Messieurs les industriels, les moralistes et les savants, depuis que la nation a proclamé sa majorité en anéantissant complétement les restes de l'esclavage, ses intérêts moraux et physiques doivent être dirigés par les hommes les plus capables ; c'est-à-dire, ils doivent être dirigés par vous, et la capacité de gouverner ne doit plus exercer qu'une action secondaire dans l'organisation sociale. Cependant les choses restent encore à peu près sur l'ancien pied. Le nombre des fonctionnaires publics est immense, les sommes qu'ils coûtent à la nation sont énormes ; partie de ces fonctionnaires ne doivent les places lucratives qu'ils occupent qu'à la considération que le gouvernement continue à accorder à la naissance, et l'autre partie ne doit son avance-

ment qu'à l'opinion favorable que le gouvernement conçoit de leur capacité pour gouverner. D'où peut provenir, Messieurs, le retard que la société éprouve dans l'allégement qu'elle pourrait obtenir?

Ce retard, dans l'amélioration de notre existence sociale, provient évidemment de vous, de votre apathie en politique. Réveillez-vous donc! tant que vous ne vous montrerez pas disposés à exercer les nouveaux droits, et à remplir les nouveaux devoirs qui résultent pour vous du fait que la nation est devenue majeure, nous ne profiterons point des avantages que l'état présent, que nos lumières et notre civilisation peuvent nous procurer.

C'est à vous, Messieurs les industriels les plus importants, à dire comment vous comptez administrer la fortune publique quand vous serez chargés de ce soin, et à prouver à la reine du monde, c'est-à-dire à l'opinion publique, que vous l'administrerez d'une manière beaucoup plus profitable pour la majorité de la nation qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour.

C'est à vous, Messieurs les moralistes, à prouver que le principe fondamental de la morale divine, *ne faites pas à autrui ce que vous*

ne voudriez pas qu'il vous fît, est susceptible d'applications tout à fait neuves et infiniment plus précises depuis que les progrès des lumières ont permis d'anéantir complétement les restes de l'esclavage.

C'est à vous, Messieurs les savants, à présenter des idées claires sur la manière dont les intérêts particuliers peuvent se combiner avec les intérêts généraux, et à tracer un plan d'instruction publique tel, que les connaissances positives acquises soient répandues le plus promptement possible dans toutes les classes de la société et dans tous les rangs.

Et en nous adressant séparément, ainsi que nous venons de le faire, à chacune de ces grandes capacités positives, nous dirons clairement :

Aux industriels, les principes fondamentaux d'après lesquels ils doivent administrer la fortune publique ;

Aux savants, la manière dont ils doivent s'y prendre pour établir une bonne combinaison des intérêts particuliers avec l'intérêt général ;

Aux moralistes, les conséquences qu'ils doivent tirer dans les circonstances actuelles du principe de morale divine : *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît,* principe

qui doit régler la marche de la société plus qu'il ne l'a jamais fait jusqu'à ce jour, attendu qu'il n'a pu être appliqué aux rapports entre les gouvernants et les gouvernés, entre ceux qui font la loi et ceux qui y sont soumis, sans l'avoir fait que d'une manière très-indirecte, tant que le progrès des lumières n'est pas parvenu au point nécessaire pour permettre l'entier anéantissement de l'esclavage.

CATÉCHISME

DES

INDUSTRIELS

QUATRIÈME CAHIER

PREMIÈRE PARTIE

D. *Allons-nous continuer l'examen que nous avions commencé dans le second cahier? allons-nous poursuivre la discussion entamée jusqu'à ce point que nous ayons complétement éclairci nos idées et arrêté notre opinion sur cette question importante?*

Les Français doivent-ils imiter les Anglais en politique? Doivent-ils établir chez eux l'organisation sociale qui a été adoptée dans la Grande-Bretagne, ou bien doivent-ils, de

préférence, suivre vos conseils, établir chez eux le régime industriel dans toute sa pureté, et s'occuper, pour première mesure politique, d'obtenir du Roi qu'il veuille bien confier aux industriels les plus importants le soin de faire le projet de budget, et qu'il veuille bien aussi déclarer que la classe industrielle forme la première classe de ses sujets?

R. Nous terminerons plus tard la discussion que vous venez de rappeler; notre séance d'aujourd'hui sera consacrée à l'exposition du but général de notre entreprise et à l'examen des principes fondamentaux de notre système.

Notre entreprise a pour objet de déterminer Sa Majesté à placer la haute direction des affaires publiques, savoir : pour les finances, dans les mains des industriels les plus importants; et, pour toutes les affaires qui ne sont pas financières ou administratives, dans celles des savants les plus capables.

Or, pour atteindre à ce but, nous avons trois choses à faire :

1° Exposer clairement aux industriels les moyens qu'ils doivent employer pour obtenir du Roi que Sa Majesté veuille bien confier aux plus

importants d'entre eux le soin de faire le projet du budget;

2° Faire connaître aux savants la manière dont ils doivent s'y prendre pour obtenir de Sa Majesté que les plus capables d'entre eux soient chargés du soin de diriger l'éducation publique et les autres intérêts moraux de la société;

3° Enfin, indiquer aux industriels et aux savants les bases de l'association qu'ils doivent former pour atteindre au double but; que les industriels les plus importants soient chargés de faire le projet de budget, et que les savants les plus capables soient investis de la direction de l'éducation publique et des autres intérêts moraux de la société.

Dans les deux premières livraisons, nous nous sommes occupés de donner des conseils aux industriels :

1° Relativement à la marche qu'ils devaient suivre pour atteindre au but indiqué ci-dessus;

2° Nous leur avons indiqué la manière dont ils devaient s'y prendre pour combiner leurs forces et leurs capacités politiques avec celles des savants. Dans cette quatrième livraison, c'est directement aux savants que nous allons nous adresser.

D. *Vous auriez dû vous adresser d'abord aux savants, cela était plus naturel, cela aurait été plus méthodique.*

R. Les savants rendent des services très-importants à la classe industrielle; mais ils reçoivent d'elle des services bien plus importants encore; iis en reçoivent l'*existence;* c'est la classe industrielle qui satisfait leurs premiers besoins; ainsi que leurs goûts physiques de tous les genres; c'est elle qui leur fournit tous les instruments qui peuvent leur être utiles pour l'exécution de leurs travaux.

La classe industrielle est la classe fondamentale, la classe nourricière de toute la société, celle sans laquelle aucune autre ne pourrait subsister. Ainsi elle a le droit de dire aux savants, et, à plus forte raison, à tous les autres non industriels : Nous ne voulons vous nourrir, vous loger, vous vêtir et satisfaire en général vos goûts physiques qu'à telle condition.

Votre observation nous a produit un effet diamétralement opposé à celui que vous désiriez, elle nous fait prendre le parti de ne pas nous adresser du tout aux savants, ou plutôt elle nous détermine à ne nous adresser aux savants que comme à une classe secondaire.

D. *Quoique vous n'adoptiez pas notre observation, elle vous aura rendu un service très-important, celui de donner plus de fermeté à votre opinion et une grande clarté au principe qui servira de base à votre système politique.*

Vous allez donc nous dire à quelle condition vous pensez que les industriels doivent consentir à nourrir les savants et à satisfaire tous leurs goûts physiques.

R. Nous allons vous dire la manière dont les savants doivent s'organiser, et la direction qu'ils doivent donner à leurs travaux pour employer de la manière la plus utile aux industriels l'existence qu'ils reçoivent d'eux.

Les savants les plus capables doivent se séparer en deux classes, c'est-à-dire, former deux académies séparées; une de ces académies doit se proposer pour but général dans ses travaux de faire le meilleur code des intérêts, et l'autre celui de perfectionner le code des sentiments dont le célèbre Platon a établi les principes, qui ont été appliqués et développés par les Pères de l'Église.

Louis XIV a fondé une de ces académies, celle des sciences physiques et mathématiques;

cette académie a déjà beaucoup contribué au perfectionnement des observations et des raisonnements; quelques légères additions suffiraient pour mettre cette académie en mesure d'établir le code des intérêts [1].

L'autre académie, celle dont les travaux doivent avoir pour but le perfectionnement du code des sentiments, a eu pendant quelque temps un léger commencement d'existence sous le titre de classe des sciences morales et politiques. L'établissement de cette académie serait tout aussi utile que l'a été celui de l'académie des sciences; il serait même plus utile dans les circonstances actuelles, attendu que depuis douze cents ans, époque à laquelle les Arabes ont commencé à cultiver les sciences d'observation ainsi que les mathématiques, l'étude de la morale a été de plus en plus négligée, et que cette branche de nos connaissances se trouve aujourd'hui très-en arrière de celle relative aux différentes parties de la physique et des mathématiques [2].

1. L'addition la plus importante à faire à l'Académie des sciences serait celle d'une classe de savants en économie politique.

2. La société sent tellement le besoin qu'elle a de l'établissement d'une académie de morale, que le gouvernement ne

L'académie des sciences morales doit se composer de moralistes, de théologiens, de légistes [1], des poëtes, des peintres, des sculpteurs et des musiciens les plus distingués.

Il ne sera pas plus extraordinaire de voir des musiciens, des peintres et des sculpteurs dans l'académie destinée à perfectionner les sentiments, qu'il ne l'est aujourd'hui de voir des opticiens, des horlogers et des fabricants d'instruments dans l'académie des sciences physiques et mathématiques. Les faiseurs de théories ne doivent point être séparés de ceux qui se distinguent dans les principales applications. Nous aurons occasion de prouver plus tard que

s'occupant point de satisfaire ses désirs raisonnables à cet égard, elle s'efforce de les satisfaire elle-même autant qu'il lui est possible. C'est ce sentiment qui a déterminé la formation de la Société libre de la morale chrétienne en France, celle de la Société biblique en Angleterre, et celle d'une multitude de sociétés philanthropiques chez toutes les nations européennes.

1. Il doit être établi aussi une classe de légistes dans l'Académie des sciences; car la société a besoin d'être soumise à des règles fixes pour les rapports d'intérêt entre ses membres, de même que pour ceux de leurs sentiments réciproques; et il faut une capacité et des études particulières pour faire de bons règlements dans l'une et l'autre partie : ainsi ce sont les légistes qui, ayant reçu une éducation spéciale à cet égard, se trouvent les plus capables de faire dans toutes les directions la partie réglementaire du travail.

l'académie des sciences devrait appeler dans son sein un beaucoup plus grand nombre de mécaniciens pratiques.

D. *Par qui l'académie des sentiments sera-t-elle nommée ?*

La première nomination doit être faite par le Roi, et le remplacement des membres après la première formation doit être proposé à Sa Majesté par l'académie des sentiments, ainsi que cela se fait aujourd'hui pour l'académie des sciences.

D. *L'établissement de ces deux académies indépendantes l'une de l'autre, et mises sur le même pied d'importance politique, nous paraît bon et utile. Il est certain que la société a également besoin que ses sentiments et que ses idées soient bien coordonnés et qu'ils soient soumis à de bons règlements généraux, c'est-à-dire à de bonnes lois; mais ces deux académies seront rivales, et il résulte de la nature des choses que celle chargée de perfectionner le code des sentiments travaillera à soumettre le code des intérêts à celui des sentiments*, et vice versâ. *Qui est-ce qui maintiendra la balance entre ces deux académies ? La formation d'une institution*

scientifique suprême n'est-elle pas nécessaire pour atteindre à ce but ?

R. Certainement l'établissement d'un collége scientifique royal ou suprême est indispensablement nécessaire ; les fonctions de ce collége consisteront à coordonner les travaux de l'académie des sentiments et ceux de l'académie des raisonnements. Ce collége s'occupera à fonder, dans une même doctrine les principes et les règlements produits par les deux académies ; il s'occupera à former d'abord et à perfectionner ensuite la doctrine générale qui servira de base à l'instruction publique de toutes les classes de la société, depuis celle des individus les plus complétement prolétaires jusqu'à celle des citoyens les plus riches[1] ; il s'occupera également à former le code des lois générales qui seront les plus avantageuses à la majorité.

Le collége scientifique royal sera certainement la plus importante de toutes les institutions

1. Les riches jouiront toujours de l'avantage sur les pauvres de pouvoir consacrer plus de temps à leur instruction ; ainsi la doctrine générale leur sera enseignée avec plus de développement qu'aux pauvres. Mais l'instruction de la classe la plus pauvre sera poussée assez loin pour que les riches ne puissent pas abuser à leur égard de la supériorité de leurs connaissances.

sociales, puisque c'est ce collége qui dirigera d'une manière suprême l'action générale de la société; il semblerait donc que l'établissement de ce collége devrait précéder celui de toutes les autres institutions; mais il résulte de la nature des choses que la formation de l'académie des sentiments et celle de l'académie des raisonnements doivent précéder celle du collége scientifique suprême, par la raison que les hommes les plus capables en élaboration des sentiments ou en coordination des raisonnements sont les seuls en état de bien juger quels sont les savants qui réunissent au plus haut degré ces deux genres de capacités, et la conséquence de ce résultat est évidemment que les membres du collége suprême ne peuvent être bien choisis que par l'académie des sentiments et par celle des raisonnements, réunies en une seule assemblée pour effectuer cette nomination.

Les savants, nommés par l'académie des sentiments et par celle des raisonnements pour composer le collége scientifique suprême, s'adjoindront les légistes les plus capables, et ils leur confieront le soin d'imprimer à la doctrine générale qu'ils produiront le caractère réglementaire; ils s'adjoindront aussi les politiques pra-

tiques qu'ils jugeront capables de leur donner des avis utiles, et ils en choisiront dans toutes les branches de l'administration publique, afin de pouvoir être éclairés sur tous les points et de pouvoir se procurer des renseignements de tous les genres; ainsi ils en prendront dans le département de l'intérieur, dans ceux des relations extérieures, de la guerre, de la marine, des finances, de la police, etc.

Quand les industriels auront obtenu du Roi, d'abord qu'il veuille bien confier aux plus importants d'entre eux le soin de faire le projet de budget; quand ils auront obtenu ensuite de Sa Majesté qu'elle ordonne l'établissement des trois colléges scientifiques dont nous venons de parler, la société se trouvera organisée d'une manière proportionnée à l'état présent de ses lumières et de sa civilisation; elle se trouvera organisée aussi bien que l'espèce humaine puisse l'être pour satisfaire tous les besoins moraux et physiques; car ces quatre institutions composent les dispositions fondamentales de l'ordre social le plus favorable à la production et à la coordination de ce qui peut être le plus utile aux hommes sous tous les rapports moraux ou physiques.

Enfin, quand cette organisation sociale sera établie en France, la célèbre prédiction faite par les Pères de l'Église ne tardera pas à se réaliser ; une même doctrine sociale deviendra commune à toute l'espèce humaine, on verra tous les peuples adopter successivement les principes que les Français auront proclamés et mis en pratique.

Les idées que nous venons de présenter étonneront d'abord, elles ne seront pas adoptées immédiatement, mais les bons esprits ne tarderont pas à reconnaître que notre projet d'organisation sociale est déduit immédiatement de la marche de l'esprit humain, et que son adoption est une conséquence forcée des précédents politiques de la société européenne.

Jusqu'à ce jour la Sainte-Alliance, les gouvernements de France, d'Angleterre et d'Amérique, les partis politiques qui se sont formés depuis le commencement de la Révolution, ainsi que les publicistes qui ont émis leurs opinions depuis cette époque, n'ont discuté que des questions d'une importance secondaire ; ils ne se sont fortement occupés que des événements du jour ; aucun d'eux ne s'est placé à un point de vue assez élevé pour saisir l'ensemble des choses.

Le premier travail à faire pour sortir du labyrinthe dans lequel sont entrés tous les hommes qui s'occupent de haute politique par profession ou par attrait, consiste à résoudre les trois questions suivantes d'une manière telle que tout homme, possédant une instruction ordinaire, puisse en apprécier la solution.

Voici ces trois questions :

1° Quel est le moyen de terminer complétement la crise actuelle? Quels sont les principes d'organisation sociale qui conviennent à l'état présent des lumières et de la civilisation?

2° Quelle est la véritable cause, c'est-à-dire, la cause la plus générale de la crise qui agite, depuis plus de cinquante ans, les Européens qui habitent l'Europe, ainsi que ceux qui sont passés en Amérique?

3° Quelles sont les mesures qui ont été prises depuis la guerre qui a eu pour résultat l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, qui ont facilité les moyens de terminer la crise qui agite les Européens depuis plus d'un demi-siècle? Quelles sont celles qui ont rendu cette terminaison plus difficile?

D. *Allez au fait, mettez toute critique de*

côté; ce qui nous intéresse, ce que nous désirons savoir, c'est si vous êtes parvenu à faire le travail qui a été jusqu'à ce jour inutilement entrepris par la Sainte-Alliance, par les gouvernements de France, d'Angleterre et d'Amérique, par tous les partis politiques qui se sont formés depuis le commencement de la révolution, et par tous les publicistes qui ont émis leurs opinions depuis cette époque. Nous allons vous interroger sur les trois questions que vous avez posées.

Nous vous demanderons d'abord, non pas de nous dire quelles sont les institutions qui doivent servir de base à la nouvelle organisation sociale, puisque vous venez de nous exposer vos principes à cet égard; mais nous vous prierons de résumer ce que vous venez de nous dire, afin de nous mettre en état de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de votre système.

R. Voici notre réponse à votre première interrogation; elle mérite de fixer toute votre attention, car elle est un résumé relatif à la question la plus importante que vous puissiez nous adresser.

« La royauté héréditaire dans l'ordre de pri-

« mogéniture est l'institution fondamentale des « grandes sociétés politiques actuelles.

« Le collége scientifique suprême, composé « de la manière que nous avons indiquée ci-des- « sus, forme le conseil initiatif de Sa Majesté.

« Les projets arrêtés dans le conseil initiatif « sont envoyés à l'examen de l'académie des « sentiments et de l'académie des raisonne- « ments.

« Ces projets, après avoir été examinés par « l'académie des raisonnements et par celle des « sentiments, sont présentés, avec les observa- « tions faites par ces deux académies, au con- « seil administratif suprême.

« Le conseil administratif suprême se com- « pose des industriels les plus importants. Ce « conseil est composé des industriels : d'abord, « parce qu'ils sont, de tous les Français, ceux « qui ont fait preuve de la plus grande capacité « en administration; ensuite, parce qu'ils sont « les représentants naturels de la classe indus- « trielle qui forme l'immense majorité de la « nation.

« Ce conseil est chargé de faire tous les ans « le projet de budget, et de vérifier si les minis- « tres ont employé convenablement les sommes

« qui leur ont été accordées par le budget pré-
« cédent.

« Ce conseil, alloue dans son travail sur le
« budget, les sommes qui lui paraissent conve-
« nables pour l'exécution des projets qui ont été
« soumis à son jugement, et dont la réalisation
« lui paraît utile.

« Le projet de budget ainsi élaboré, est remis
« au conseil des ministres, qui, d'après les or-
« dres du Roi, le présente aux Chambres et en
« poursuit l'exécution dans tous les détails. »

D. *Ce résumé est très-clair; toute personne qui prendra la peine de le lire comprendra très-facilement votre système; mais il ne suffit pas que votre système soit compris, il faudrait qu'il fût approuvé et adopté: or, pour atteindre à ce but, il est nécessaire que vous prouviez ce que vous avez annoncé quelques lignes plus haut; il est nécessaire que vous fassiez voir que ce système se déduit directement de la marche de l'esprit humain, et que son adoption est une conséquence forcée des précédents de la société européenne.*

R. L'école de Socrate a senti plusieurs vérités très-importantes.

Elle a senti que l'homme possédait deux capacités bien distinctes, quoiqu'elles fussent intimement liées entre elles, savoir : d'une part la capacité d'éprouver, de produire, d'élaborer et de coordonner des sentiments; de l'autre celle de concevoir, de produire, d'élaborer et de coordonner des idées. Elle a senti que le développement de ces deux capacités exigeait des travaux distincts, et qu'ils devaient être l'objet des occupations de deux écoles séparées; enfin elle a reconnu que le développement des sentiments devait s'opérer d'abord avec plus de rapidité que celui des idées; en conséquence, cette école s'est principalement occupée de l'établissement des principes de la morale.

Socrate s'est aperçu que les principes de la morale devaient être présentés aux hommes avec l'appui de l'autorité divine; il s'est aperçu que la croyance à plusieurs dieux était très-favorable au développement des passions de tous les genres, mais qu'elle s'opposait à la subalternisation de toutes les passions à l'égard de celle du bien public; en conséquence, Socrate a proclamé l'unité de Dieu.

L'école de Socrate a reconnu aussi, d'une part, que la philosophie ne pourrait être cultivée

d'une manière régulière et continue qu'à l'époque où l'école sentimentale et où celle des raisonnements auraient fait de grands progrès, et lui auraient fourni des matériaux assez abondants pour lui procurer un grand nombre de comparaisons et de combinaisons à exécuter; elle a reconnu d'une autre part, que les hommes ne pourraient établir une organisation sociale directement avantageuse à la majorité, qu'au moment où les lumières répandues par l'école des sentiments et par celle des idées seraient suffisamment parvenues dans les dernières classes, pour que l'esclavage pût être sans inconvénient complétement anéanti.

Nous ne commencerons pas l'histoire des précédents de la société européenne avant Socrate, parce que c'est seulement depuis cette époque que les progrès de la civilisation se sont suivis sans interruption, parce que Socrate est le premier qui ait lancé l'esprit humain vers un but tel que le résultat des travaux commencés par ce philosophe dût être nécessairement l'établissement de l'organisation sociale la plus directement avantageuse à la classe industrielle, qui est la plus utile et qui forme l'immense majorité de la société.

D. *Socrate est mort depuis vingt-quatre siècles. L'histoire des progrès de l'esprit humain depuis l'apparition de ce grand homme jusqu'à ce jour, est une base d'observation suffisamment large pour servir d'appui aux raisonnements que vous voudrez établir; ne craignez donc pas de reproches relativement à la brièveté de cette série, rendez ses principaux termes bien saillants, et si vous parvenez ensuite à déduire d'une manière claire, simple et naturelle, les dispositions fondamentales de la nouvelle organisation sociale que vous venez de nous présenter, vous trouverez tous les hommes de bien, dans quelque position que le hasard de la naissance les ait placés, disposés à adopter votre opinion, c'est-à-dire votre système.*

R. Nous partagerons l'histoire de la civilisation, depuis Socrate jusqu'à nos jours, en deux parties égales : chacune d'elles comprendra douze siècles. La première commencera à Socrate, et se terminera à l'époque où les Arabes, après avoir traduit les ouvrages d'Aristote, et après les avoir remis en honneur, se sont livrés à l'étude des sciences physiques et mathématiques. La seconde renfermera ce qui s'est passé

de plus important en civilisation depuis Haroun-al-Raschid et Almamoun jusqu'à ce jour.

D. *Donnez-nous la première partie de cette histoire, c'est-à-dire rappelez-nous ce qui mérite le plus d'être remarqué dans la marche de la civilisation depuis Socrate jusqu'au règne d'Almamoun et de Charlemagne.*

R. Avant d'entrer en matière, nous devons vous présenter quelques observations ayant pour objet de vous faire connaître le caractère particulier de chacune des deux parties de l'histoire de la civilisation depuis l'apparition de Socrate. Ces considérations préliminaires faciliteront infiniment l'intelligence du grand fait que nous allons constater; fait qui est aussi important en politique que celui de la gravitation universelle en astronomie; fait qui n'a point encore été directement observé; fait, enfin, qui servira plus tard de base à toutes les combinaisons politiques, de même que celui de la gravitation universelle sert d'appui à tous les calculs astronomiques.

L'école de Socrate s'est trouvée complétement anéantie sous le rapport des travaux de philosophie générale au moment même de la mort de son fondateur; et, chose très-remarquable, il

n'a point paru depuis cette époque de véritable philosophie; il n'a point existé d'école vraiment philosophique; c'est-à-dire, aucun homme, aucune école, ne s'est livré en même temps à l'étude de l'homme physique et de l'homme moral, en accordant une égale attention à l'une et à l'autre de ces études. Mais peu d'années après la mort de Socrate, son école a été remplacée, sous le rapport scientifique, par deux sous-écoles, dont l'une s'est essentiellement occupée de l'homme moral, tandis que l'autre s'est particulièrement attachée à l'étude de l'homme physique. La première a principalement travaillé à perfectionner les relations sentimentales; la seconde s'est particulièrement livrée à des considérations de physique, à la coordination et à la systématisation de ces faits. Platon s'est placé à la tête de la première, qui a pris le nom d'académie. Aristote a été le fondateur de la seconde, qui s'assemblait sous le Portique, et dont les élèves ont pris le nom de péripatéticiens.

Or, le grand fait historique que nous désirons énoncer, avant de commencer la récapitulation des progrès de la civilisation depuis Socrate jusqu'à ce jour, est que, pendant les douze pre-

miers siècles, ce sont les *platoniciens* qui ont le plus contribué aux progrès de la civilisation, et que, pendant les douze derniers siècles, ce sont les *aristoticiens* qui ont joué le rôle le plus important dans l'histoire des découvertes de l'esprit humain; d'où il résulte que les savants ont été principalement spiritualistes pendant la première partie de la grande période philosophique que nous allons récapituler, et matérialistes pendant la seconde moitié de cette époque; d'où nous concluons que la capacité de l'esprit humain en spiritualisme et en matérialisme[1] est

1. Par l'expression *spiritualisme*, nous avons l'intention de désigner l'étude de l'homme moral, ainsi que la tendance des moralistes à subalterniser l'homme physique à l'homme moral, et nous ne voulons pas désigner autre chose.

Par l'expression *matérialisme*, nous entendons désigner l'étude de l'homme physique, ainsi que la tendance des physiciens à subalterniser l'homme moral, et nous ne voulons pas désigner autre chose.

Cette déclaration nous a paru nécessaire pour nous mettre à l'abri de tout soupçon d'avoir eu l'intention de parler avec éloge de la métaphysique, en la désignant par l'expression de *spiritualisme*. Notre opinion à cet égard est que cette branche de nos connaissances n'a jamais eu qu'une utilité provisoire; que c'est aujourd'hui une direction bâtarde, fausse, absurde, puisqu'elle tend à faire jouer un rôle plus important aux idées conjecturales et même entièrement vagues qu'aux idées les plus positives; que par conséquent la philosophie positive doit combattre la métaphysique et la discréditer autant que possible.

Platon, et même Aristote, ont mêlé beaucoup de travaux

égale, qu'il y a des découvertes également importantes à faire dans l'une et l'autre de ces directions; que le développement de ces deux capacités contribue également aux progrès de la civilisation, et que la véritable philosophie consiste à faire concourir dans une égale proportion les connaissances sur l'homme moral et celles sur l'homme physique à la combinaison d'une bonne organisation sociale.

sur la méthaphysique à leurs travaux d'une utilité positive; mais ils étaient excusables, attendu le peu de connaissances positives qui existaient encore à cette époque. Aujourd'hui les physiciens ont épuré leurs travaux et les ont entièrement débarrassés des considérations métaphysiques, ce qui leur donne un très-grand avantage sur les moralistes qui, en général, noient leurs idées dans un fatras de considérations vagues.

Les moralistes ont incontestablement le droit de se placer sur le pied d'égalité fondamentale à l'égard des physiciens; ils peuvent même jouer, dans les circonstances actuelles, un rôle plus important qu'eux, attendu que l'étude de la morale a été négligée depuis douze siècles; ce qui rend les découvertes plus faciles dans cette direction que dans celle de la physique; mais c'est à la condition qu'ils présentent leurs observations sur les effets produits par les sentiments généraux ou particuliers, tant sur la société que sur les individus, avec une grande clarté et entièrement dégagées de toute métaphysique.

Dans la seconde partie de ce cahier nous ferons nos efforts pour indiquer aux moralistes la manière dont ils doivent exposer leurs idées pour reprendre dans le corps des savants la place qu'ils ont droit d'y occuper.

D. *Cessez de nous occuper d'idées préliminaires; entrez en matière; récapitulez les progrès faits par l'esprit humain en morale pendant les douze premiers siècles qui se sont écoulés depuis la mort de Socrate, et prouvez-nous que, pendant cette première partie de la grande période philosophique, l'école sentimentale ou* platonicienne *a plus contribué aux progrès de la civilisation que celle des* péripatéticiens, *qui était essentiellement occupée de l'étude des lois qui régissent l'univers physique.*

R. Platon fait dans la direction morale et sentimentale un pas capital en avant de son maître; il agrandit la base de la doctrine socratique. Socrate avait proclamé l'unité de Dieu; Platon s'aperçoit que, pour faciliter les combinaisons des moralistes, ainsi que l'exposition de leurs doctrines, il est nécesaire de diviser l'unité divine; en conséquence il proclame l'existence de la Trinité.

Après la mort de Platon, l'école sentimentale, dont il était le directeur, se divise en plusieurs écoles qui s'attachent toutes à combattre la croyance au polythéisme, et à former un code de morale fondé sur la croyance en un seul Dieu

divisé en plusieurs personnes, ou plutôt considéré sous les rapports de ses différents attributs.

Quand les Romains eurent fait la conquête de la Grèce, les *platoniciens* se réfugièrent à Alexandrie. Arrivés à Alexandrie, ils se combinent avec les Juifs qu'ils y rencontrent, et ils fondent l'école chrétienne.

Dans le christianisme, à la formation duquel les *platoniciens* et les Juifs concoururent, le culte des Juifs et la doctrine des platoniciens furent amalgamés, et c'est à cet amalgame qu'on a donné le nom de christianisme.

L'exaltation sentimentale fut poussée au plus haut degré par les fondateurs de l'école chrétienne; leur zèle, leur amour pour le bien public furent plus dominants chez eux que dans aucune corporation dont l'histoire ait fait mention. Il s'établit dans l'école une division de travaux; les uns eurent pour objet de classer toutes les actions que les hommes pouvaient commettre, en bonnes ou mauvaises, en utiles ou nuisibles à leurs auteurs et à la société, en agréables ou désagréables à Dieu. Les autres travaux consistèrent à propager la morale chrétienne ainsi que le culte auquel elle était liée. Ceux qui s'adonnèrent à la première classe de ces travaux

s'enfoncèrent dans les déserts de la Thébaïde pour se trouver à l'abri de toute distraction dans leurs travaux pour le perfectionnement de la morale chrétienne, et pour la partie réglementaire ou législative de cette morale. Le plus grand nombre des premiers docteurs de la chrétienté se livrèrent à la propagation de la religion chrétienne, religion admirable, qui a prouvé sa supériorité sur toutes les autres, et même sa supériorité absolue, puisque les peuples qui l'ont adoptée sont les seuls dont le sort se soit continuellement amélioré, les seuls chez lesquels l'esclavage se soit successivement adouci et ait fini par s'anéantir.

Saint-Simon fut surpris par la mort, le 19 mai 1825, avant d'avoir pu écrire la seconde partie de ce *Quatrième cahier du Catéchisme des industriels.*

QUELQUES

OPINIONS PHILOSOPHIQUES

A L'USAGE DU XIXe SIÈCLE

PAR

SAINT-SIMON

D. *Socrate est mort depuis vingt-quatre siècles. L'histoire des progrès de l'esprit humain depuis l'apparition de ce grand homme jusqu'à ce jour, est une base d'observation suffisamment large pour servir d'appui aux raisonnements que vous voudrez établir; ne craignez donc pas de reproches relativement à la brièveté de cette série, rendez ses principaux termes bien saillants, et si vous parvenez ensuite à déduire d'une manière claire, simple et naturelle, les dispositions fondamentales de la nouvelle organisation sociale que vous venez de nous présenter, vous trouverez tous les hommes de bien, dans quelque position que le hasard de la naissance les ait placés, disposés à adopter votre opinion, c'est-à-dire votre système.*

R. Nous partagerons l'histoire de la civilisation, depuis Socrate jusqu'à nos jours, en deux parties égales : chacune d'elles comprendra douze siècles. La première commencera à Socrate, et se terminera à l'époque où les Arabes, après avoir traduit les ouvrages d'Aristote, et après les avoir remis en honneur, se sont livrés à l'étude des sciences physiques et mathématiques. La seconde renfermera ce qui s'est passé

de plus important en civilisation depuis Haroun-al-Raschid et Almamoun jusqu'à ce jour.

D. *Donnez-nous la première partie de cette histoire, c'est-à-dire rappelez-nous ce qui mérite le plus d'être remarqué dans la marche de la civilisation depuis Socrate jusqu'au règne d'Almamoun et de Charlemagne.*

R. Avant d'entrer en matière, nous devons vous présenter quelques observations ayant pour objet de vous faire connaître le caractère particulier de chacune des deux parties de l'histoire de la civilisation depuis l'apparition de Socrate. Ces considérations préliminaires faciliteront infiniment l'intelligence du grand fait que nous allons constater; fait qui est aussi important en politique que celui de la gravitation universelle en astronomie; fait qui n'a point encore été directement observé; fait, enfin, qui servira plus tard de base à toutes les combinaisons politiques, de même que celui de la gravitation universelle sert d'appui à tous les calculs astronomiques.

L'école de Socrate s'est trouvée complétement anéantie sous le rapport des travaux de philosophie générale au moment même de la mort de son fondateur; et, chose très-remarquable, il

à en déterminer l'admission par les gouvernés et par les gouvernants, à perfectionner ce système autant qu'il en est susceptible, à le renverser ensuite, quand il est parvenu aux extrêmes limites de son perfectionnement, pour en construire un nouveau avec les matériaux rassemblés dans toutes les directions particulières par les hommes livrés à des travaux intellectuels spéciaux.

Ce sont les philosophes du moyen âge (appartenant tous au clergé, parce qu'il était alors la seule classe possédant quelque instruction) qui ont conçu et établi le système théologique et féodal, après avoir renversé, jusque dans leurs fondements les plus profonds, les systèmes sociaux produits et mis en pratique par les philosophes grecs et romains.

La supériorité des philosophes du moyen âge sur ceux de l'antiquité a été constatée par la supériorité de leurs travaux sur ceux des philosophes grecs et romains, c'est-à-dire par la supériorité du système d'organisation sociale théologique et féodal sur tous les systèmes politiques en vigueur chez les peuples de l'antiquité.

DEUXIÈME OPINION.

Sur l'état de la civilisation chez les peuples de l'antiquité, et sur ses progrès chez les peuples du moyen âge.

La supériorité du système d'organisation sociale théologique et féodal sur les régimes politiques qui avaient été adoptés par les peuples de l'antiquité est évidente, et cependant ce fait n'a point encore fixé l'attention des bons esprits; aucun philosophe ne l'a encore franchement proclamé; l'école est encore dominée par les idées philosophiques et politiques qui ont été produites dans l'antiquité; les professeurs de philosophie ne parlent qu'avec la plus grande exaltation et avec le plus saint respect des législateurs Minos, Licurgue et Solon; ils ne disent pas un seul mot de Charlemagne, d'Alfred ni de Grégoire VII. Les systèmes politiques des Lacédémoniens, des Athéniens et des Romains, sont pour eux des objets d'admiration, et le système d'organisation sociale qui s'est formé dans le moyen âge et qui a uni, par des liens politiques, toute l'immense population européenne, ne leur paraît qu'une

conception mesquine qui ne mérite pas la plus légère attention.

Nous allons expliquer en peu de mots la cause de cette erreur. Toutes les opérations de l'esprit humain se réduisent à des comparaisons: ainsi, dire qu'une chose est bonne ou qu'elle est mauvaise, c'est dire qu'elle est meilleure ou pire que telle autre à laquelle on la compare. Quand les philosophes modernes ont vu que le système théologique et féodal avait atteint les extrêmes limites de son perfectionnement; qu'il ne pouvait plus subir les modifications nécessaires pour le mettre en rapport avec le progrès de la civilisation, et qu'il est devenu indispensable de le renverser, ils se sont mis à le critiquer; or, pour prouver qu'il était mauvais, ils avaient besoin d'un terme de comparaison; ils n'avaient pas le moyen de concevoir un système supérieur, puisque ce système ne pouvait être conçu qu'après le renversement de celui qui existait alors : ils ont pris le parti de le comparer au système antérieur des Grecs et des Romains, et, pour atteindre leur but, ils ont établi la comparaison entre ce que le système des peuples de l'antiquité avait eu de bon, et ce

que le système théologique et féodal avait de pire.

Maintenant qu'on peut concevoir un système d'organisation sociale supérieur au système théologique et féodal, on peut sans inconvénient établir la supériorité de ce dernier système sur celui des peuples de l'antiquité : c'est ce que nous allons faire.

Pour rendre clair et facile à juger ce que nous allons dire à ce sujet, nous commencerons par énoncer les principales conditions qui doivent être remplies par un système d'organisation sociale; cela fait, il ne s'agira plus que de comparer les régimes politiques des peuples de l'antiquité avec celui qui s'est établi chez les Européens, à l'époque du moyen âge.

Nous ne ferons cette comparaison qu'entre le système politique suivi par les Grecs et les Romains, et le système d'organisation sociale qui s'est établi au moyen âge, par la raison que l'école accorde sans aucune hésitation la supériorité à ces deux peuples, dans tous les genres, et particulièrement en politique, sur toutes les peuplades qui leur ont été contemporaines.

Nous disons donc et nous ne craignons pas que cela nous soit contesté:

« La meilleure organisation sociale est celle « qui rend la condition des hommes composant « la majorité de la société la plus heureuse « possible, en lui procurant le plus de moyens « et de facilités pour satisfaire ses premiers « besoins.

« C'est celle dans laquelle les hommes qui « possèdent le plus de mérite, et dont la « valeur intrinsèque est la plus grande, ont le « plus de facilité à parvenir au premier rang, « quelle que soit la position dans laquelle « le hasard de la naissance les ait placés.

« C'est encore celle qui réunit dans une « même société la population la plus nombreuse « et qui lui procure les plus grands moyens de « résistance contre l'étranger.

« Enfin, c'est celle qui donne pour résultat « des travaux qu'elle protége, les découvertes « les plus importantes et les plus grands « progrès en civilisation et en lumières. »

Comparons maintenant, sous ces quatre rapports différents, les sociétés grecque et romaine avec celle qui s'est formée en Europe dans le moyen âge.

Première comparaison. Chez les Grecs et chez les Romains, l'esclave appartenait directement au maître, qui avait sur lui droit de vie et de mort.

Aucune loi, aucune institution, aucun principe de morale publique, aucune opinion religieuse ne protégeait l'esclave et n'avait pour but de limiter le pouvoir arbitraire du maître à son égard.

Sous le régime théologique et féodal, l'esclave était attaché à la glèbe; ce n'était plus que d'une manière indirecte qu'il appartenait au propriétaire du sol qui l'avait vu naître. La loi du rachat des crimes donnait une valeur à la vie d'un esclave, à chacun de ses membres, à toutes les parties de son corps : ses yeux, ses oreilles, avaient un prix déterminé, de manière que le maître qui avait tué un de ses esclaves, ou qui l'avait mutilé, était obligé d'indemniser ses enfants dans la proportion fixée par le tarif.

La morale généralement admise, ainsi que la religion, protégeaient l'esclave contre l'abus du pouvoir arbitraire de son maître; la morale chrétienne prescrivait à tous les hommes de se regarder comme frères; elle recommandait à

chacun de se conduire vis-à-vis de son prochain comme il désirerait voir son prochain se conduire à son égard, et la religion chrétienne enseignait que tous les hommes, sans aucune exception, sont égaux aux yeux de Dieu.

Chez les Grecs et chez les Romains, les maîtres étaient toujours armés, journellement réunis sur la place publique ; ils habitaient presque en totalité l'enceinte des villes, qui étaient toutes fortifiées, tandis que le plus grand nombre des esclaves était répandu dans les campagnes, où ils exécutaient les travaux de la culture. Il s'ensuivait que les maîtres n'étaient point contenus par la crainte des insurrections, puisqu'elles étaient presque absolument impossibles. Sous le régime théologique et féodal, au contraire, c'étaient principalement les artisans qui habitaient les villes ; les maîtres avaient leur domicile à la campagne ; de sorte qu'ils se trouvaient isolés au milieu de leurs esclaves, d'où il résultait qu'ils étaient jusqu'à un certain point contenus par la crainte d'une vengeance de leur part, vengeance dont l'exécution était possible, et qui avait lieu quelquefois quand les esclaves étaient exaspérés par de trop mauvais traitements.

Les jeunes Lacédémoniens allaient fréquemment à la chasse aux ilotes, et il ne résultait jamais pour eux aucun inconvénient des plaisirs barbares qu'ils se procuraient de cette manière. De pareils excès ne sont point arrivés sous le régime théologique et féodal.

Ainsi le sort des hommes composant la très-grande majorité de la société a été beaucoup moins malheureux sous le régime théologique et féodal qu'il ne l'avait été sous le système d'organisation en vigueur chez les Grecs et chez les Romains.

Deuxième comparaison. Chez les Grecs et chez les Romains, ce sont les patriciens qui ont habituellement et presque exclusivement dirigé les affaires publiques; ce sont eux qui ont occupé les emplois les plus importants du pouvoir temporel. Les sénateurs étaient patriciens, les grands prêtres, les aruspices et les augures étaient également patriciens. Les magistratures occupées par les plébéiens n'étaient que d'un ordre inférieur, et ne les faisaient point participer à l'action directrice; elles leur procuraient seulement quelques moyens de s'opposer au pouvoir arbitraire qui était confié aux patriciens; jamais les plébéiens n'ont obtenu le

premier degré d'importance, et le degré d'importance qu'ils ont obtenu par les insurrections ne s'est jamais consolidé.

Dans l'habitude de la vie, les plébéiens se trouvaient presque dans un état de domesticité à l'égard des patriciens ; d'après les usages de ce temps-là, ils se constituaient les clients des patriciens les plus importants, et en cette qualité, ils les suivaient dans les rues, et faisaient antichambre dans leurs maisons.

Les avantages les plus essentiels dont les plébéiens jouissaient à l'égard des esclaves, consistaient en ce que les premiers choisissaient à leur gré le maître auquel ils s'attachaient, que la loi les protégeait contre tout mauvais traitement physique, et qu'il leur était assez facile de se coaliser entre eux pour effectuer d'importantes insurrections.

En un mot, tout homme qui examinera sans préjugé les dispositions principales de l'organisation sociale des Grecs et des Romains, reconnaîtra qu'elles étaient toutes à l'avantage des patriciens, qui formaient une aristocratie héréditaire; il reconnaîtra que le pouvoir de diriger les intérêts généraux de la société fut constamment la propriété des patriciens, et que

cette hérédité pour eux des pouvoirs politiques était fortement cimentée par la disposition législative qui accordait droit de vie et de mort aux pères sur leurs enfants. Cette disposition empêchait les jeunes gens de se livrer aux idées généreuses ayant pour but l'établissement de l'égalité, puisqu'elle les mettait sous la dépendance absolue des vieillards, qui sont infiniment moins susceptibles que les jeunes gens de passions nobles et élevées.

Enfin, si on observe attentivement les obstacles qui s'opposaient à ce que les hommes de mérite parvinssent au premier rang, quand ils n'étaient pas patriciens, on sera forcé de convenir qu'en général l'organisation sociale des Grecs et des Romains condamnait à l'obscurité les hommes nés dans la classe la plus nombreuse de la nation, quelle que fût leur valeur intrinsèque relativement à celle des patriciens.

Le système théologique et féodal s'est fondé sur des principes très-différents, et, sous certains rapports, tout à fait opposés à ceux qui avaient servi de base au système politique des Grecs et des Romains.

Chez les Grecs et chez les Romains, le pou-

voir spirituel était subordonné au pouvoir temporel, auquel il servait humblement d'auxiliaire.

Chez les Européens du moyen âge, l'influence du pouvoir spirituel était prépondérante ; le pouvoir spirituel était général, les pouvoirs temporels n'avaient qu'une autorité locale.

Chez les Grecs et chez les Romains, le pouvoir spirituel était exclusivement dirigé par les patriciens.

Chez les Européens du moyen âge, ce furent les plébéiens qui dirigèrent habituellement le pouvoir spirituel pendant tout le temps que le système théologique et féodal fut dans sa vigueur.

Ce furent, en un mot, les patriciens qui dirigèrent les intérêts des Grecs et des Romains, tandis que ce furent les plébéiens qui se placèrent en tête de la société européenne, et qui lui servirent de guides, pendant toute la durée du moyen âge.

C'est du clergé, composé essentiellement de plébéiens, et qui a été constamment dirigé par eux-mêmes, dans le petit nombre de cas où les papes ont été pris dans les rangs des patriciens, que l'espèce humaine doit les progrès faits par la civilisation depuis Hildebrand jusqu'au

XVIe siècle. Or, ces progrès ont été immenses, et ils ont placé l'esprit humain à une hauteur beaucoup plus grande que celle où il s'était élevé à l'époque la plus brillante des sociétés grecque et romaine.

C'est le clergé catholique qui a déterminé tous les défrichements qui se sont effectués dans les Gaules, dans la Germanie et dans tout le nord de l'Europe ; c'est lui qui a dirigé et personnellement exécuté les premières opérations de ce genre.

C'est le clergé qui a rendu les Européens susceptibles de faire des progrès en intelligence, par le soin qu'il a eu, pendant tout le moyen âge, d'entretenir dans toutes les parties de l'Europe des écoles où l'on enseignait à lire et à écrire.

C'est le clergé qui a conservé tous les monuments de science, de littérature et de beaux-arts qu'avaient produits les Grecs et les Romains, et qui avaient survécu aux ravages des barbares.

C'est encore le clergé qui a mis un frein à l'humeur guerroyante des chefs du pouvoir temporel, en établissant *la trêve de Dieu*.

C'est lui qui a commené à faciliter les communications, en suscitant la construction des ponts et des chemins par les indulgences qu'il accordait à ceux qui se livraient à ce genre de travaux.

C'est lui qui a introduit en législation les formes conservatrices des intérêts particuliers dans les procès civils et criminels.

Enfin, c'est lui qui a exclusivement cultivé les sciences et les autres travaux intellectuels, depuis Hildebrand jusqu'à Luther.

On objectera, peut-être, à l'éloge que nous venons de faire de la disposition fondamentale qui a placé la haute direction des intérêts de la société dans les mains des prêtres, que, chez les Égyptiens, le pouvoir spirituel avait eu la prépondérance sur le pouvoir temporel, et qu'il avait été aussi dirigé par les plébéiens de cette époque.

A cela nous répondons, que la belle combinaison du système théologique et féodal a consisté en ce que le clergé était le lien politique qui unissait toutes les nations européennes, et que le pouvoir spirituel se trouvait renfermé dans les limites qu'il ne peut point franchir sans qu'il en résulte les plus grands inconvénients pour la société : il avait la direction des intérêts communs à tous les peuples européens, mais il ne gouvernait directement aucun d'eux ; tandis que les prêtres égyptiens avaient entièrement absorbé le pouvoir temporel, et soumis toute la population

d'Égypte à un régime monacal et à une complète apathie morale.

Nous conclurons de cette seconde comparaison, que nous ne croyons pas devoir pousser plus loin, que les hommes de mérite, quelle que fût leur naissance, ont eu beaucoup plus de facilité à s'élever au premier rang chez les Européens du moyen âge, qu'ils n'en avaient eu chez les Grecs et chez les Romains.

Troisième comparaison. La nation romaine a été infiniment plus nombreuse que ne l'avait été aucune des nations grecques, et cependant jamais elle n'a compté dans la même génération cinq cent mille citoyens.

Le territoire national des Romains a été beaucoup plus étendu que ne l'avait été celui d'aucun peuple grec ; cependant jamais sa dimension n'a égalé celle de la Normandie.

Les Romains appelaient barbare tout ce qui n'était pas Romain, et ils disaient : *Pour les barbares, les fers ou la mort.* Le même principe antiphilanthropique avait été précédemment adopté par les Grecs, qui considéraient les étrangers comme des ennemis, et qui les regardaient comme de bonne prise, eux et tout ce qui leur appartenait, quand ils pouvaient s'en emparer.

Les Grecs et les Romains, s'étant constitués ennemis du genre humain, ont dû finir par être conquis par lui et anéantis comme société politique. Car, malgré leur supériorité en capacité militaire et en développement d'intelligence, ils n'étaient pas aussi forts que le surplus de l'espèce humaine, qu'ils avaient ligué contre eux en se déclarant ennemis de tous les étrangers : leur perte était d'autant plus certaine, qu'ils étendaient leurs conquêtes.

Enfin, en résultat du vice radical de l'organisation sociale que les Grecs et les Romains avaient adopté, leur société politique a été complétement anéantie.

Le contraire est arrivé aux Européens du moyen âge : dès le moment qu'ils ont eu adopté le système d'organisation sociale théologique et féodal, leur société politique s'est trouvée composée de plus de soixante millions d'individus, et toute la partie centrale et occidentale de l'Europe leur a appartenu, à titre de possession sociale.

Cette société s'est ensuite continuellement augmentée, sous le rapport de la dimension de son territoire, ainsi qu'à l'égard de l'accroissement du nombre des sociétaires.

Elle a d'abord été vivement attaquée par les Sarrasins et par les Saxons, mais elle a converti les Saxons qui se sont unis à elle ; quant aux Sarrasins, elle les a vigoureusement chassés de la France ; elle les a relégués dans le sud de l'Espagne ; elle a porté ensuite la guerre dans leur propre pays, et elle les a fait renoncer, par ce moyen, à toute nouvelle tentative de conquête en Europe.

Cette société a également repoussé d'abord, ensuite converti et réuni à elle les peuples du nord, qui l'avaient longtemps tourmentée par des incursions sur ses côtes.

Enfin, cette société est parvenue, depuis plusieurs siècles, à un point de supériorité tel, à l'égard de tout le surplus de l'espèce humaine, qu'elle n'a plus rien à craindre de la part de l'étranger.

C'est au principe institué par la religion chrétienne : « Tous les hommes doivent se regarder comme frères, » que les Européens du moyen âge ont dû l'avantage, dont ils ont joui , de voir l'importance de leur société politique s'accroître continuellement, de la voir devenir plus nombreuse qu'aucune de celles qui avaient existé avant elle, de la voir enfin parvenir à un degré

de solidité tel, qu'elle avait cessé, dès le xve siècle, d'avoir rien à craindre de l'étranger.

Il est donc évident, en résultat de cette troisième comparaison, que la société théologique et féodale instituée dans le moyen âge, a possédé une organisation politique supérieure à celle qui avait été adoptée par les Grecs et par les Romains, puisque cette société a été beaucoup plus nombreuse, qu'elle a possédé de plus grands moyens de résistance à l'égard de l'étranger que toutes celles qui l'avaient précédée, et qu'elle a fini par devenir absolument prépondérante à l'égard de tout le reste de l'espèce humaine.

Quatrième comparaison. Ce sont les peuples de l'antiquité qui ont inventé les langues, l'écriture et la numération. Ce sont eux qui ont fabriqué les premiers instruments au moyen desquels l'espèce humaine a pu commencer l'exécution de grands travaux.

Ce sont les peuples de l'antiquité qui ont créé les beaux-arts; ils les ont portés au plus haut degré de perfection qu'ils aient jamais atteint.

Pour l'invention directe, pour l'imagination agissant immédiatement sur les sens, les peuples de l'antiquité sont restés maîtres.

On est forcé de reconnaître que les travaux des peuples de l'antiquité, en ce genre, sont restés supérieurs à tous ceux qui ont été produits par leurs successeurs.

Mais pour les observations approfondies, pour les calculs étendus, pour les idées abstraites, pour la connaissance des lois qui régissent les phénomènes de la nature, les peuples de l'antiquité sont restés dans l'enfance. Les sciences physiques et mathématiques leur ont été presque entièrement inconnues, et les idées de morale générale qu'ils ont conçues n'ont eu chez eux qu'une valeur théorique : ils n'ont point imaginé les moyens de les appliquer à la politique.

L'idée que le soleil était plus grand que le Péloponèse paraissait aux Grecs une conception extravagante et absurde.

En politique, ils ont considéré les divers peuples comme étant des ennemis-nés et irréconciliables ; ils ont beaucoup travaillé à découvrir, pour chacun d'eux, les moyens de parvenir à la domination de tous les autres ; mais ils ne se sont pas attachés à leur faire sentir l'intérêt qu'ils avaient à s'unir, et à combiner leurs forces pour agir sur la nature et pour la modifier de la manière la

plus convenable à l'accroissement de leur bien-être.

La classe militaire leur a paru celle qui devait être à tout jamais prépondérante ; ils ont regardé les occupations industrielles comme avilissantes, et, par cette raison, une classe très-nombreuse, composée d'esclaves, est devenue à leurs yeux nécessaire à l'existence politique.

Ils n'ont point inventé d'autre organisation sociale que celle dans laquelle le pouvoir aristocratique, par droit de naissance, était le pouvoir dirigeant. La société était divisée chez eux en trois grandes classes : les maîtres qui avaient des esclaves, les maîtres qui n'en avaient pas, et les esclaves ; et les maîtres qui n'avaient pas d'esclaves se trouvaient nécessairement dans la dépendance de ceux qui en avaient, puisque les travaux au moyen desquels ils auraient pu pourvoir à leur subsistance étant réputés avilissants, ils ne pouvaient pas s'y livrer, et qu'ils en auraient d'ailleurs été détournés par leurs occupations politiques, qui les amenaient fréquemment sur la place publique.

Ils n'ont conçu le pouvoir spirituel que comme auxiliaire du pouvoir temporel. Ils n'ont point senti que la morale générale était la science qui

devait régler l'action de la société, et que la superposition d'une institution chargée de l'enseignement et de la conservation de la morale générale, sur tous les pouvoirs militaires et temporels quelconques, était le meilleur de tous les moyens qui pussent être employés pour hâter les progrès de la civilisation.

Les Européens du moyen âge se sont placés au point de vue le plus élevé auquel les peuples de l'antiquité soient parvenus, et ils ont marché en avant.

Ils ont considéré le système des beaux-arts comme ayant été suffisamment avancé par leurs prédécesseurs pour les circonstances où la civilisation se trouvait; ils ne se sont point occupés de les perfectionner; ils ont porté toutes leurs forces et toute leur attention vers le système de morale et de politique [1].

1. Plusieurs siècles ont séparé le système social des Grecs et des Romains de celui dont Charlemagne et Grégoire VII ont été les fondateurs. Ces siècles doivent être considérés comme une époque de transition; la faiblesse de l'intelligence humaine exige que la complète désorganisation d'un système précède la formation théorique et l'établissement pratique du système qui est appelé à le remplacer.

Les peuples barbares ont rendu un service immense à l'espèce humaine, en détruisant entièrement l'organisation sociale qui avait été établie par les Grecs et par les Romains.

Les peuples de l'antiquité avaient terminé leurs travaux par la production de la religion chrétienne, qui contenait les principes de la morale générale la plus pure; mais ils n'avaient fait aucune application politique de la sublime théorie qu'ils avaient établie. Les Européens du moyen âge ont fondé leur organisation sociale sur les principes de la religion chrétienne, qu'ils ont rapetissée, et à laquelle ils ont donné la forme de catholicisme ou de religion papale, pour l'accommoder à l'état d'ignorance dans lequel l'Europe se trouvait après les invasions successives multipliées des barbares sortis des régions septentrionales.

Quand on observe d'une manière philosophique la marche suivie par la civilisation pendant le moyen âge, on reconnaît que, durant cette grande époque, les travaux de l'esprit humain ont eu successivement trois caractères bien distincts.

Pendant la totalité du IXe, du Xe, du XIe et du XIIe siècle, ainsi que pendant la première moitié du XIIIe, les Européens qui possédaient les capacités intellectuelles les plus distinguées s'occupèrent exclusivement de perfectionner le système

d'organisation sociale : ils avaient une tâche bien difficile à remplir.

Ils devaient adoucir le sort des esclaves et préparer l'entière abolition de l'esclavage.

Ils devaient superposer les moralistes aux militaires, les hommes pacifiques aux guerriers, et procurer aux maîtres pauvres, c'est-à-dire à ceux qui ne possédaient pas d'esclaves, des moyens honorables d'existence et des facilités pour s'élever à un rang social proportionné à la capacité qu'ils développeraient et aux services qu'ils rendraient à la société.

Ils devaient encore assurer la durée indéfinie d'existence de la nouvelle société, en lui faisant adopter des principes de politique générale qui ne provoquassent point l'inimitié du surplus de l'espèce humaine, et qui fussent tels qu'elle pût facilement admettre comme associés les peuples qui auraient été ses ennemis les plus acharnés.

Enfin elle devait faciliter à l'intelligence humaine les moyens de se développer, et préparer les travaux ayant pour objet l'étude des lois qui régissent les phénomènes de la nature, ainsi que les efforts des industriels ayant pour but de modifier la nature de manière à la rendre

la plus propre possible aux usages et aux besoins de la société.

Cette tâche a été admirablement remplie par Charlemagne, par Alfred, par Grégoire VII et par une multitude d'hommes dont le génie est amplement constaté aux yeux de celui qui observe le résultat de leurs travaux.

Ce sont les principes proclamés par les philosophes grecs et par les philosophes juifs réunis à Alexandrie, où ils ont établi la philosophie chrétienne, qui ont servi de base au système théologique féodal. Mais quels immenses travaux les philosophes du moyen âge n'ont-il pas eu à faire pour adapter ces principes à l'organisation sociale convenable aux circonstances où ils se trouvaient!

La religion chrétienne était essentiellement démocratique et elle aurait inévitablement conduit la société à l'anarchie si on avait voulu l'adapter dans toute sa pureté au système politique. Les philosophes du moyen âge lui ont substitué la religion catholique, qui était essentiellement monarchique, et qui, pour cette raison, remplissait les conditions nécessaire pour l'établissement de la nouvelle organisation sociale.

Pour opérer ce grand remaniement des idées

fondamentales, il a fallu d'abord convertir le grand principe de l'infaillibilité de l'Église, qui signifiait primitivement l'infaillibilité de la majorité des fidèles, en infaillibilité du clergé; il a fallu ensuite convertir l'infaillibilité du clergé en infaillibilité papale.

Il a fallu encore changer le désintéressement qui animait le clergé primitif en un sentiment tout à fait opposé, celui de l'ambition des richesses, afin de lui donner des intérêts matériels à défendre, seul moyen qui pouvait être employé pour faire du clergé une institution vraiment politique.

Enfin, pour opérer la substitution de la religion catholique à la religion chrétienne, que sa trop grande pureté rendait inadmissible en politique, il a fallu inventer les fausses décrétales et produire une multitude d'autres inventions toutes admirables, puisque ce sont elles qui ont commencé à donner de la solidité à la société enropéenne, société qui est devenue la gloire et l'espoir de l'espèce humaine.

En un mot, c'est aujourd'hui une vérité incontestable aux yeux des philosophes, que le pouvoir matériel, c'est-à-dire, que les richesses possédées par le clergé, et particulièrement par le

papes, pendant le moyen âge, leur étaient nécessaires pour soumettre la direction militaire à la direction scientifique, et les passions violentes aux capacités intellectuelles des Européens, jusqu'à l'époque où Louis IX a paru.

Par une conduite fondée sur les principes de la morale la plus élevée, ce philosophe a donné une nouvelle direction aux travaux de la société européenne ; il paraît certain que cet homme, prodigieux pour l'époque où il a paru, avait conçu le plan d'une encyclopédie.

Pendant les IXe, Xe, XIe et XIIe siècles, ainsi que pendant la première moitié du XIIIe, les Européens se sont presque exclusivement occupés, ainsi que nous venons de le dire, de la formation et de la consolidation de leur société politique ; et c'est seulement vers le milieu du XIIIe siècle, et en résultat des travaux politiques qui les avaient presque exclusivement occupés pendant les cinq siècles précédents, qu'ils sont parvenus à primer le surplus de l'espèce humaine, qu'ils ont eu la conscience de leur supériorité, et qu'ils ont senti qu'ils n'avaient plus rien à craindre de l'étranger.

Les Européens, n'ayant plus rien à craindre de l'étranger, purent disposer d'une grande

partie des forces d'intelligence qu'ils avaient employées jusque-là dans la direction de la politique extérieure, et ils prirent sur-le-champ le parti de donner à ces forces la direction dans laquelle elles pouvaient contribuer, de la manière la plus positive, à l'accroissement de leur bien-être.

Pour atteindre ce but, la classe plébéienne se livra en même temps à deux espèces de travaux : d'une part, certains plébéiens commencèrent à mettre en activité les différentes branches de l'industrie. Ce sont ces plébéiens laïques qui se sont adonnés à l'industrie, tandis que les plébéiens composant le clergé se sont livrés à l'étude des sciences physiques et mathématiques. Roger Bacon a été le plus grand physicien de cette époque, et Roger Bacon était moine.

Le fait que c'est le clergé qui a commencé à s'occuper des sciences physiques et mathématiques, que c'est lui qui les a presque exclusivement cultivées jusqu'au xve siècle, est très-important à remarquer; car il en résulte la preuve que l'existence du clergé a été éminemment utile à la société jusqu'au xve siècle, ce qui se trouve en opposition directe avec les fausses idées de philosophie qui sont encore dominantes dans

l'école. C'est évidemment au clergé que les progrès de la civilisation ont été dus jusqu'au XVe siècle, et les littérateurs de nos jours accusent encore le clergé d'avoir été le plus grand obstacle au progrès des lumières!

Passons à l'examen de la troisième époque du système théologique et féodal. Cette époque renferme le XVe et le XVIIe siècle.

Les grandes découvertes ne sont jamais dues au hasard ; elles sont toujours une suite de travaux qui ont préparé l'esprit humain à les concevoir ou à les apercevoir.

C'est, d'une part, la découverte de la boussole, qui a eu lieu bien longtemps avant le XVe siècle ; ce sont, d'une autre part, les progrès faits dans l'art de la navigation pendant le XIIIe et le XIVe siècles, qui ont procuré aux Européens du XVe siècle les moyens de découvrir l'Amérique, découverte dont les résultats ont exercé sur le système des idées l'influence philosophique la plus heureuse, en faisant connaître d'une manière matérielle, aux hommes, la dimension de la planète qu'ils habitent, et en faisant cesser la croyance que tout l'univers avait été créé pour l'homme, croyance qui rendait l'homme orgueilleux et peu propre aux travaux

nécessaires à l'amélioration de son existence et à l'accroissement de son bien-être positif; croyance qui est devenue évidemment absurde, quand la dimension de notre planète, relativement à celle des autres corps célestes, a été bien connue.

Ce sont les observations astronomiques faites pendant le XIIIe et le XIVe siècle, ainsi que les progrès des mathématiques pendant cette époque préparatoire, qui ont donné au chanoine Copernic les moyens de découvrir la véritable construction du système solaire.

Ce sont les premiers essais dans la gravure, ayant pour objet de multiplier promptement les copies des écritures, essais tentés pendant le XIVe siècle, qui ont conduit les hommes du XVe à la découverte de l'impression au moyen de caractères mobiles.

Ce que nous venons de dire sur les découvertes faites pendant le XVe siècle n'est qu'une considération spéciale à ce sujet. Nous allons considérer ce siècle admirable d'un point de vue plus général et plus élevé.

Ce n'est pas seulement sous le rapport des sciences physiques et mathématiques, et sous celui des arts et métiers que les Européens du

qui le commandent dans ses travaux journaliers, se sont placés en tête de ce mouvement; qu'ils ont protégé, dirigé et régularisé cet élan général de l'espèce humaine. Les Médicis étaient tous négociants et fabricants ; et ce sont eux qui ont joué le rôle le plus brillant et le plus important au xve siècle.

C'est donc au xve siècle que le sceptre du monde est parvenu à se placer dans les mains du bon sens, dans celles du sens commun [1].

L'époque du xve siècle a été la plus mémorable de toutes les époques de l'esprit humain ;

1. Nous employons l'expression *bon sens, sens commun,* dans sa propre acception. Nous entendons par bon sens, sens commun, le sens, l'opinion du grand nombre, celui de la majorité absolue. Notre intention est de faire remarquer que c'est seulement à cette époque que la voix du peuple a pu et a dû être considérée comme celle de Dieu.

La majorité de la société s'est toujours composée et se composera toujours des ouvriers, occupés de travaux manuels : ainsi les entrepreneurs des travaux industriels se trouvent, par la nature des choses, directeurs et représentants de l'opinion de la majorité.

C'est au xve siècle, pour la première fois depuis l'existence du monde, que la voix du peuple, proclamée par les Médicis, s'est montrée avec un caractère vraiment divin, puisque c'est pour la première fois que le peuple, par l'entremise de ses chefs, a clairement accordé sa protection aux sciences, aux beaux-arts, à la philosophie et à tous les travaux pacifiques qui peuvent accroître le bien-être physique et moral de l'espèce humaine.

tous les travaux précédents ne doivent être considérés que comme des opérations préliminaires et préparatoires ; il semblerait qu'à cette époque tous les grands hommes qui avaient existé soient sortis du tombeau, et se soient réunis en une assemblée, pour aviser aux moyens de faire concourir toutes les capacités intellectuelles à l'amélioration du bien-être de l'espèce humaine. C'est seulement à cette époque que les hommes ont possédé tous les instruments intellectuels nécessaires pour combiner leurs forces et leurs capacités dans toutes les directions pacifiques.

On a pu dès lors entrevoir la possibilité d'effectuer la grande opération morale, poétique et scientifique, qui doit déplacer le paradis terrestre et le transporter du passé dans l'avenir.

Cette opération intellectuelle est la plus importante de toutes celles qui peuvent être faites ; elle est celle qui améliorera le plus directement le sort de la société en perfectionnant sa morale ; elle anéantira l'idée fausse et décourageante que le bien a précédé le mal ; elle établira l'idée juste, consolante et puissamment stimulante, que les travaux auxquels nous nous livrons accroîtront le bien-être de nos enfants, idée essentiellement religieuse, puisqu'elle pré-

sente le paradis céleste comme la récompense finale de tous les travaux qui auront contribué à l'amélioration du sort de l'espèce humaine pendant toute la durée de son existence terrestre.

Nous résumons cette seconde opinion en disant : Le système théologique et féodal qui s'est formé dans le moyen âge a poussé la civilisation beaucoup plus loin que ne l'avait fait le système politique et religieux des Grecs et des Romains; il a produit, en résultat final, les travaux du xve siècle, qui ont placé les peuples modernes infiniment au-dessus des peuples de l'antiquité.

Depuis le xve siècle les philosophes ont dû s'occuper principalement de la désorganisation du système théologique et féodal, puisque les découvertes faites à cette époque ont fourni les matériaux nécessaires pour établir un système d'organisation sociale très-supérieur à celui qui s'est formé dans le moyen âge.

Aujourd'hui les travaux de désorganisation se trouvant suffisamment avancés et les préjugés n'opposant plus que de faibles obstacles à la production de nouveaux principes, les philosophes doivent unir leurs forces pour produire un

système social proportionné à l'état présent des lumières et de la civilisation.

TROISIÈME OPINION

Sur les progrès de la civilisation depuis le xve siècle.

La désorganisation d'une société politique qui joue le principal rôle dans le monde, et la réorganisation d'une société politique fondée sur de nouvelles institutions, est l'opération la plus importante, la plus difficile, et qui exige le plus de temps de toutes celles qui se trouvent soumises à la direction de notre intelligence.

On ne doit pas être surpris que plusieurs siècles aient été nécessaires pour opérer l'entière désorganisation du système politique que les Grecs et les Romains avaient adopté, et pour préparer l'organisation que les peuples du moyen âge se sont donnée.

On ne doit pas être étonné davantage de voir que, depuis le xve siècle jusqu'à nos jours, les philosophes européens aient été exclusivement occupés, d'une part, à désorganiser le système

théologique et féodal, de l'autre, à préparer l'organisation du système scientifique et industriel, et qu'ils n'aient point encore produit leurs idées relativement aux institutions qui doivent servir de base à la nouvelle organisation sociale.

La désorganisation du système théologique et féodal a commencé par la critique de l'institution qui exerçait la plus grande prépondérance sur la totalité du système.

La croyance à la religion papale a été attaquée directement par Luther [1] et indirectement par Copernic.

1. Luther a rendu un service très-important aux Européens, puisqu'il a attaqué le pouvoir papal, qu'il a anéanti dans tout le Nord, et dont il a considérablement diminué l'importance chez les nations qui ont continué à professer la religion catholique, depuis l'époque où ce pouvoir a cessé d'être en rapport avec les lumières acquises et avec les besoins de la société. Mais il ne faut pas se dissimuler que les idées de Luther n'avaient de valeur que sous le rapport critique. Si on les considère en elles-mêmes, et sans les mettre en comparaison avec la religion catholique, on reconnaît qu'elles ne sont point justes et qu'elles ne peuvent nullement servir de guide à l'esprit humain.

La morale et le culte établis par Luther ne suffisent point aux besoins actuels de la société. Ce réformateur a voulu rétablir la religion chrétienne telle qu'elle était à son origine. Cette pensée est vicieuse.

Le but primitif de la religion chrétienne a été l'anéantissement de l'esclavage. Ce but ayant été atteint, la religion doit s'en proposer un autre, qui soit plus avancé que le pre-

Luther a reproché à la religion papale d'avoir rapetissé la morale chrétienne. Il a prêché que l'infaillibité primitivement accordée à l'opinion la plus généralement admise par les fidèles ayant été convertie en infaillibité du pape, il en était résulté de grands inconvénients pour la société. Il a prouvé que la cour de Rome abusait de l'omnipotence qu'elle s'était attribuée sur le spirituel et sur le temporel.

Copernic a démontré que l'univers n'avait pas été créé pour l'homme, puisque l'homme n'y jouait qu'un rôle très-secondaire, la planète qu'il habite étant une des plus petites connues, et cette planète, loin d'être placée au centre du monde, comme les peuples de l'antiquité l'imaginaient, tournant autour du soleil, qui tourne lui-même autour d'autres systèmes célestes beaucoup plus importants.

mier : c'est d'établir une organisation sociale qui assure du travail, sans aucune interruption, à tous les prolétaires, une instruction positive à tous les membres de la société, et des jouissances qui soient de nature à developper leur intelligence.

La religion de Luther est vicieuse encore sous un autre rapport : c'est que ce réformateur a exclu l'action des bèaux-arts de son culte ; ce qui est absurde, puisque la théologie est sœur des beaux-arts.

Nous traiterons directement cette question dans une autre opinion.

Les travaux commencés par Luther et par Copernic ont principalement occupé l'école et toute la société jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes.

A cette époque, la papauté avait décidément perdu sa prépondérance sur les pouvoirs temporels ; car toutes les puissances du Nord ont constitué des pouvoirs spirituels indépendants du pape, et les puissances du Midi l'ont forcé de renoncer à la prétention qu'il avait élevée jusque-là de l'omnipotence politique et religieuse, en sa qualité de vicaire de Dieu sur la terre. A partir de cette époque, les philosophes ne se sont plus occupés de la critique du pouvoir temporel que d'une manière accessoire et secondaire.

Après que les critiques ont eu complétement renversé, sous les rapports théologique et scientifique, les principes qui servaient de base au pouvoir spirituel dans le système théologique et féodal, ils ont dirigé principalement leurs forces vers la critique du pouvoir temporel.

Voltaire, Diderot, d'Alembert et tous les littérateurs distingués du XVIIIe siècle, tant en France que dans tout le reste de l'Europe, ont prouvé que les rois avaient rendu un grand service aux

peuples, en écrasant les grands vassaux, en arrachant à la noblesse toutes les forces politiques virtuelles qu'elle possédait, et en s'emparant de tous les pouvoirs souverains qui se trouvaient disséminés dans les mains des barons; ils ont démontré que l'aristocratie par droit de naissance devait être abolie, puisqu'elle n'était plus nécessaire au maintien de l'ordre social.

D'autres travaux importants ont occupé la masse de la société depuis le xve siècle jusqu'à ce jour. Ces travaux ont été de deux espèces : les uns ont occupé les savants et les autres les industriels. Nous rendrons compte d'abord des travaux des industriels.

Les industriels se sont ligués avec la royauté contre la noblesse; et par l'appui qu'ils ont donné aux rois, ils leur ont fourni les moyens de s'emparer des pouvoirs politiques qui se trouvaient dans les mains des nobles.

En échange des services qu'ils avaient rendus à la royauté, ils ont obtenu sa protection, au moyen de laquelle ils sont parvenus à faire disparaître complétement l'esclavage auquel ils avaient été soumis.

Les industriels se sont ensuite organisés entre eux, et, au moyen de leur organisation, ils

sont parvenus à posséder une force sociale imposante, une force pacifique supérieure à la force militaire, à la tête de laquelle les nobles sont restés jusqu'à présent; une force telle, que les rois peuvent sans inconvénient confier aux industriels la direction du pouvoir temporel et débarrasser la société de la noblesse, qui n'est plus qu'une charge pour elle.

L'organisation des industriels s'est effectuée au moyen de l'établissement de la banque, qui lie entre elles toutes les branches de l'industrie, et qui dirige l'emploi politique de ses capitaux.

Les savants et les artistes, de leur côté, se sont ligués avec la royauté; ils ont fourni aux rois le moyen de secouer le joug papal, en combattant par des démonstrations et par la séduction des beaux-arts [1], la croyance des peuples

1. Avant le xve siècle, l'attention des peuples était toujours fixée sur les idées religieuses; ils ne les perdaient pas de vue, même quand ils se livraient au plaisir. Les grands divertissements publics étaient des processions. Sur les théâtres on représentait les *mystères*. La musique consistait en général dans des chants d'église; les présents réputés les plus magnifiques étaient des reliques. Or, les jouissances de cette espèce procuraient évidemment aux papes de grands avantages politiques sur les rois.

Quand les artistes eurent pris leur essor, ce furent eux qui se chargèrent de pourvoir aux plaisirs du public.

La mise en action des grands traits d'histoire, des ta-

aux idées superstitieuses sur lesquelles les papes avaient fondé leur omnipotence.

En échange des services que les rois ont reçus des savants et des artistes, ils leur ont accordé leur protection d'une manière toute spéciale, au point qu'ils ont pris la peine de les organiser en Académies des sciences et des beaux-arts.

Ils ont rendu ces académies indépendantes du clergé, chose qui est bien nécessaire, car sans cela les théologiens auraient entravé leur marche, en opposant l'infaillibilité papale à leurs démonstrations et à leurs efforts pour fixer l'attention publique sur les travaux les plus utiles à la société.

Nous ne croyons pas devoir pour le moment

bleaux de mœurs, remplacèrent sur le théâtre la représentation des mystères. Des décorations élégantes, représentant de beaux sites, des ballets inspirant la gaieté, remplacèrent les processions; le chant d'église cessa d'être la musique exclusive : les musiciens trouvèrent le moyen de provoquer par leurs accords des sentiments de tous les genres, et ils unirent leurs efforts à ceux des poëtes pour soustraire les hommes à l'empire de la mysticité. Enfin les reliques cessèrent d'être réputées les présents magnifiques; les chefs-d'œuvre en peinture et en sculpture commencèrent à être considérés comme les choses les plus précieuses que l'homme pût posséder.

Ce nouvel ordre de jouissances procura incontestablement aux rois un grand avantage politique sur les papes.

donner plus de développement à cette opinion. Nous avons seulement voulu constater dès aujourd'hui ce fait très-important dans les circonstances actuelles, c'est que la royauté a été l'institution qui a servi de point d'appui aux novateurs dans la direction spirituelle et dans la direction temporelle.

QUATRIÈME OPINION

Sur les tentatives faites pour réorganiser la société depuis 1789.

Depuis le xve siècle jusqu'en 1793, les Européens ont travaillé avec beaucoup d'ardeur à la désorganisation du système théologique et féodal, mais ils ne se sont point ingéniés à découvrir le système qui devait remplacer celui qu'ils anéantissaient [1].

1. On pourrait nous objecter que les Anglais se sont réorganisés depuis le xve siècle. A cela nous répondrons :

1° L'organisation sociale anglaise n'est point radicalement distincte de celle qui était établie en Europe dans le moyen âge; elle n'est autre chose que le système théologique et féodal modifié.

2° C'est faute de l'avoir bien observée que les Européens

C'est seulement en 1793 qu'ont été commencés les travaux ayant pour objet la réorganisation de la société.

Depuis cette époque, la société a été soumise à quatre expériences que nous allons examiner successivement.

La première expérience faite sur la société française a été celle par laquelle on a tenté d'y introduire les mœurs et les institutions des Grecs et des Romains [1].

continentaux admirent la constitution anglaise; car, en l'analysant, on reconnaît que, dans cette combinaison, le gouvernement est considéré par la nation comme un ennemi contre lequel elle doit se fortifier le mieux possible, d'où il résulte une lutte continue entre l'anarchie et le despotisme, ce qui ne constitue point par conséquent un ordre de choses calme et stable.

3° Enfin nous faisons observer que l'organisation sociale anglaise a pu convenir à un peuple isolé, mais qu'elle ne peut point être appliquée à une société composée de plusieurs peuples, parce qu'elle est fondée sur l'égoïsme national.

1. Nous commençons l'examen des tentatives faites pour réorganiser la société à l'époque de 1793. Nous ne parlons point de la constitution de 1791, parce que ce travail n'avait, dans la réalité, qu'une valeur de démolition. Cette constitution annulait le pouvoir royal, qui est l'institution fondamentale et nécessaire des sociétés actuelles, et elle ne remplaçait cette institution par aucune autre disposition radicale.

L'Assemblée constituante a été, dans la réalité, plus révolutionnaire qu'aucune de celles qui lui ont succédé; les mots n'ont pas le pouvoir de changer les choses.

Cette conception radicalement absurde a été produite par les révolutionnaires les plus fanatiques : les premières conditions pour réussir dans une pareille entreprise auraient été :

1° De réduire en esclavage les dix-neuf vingtièmes de la population;

2° D'arracher de tous les cœurs les sublimes principes de morale générale, que la religion chrétienne y a inculqués;

3° De réduire les nations européennes à une dimension telle, qu'il eût été posible à chacune d'elles de se réunir journellement sur une place publique, pour y délibérer sur les intérêts communs.

Cette première expérience avait un tel degré de folie, qu'il n'aurait pas été plus ridicule d'entreprendre de vêtir l'âge viril avec les habillements de l'enfance. Cette tentative était dans une direction rétrograde, et par conséquent fausse.

La seconde expérience a été celle entreprise par Bonaparte, qui a tenté de faire revivre le siècle de Charlemagne. Cette seconde expérience a été moins absurde que la première, par la raison que la rétrogradation était moins forte.

Mais ce qui avait été, de la part de Charlemagne, une conception portant le cachet d'un

génie du premier ordre, n'a été, chez son imitateur Bonaparte, qu'une ineptie philosophique, soutenue par un grand talent et par une volonté ferme.

L'entreprise de Bonaparte a commencé d'une manière brillante et séduisante pour la nation française, que ses succès militaires ont enivrée; elle a obtenu surtout l'approbation complète de la partie servile et avide de la nation, parce que les hommes qui ont consenti à devenir les instruments passifs du conquérant, se sont gorgés de butin; mais les institutions fondées par ce général, qui a été le plus capable de tous les révolutionnaires, et le législateur le plus plagiaire, n'ont véritablement eu qu'une valeur de désorganisation pour la France, ainsi que pour toute l'Europe; elles ne pouvaient point acquérir de solidité par deux raisons :

La première, que le système social conçu par Bonaparte avait pour base l'assujettissement matériel de l'Europe par la France; ce qui ne pouvait pas convenir à l'Europe, et ce qui ne pouvait par conséquent exister que passagèrement, puisque les Français sont en infériorité de force, à l'égard du surplus de la population européenne.

La seconde raison, relative à l'intérieur de la France, était le vice radical de l'institution qui plaçait en tête de la nation une nouvelle noblesse. Pendant la première génération, cette institution ne choquait que faiblement le sentiment d'égalité qui est devenu le sentiment dominant ; mais dès la seconde génération, ce sentiment se serait nécessairement révolté.

Ainsi le système d'organisation sociale conçu par Bonaparte, et qui était dans une direction rétrograde, ne pouvait acquérir de solidité, ni en Europe, ni en France.

La troisième expérience, dont on s'occupe en ce moment, a été l'importation sur le continent de la constitution anglaise.

Cette troisième tentative est incontestablement très-préférable aux deux premières, puisque le mouvement rétrograde qu'elle a pour objet d'effectuer est beaucoup moins fort ; mais elle est encore vicieuse.

D'abord sous ce rapport, qu'elle a pour but de faire adopter par les peuples continentaux une conception d'organisation sociale, qui a été produite et mise en pratique il y a déjà plus d'un siècle, et avant que la masse d'intelligence continentale eût pris son essor en politique ; or,

il est évident que toutes les branches de nos connaissances, et particulièrement celles qui sont relatives à l'application des sciences morales et politiques, ont fait, depuis cette époque, d'immenses progrès, ce qui nous donne les moyens de produire une conception très-supérieure à celle dont les Anglais ont été les inventeurs il y a un siècle.

Cette tentative est encore vicieuse sous cet autre rapport, que la combinaison politique anglaise avait pour but et a eu pour résultat de faire dominer la royauté par l'aristocratie; or, cela est évidemment contraire à la marche de la civilisation. Chez les Grecs et chez les Romains, l'aristocratie par droit de naissance a été absolument dominante dans le corps social; c'est dans le moyen âge que la royauté légale a pris naissance. Cette institution a été populaire dès son origine, elle a toujours tendu à diminuer les pouvoirs virtuels de l'aristocratie par droit de naissance; sa destinée est évidemment d'anéantir cette espèce d'aristocratie, et par conséquent la Sainte Alliance est appelée à prononcer et à effectuer l'anéantissement de la constitution anglaise.

Enfin cette tentative est vicieuse sous ce troi-

sième rapport, que la combinaison politique anglaise a été produite par un peuple insulaire et pour son propre usage. Or, des insulaires ne peuvent s'élever à la hauteur de conception où il faut se placer pour embrasser d'un seul coup d'œil les intérêts des peuples continentaux, et ceux de la population des îles attachées au continent.

En un mot, la constitution anglaise, importée sur le continent, ne peut pas donner les moyens d'atteindre le grand but qu'on s'est proposé, celui de réorganiser la société européenne.

Malgré ce que nous venons de dire, nous regardons l'importation des idées politiques anglaises sur le continent comme ayant été et comme étant encore utile aux peuples continentaux, sous ce rapport, qu'elles facilitent la transition du régime féodal au régime industriel.

Quand on observe l'état radical des choses politiques en Angleterre, on reconnaît que la constitution anglaise est intermédiaire entre le régime féodal et le régime industriel.

Ce sont les lords qui sont les grands propriétaires territoriaux; leurs propriétés territoriales sont assurées dans leurs familles par des substitutions, et le grand pouvoir national se

trouve dans leurs mains, par la raison qu'ils sont les grands propriétaires territoriaux, c'est-à-dire, les plus grands capitalistes. Voilà le rapport sous lequel la constitution anglaise est féodale.

Mais les lords sont tous d'importants commanditaires dans des entreprises industrielles. Ainsi, ils se trouvent personnellement intéressés à faire prospérer l'industrie. Outre cela, l'aristocratie anglaise entrerait directement en lutte avec la masse de la population, si elle ne faisait pas tous ses efforts pour favoriser les opérations industrielles. Voilà le rapport sous lequel le régime anglais est industriel.

Quand on examine ensuite quel serait le régime industriel pur (qui est celui vers lequel l'espèce humaine tend évidemment), on reconnaît que dans ce régime ce seraient les gérants des entreprises industrielles qui seraient chargés de l'administration de la fortune publique ; car il se trouve inconstestablement plus de capacité industrielle dans la classe des gérants, que dans celle des commanditaires.

Passons à l'examen de la quatrième expérience ; elle diffère essentiellement des trois premières, puisque, au lieu d'avoir pour objet

de faire rétrograder la civilisation, elle la pousse en avant de la manière la plus positive.

On voit que nous voulons parler de la Sainte-Alliance. Peu de mots nous suffiront pour prouver que l'union des grandes puissances pour se constituer pouvoir européen suprême a déjà procuré à l'Europe le plus grand de tous les biens sociaux ; il nous suffira pour prouver que cette institution est une suite naturelle des précédents de la civilisation, et qu'elle offre le meilleur de tous les moyens de transition du régime féodal au régime industriel.

C'est incontestablement à la Sainte-Alliance que nous sommes redevables de la paix générale qui existe en Europe, et il est également incontestable que la Sainte-Alliance est puissamment intéressée à maintenir cet état de paix le plus longtemps qu'il lui sera possible. Or, la paix est le plus grand de tous les biens sociaux, car c'est elle qui conduit le plus promptement et le plus sûrement possible à la découverte des meilleures combinaisons agricoles, manufacturières, commerciales et politiques.

L'existence de la Sainte-Alliance est donc utile aux Européens.

La royauté, depuis son origine, a constam-

ment soutenu les intérêts du peuple contre le pouvoir arbitraire que le clergé a tenté d'établir au moyen de mysticité : ainsi, cette institution doit être aimée des peuples du continent européen. L'expérience a prouvé qu'ils lui étaient effectivement attachés, puisque la nation chez laquelle s'est trouvé le foyer de la révolution s'est empressée de la rétablir, d'abord, en faveur d'une nouvelle dynastie, et qu'elle est ensuite promptement rentrée sous le gouvernement de son ancienne famille royale. Les intérêts et les vœux les plus généraux de la société européenne appelaient les rois à s'unir, pour exercer la suprême direction des intérêts sociaux européens.

Pour que la transition du régime féodal au système industriel pût s'opérer d'une manière pacifique, il était nécessaire qu'il s'établît un pouvoir suprême. La Sainte-Alliance remplit parfaitement cette condition ; elle prime tous les pouvoirs spirituels et tous les pouvoirs temporels.

Au moyen de la Sainte-Alliance, la morale de l'Evangile est devenue prépondérante en Europe ; les différentes morales instituées par les différentes sectes religieuses, ne sont plus

que des morales locales, qui sont soumises à la morale la plus philanthropique et la plus tolérante qui ait jamais existé, et par ce moyen les philosophes pourront travailler librement et franchement au perfectionnement de l'organisation sociale.

Enfin, grâce à la formation de la Sainte-Alliance, la société européenne peut se réorganiser très-sûrement, dès que son opinion publique sera clairement formée sur les institutions qui correspondent à l'état présent de sa civilisation.

Car la Sainte-Alliance, qui domine toutes les institutions existantes, et qui s'est réservé exclusivement le pouvoir d'en établir de nouvelles, sera toujours dominée par l'opinion publique, puisque cette opinion est la reine du monde, et qu'aucun mortel, quelque puissant qu'il soit, ne peut lui arracher le sceptre des mains.

CINQUIÈME OPINION

Sur la nécessité de faire une nouvelle Encyclopédie pour préparer la réorganisation sociale.

Nous avons dit dans notre première opinion :

« La philosophie est la science des généralités ; la principale occupation des philosophes « consiste à concevoir le meilleur système d'organisation sociale, pour l'époque où ils se « trouvent, à en déterminer l'admission par les « gouvernés et par les gouvernants, à perfectionner le système autant qu'il en est susceptible, à le renverser ensuite, quand il est parvenu aux extrêmes limites de son perfectionnement, pour en construire un nouveau « avec les matériaux rassemblés, dans toutes « les directions particulières, par les hommes « livrés à des travaux intellectuels spéciaux. »

Nous allons faire application de ce principe aux circonstances dans lesquelles se trouve la société européenne ; nous allons constater l'ordre de travaux dont les philosophes doivent s'occuper présentement.

Depuis le xve siècle, le système théologique et féodal n'étant plus susceptible de perfectionnement et ayant rendu à la société tous les services qu'elle pouvait en attendre, les philosophes ont travaillé à le renverser et à l'anéantir aussi complétement que l'avait été précédemment celui des Grecs et des Romains.

Les philosophes ont attaqué ce système d'abord sous le rapport théologique ; ils l'ont combattu ensuite sous le rapport féodal, et ils ont fini par le critiquer en même temps sous tous les rapports spirituels et temporels.

Pour le renverser complétement, pour l'anéantir entièrement, pour le faire disparaître du système des idées, ils se sont réunis en société ; et tous les membres de cette société ont travaillé à un ouvrage commun, à une encyclopédie, dans laquelle ils ont analysé toutes les idées, et démontré que l'influence exercée sur chacune d'elles par les principes théologiques et féodaux était nuisible à la société.

La publication de l'Encyclopédie doit être considérée comme étant la cause majeure qui a déterminé la révolution, crise terrible, mais salutaire dans ses résultats, puisqu'elle a procuré à la société les moyens de s'organiser d'une ma-

nière beaucoup plus avantageuse pour le bien public qu'elle ne l'était sous le régime théologique et féodal.

Les philosophes du XVIIIe siècle ont bien rempli leur tâche ; ils ont complétement atteint leur but, puisque l'opinion publique ne soutient plus aucune des anciennes institutions, la royauté seule exceptée, ce qui a été complétement prouvé par l'inutilité des efforts faits par Bonaparte pour rajeunir l'institution de la noblesse.

Maintenant, c'est aux philosophes du XIXe siècle à commencer la tâche qui est d'une matière très-différente de celle qui a été remplie par ceux du XVIIIe.

Les philosophes du XIXe siècle doivent se coaliser pour établir d'une manière générale et complète la démonstration que les principes industriels et scientifiques sont les seuls qui puissent servir de fondement à l'organisation sociale dans l'état présent des lumières et de la civilisation, ou plutôt pour prouver que, dans l'état présent des lumières et de la civilisation, la société peut s'organiser de manière à tendre directement vers l'amélioration de son bien-être moral et physique.

Les philosophes du XVIIIe siècle ont fait une

Encyclopédie pour renverser le système théologique et féodal. Les philosophes du XIXe doivent aussi faire une Encyclopédie pour constituer le système industriel et scientifique.

Toutes les idées doivent y être analysées de manière à prouver que le bien général résultera nécessairement de l'influence qu'exerceront sur elles les principes scientifiques et industriels, en remplacement de celle qu'avaient exercée jusqu'à présent sur la société les principes féodaux et théologiques.

Tous les travaux dont la réunion formera l'Encyclopédie européenne doivent être mis au concours.

L'empereur Alexandre à senti que la grande question de l'organisation sociale européenne avait besoin d'être examinée, après la secousse politique violente que l'Europe venait d'éprouver. Il s'expliqua très-franchement à ce sujet, il y a quelques années, dans la Diète de Pologne ; voici à peu près le langage que ses ministres y ont tenu :

« Certainement les progrès des lumières et « de la civilisation ont nécessité de grands « changements, mais les changements dont la « société a besoin doivent s'opérer d'une ma-

« nière pacifique ; les projets de changements « qui seront présentés ne doivent point être de « nature à provoquer de nouvelles insurrections ; « les novateurs ne doivent point appuyer leurs « raisonnements par des baïonnettes. Le gou- « vernement examinera les idées nouvelles sur « l'organisation sociale, qui lui seront présen- « tées dans les formes convenables ; mais il « punira sévèrement de nouvelles insurrec- « tions. »

Nous répondons à l'appel fait aux philosophes par l'empereur Alexandre, et nous lui faisons hommage de notre projet d'Encyclopédie, ainsi qu'aux autres puissances et à tous les rois de l'Europe.

DE

L'ORGANISATION SOCIALE

FRAGMENTS D'UN OUVRAGE INÉDIT

PAR

SAINT-SIMON

DE

L'ORGANISATION SOCIALE

FRAGMENTS D'UN OUVRAGE INÉDIT

PREMIER FRAGMENT

Comparaison du développement de l'intelligence individuelle et de l'intelligence générale.

Si on observe la manière dont se développent les individus de l'espèce humaine, au moral et au physique, depuis leur naissance jusqu'à leur virilité, on reconnaît que leur développement s'opère de deux manières différentes, et qui concourent cependant vers un but commun, celui du plus grand développement de leurs forces morales et physiques dont leur organisation soit susceptible.

Depuis la naissance des individus jusqu'à l'époque de leur virilité, il s'effectue en eux un perfectionnement du moral et du physique, qui est graduel et continu, mais qui est très-lent.

Ils éprouvent aussi plusieurs crises qui déterminent en eux des progrès généraux et très-rapides.

L'âge de sept ans est signalé chez eux par une crise de dentition, à la suite de laquelle leurs facultés sentimentales, et leur capacité en mémoire, prennent un accroissement subit.

Vers l'âge de quatorze ans, les passions tendent à s'affranchir de la dépendance à l'égard des parents, et des liaisons de son choix s'enflamment dans l'individu, en même temps qu'il acquiert la faculté de produire son semblable.

A vingt et un ans, l'homme, parvenu au développement complet de ses forces morales et physiques, acquiert le caractère qui est propre à son individu; ses facultés se coordonnent et se dirigent vers le but qui attrait le plus spécialement son organisation particulière.

Si l'on observe ensuite les lois et les usages que la société a établis pour régler sa conduite à l'égard des enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur vingt et unième année, on voit que les législateurs ont reconnu l'existence et les effets des trois crises dont nous venons de parler, et qu'ils ont proportionné les droits qu'ils ont ac-

cordés à la génération ascendante, d'après l'opinion qu'ils ont conçue du développement intellectuel qu'elle devait acquérir à sept, à quatorze et à vingt et un ans.

Et il est de fait qu'ils ont déclaré les enfants au-dessous de sept ans incapables de commettre des péchés, c'est-à-dire incapables de régler eux-mêmes leur conduite, et par conséquent de commettre des fautes dont ils fussent responsables, et qui fussent justiciables des lois divines ou humaines ; ils ont, en conséquence, construit la loi de manière que les dispositions relatives aux enfants avant leur septième année n'ont pour objet que d'établir une surveillance générale de la société sur la conduite de leurs protecteurs naturels, et de fixer les moyens de les remplacer quand ils viennent à leur manquer.

Les législateurs n'ont soumis qu'à des punitions correctionnelles les enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans, quelque graves que fussent les fautes qu'ils vinssent à commettre, et ils les ont admis seulement à l'émancipation, dans le cas où ils auraient perdu leurs parents.

C'est à l'âge de vingt et un ans qu'ils ont fixé la majorité comme étant l'époque à laquelle les individus ont, en général, acquis un dévelop-

pement d'intelligence suffisant, et une capacité de prévoyance assez étendue pour que les intérêts généraux de la société n'exigent plus qu'ils restent soumis à une surveillance particulière.

Si, à la suite de cette classe d'observations, l'on examine les usages admis par l'Université, relativement à l'éducation et à l'instruction publique, on reconnaît qu'ils cadrent très-exactement avec les dispositions législatives dont nous venons de parler.

L'instruction publique des enfants ne commence pas avant l'âge de sept ans.

Depuis sept ans jusqu'à quatorze, l'éducation joue un rôle plus important que l'instruction, c'est-à-dire que les surveillants de la conduite des enfants, pendant ce laps de temps, exercent dans les pensions et dans les colléges une plus grande influence sur eux que les professeurs dont ils reçoivent l'instruction.

Depuis quatorze ans jusqu'à vingt et un ans, l'influence des professeurs sur les élèves est beaucoup plus grande que celle exercée sur eux par leurs surveillants.

Et à vingt et un ans, ceux qui continuent à suivre des cours au Collége de France ou dans

d'autres établissements d'instruction publique se trouvent débarrassés de toute espèce de surveillance.

Enfin, si l'on observe le degré de développement intellectuel auquel se trouve aujourd'hui parvenue la nation française (qui s'est placée, par sa révolution, en tête de l'espèce humaine sous le rapport de la civilisation), on reconnait qu'elle a subi sa troisième crise, et que son âge social actuel correspond à celui de vingt et un ans pour les individus; on reconnait aussi qu'elle a proclamé sa majorité dans la nuit du 4 août, en abolissant toutes les institutions dérivées de l'état d'esclavage, qui avait été la situation primitive de la classe industrielle, c'est-à-dire du corps de la nation.

Et après cela, si on veut produire une conclusion, on combinera ensemble les observations de différentes espèces que nous venons de présenter, on les méditera, et on en tirera nécessairement la conséquence suivante :

Le peuple français, étant parvenu à sa majorité comme nation, par l'effet des progrès de son intelligence, il doit en résulter un changement radical dans son organisation sociale.

Parvenu au point de vue le plus élevé qui puisse se rencontrer sur la route de la civilisation, en suivant le sentier que nous venons de tracer, le philosophe découvrira d'une part le passé le plus reculé, de l'autre l'avenir le plus éloigné; il apercevra dans le fond du tableau la formation de l'esclavage, institution philanthropique pour l'époque de son établissement, puisqu'elle a sauvé la vie à des milliards d'hommes; puisque nous lui devons l'immense population à laquelle est parvenue l'espèce humaine, puisqu'elle a été favorable aux progrès des lumières, en fournissant à la classe des maîtres le moyen de s'occuper du dévoloppement de leur intelligence; ce qu'ils n'auraient pu faire sans l'établissement de l'esclavage, puisque leur temps et leurs forces auraient été occupés par les travaux nécessaires pour satisfaire leurs premiers besoins. Il considérera ensuite, avec une vive satisfaction, en suivant de l'œil cette partie de la route jusqu'au point où il se trouvera placé, l'adoucissement de l'esclavage, le progrès des lumières, l'amélioration graduelle du sort de l'espèce humaine, et enfin, chez la nation française qui forme aujourd'hui son avant-garde, l'anéantissement complet de l'esclavage et l'aptitude à

recevoir une organisation sociale, ayant directement le bien de la majorité pour objet.

De ce point de vue, le philosophe, à chaque coup d'œil alternatif qu'il donnera sur le passé et sur l'avenir, apercevra de plus en plus, des différences tranchées entre l'existence sociale de nos devanciers et celle de nos successeurs; il reconnaîtra que chez nos devanciers, le premier degré d'importance sociale était accordé à la naissance, à la faveur et à la capacité de gouverner, et en se retournant du côté de l'avenir, il apercevra l'importance sociale obtenue par la plus grande capacité en morale, en science ou en industrie.

En regardant les peuples en masse dans le passé, il los verra luttant entre eux à main armée; en les considérant dans l'avenir, il les verra rivalisant entre eux sous les trois grands rapports de la morale, de la science et de l'industrie.

Jusqu'à ce jour, les hommes ont marché dans la route de la civilisation à reculons, du côté de l'avenir; ils ont eu habituellement la vue fixée sur le passé et ils n'ont donné à l'avenir que des coups d'œil très-rares et très-superficiels. Aujourd'hui que l'esclavage est anéanti, c'est sur

l'avenir que l'homme doit principalement fixer son attention.

L'action de gouverner a dû être, jusqu'à l'anéantissement de l'esclavage, l'action prépondérante; aujourd'hui, et de plus en plus, elle ne doit plus être qu'une action subalterne.

SECOND FRAGMENT.

Preuves que les prolétaires français sont capables de bien administrer des propriétés.

Il s'agit de prouver ici que la classe la plus nombreuse, en un mot, que le peuple se compose aujourd'hui d'hommes qui n'ont plus besoin d'être soumis à une surveillance particulière, d'hommes dont l'intelligence est suffisamment développée, et la capacité en prévoyance assez épanouie[1] pour qu'il puisse, sans inconvénient, s'établir un système d'organisation sociale qui les admette comme sociétaires.

Le peuple peut être considéré comme divisé

1. Voyez la note à la fin du fragment.

en deux classes : celle des ouvriers occupés des travaux agricoles et celle des hommes employés par les fabricants et par les négociants.

Examinons d'abord ce qui concerne les cultivateurs.

Lors de la vente des domaines nationaux, plusieurs milliers de prolétaires, profitant des facilités sans bornes qui furent offertes à ceux qui auraient assez de caractère pour se déclarer, à la face de toute l'aristocratie européenne, acquéreurs de ces biens, passèrent subitement dans la classe des propriétaires territoriaux. Or, la manière dont cette masse de prolétaires, devenus subitement propriétaires, a dirigé l'administration de ses propriétés, a prouvé et constaté un grand fait politique, c'est que la dernière classe de la nation se trouve aujourd'hui composée d'hommes dont l'intelligence est suffisamment développée, d'hommes qui ont acquis suffisamment de prévoyance pour que la loi puisse, sans inconvénient pour la tranquillité publique, faire cesser la tutelle exercée sur eux jusqu'à ce jour; et que, dès ce moment, la nation devant être considérée comme composée d'individus tous capables d'administrer des propriétés, la loi doit établir le système politique dans lequel

la direction des intérêts communs sera confiée aux hommes les plus distingués dans les capacités de l'utilité la plus générale et la plus positive, l'action du gouvernement ne devant plus s'exercer, comme action directrice, qu'à l'égard des hommes dont la conduite tendrait à troubler l'ordre public.

Nous allons citer un fait dont nous avons été personnellement témoin, et qui prouve combien la capacité pour administrer les propriétés est aujourd'hui généralement possédée par les hommes que le hasard de la naissance a rangés dans la classe des prolétaires.

Une petite province, nommée le Cateau-Cambrésis, appartenait en totalité à l'archevêché de Cambrai et à d'autres établissements ecclésiastiques; les habitants de cette province étaient si complétement prolétaires, sous le rapport des immeubles, qu'il n'en existait pas un seul qui ne pût être expulsé du manoir qu'il occupait.

Qu'arriva-t-il lorsque le territoire de cette province fût mis en vente?

Tous les habitants, d'un mutuel accord, s'associèrent; ils se rendirent adjudicataires du territoire de leurs communes; ils se le partagèrent ensuite, de manière que toute une masse de

population, assez importante, passa subitement de la classe des prolétaires dans celle des propriétaires territoriaux.

Eh bien ! ce changement subit n'occasionna pas le moindre désordre dans la culture; les nouveaux propriétaires se montrèrent beaucoup plus capables que les anciens, car les terres produisirent, dès l'année suivante, de plus fortes récoltes qu'elles n'en avaient jamais produit.

Il résulte évidemment de ce qui s'est passé lors de la vente des domaines nationaux, et du fait local que nous venons de citer à l'appui du fait général, que la nation française peut être (vu l'état actuel du développement de son intelligence) gouvernée beaucoup mieux et à beaucoup meilleur marché qu'elle ne l'est actuellement; et qu'elle ne parviendra à une position sociale stable qu'à l'époque où l'action gouvernementale sera primée par celle des hommes possédant au plus haut degré les capacités de l'utilité la plus générale et la plus positive.

Passons maintenant à l'examen des preuves de capacité qui ont été données par les ouvriers qui exécutent les travaux entrepris par les fabricants et par les négociants.

Au commencement de la Révolution, une grande partie des entrepreneurs de travaux industriels en fabrication et en commerce ont été ruinés par les pillages qui ont eu lieu à la suite des insurrections; ceux de ces entrepreneurs qui ont évité les pillages ont été écrasés par la loi du *maximum,* et ceux qui ont été assez heureux pour se soustraire à ces deux calamités industrielles, ou pour y survivre pécuniairement, se sont vu enlever leur fortune par les réquisitions et par la brûlure des marchandises anglaises.

Que serait-il arrivé, après des malheurs aussi généraux, si un grand nombre des ouvriers qui avaient été employés par les manufacturiers et les négociants qui se trouvaient ruinés, et moralement écrasés par l'effet de leurs malheurs; si, disons-nous, un grand nombre de ces ouvriers n'eût possédé une capacité suffisante pour les remplacer?

Il serait arrivé que les fabriques et le commerce de France auraient perdu, pour longtemps, beaucoup de leur importance, et que la France payerait aujourd'hui aux étrangers un tribut industriel beaucoup plus fort que celui qu'elle supportait avant la Révolution; il serait arrivé,

en un mot, que la production aurait diminué en France.

Il est arrivé, au contraire, que les productions de tous les genres se sont infiniment multipliées depuis, et même pendant les malheurs de la Révolution; il est arrivé que, dans tous les ateliers de fabrique et de commerce, des hommes qui y étaient employés comme simples ouvriers sont devenus entrepreneurs et directeurs de ces travaux, et qu'ils se sont montrés plus intelligents et plus actifs que leurs prédécesseurs; de manière que la France est aujourd'hui infiniment plus prospère, plus productive et plus importante en industrie agricole, manufacturière et commerciale qu'elle ne l'était avant la Révolution, quoique la plus grande partie des directeurs actuels de tous ces genres de travaux soient sortis de la classe du peuple.

Peut-il exister une preuve plus forte et plus complète que la classe du peuple, c'est-à-dire que l'immense majorité de la nation, soit parvenue à un développement d'intelligence suffisant pour que l'organisation sociale, ayant directement le bien public pour objet, puisse s'établir en France sans inconvénient pour la tranquillité publique, et, au contraire, avec de

grands avantages pour toutes les classes de la société ?

NOTE DU SECOND FRAGMENT

L'éducation des hommes de toutes les classes se divise en deux parties, savoir : l'éducation proprement dite, et l'instruction.

Le perfectionnement de l'éducation proprement dite est plus important pour l'accroissement du bien-être social que celui de l'instruction.

C'est l'éducation proprement dite qui forme les habitudes, qui développe les sentiments, qui épanouit la capacité en prévoyance générale; c'est elle qui apprend à chacun à faire application des principes et à s'en servir comme de guides certains pour diriger sa conduite. L'éducation peut être considérée comme étant l'enseignement continu des connaissances indispensablement nécessaires à l'entretien des relations établies entre les membres qui composent la société.

Supposons des enfants ayant reçu l'instruction la plus complète et ayant été entièrement privés d'éducation; admettons pour un moment l'existence d'un établissement dans lequel les enfants suivent les cours des meilleurs professeurs dans tous les genres, et soient enfermés séparément pendant l'intervalle des classes pour leur éviter toute distraction. Ces enfants seraient par conséquent entièrement privés d'éducation : que leur arriverait-il quand leurs études seraient terminées ? que deviendraient-ils en entrant dans le monde ?

Ces enfants ignoreraient ce qu'il y a de plus utile à savoir pour bien vivre en société ; ils n'auraient aucune pratique de la vie de relation; ils auraient un très-long apprentissage à faire pour se trouver en état de remplir une fonction sociale quelconque; et si on abandonnait à elle-même une population ainsi élevée, elle se montrerait peu supérieure, sous le rapport de la civilisation, à ce qu'ont été les premières sociétés de l'espèce humaine.

Nous ajouterons, à l'appui de ce que nous venons de dire, qu'à chaque génération une partie de connaissances acquises par les précédentes devient si vulgaire, que les pères ou les surveillants des enfants les possèdent nécessairement, ce qui les met en état de devenir à cet égard leurs professeurs. Or, l'enseignement, sans apprêt, de ces notions vulgaires, développe l'intelligence des enfants et les rend infiniment plus propres à saisir les connaissances plus abstraites qu'ils reçoivent de leurs professeurs véritables.

C'est surtout chez la classe des prolétaires, et pour cette classe, que l'éducation est infiniment plus importante que l'instruction.

Cette vérité pouvant devenir féconde en conséquences, nous allons la présenter avec quelques développements.

Supposons qu'il prenne fantaisie à un riche boyard de faire apprendre la lecture et l'écriture à tous les paysans qui lui appartiennent. Quelques Européens occidentaux, au moyen de la méthode d'enseignement mutuel, parviendront en peu d'années à satisfaire complètement ses désirs à cet égard, sans qu'il lui en coûte beaucoup d'argent.

Cette opération censé terminée, comparons ces paysans russes sachant lire et écrire, avec pareil nombre de prolétaires français ne sachant ni lire ni écrire, et voyons quels sont ceux dont les travaux seront les plus utiles à la société, ceux qui seront les plus susceptibles d'être admis par les lois au rang de sociétaires.

Ce seront incontestablement les Français, car ces Français, quoiqu'ils ne sachent ni lire ni écrire, auront acquis, par l'éducation qu'ils ont reçue de leurs parents, une capacité bien plus grande que celle que peut procurer la faculté de lire et d'écrire; ils sont en état de bien administrer une propriété; ceux qui sont attachés à la culture sont capables de diriger les travaux de ce genre; il en est de même pour ceux qui sont attachés à des travaux d'arts et métiers: tandis que les Russes, à qui on aura enseigné la lecture et l'écriture, n'auront reçu de leurs parents qu'une éducation semblable à celle que ceux-ci avaient reçue eux-mêmes, c'est-à-dire une éducation très-mauvaise; et si vous essayez

grands avantages pour toutes les classes de la société ?

NOTE DU SECOND FRAGMENT

L'éducation des hommes de toutes les classes se divise en deux parties, savoir : l'éducation proprement dite, et l'instruction.

Le perfectionnement de l'éducation proprement dite est plus important pour l'accroissement du bien-être social que celui de l'instruction.

C'est l'éducation proprement dite qui forme les habitudes, qui développe les sentiments, qui épanouit la capacité en prévoyance générale ; c'est elle qui apprend à chacun à faire application des principes et à s'en servir comme de guides certains pour diriger sa conduite. L'éducation peut être considérée comme étant l'enseignement continu des connaissances indispensablement nécessaires à l'entretien des relations établies entre les membres qui composent la société.

Supposons des enfants ayant reçu l'instruction la plus complète et ayant été entièrement privés d'éducation ; admettons pour un moment l'existence d'un établissement dans lequel les enfants suivent les cours des meilleurs professeurs dans tous les genres, et soient enfermés séparément pendant l'intervalle des classes pour leur éviter toute distraction. Ces enfants seraient par conséquent entièrement privés d'éducation : que leur arriverait-il quand leurs études seraient terminées ? que deviendraient-ils en entrant dans le monde ?

Ces enfants ignoreraient ce qu'il y a de plus utile à savoir pour bien vivre en société ; ils n'auraient aucune pratique de la vie de relation ; ils auraient un très-long apprentissage à faire pour se trouver en état de remplir une fonction sociale quelconque ; et si on abandonnait à eux-mêmes une population ainsi élevée, elle se montrerait inférieure, sous le rapport de la civilisation, à toutes les premières sociétés de l'espèce humaine.

Et nous concluons que, pour accroître la supériorité de la nation française, le meilleur moyen consiste à répandre dans la classe des prolétaires l'instruction convenable, ce qui est fort aisé au moyen de l'enseignement mutuel.

La dixième partie de ce que coûtent les places inutiles dans les états-majors de toutes les branches de l'administration suffirait pour apprendre en dix années à lire, à écrire et à compter à tous les prolétaires de France.

On pourrait en outre leur apprendre un peu de dessin, un peu de musique, et se servir des beaux-arts comme moyen de les passionner pour le bien public.

TROISIÈME FRAGMENT.

La classe des prolétaires étant aussi avancée en civilisation fondamentale que celle des propriétaires, la loi doit les classer comme sociétaires.

Le mécanisme de l'organisation sociale a été nécessairement très-compliqué tant que les individus composant la majorité se sont trouvés dans un état d'ignorance et d'imprévoyance tel qu'ils n'étaient point capables d'administrer leurs propres affaires. Dans cet état de développement incomplet de leur intelligence, ils étaient encore soumis à des passions brutales qui les poussaient vers les insurrections, et par conséquent vers toute espèce de désordre.

grands avantages pour toutes les classes de la société ?

NOTE DU SECOND FRAGMENT

L'éducation des hommes de toutes les classes se divise en deux parties, savoir : l'éducation proprement dite, et l'instruction.

Le perfectionnement de l'éducation proprement dite est plus important pour l'accroissement du bien-être social que celui de l'instruction.

C'est l'éducation proprement dite qui forme les habitudes, qui développe les sentiments, qui épanouit la capacité en prévoyance générale ; c'est elle qui apprend à chacun à faire application des principes et à s'en servir comme de guides certains pour diriger sa conduite. L'éducation peut être considérée comme étant l'enseignement continu des connaissances indispensablement nécessaires à l'entretien des relations établies entre les membres qui composent la société.

Supposons des enfants ayant reçu l'instruction la plus complète et ayant été entièrement privés d'éducation ; admettons pour un moment l'existence d'un établissement dans lequel les enfants suivent les cours des meilleurs professeurs dans tous les genres, et soient enfermés séparément pendant l'intervalle des classes pour leur éviter toute distraction. Ces enfants seraient par conséquent entièrement privés d'éducation : que leur arriverait-il quand leurs études seraient terminées ? que deviendraient-ils en entrant dans le monde ?

Ces enfants ignoreraient ce qu'il y a de plus utile à savoir pour bien vivre en société ; ils n'auraient aucune pratique de la vie de relation ; ils auraient un très-long apprentissage à faire pour se trouver en état de remplir une fonction sociale quelconque ; et si on abandonnait à elle-même une population ainsi élevée, elle se montrerait peu supérieure, sous le rapport de la civilisation, à ce qu'ont été les premières sociétés de l'espèce humaine.

Nous ajouterons, à l'appui de ce que nous venons de dire, qu'à chaque génération une partie de connaissances acquises par les précédentes devient si vulgaire, que les pères ou les surveillants des enfants les possèdent nécessairement, ce qui les met en état de devenir à cet égard leurs professeurs. Or, l'enseignement, sans apprêt, de ces notions vulgaires, développe l'intelligence des enfants et les rend infiniment plus propres à saisir les connaissances plus abstraites qu'ils reçoivent de leurs professeurs véritables.

C'est surtout chez la classe des prolétaires, et pour cette classe, que l'éducation est infiniment plus importante que l'instruction.

Cette vérité pouvant devenir féconde en conséquences, nous allons la présenter avec quelques développements.

Supposons qu'il prenne fantaisie à un riche boyard de faire apprendre la lecture et l'écriture à tous les paysans qui lui appartiennent. Quelques Européens occidentaux, au moyen de la méthode d'enseignement mutuel, parviendront en peu d'années à satisfaire complètement ses désirs à cet égard, sans qu'il lui en coûte beaucoup d'argent.

Cette opération censé terminée, comparons ces paysans russes sachant lire et écrire, avec pareil nombre de prolétaires français ne sachant ni lire ni écrire, et voyons quels sont ceux dont les travaux seront les plus utiles à la société, ceux qui seront les plus susceptibles d'être admis par les lois au rang de sociétaires.

Ce seront incontestablement les Français, car ces Français, quoiqu'ils ne sachent ni lire ni écrire, auront acquis, par l'éducation qu'ils ont reçue de leurs parents, une capacité bien plus grande que celle que peut procurer la faculté de lire et d'écrire; ils sont en état de bien administrer une propriété; ceux qui sont attachés à la culture sont capables de diriger les travaux de ce genre; il en est de même pour ceux qui sont attachés à des travaux d'arts et métiers: tandis que les Russes, à qui on aura enseigné la lecture et l'écriture, n'auront reçu de leurs parents qu'une éducation semblable à celle que ceux-ci avaient reçue eux-mêmes, c'est-à-dire une éducation très-mauvaise; et si vous essayez

de confier l'administration d'une propriété quelconque à ces Russes, sachant lire et écrire, vous verrez ces propriétés dépérir dans leurs mains. Les instruments de culture ou d'atelier, les grains de semence ou les matières premières seront vendus pour de l'eau-de-vie.

On n'a point encore suffisamment senti le haut degré de civilisation auquel la dernière classe de la nation française est parvenue; on n'a point encore apprécié à sa juste valeur le perfectionnement positif en intelligence qu'a subi la classe des prolétaires. Ils ont acquis une si grande prévoyance, ils se sont rendus tellement maîtres de leurs passions et de leurs désirs les plus naturels, qu'ils sont presque tous capables de supporter la faim à côté du blé de semence.

C'est surtout pour la supériorité en civilisation de la classe la plus nombreuse sur les classes les plus nombreuses des autres nations, que la nation française prime toutes les autres, et cette supériorité est incontestablement celle de toutes qui est la plus positive.

Qu'on compare les prolétaires français aux prolétaires anglais, on trouvera ces derniers animés de sentiments qui les poussent à profiter des premières circonstances qui peuvent se présenter pour commencer la guerre des pauvres contre les riches; tandis que les prolétaires français manifestent en général de l'attachement et de la bienveillance pour les industriels opulents.

En résumant ce que nous avons dit, tant dans cette note que dans le chapitre auquel elle est attachée, nous trouvons :

1° Que, pour la classe des prolétaires, l'éducation est infiniment plus essentielle que l'instruction;

2° Que l'éducation de la classe prolétaire en France est bonne; qu'elle est meilleure que celle reçue par la classe semblable chez les autres nations européennes;

3° Que c'est principalement de la supériorité des prolétaires français sur les prolétaires des autres nations, tant sous le rapport des bons sentiments que sous celui de la solidité des connaissances, que résulte la supériorité générale de la nation française sur les autres peuples.

Et nous concluons que, pour accroître la supériorité de la nation française, le meilleur moyen consiste à répandre dans la classe des prolétaires l'instruction convenable, ce qui est fort aisé au moyen de l'enseignement mutuel.

La dixième partie de ce que coûtent les places inutiles dans les états-majors de toutes les branches de l'administration suffirait pour apprendre en dix années à lire, à écrire et à compter à tous les prolétaires de France.

On pourrait en outre leur apprendre un peu de dessin, un peu de musique, et se servir des beaux-arts comme moyen de les passionner pour le bien public.

TROISIÈME FRAGMENT.

La classe des prolétaires étant aussi avancée en civilisation fondamentale que celle des propriétaires, la loi doit les classer comme sociétaires.

Le mécanisme de l'organisation sociale a été nécessairement très-compliqué tant que les individus composant la majorité se sont trouvés dans un état d'ignorance et d'imprévoyance tel qu'ils n'étaient point capables d'administrer leurs propres affaires. Dans cet état de développement incomplet de leur intelligence, ils étaient encore soumis à des passions brutales qui les poussaient vers les insurrections, et par conséquent vers toute espèce de désordre.

Il a fallu, dans cet état de choses qui a dû précéder une meilleure situation sociale, que la minorité s'organisât d'une manière militaire, qu'elle s'attribuât exclusivement le pouvoir de faire la loi, et qu'elle construisit la loi de manière à s'attribuer tous les pouvoirs, pour tenir la majorité en tutelle, et pour exercer sur la nation une forte compression. Ainsi jusqu'à présent les principales forces de la société ont été employées à se maintenir en société, et les travaux ayant pour objet l'amélioration du bien-être moral et physique des nations n'ont pu et n'ont dû être considérés que comme des travaux accessoires.

Aujourd'hui cet état de choses peut et doit changer complétement, et les travaux les plus importants doivent avoir pour but l'amélioration de notre bien-être moral et physique, puisque peu de forces suffisent pour maintenir la tranquilité publique, la majorité ayant pris le goût du travail (ce qui exclut toute tendance au désordre) et se trouvant aujourd'hui composée d'hommes qui ont prouvé récemment qu'ils étaient capables d'administrer des propriétés mobilières et immobilières.

La minorité n'ayant plus besoin de moyens de

force pour maintenir la classe prolétaire en subordination, les combinaisons auxquelles elle doit s'attacher sont: 1° celles au moyen desquelles les prolétaires seront le plus fortement attachés par leurs intérêts à la tranquillité publique; 2° celles qui auront pour objet de rendre la transmission des propriétés immobilières la plus facile possible; 3° celles dont le but sera d'accorder le premier degré de considération politique aux travailleurs.

Ces combinaisons sont très-simples et très-faciles à trouver, quand on prend la peine de juger les choses d'après ses propres lumières, et qu'on brise entièrement le joug imposé à notre esprit par les principes politiques admis chez nos pères, principes qui ont été bons et utiles dans leur temps, mais qui ne sont plus applicables aux circonstances actuelles.

La totalité de la population se trouvant aujourd'hui composée d'hommes qui (sauf quelques exceptions qu'on rencontre à peu près également dans toutes les classes) sont en état de bien administrer des propriétés mobilières ou immobilières, c'est directement qu'on peut et qu'on doit travailler à l'amélioration du bien-être moral et physique du corps social.

Or, le moyen le plus direct pour opérer l'amélioration morale et physique de la majorité de la population consiste à classer comme premières dépenses de l'État celles qui sont nécessaires pour procurer du travail à tous les hommes valides, afin d'assurer leur existence physique; celles qui ont pour objet de répandre le plus promptement possible dans la classe des prolétaires les connaissances positives acquises; et enfin celles qui peuvent garantir aux individus composant cette classe des plaisirs et des jouissances propres à développer leur intelligence.

Qu'on ajoute à cela les mesures nécessaires pour que la fortune publique soit administrée par les hommes les plus capables en administration et les plus intéressés à bien administrer, c'est-à-dire par les industriels les plus importants.

Et la société, au moyen de ces dispositions fondamentales, se trouvera organisée d'une manière qui satisfera complétement les hommes raisonnables de toutes les classes (1). Alors il n'y aura plus d'insurrection à craindre, et il n'y

1. Voyez la note à la fin du fragment.

aura par conséquent plus besoin d'entretenir des armées permanentes nombreuses pour s'y opposer ; alors il ne sera plus nécessaire de dépenser des sommes énormes pour le département de la police ; alors il n'y aura plus rien à craindre de l'extérieur, car trente millions d'hommes qui se trouvent heureux repousseraient l'attaque de toute l'espèce humaine qui se liguerait contre eux.

A cela nous pouvons ajouter que les princes ni les peuples ne pousseront jamais l'extravagance au point d'attaquer une nation composée de trente millions d'hommes qui ne se montreraient point offensifs à l'égard de leurs voisins, et qui seraient unis entre eux par une bonne combinaison de leurs intérêts.

A cela nous ajouterons encore qu'on n'a pas besoin d'espionner une société dont l'immense majorité est intéressée à maintenir l'ordre de choses établi.

Ceux qui ont déterminé la Révolution, ceux qui l'ont dirigée, et tous ceux qui, depuis 1789 jusqu'à ce jour, ont servi de guides à la nation, ont commis une faute politique énorme : ils ont tous cherché à perfectionner l'action gouvernementale, tandis qu'ils auraient dû la subalterniser et

constituer comme action suprême l'action administrative.

Ils auraient dû commencer par se faire une question dont la solution est bien simple et bien facile à trouver.

Ils auraient dû se demander quels sont, dans l'état présent des mœurs et des lumières, les hommes les plus capables de bien diriger les intérêts nationaux?

Ils auraient nécessairement reconnu que les savants, que les artistes, et que les chefs des travaux industriels sont ceux qui possèdent les capacités les plus élevées, les plus étendues, et celles dont l'utilité est la plus positive, dans la direction actuelle des esprits. Ils auraient reconnu que les travaux des savants, des artistes et des industriels sont ceux qui, sous le rapport de l'invention et sous celui de l'exécution, contribuent le plus à la prospérité nationale.

Ils en auraient conclu que les savants, les artistes et les chefs des travaux industriels étaient ceux auxquels il fallait confier le pouvoir administratif, c'est-à-dire le soin de diriger les intérêts nationaux; et qu'il fallait réduire les fonc-

tions du gouvernement à celle de maintenir la tranquillité publique (1).

Les novateurs de 89 auraient encore dû se dire:

Les rois d'Angleterre ont donné à la royauté le bon exemple de se soumettre à ne donner aucun ordre sans qu'il fût approuvé et signé par un ministre; il est digne de la magnanimité des rois de France de se montrer encore plus généreux à l'égard de leurs peuples, et de se soumettre à n'arrêter aucun projet concernant les intérêts généraux de la nation sans l'approbation des hommes les plus capables de bien juger ces projets, c'est-à-dire sans l'approbation des savants et des artistes les plus capables, sans celle des industriels les plus importants.

On a souvent comparé la société à une pyramide. Nous admettons que la nation doit être disposée en forme pyramidale; nous sommes profondément convaincus que la pyramide nationale doit être couronnée par la royauté; mais nous disons qu'à partir de la base de la pyramide jusqu'à son sommet, les assises doivent être composées de matériaux de plus en plus

1. Voyez la note 2 à la fin du fragment.

précieux, et quand nous considérons la pyramide actuelle, il nous paraît que sa base est de granit, que jusqu'à une certaine élévation ses assises sont composées de matériaux très-précieux, mais que sa partie supérieure, qui supporte un magnifique diamant, n'est autre chose que du plâtre doré.

La base de la pyramide nationale actuelle ce sont les ouvriers occupés de travaux annuels; les premières assises élevées sur cette base ce sont les chefs des travaux industriels, ce sont les savants qui perfectionnent les procédés de la fabrication et qui étendent son domaine; ce sont les artistes qui impriment le cachet du bon goût à toutes les productions. Les assises supérieures, que nous disons n'être composées que de plâtre qu'on distingue très-bien malgré la dorure qui le recouvre, ce sont les courtisans, ce sont en général tous les nobles tant anciens que nouveaux, ce sont les riches oisifs, enfin ce sont les gouvernants à partir du premier ministre jusqu'au dernier commis. La royauté, c'est le magnifique diamant qui couronne la pyramide.

NOTES DU TROISIÈME FRAGMENT

Note 1 (page 128)

Les hommes ne sont pas aussi mauvais qu'ils l'imaginent. Ils se jugent beaucoup plus sévèrement qu'ils ne le méritent. Il est vrai que, sous le rapport théorique, ils se montrent en général très-enclins au despotisme; mais, dans la pratique, ils donnent la préférence à l'égalité.

Un Anglais obtient un emploi dans l'Inde; il s'y rend avec empressement, et son imagination lui représente le despotisme qu'il y exercera comme devant lui procurer de grandes jouissances; là il peut, si cela lui plaît, se composer un harem; là, des centaines de domestiques l'entourent : les uns ont pour fonction de chasser les mouches qui pourraient l'incommoder, d'autres sont toujours prêts à le transporter en palanquin; toute la masse de la population rampe devant lui; il est libre de faire distribuer d'amples bastonnades à tout Indien qui n'a pas satisfait ses désirs avec assez d'empressement ou d'intelligence.

Eh bien, cet Anglais qui, dans l'Inde, nage à pleine eau dans les jouissances du despotisme, dès qu'il a fait fortune, s'empresse de revenir en Angleterre, pour y retrouver les jouissances que l'égalité procure. A l'instant de son arrivée dans un port de la Grande-Bretagne, il se sent rudement coudoyé par les hommes du peuple, et cela ne lui inspire point le désir de retourner dans le pays où tout le monde se rangeait pour lui faire place.

On voit des Russes très-riches quitter leur pays pour venir habiter l'Europe occidentale, tandis que les Européens occidentaux ne vont en Russie que pour y faire fortune, et qu'ils s'empressent de rapporter chez eux les richesses qu'ils y ont acquises.

Il y a de fortes raisons pour que les riches préfèrent l'habitation des pays où l'égalité est poussée le plus loin entre les membres qui composent la société, puisque ces pays sont

en même temps ceux où ils peuvent satisfaire le plus facilement et le plus complétement tous leurs désirs.

Dans les villes de France de quelque importance, l'homme qui a de l'argent peut, à l'heure qu'il veut et sans avoir pris aucune précaution préalable, faire bonne chère à un prix très-modéré; en Russie il n'y a que chez les grands seigneurs que le luxe de la table existe.

La voiture d'un voyageur casse sur un point quelconque du sol britannique; il peut à son choix faire raccommoder son équipage ou se procurer sur-le-champ une voiture aussi bonne que la sienne: tandis qu'en Russie un voyageur qui casse sa voiture sur les routes qui font communiquer les villes les plus considérables, n'a d'autre ressource que de monter dans un chariot de paysan pour terminer son voyage.

Ainsi, dans la réalité, les hommes les plus riches et les plus puissants sont intéressés à l'accroissement de l'égalité, puisque les moyens de satisfaire leurs jouissances s'accroissent dans la même proportion que le nivellement des individus dont la société se compose.

On s'imagine que ceux qui profitent des abus y tiennent infiniment: on se trompe; la chose à laquelle ils tiennent très-fortement, c'est à ne pas se voir dépouiller d'avantages qui passent dans les mains d'autres personnes.

Ce sont en France des nobles qui ont provoqué la suppression des priviléges dont ils jouissaient, et ils n'ont regretté le sacrifice qu'ils en avaient fait que par la raison qu'ils ont vu d'abord tous les ci-devant roturiers se conduire comme des privilégiés à leur égard, et qu'ils ont vu ensuite se créer une nouvelle noblesse dans laquelle eux, anciens nobles, ne pouvaient être admis que comme subalternes.

En terminant cette note nous dirons ce qui aurait peut-être dû se trouver en tête, c'est qu'en améliorant le sort de la masse, on assure le bien-être des hommes de toutes les classes, et que pour améliorer le sort de la masse, il ne suffit pas de déplacer les priviléges, il faut les anéantir; il ne suffit pas de changer les abus de main, il faut les abolir.

Note 2 (page 131)

Nous allons faire sentir en peu de mots combien la superposition de l'action gouvernementale à celle de l'administration entraîne d'inconvénients aujourd'hui que la masse de la nation se compose d'hommes qui n'ont plus besoin d'être soumis à une surveillance particulière, puisqu'ils se sont montrés capables d'administrer des propriétés de tous les genres; aujourd'hui que la classe des prolétaires ne pourrait devenir dangereuse pour la tranquillité publique, que dans le cas où les administrateurs des intérêts nationaux seraient assez ineptes et assez égoïstes pour les laisser manquer d'ouvrage.

On se persuade très-facilement et on peut également persuader aux autres, qu'on possède la capacité de gouverner, parce que la capacité ou l'incapacité de gouverner ne pouvant être constatée que par l'expérience, chacun peut s'imaginer et faire croire qu'il gouvernerait bien, tant qu'il n'a pas gouverné.

Il n'en est pas de même pour les mathématiques, la physique, la chimie, la physiologie, la mécanique, la poésie, la peinture, la sculpture, la musique, l'architecture, la culture, la fabrication, le commerce et la banque.

Il est facile à tout homme de se rendre compte à lui-même s'il possède une grande capacité dans les sciences ou dans les beaux-arts; il lui est facile de s'assurer s'il a obtenu une grande importance dans une des branches de l'industrie; d'ailleurs les erreurs de ce genre seraient peu redoutables, puisque les voisins dessilleraient promptement les yeux de ceux que l'amour-propre aurait aveuglés.

De ce que nous venons de dire il résulte que l'ambition dans les savants, dans les artistes et dans les industriels, pour parvenir à devenir membres de la haute administration des intérêts nationaux, n'est point dangereuse pour la société, et qu'elle lui est même utile, puisqu'ils ne peuvent y parvenir qu'en se distinguant par des travaux recommandables; tandis que l'ambition ayant pour but d'obtenir des places dans le gouvernement, a de grands inconvénients

pour la société, puisque les hommes les plus incapables peuvent se livrer à cette passion et travailler, pour la satisfaire, à renverser tout l'édifice social.

Un des grands effets de cette ambition, qui s'est emparée de presque tous les Français lorsque le gouvernement du malheureux Louis XVI a été renversé, est très-curieux à observer. C'est pour être moins gouvernée, et pour être gouvernée moins chèrement, que la nation est entrée en révolution, et elle a obtenu jusqu'à ce jour, pour résultat, d'être beaucoup plus gouvernée et plus chèrement gouvernée qu'elle ne l'était avant la Révolution.

Les industriels produisent beaucoup plus qu'avant la Révolution, mais une grande partie de l'accroissement en production est employée à solder des états-majors inutiles, et une nuée de commis qui emploient leur temps, en grande partie, à lire la gazette et à tailler des plumes, ce qui ne satisfait ni les besoins ni l'amour-propre des producteurs.

QUATRIÈME FRAGMENT.

Sur l'administration et sur le gouvernement des affaires publiques.

On pourra nous dire :

« Votre opinion la plus importante sur la po-
« litique, celle à laquelle vous rapportez toutes
« vos idées, étant que, pour établir en Europe
« un ordre de choses calme et stable, le meilleur
« moyen consiste à superposer le pouvoir ad-
« ministratif au pouvoir gouvernemental, votre

« premier soin doit être de tracer une ligne de « démarcation fortement prononcée entre la ca- « pacité administrative et la capacité gouverne- « mentale ; vous devez dire bien positivement « en quoi consistent l'une et l'autre. Au moyen « de cette explication, vous vous trouverez en « état de motiver clairement pourquoi la capacité « administrative doit être superposée à la ca- « pacité gouvernementale. »

La haute administration de la société embrasse l'invention, l'examen et l'exécution des projets utiles à la masse.

La haute capacité administrative comprend donc trois capacités ; celle des artistes, celle des savants et celle des industriels, dont le concours remplit toutes les conditions nécessaires pour la satisfaction des besoins moraux et physiques de la société.

Quand on commencera les travaux ayant directement pour but l'établissement du système de bien public ; dans cette grande entreprise, les artistes, les hommes à imagination ouvriront la marche ; ils proclameront l'avenir de l'espèce humaine ; ils ôteront au passé l'âge d'or pour en enrichir les générations futures ; ils passionneront la société pour l'accroissement de son bien-

être, en lui présendant un riche tableau de prospérités nouvelles, en faisant sentir que tous les membres de la société participeront bientôt à des jouissances qui, jusqu'à ce jour, ont été l'apanage d'une classe très-peu nombreuse ; ils chanteront les bienfaits de la civilisation, et ils mettront en œuvre, pour atteindre leur but, tous les moyens des beaux-arts, l'éloquence, la poésie, la peinture, la musique, en un mot, ils développeront la partie poétique du nouveau système.

Les savants, les hommes dont la principale occupation consiste à observer et à raisonner, démontreront la possibilité d'une grande augmentation de bien-être pour toutes les classes de la société, pour la classe la plus laborieuse, celle des prolétaires comme pour celle des particuliers les plus riches. Ils mettront en évidence les moyens les plus certains, les plus prompts, pour assurer la continuité des travaux de la masse des producteurs ; ils poseront les fondements de l'instruction publique ; ils établiront les lois hygiéniques du corps social, et, entre leurs mains, la politique deviendra le complément de la science de l'homme.

Les industriels les plus importants, rapportant outes les idées à la production, jugeront ce qu'il

y a d'immédiatement praticable dans les projets d'utilité publique conçus et élaborés de concert par les savants et les artistes ; ils combineront les mesures d'exécution et en attribueront la direction aux banquiers, qui sont toujours en tête des mouvements financiers.

Voilà la marche administrative, ferme, franche et loyale que les savants, les artistes et les industriels suivront quand la direction des intérêts généraux leur sera confiée.

Comparons cette marche à celle que suit le gouvernement actuel ; voyons à quelles misérables combinaisons la capacité gouvernementale a été réduite par le progrès des lumières et de la civilisation.

Enfermés dans le cercle des doctrines surannées du système féodal, les gouvernants doués en général des intentions les meilleures pour le bien public, font de vains efforts pour organiser un état de choses calme et stable.

Ne croyant pouvoir se maintenir qu'en entretenant de nombreux états-majors dans toutes les branches de l'administration, ainsi qu'un grand appareil de force gouvernementale, ils sont réduits, en définitve, à tirer de la nation le plus d'argent possible, soit par les impôts, soit par

les emprunts, en évitant toutefois d'exciter des mécontentements sensibles. Ils s'épuisent donc en combinaisons subtiles pour l'établissement et la perception des impôts.

Ils sont réduits à consacrer à des frais de gestion, en grande partie inutiles à la société, la plus forte part d'argent de la nation, et une portion très-faible à des dépenses réellement utiles aux producteurs.

Ils sont réduits à conserver aux nobles et aux courtisans une grande importance politique, et s'ingénient pour leur procurer l'argent nécessaires à l'entretien d'un luxe jugé indispensable.

Examinons la conduite du ministre-président, qui cependant est celui qui a le mieux compris l'importance de l'industrie et l'état de la société ; examinons l'usage qu'il fait de la force gouvernementale.

Nous l'avons vu user de toute l'influence ministérielle qui était à sa disposition pour faire entrer à la Chambre des députés un grand nombre de nobles et de riches oisifs, et pour en éloigner avec le plus grand soin les industriels les plus marquants, les savants, les artistes les plus capables.

Il a rendu le parlement septennal, sans rien changer à la fixation de l'âge de quarante ans pour être admis à la Chambre, et par ce moyen il en a diminué considérablement l'énergie, l'a rendue dépendante du ministère et l'a soumise en même temps à l'influence de la haute noblesse.

Il a concentré la direction suprême des intérêts nationaux dans les mains de nobles, d'évêques, de militaires, de légistes, et d'*administrateurs*, tous fort honorables sans doute par leur caractère privé, ou par les services qu'eux ou leurs ancêtres ont pu rendre à la nation, mais qui n'ont cependant appris l'administration qu'aux dépens du public, qui a toujours payé leurs fautes, et jamais à leurs propres dépens, comme les industriels le font journellement.

Il maintient au ministère de l'intérieur, par respect pour la dignité ministérielle, un avocat distingué, mais fort ignorant pour tout ce qui concerne l'industrie, les sciences et les beaux-arts ; qui ne se doutant ni de leur importance, ni des égards qui leur sont dus, s'oublie jusqu'à faire, en quelque sorte, maltraiter par ses commis les hommes qui par leurs travaux font le plus d'honneur à la France.

Il croit aussi, ce même ministre-président, par déférence pour les anciennes doctrines, devoir accorder une grande influence sur l'instruction publique aux jésuites, dont le but définitif est d'inculquer à la jeunesse l'idée que les capacités médiocres doivent primer et diriger les capacités du premier ordre, et que les connaissances vagues doivent être superposées aux connaissances utiles et positives.

Enfin, voulant protéger l'industrie, M. de Villèle a établi un conseil suprême de commerce; mais il l'a composé principalement d'hommes qui n'ont jamais appartenu comme praticiens à aucune branche d'industrie, et c'est apparemment par respect humain qu'il a bien voulu y admettre deux ou trois industriels retirés.

Voilà les tristes restes de la capacité gouvernementale; entraînée par le torrent de la civilisation, elle essaie vainement, en se rattachant au passé, de continuer le rôle prépondérant qui lui fut attribué dans les précédents de la société.

Comparons maintenant les rapports fondamentaux qui existent entre les administrateurs et les administrés, avec ceux qui existent entre les gouvernants et les gouvernés.

Le principe fondamental d'une gestion admi-

nistrative est que les intérêts des administrés doivent être dirigés de manière à faire prospérer le plus possible le capital de la société, et à obtenir l'approbation et l'appui de la majorité des sociétaires.

Pour se faire soutenir par la majorité, c'est-à-dire pour former une majorité qui approuve leur gestion, les administrateurs ne peuvent employer que la persuation et la démonstration du fait que leurs opérations sont les plus fructueuses possible pour la société.

Les administrateurs savent que l'économie dans les frais de gestion est toujours désirée par les sociétaires, en conséquence ils travaillent toujours à diminuer ces frais.

Par exemple, les frais de gestion de la banque sont très-petits ; son conseil des régents ne lui coûte rien ; les frais de gestion du trésor royal sont énormes.

Les rapports entre les gouvernants et les gouvernés sont d'une toute autre nature ; les nobles disent, et ils le peuvent de très-bonne foi, qu'ils sont nés pour gouverner, et que les plébéiens ont été destinés par la providence à obéir.

Le premier besoin de la société aux yeux des

nobles est que la noblesse brille de tout l'éclat que le luxe et le pouvoir peuvent lui procurer; la royauté leur paraît devoir faire corps avec la noblesse. Ils reconnaissent bien au roi le droit de confier à qui lui plaît la direction des affaires publiques, mais dans leur âme et conscience, ils sont persuadés que c'est un devoir pour lui de n'accorder sa confiance qu'a des nobles.

L'art de gouverner consiste, à leurs yeux, dans le talent de conserver à l'action gouvernementale la prépondérance sur l'action administrative: il consiste à prolonger l'existence du régime théologique et féodal, quoique ses principales racines aient été coupées, quoique la critique et le progrès des lumières aient complétement ruiné ses principes fondamentaux.

En un mot, les gouvernants croient que le meilleur moyen pour maintenir la subordination des gouvernés consiste à multiplier les fonctionnaires publics et à donner aux plus importants une grande représentation, c'est-à-dire beaucoup d'argent; la force physique et la ruse, l'armée soldée et la police, sont les principaux moyens qu'ils emploient pour appuyer leurs opérations; la persuasion et la démonstration ne leur paraissent que des moyens secondaires, tandis que ce

sont les seuls moyens employés par les administrateurs.

Quand il plaira au roi de confier la haute direction des affaires publiques à une administration industrielle, les frais de gestion se trouveront sur-le-champ énormément réduits, car les savants et les artistes, qui ont constaté par leurs travaux une capacité du premier ordre, n'ont pas besoin, pour se procurer de la considération, de faire des dépenses d'apparat et d'afficher une grande représentation. Quant aux industriels importants, ils tiendraient à grand honneur de ne recevoir aucun traitement pour les soins qu'ils donneraient à l'administration de la fortune publique.

Les quatre démonstrations suivantes nous paraissent les bases les plus solides que nous puissions donner à notre opinion, que dans les circonstances actuelles, l'action administrative peut, sans inconvénient majeur et avec de très-grands avantages, être superposée à l'action gouvernementale. Nous prouverons donc d'abord que la masse de la nation est suffisamment éclairée, civilisée, qu'elle possède une connaissance assez approfondie de ses véritables intérêts pour se maintenir en tranquillité sous la direc-

tion d'une bonne administration, et pour s'opposer à tous les efforts des ambitieux qui chercheraient à troubler l'ordre public.

Ensuite, que les artistes, les savants et les industriels ont acquis une capacité assez étendue pour se trouver en état de traiter toutes les questions relatives aux intérêts publics, et de diriger convenablement les intérêts généraux de la société.

Après cela, nous devons prouver que beaucoup de gens ont une assez grande habitude de voir diriger leurs intérêts par les pouvoirs administratifs, pour qu'ils ne soient point étonnés de voir introduire le mode administratif dans la direction des intérêts généraux de la société.

Enfin, nous devons prouver que la superposition de l'action administrative à l'action gouvernementale ne compromettrait point la France à l'égard de l'étranger, cette superposition lui assurant des alliés avec le secours desquels elle se trouverait plus forte que toute la féodalité européenne.

Nous allons traiter séparément chacune de ces questions.

1° Nous avons prouvé, dans un des chapitres précédents, que les prolétaires français avaient

constaté par des faits authentiques qu'ils étaient suffisamment civilisés, et que leur capacité en prévoyance était assez développée pour qu'ils fussent en état d'administrer des propriétés mobilières et immobilières. Or, il est évident que des hommes capables de bien administrer des propriétés sont en état de se bien conduire sous la direction d'une bonne administration.

Un grand nombre d'artistes, de savants et d'industriels s'occupent aujourd'hui de questions d'un intérêt général; depuis le commencement de la Révolution, ils ont tous fait dans ce genre des études approfondies, et ces études les ont rendus capables d'organiser une bonne administration des affaires publiques.

La question de l'instruction publique a été discutée et éclaircie par beaucoup de littérateurs et par plusieurs savants.

Toutes les questions relatives à l'économie qu'on pourrait introduire dans les dépenses publiques ont été examinées par les industriels, dont le succès dans la conduite de leurs affaires particulières ont prouvé la haute capacité en administration des finances.

2° L'établissement de la Banque, des compagnies d'assurances, des caisses d'épargne, des

compagnies pour la construction des canaux, et la formation d'une multitude d'autres associations qui ont pour objet l'administration d'affaires très-importantes, ont habitué les Français au mode administratif pour la gestion de grands intérêts ; d'où il résulte que ce mode peut être appliqué à la gestion des intérêts généraux sans que cette innovation dans la haute direction des affaires publiques occasionne ni étonnement ni secousse, sans qu'il dérange les habitudes nouvelles contractées déjà par la génération actuelle.

3° La Révolution, dont les grands effets moraux commencent à se développer, a fait entrer les Français en verve sous le rapport de la politique ; ainsi, on ne doit pas s'étonner qu'ils se montrent supérieurs aujourd'hui aux Anglais en conceptions organiques. Mais il est également vrai que les Anglais, qui les ont devancés dans cette carrière de l'esprit humain, et qui ont été, en quelque façon, les créateurs de cette branche de nos connaissances, ayant jusqu'à ce jour surpassé en capacité politique tous les autres peuples, ne tarderont point à imiter les Français, et à adopter le système dans lequel l'action administrative sera superposée à l'ac-

tion gouvernementale; il en résultera, par la nature même du nouveau système, une alliance franche et indissoluble entre les deux peuples les plus industriels du globe; et l'on sait assez que l'union de la France et de l'Angleterre constitue la force sociale la plus considérable dans le monde civilisé.

CINQUIÈME FRAGMENT.

Suite du sujet traité dans le fragment précédent.

Tout le monde est d'accord sur ce point que de grands changements dans l'organisation sociale sont devenus indispensables, c'est-à-dire tout le monde pense que c'est seulement au moyen de changements radicaux dans la manière dont les intérêts généraux seront dirigés qu'on parviendra à donner de la fixité aux principes politiques, qu'on viendra à bout de terminer entièrement la Révolution, et qu'on replacera enfin la société dans une situation calme et stable.

Il s'agit maintenant de déterminer avec précision quels sont les changements réclamés par l'état présent des lumières et de la civilisation : c'est cette question que nous avons entrepris de traiter.

Pour la mieux éclaircir, nous l'avons divisée en trois parties ; nous l'avons considérée comme composée de trois questions distinctes, que nous avons cru devoir examiner séparément.

Voici l'énoncé de ces trois questions :

Quelle est la nature des changements que réclame le progrès des lumières ?

Quelle est la marche à suivre pour opérer ces changements ?

Comment les nouvelles institutions doivent-elles être combinées avec celles des anciennes qui seront conservées, pour former une organisation sociale qui puisse être mise immédiatement en activité ?

Nous avons traité, dans le chapitre précédent, la première de ces questions, et nous croyons avoir suffisamment démontré que, pour satisfaire les besoins actuels de la société, pour établir une organisation sociale proportionnée à l'état présent des lumières, il fallait superposer l'action administrative à l'action gouvernementale.

Nous consacrons le présent chapitre à l'examen de la seconde question.

Il s'agit de déterminer les moyens qui doivent être employés pour superposer l'action administrative à l'action gouvernementale.

Ce changement doit-il s'opérer brusquement et par des mesures directes, ou doit-il s'effectuer lentement et par des mesures successives?

Notre opinion est que c'est *brusquement*, et par des mesures directes, que le changement doit s'opérer.

Nous fondons cette opinion d'abord sur le grand fait suivant, sur un fait qui est unique dans ce genre.

Examinons comment s'est opéré le seul changement de système social dont l'histoire nous ait conservé un souvenir exact et détaillé. Rappelons-nous si c'est d'une manière lente et par des opérations successives que les hommes ont passé du polythéisme au théisme, du régime des Grecs et des Romains à l'organisation sociale adoptée par les Européens du moyen âge.

Nous reconnaîtrons que les premiers chrétiens ont substitué directement la croyance en un seul dieu à la croyance en une multitude de divinités, et qu'ils n'ont point entrepris de ré-

duire les milliers de divinités admises à des centaines, puis à des dizaines, pour arriver à l'idée d'un dieu unique. Ainsi, nous sommes fondés à dire que les hommes ont passé brusquement du polythéisme au théisme.

C'est brusquement aussi que les pouvoirs des Chieftains, Goths, Visigoths, Ostrogoths, Danois, Anglais, Francs, Saxons, Germains, etc., ont remplacé ceux des consuls et des proconsuls.

Enfin, c'est brusquement que l'esclavage a changé de nature, et que les esclaves ont cessé de dépendre directement de leurs maîtres pour être attachés à la glèbe.

Nous appuierons encore notre opinion sur un autre fait, qui diffère essentiellement de celui que nous venons de citer.

La conséquence qui se déduit naturellement du premier, c'est que les changements de système s'opèrent brusquement; et la conséquence que nous tirerons de celui dont nous allons parler sera que des demi-mesures, quelque énergiques qu'elles soient, ne peuvent point effectuer un changement de système.

Peut-on concevoir rien de plus énergique, de plus tranchant, de plus acerbe que les mesures

prises au commencement de la révolution contre les prêtres et contre les nobles; ils ont été dépouillés, massacrés ou chassés presqu'en totalité; on s'est emparé en même temps de leurs propriétés mobilières et immobilières, ainsi que des pouvoirs politiques qu'ils avaient exercés jusqu'à cette époque, et les roturiers se sont trouvés par conséquent exclusivement chargés de la direction des intérêts publics.

Qu'est-il résulté de toutes ces atrocités?

Rien de radicalement important : le système féodal n'a pas été anéanti; il n'a pas tardé à renaître de ses cendres; il s'est reproduit au bout de peu d'années avec de légères modifications. C'est au moyen du rétablissement de ce système que l'anarchie a été anéantie, et, chose très-essentielle à remarquer, ce sont les roturiers eux-mêmes qui ont reconstruit le système féodal; ce sont eux qui ont créé une nouvelle noblesse; ce sont eux qui ont établi les majorats, c'est-à-dire les substitutions; de manière que les étrangers ont trouvé la France toute *réféodalisée,* quand ils ont été en mesure d'y faire la loi.

Nous allons donner une explication très-simple de ce fait, qui paraît de prime abord inexplicable,

de ce fait qui, jusqu'à ce jour, n'a point été convenablement analysé.

La mesure du massacre, de l'expulsion et du dépouillement des nobles n'était, malgré toute son atrocité, qu'une demi-mesure, elle a changé le pouvoir de mains sans avoir changé la nature des pouvoirs.

La société est toujours restée soumise à l'action gouvernementale; l'action gouvernementale n'a pas cessé, pendant toute la Révolution, de primer l'action administrative.

Or, il est de la nature de l'action gouvernementale de maintenir ou de constituer des droits politiques héréditaires, de même que c'est un effet inhérent à l'action administrative de constituer la plus grande égalité possible à l'égard des droits de naissance, et de fonder les droits politiques sur les supériorités en capacités positives.

Nous concluons de ce que nous venons de dire à l'appui de notre opinion :

1° Que c'est brusquement, et par un changement radical des principes, que s'est opéré le seul changement de système social dont l'histoire nous ait conservé un souvenir exact et détaillé;

2° Que la Révolution, malgré toute sa violence, n'a point déterminé le changement que réclame le progrès des lumières, parce qu'elle n'a point changé les principes sur lesquels se fonde le système féodal.

A l'occasion de ce que nous venons de dire, il nous a été fait une observation que nous allons reproduire, pensant qu'elle pourrait se présenter à l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs.

« En admettant qu'un changement radical « dans le système ne puisse s'opérer que d'une « manière brusque, il ne s'ensuit pas que ce « changement doive être annoncé brusquement « et sans précaution. »

A cette observation nous répondons :

Dans l'état présent des lumières, le seul moyen qui puisse être employé avec succès pour déterminer un changement radical dans l'organisation sociale consiste à produire une nouvelle doctrine politique supérieure à celle que les gouvernements actuels professent.

Or, la production d'une nouvelle doctrine est une action qui, par sa nature, est brusque et tranchante, puisque cette production tend à changer subitement les habitudes intellectuelles contractées par l'esprit public.

C'est donc brusquement que le changement dans l'organisation doit être annoncé, de même que c'est brusquement qu'il doit s'effectuer.

Au surplus, chacun peut se rendre facilement compte de ce qui doit se faire aujourd'hui en politique, puisque ce qui doit se faire aujourd'hui est la conséquence de ce qui s'est fait antérieurement, et particulièrement la continuation de la marche suivie par la civilisation depuis le xve siècle.

Pour se rendre un pareil compte, d'une manière claire et fructueuse, on doit diviser cet examen en cinq parties et se demander successivement :

1° Quel était l'état politique des choses avant le xve siècle ?

2° Quel effet politique a produit la crise éprouvée par la société au xve siècle ?

3° Quels sont les changements politiques qui se sont opérés depuis le xve siècle ?

4° Quel est l'état actuel des choses sous le rapport politique ?

5° Quelles sont les mesures à employer pour rétablir un ordre de choses calme et stable ?

Nous allons faciliter au lecteur les moyens de faire lui-même cet examen en lui présentant

un aperçu de nos vues sur chacun de ces points.

1° Avant le xve siècle, le pouvoir spirituel se trouvait exclusivement placé dans les mains du clergé, et cette disposition satisfaisait les besoins de la société, puisque les idées théologiques étaient alors dominantes et que, d'ailleurs, le clergé était infiniment plus instruit que les laïques dans le petit nombre de connaissances profanes que possédaient les Européens du moyen âge.

Avant le xve siècle, les pouvoirs temporels étaient concentrés dans les mains des nobles, et cette disposition organique était utile, puisque les nobles étaient à cette époque les industriels les plus capables. C'étaient eux qui dirigeaient les travaux de culture, et ces travaux étaient alors les seules occupations industrielles qui eussent une grande importance.

Ainsi, avant le xve siècle, l'organisation sociale qui existait était bonne, puisque les pouvoirs spirituels et temporels se trouvaient placés dans les mains des hommes les plus capables dans les sciences et dans l'industrie.

2° Par la crise que l'esprit humain a éprouvée au xve siècle, il a pris un grand essor dans la

direction des sciences profanes et dans celle des travaux industriels.

Ce sont les laïques qui ont été les novateurs dans les sciences ; ce sont les roturiers qui l'ont été dans l'industrie.

3° Dans le xve siècle, la théologie a successivement perdu de son importance, parce que les laïques ont fait faire de grands progrès aux sciences profanes, et qu'ils ont trouvé les moyens d'en faire des applications utiles à la société, dont ils ont perfectionné la morale, en rendant les hommes plus laborieux.

Les roturiers ont activé le commerce et la fabrication ; ils sont devenus les entrepreneurs et, par conséquent, les directeurs des travaux de culture ; ils ont changé complétement leur position sociale, puisque, d'une position extrêmement subalterne, ils se sont élevés au rang de chefs du peuple, qu'ils sont parvenus à commander dans tous ses travaux journaliers.

4° L'état actuel des choses, en politique, présente le spectacle du monde renversé : ceux qui dirigent les affaires publiques auraient grand besoin d'être dirigés ; les hautes capacités se trouvent dans la classe des gouvernés ; les gou-

vernants sont, par l'effet de leur composition, des hommes très-médiocres.

C'est dans la classe des laïques que se trouvent les hommes dont les combinaisons perfectionnent le plus la morale, et contribuent davantage à l'accroissement du bien-être de l'espèce humaine; et cependant c'est au clergé que le pouvoir spirituel est confié, et ce sont les ecclésiastiques qui dirigent l'éducation publique.

C'est dans la classe des roturiers que se trouvent les directeurs des travaux qui procurent à la société la satisfaction de tous les besoins physiques, et ce sont les nobles auxquels la première existence temporelle est accordée.

5° Le moyen de rétablir un ordre de choses calme et stable consiste évidemment à confier la direction des travaux intellectuels aux hommes les plus capables dans les beaux-arts et dans les sciences positives, en les chargeant en même temps de diriger l'éducation publique.

Il consiste à placer le pouvoir temporel dans les mains des industriels les plus importants, et à dépouiller les nobles et les riches oisifs de toute leur importance politique.

Voilà le résultat auquel se trouveront nécessairement conduites toutes les personnes qui

récapituleront convenablement la marche de la civilisation depuis le moyen âge jusqu'à ce jour.

Il nous reste à calmer les inquiétudes qu'une classe de personnes très-nombreuses et fort estimables, quoique peu énergiques, éprouvent toujours quand il s'agit de mettre à exécution une mesure générale.

Nous leur dirons d'abord : le moment des demi-mesures est évidemment passé ; il faut marcher directement au bien public ; c'est la vérité tout entière et toute nue qui doit être présentée dans les circonstances actuelles ; le moment de la crise est arrivé.

Cette crise est celle qui a été prédite par plusieurs des saintes écritures qui composent l'Ancien-Testament.

Cette crise est celle que, depuis longtemps et plusieurs années, les sociétés bibliques préparent avec une grande activité.

Cette crise est celle dont l'existence présente est démontrée par l'institution de la Sainte-Alliance, dont l'union est fondée sur les principes les plus généraux en morale et en religion.

Cette crise est celle que les Juifs attendent depuis que, chassés de leur pays, ils ont été

errants et persécutés, sans jamais renoncer à l'espoir de voir arriver l'époque où tous les hommes se traiteraient en frères.

Cette crise, enfin, tend directement à établir une religion vraiment universelle, et à faire adopter par tous les peuples une organisation sociale essentiellement pacifique.

Nous dirons ensuite aux personnes qui poussent la prudence jusqu'à la timidité :

Il ne peut résulter aucun trouble d'un mouvement dirigé par les savants les plus distingués et par les industriels, qui sont de toute la société les membres les plus intéressés au maintien de l'ordre; ils sont ceux qui ont le plus d'aversion pour tout acte de violence.

Les savants et les industriels seront certainement obligés de développer une grande force pour opérer le changement de système; mais ce sera la force morale qu'ils emploieront, la force de l'opinion publique.

Nous dirons à ces hommes pusillanimes : Il ne peut point exister de lutte physique entre deux partis d'une force extrêmement disproportionnée. La lutte, entre eux, ne peut être que morale. Le parti le plus faible n'a d'autres ressources que d'invoquer les principes de justice

ou de bien public : or, tous les principes de ce genre serviront d'appui aux novateurs.

Ce mouvement tout moral, tout pacifique, sera, en définitive, fortement secondé par la royauté même, qui tend de jour en jour à se débarrasser de ses alentours pour s'unir plus étroitement à la nation.

SIXIÈME FRAGMENT.

Dispositions fondamentales qui doivent compléter l'organisation sociale, dans l'état de la civilisation.

Les systèmes, les théories, les combinaisons ne sont susceptibles d'être perfectionnés que jusqu'à un certain point, passé lequel les principes qui leur servent de base ne peuvent plus se ployer suffisamment pour recevoir les modifications qu'on voudrait leur faire subir ; il n'existe alors qu'un seul parti à prendre, celu de produire un nouveau système, une nouvelle théorie ou une nouvelle combinaison pour satisfaire les besoins qu'on éprouve.

Il est impossible de faire subir au système

d organisation sociale qui s'est établi dans le moyen âge les modifications qui seraient nécessaires pour le rendre propre à la société actuelle. Il n'existe qu'un seul moyen pour établir en Europe un ordre de choses calme et stable : Ce moyen consiste à produire une nouvelle combinaison d'organisation sociale.

Dans le moyen âge, la capacité de gouverner c'est-à-dire la science de maintenir les nations en subordination, a été et a dû être classée comme la première capacité. L'état d'ignorance de la très-grande majorité des peuples, à cette époque, exigeait que la société fût ainsi constituée.

Dans l'état présent des lumières, les capacités scientifiques et industrielles sont devenues les plus utiles à la société ; l'action de gouverner ne doit donc plus être considérée et employée que comme une action subalterne, et elle doit principalement s'exercer contre les désœuvrés, qui seront toujours enclins à troubler l'ordre public.

Dans le moyen âge, la classe militaire à dû être la classe la plus puissante et la plus considérable, la classe directrice ; les nations ont dû être soumises à des gouvernements militaires. Mais aujourd'hui que les nations sentent le besoin et éprouvent le désir d'être organisées de la ma-

nière la plus favorable à la production, la classe des hommes qui sont exclusivement consacrés à la profession militaire doit être peu nombreuse et elle ne doit plus être envisagée que comme une classe subalterne.

C'est d'après ces données que nous avons combiné le système d'organisation sociale dont nous allons présenter les dispositions fondamentales.

Nous prouverons plus tard que ce système est dans la même proportion de perfectionnement à l'égard de celui qui s'était établi dans le moyen âge, que le système constitué à cette époque l'avait été à l'égard de l'organisation sociale des Grecs et des Romains.

DU POUVOIR SPIRITUEL OU SCIENTIFIQUE.

« Les savants doivent se diviser en deux « classes et former deux académies séparées. « Une de ces académies doit s'occuper princi- « palement de la formation d'un bon code des « intérêts, et l'autre doit travailler au perfec- « tionnement du code des sentiments.

« Louis XIV a fondé une de ces académies, « celle des sciences physiques et mathématiques :

« cette académie a déjà beaucoup contribué au « perfectionnement des observations et des rai- « sonnements.

« L'addition d'une classe de savants en éco- « nomie politique suffirait pour la mettre en « mesure d'établir un bon code des intérêts.

« L'autre académie, celle des beaux-arts, s'oc- « cupera du perfectionnement de nos facultés « d'imagination et de sentiment.

« L'addition d'une classe de moralistes et de « théologiens à celle des littérateurs, des poëtes, « des peintres, des sculpteurs et des musiciens « mettrait cette académie en mesure d'établir un « bon code des sentiments.

« Il doit être établi dans l'une et l'autre de « ces académies une classe de légistes, car la « société à besoin que les sentiments de ses « membres, ainsi que leurs intérêts, soient « soumis à des règles fixes, pour déterminer les « relations qui doivent exister entre eux sous « ces deux rapports.

« L'Académie des Sciences et celle des Beaux- « Arts réunies en une seule assemblée, nom- « meront les membres destinés à composer une « académie phylosophique qui portera le titre « d'Académie suprême.

« Cette académie suprême sera chargée d'éta-
« blir d'abord et de perfectionner ensuite la
« doctrine générale qui servira de base à l'ins-
« truction publique.

« Les philosophes qui composeront cette
« académie s'adjoindront les légistes de la plus
« haute capacité et ils leur confieront le soin
« d'imprimer à la doctrine générale qu'ils pro-
« duiront le caractère réglementaire.

DU POUVOIR TEMPOREL.

« La direction du pouvoir temporel doit être
« confiée aux cultivateurs, aux fabricants, aux
« négociants et aux banquiers les plus impor-
« tants. Ils formeront un conseil, qui portera le
« titre de Conseil des industriels.

« Ce conseil aura le droit de s'adjoindre les
« employés qui se seront le plus distingués
« dans les différents départements dont le gou-
« vernement se compose.

« Ce conseil s'occupera de l'examen de tous
« les projets d'utilité publique qui lui seront
« présentés par le pouvoir spirituel ; il fera choix
« de ceux de ces projets qu'il jugera convenable
« d'adopter. »

MISE EN ACTION DE LA NOUVELLE ORGANISATION SOCIALE.

« La royauté héréditaire, dans l'ordre de pri-
« mogéniture, est l'institution sur laquelle se
« fonde la nouvelle organisation.

« L'académie suprême forme le Conseil ini-
« tiatif de Sa Majesté.

« Les projets arrêtés dans le Conseil initiatif
« sont envoyés à l'examen de l'Académie des
« Beaux-Arts et de l'Académie des Sciences.

« Ces projets, après avoir été examinés par
« ces deux académies, seront présentés, avec les
« observations faites par elles, au Conseil des
« industriels.

« Le Conseil des industriels fait tous les ans
« les projets de budjet, et vérifie si les ministres
« ont employé convenablement les sommes qui
« ont été accordées à leur département par le
« budjet précédent.

« Le projet du budjet ainsi élaboré est remis
« au Conseil des ministres, qui, d'après les
« ordres du Roi, le présente aux Chambres.

Ce projet se réduit, comme on le voit, à une simple intercalation entre le pouvoir du Roi et celui des Chambres.

Nous avons assisté à l'entrée de S. M. Charles X. Les parisiens ont accueilli avec une véritable affection le Roi et la famille royale, et ils se sont montrés très-indifférents pour tous les grands personnages, tant de l'ancienne que de la nouvelle noblesse, qui composaient l'escorte.

Nous nous sommes demandé ce qui serait arrivé si le Roi, entrant dans la capitale, s'était entouré :

Des premiers mathématiciens, physiciens, chimistes, physiologistes et mécaniciens de son royaume;

Des poëtes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des ingénieurs et des architectes les plus distingués;

Des cultivateurs, des fabricants, des négociants et des banquiers les plus importants.

Nous resterons convaincus que l'enthousiasme pour le Roi, ainsi escorté, aurait été porté à son

comble et aurait infiniment dépassé ce qui a existé dans ce genre à aucune époque de la société.

La vue des hommes qui illustrent et enrichissent la nation, ayant le Roi à leur tête, est celle qui peut plaire le plus au peuple.

Ce n'est plus par des victoires que la nation française veut s'illustrer, ce n'est plus par les conquêtes qu'elle veut s'enrichir, c'est à la supériorité dans les sciences et dans les beaux-arts que les français aspirent; c'est par des travaux pacifiques et industriels qu'ils veulent s'enrichir.

Le temps des illusions est décidément passé; c'est très-froidement que les peuples calculent aujourd'hui leurs propres intérêts; la pompe du pouvoir n'a plus pour eux qu'un très-faible attrait : ils se réjouiraient bien plus de voir les rois entourés de ceux qui les enrichissent que de ceux qui leur coûtent, et qui exercent sur eux des pouvoirs dont l'action est plus nuisible qu'utile à la prospérité publique.

CONCLUSION

DES OPINIONS ET DES FRAGMENTS PRÉCÉDENTS

Plus une opération est importante et compliquée, et plus elle exige de travaux préliminaires et préparatoires. L'organisation d'une société politique, remplissant la condition de procurer à tous les individus qui la composent la plus grande somme de bonheur possible, était, de toutes les opérations que les hommes pouvaient entreprendre, la plus importante, et celle de l'éxécution la plus difficile; on ne doit donc pas s'étonner que, malgré l'immensité des travaux de nos devanciers nous ne soyons encore parvenus qu'au point de départ, pour procéder directement à l'établissement des institutions dont l'objet sera l'accroissement du bien-être de la classe la plus nombreuse.

Deux conditions étaient indispensablement nécessaires pour que l'organisation sociale pût être conçue de manière à faire concourir les principales institutions à l'accroissement du bien-être des prolétaires.

D'une part, il fallait que les individus, compo-

sant la dernière classe de la société, fussent parvenus à un degré de civilisation tel qu'il permît de les admettre comme sociétaires, et pour cela il était indispensable qu'ils se trouvassent capables d'administrer des propriétés.

Il fallait en outre qu'une révolution dans les propriétés appelât un grand nombre de prolétaires à en posséder, afin qu'en les administrant d'une manière habile, ils prouvassent par l'expérience qu'ils avaient la capacité requise pour être classés par la nouvelle organisation sociale, au rang des sociétaires.

Cette expérience a été faite pendant la Révolution, et elle a pleinement réussi, comme nous l'avons prouvé dans les deuxième et troisième fragments.

L'autre condition à remplir était qu'il s'établît un système dominateur des plus hautes théories, c'est-à-dire que tous les systèmes auxquels se rapportent les différentes parties de nos connaissances concourussent à la formation du système du bien public, devenu système dominateur.

De manière que le système scientifique, le système religieux, le système de législation, le système des beaux-arts, concourussent sous la

direction du système général du bien public, à l'établissement de l'organisation la plus avantageuse au plus grand nombre, à l'établissement de l'organisation la plus favorable au développement de toutes les capacités utiles.

A cet égard, l'expérience était à faire, et c'est le désir de la tenter qui a déterminé nos travaux.

DE

LA PHYSIOLOGIE

APPLIQUÉE A L'AMÉLIORATION

DES

INSTITUTIONS SOCIALES

DE

LA PHYSIOLOGIE

APPLIQUÉE A L'AMÉLIORATION

DES

INSTITUTIONS SOCIALES

INTRODUCTION

Le domaine de la physiologie, envisagée d'une manière générale, se compose de tous les faits qui se passent chez les êtres organisés.

La physiologie examine l'influence des agents extérieurs sur l'organisation ; elle apprécie les modifications que ces agents déterminent dans l'exercice de nos fonctions ; elle nous fait connaître ceux dont l'action par l'économie est contraire à notre santé, à notre bien-être, à la satisfaction de nos besoins ou de nos désirs, et ceux qui ont pour effet nécessaire d'augmenter l'éten-

due de nos moyens d'existence, de multiplier les forces de réaction propres à résister aux forces délétères qui nous environnent, enfin, de satisfaire le plus complétement possible nos premiers besoins et de nous procurer une plus grande somme de plaisirs et de jouissances.

La physiologie n'est pas seulement cette science qui, pénétrant dans l'intérieur de nos tissus à l'aide de l'anatomie et de la chimie, cherche à en découvrir la trame intime, pour en mieux connaître les fonctions ; elle n'est pas seulement cette science spéciale qui, s'adressant un à un à nos organes, expérimente sur chacun d'eux, en exalte artificiellement ou en abolit momentanément les fonctions, pour mieux déterminer leur sphère d'activité et la part qu'ils ont à la production de la vie, considérée dans son ensemble.

Elle ne consiste pas seulement dans cette connaissance comparative qui extrait de l'examen détaillé des plantes et des animaux des notions précieuses sur les fonctions des parties que nous possédons en commun avec ces différentes classes d'êtres organisés.

Enfin, elle ne se borne pas à puiser dans l'étude approfondie des maladies et des monstruo-

sités, les connaissances les plus positives que nos moyens d'investigation puissent nous révéler par les lois de notre existence individuelle.

Riches de tous les faits qui ont été découverts par des travaux précieux entrepris dans ces différentes directions, la physiologie générale se livre à des considérations d'un ordre plus élevé ; elle plane au-dessus des individus qui ne sont plus pour elle que des organes du corps social dont elle doit étudier les fonctions organiques, comme la physiologie spéciale étudie celles des individus.

Car la société n'est point une simple agglomération d'êtres vivants, dont les actions indépendantes de tout but final, n'ont d'autre cause que l'arbitraire des volontés individuelles, ni d'autre résultat que des accidents éphémères ou sans importance ; la société, au contraire, est surtout, une véritable machine organisée dont toutes les parties contribuent d'une manière différente à la marche de l'ensemble.

La réunion des hommes constitue un véritable ÊTRE, dont l'existence est plus ou moins vigoureuse ou chancelante, suivant que ses organes s'acquittent plus ou moins régulièrement des fonctions qui leur sont confiées.

Si on le considère comme un être animé, et qu'on l'étudie, le corps social, à sa naissance et aux différentes époques de son accroissement, présente un mode de vitalité dont le caractère varie pour chacune d'elles, de même que nous voyons la physiologie de l'enfance ne pas être celle de l'adulte, et celle du vieillard n'être plus celle des premiers temps de la vie.

L'histoire de la civilisation n'est donc que l'histoire de la vie de l'espèce humaine, c'est-à-dire la physiologie de ses différents âges, comme celle de ses institutions n'est que l'exposé des connaissances hygiéniques dont elle a fait usage pour la conservation et l'amélioration de sa santé générale.

L'économie politique, la législation, la morale publique et tout ce qui constitue l'administration des intérêts généraux de la société, ne sont qu'une collection de règles hygiéniques dont la nature doit varier suivant l'état de la civilisation; et la physiologie générale est la science qui a le plus de données pour constater cet état, et pour le décrire, puisqu'il n'est pour toute société que l'expression des lois de son existence.

La politique elle-même, envisagée non pas comme système hostile conçu par chaque nation

pour tromper ses voisins, mais comme science dont le but est de procurer la plus grande somme de bonheur à l'espèce humaine, n'est qu'une physiologie générale pour laquelle les peuples ne sont que des organes distincts : la réunion de ces organes forme *un seul être* (L'ESPÈCE HUMAINE), à l'accroissement duquel ils sont chargés de contribuer, en fournissant la part d'action qui dépend de leur nature particulière.

Ainsi, soit qu'on examine les changements que les influences extérieures apportent dans l'existence des individus isolés ; soit que l'on considère les modifications que cette existence reçoit de la circonstance même de la réunion des hommes en société, et de tous les phénomènes secondaires qui résultent de ce rapprochement ; soit enfin que, s'élevant au-dessus des nations, on envisage les relations qui les unissent, les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs rapports commerciaux, de leurs associations amicales, pour s'entr'aider à tirer le meilleur parti de la nature qui les environne, du sol qui les nourrit, et des produits de chaque industrie locale, on n'a jamais pour ces différents buts qu'un même ordre d'idées à exposer, qu'un seul objet à examiner ; il n'est jamais question que de l'homme

environné d'agents qui peuvent lui être utiles ou nuisibles : on n'a donc jamais à exposer que des phénomènes physiologiques, si on fait l'histoire de l'individu ou de la société ; et les conseils qu'on peut adresser à l'un ou à l'autre ne sont que des préceptes d'hygiène.

La physiologie est donc la science, non-seulement de la vie individuelle, mais encore de la vie générale, dont les vies des individus ne sont que les rouages. Dans toute machine, la perfection des résultats dépend du maintien de l'harmonie primitive établie entre tous les ressorts qui la composent ; chacun d'eux doit nécessairement fournir son contingent d'action et de réaction ; le désordre survient promptement quand des causes perturbatrices augmentent vicieusement l'activité des uns aux dépens de celle des autres.

L'espèce humaine, considérée comme un seul être vivant, est susceptible d'offrir de semblables irrégularités dans les différentes périodes de son existence. Nous sommes donc intéressés à étudier la cause de ce dérangement, afin de le prévenir ou de le faire disparaître si nous n'avons pu nous opposer à leur arrivée.

Une physiologie sociale, constituée par les faits matériels qui dérivent de l'observation di-

recte de la société, et une hygiène renfermant les préceptes applicables à ces faits, sont donc les seules bases positives sur lesquelles on puisse établir le système d'organisation réclamé par l'état actuel de la civilisation.

Mais, pourrait-on nous objecter, les sociétés humaines existent depuis un temps assez considérable pour que leur existence puisse faire supposer celle d'un système d'organisation favorable à leur conservation. Pourquoi proposez-vous des changements qui ne seraient utiles que dans ces cas de trouble ou de maladie dont rien n'atteste la présence?

Un coup d'œil jeté sur la marche de la civilisation va nous servir de réponse.

L'enfance des sociétés, de même que celle des individus, est caractérisée par une tendance irrésistible à s'approprier tout ce qui leur est utile pour leur développement. Les passions les moins raisonnées sont les seuls guides de cette époque de la vie. Le pouvoir absolu d'un père ou d'un chef despote est alors nécessaire pour que l'individu ou la société ne fassent pas tourner à leur désavantage des intérêts particuliers qu'aucune instruction ne dirige, qu'aucune raison ne domine. Il n'y a point d'arrangement pos-

sible entre le fils qui ne connaît point la nécessité d'imposer une limite à ses devoirs, et le père qui sent cette nécessité et ne peut se faire comprendre. Il n'y a point d'organisation pratiquable pour une réunion d'individus qui, ne concevant rien à l'avantage de faire quelque chose pour la société, se laissent gouverner par leur intérêt privé qu'ils sentent fortement et exclusivement. Enfin, il n'y a point d'accommodement possible entre un chef que le hasard ou des qualités particulières ont mis à la tête d'une société, et des gens ignorants et passionnés qui ne cherchent qu'à lutter contre un pouvoir auquel ils voudraient se soustraire.

C'est pourquoi la société ne peut pas être considérée jusqu'ici comme ayant joui d'un système d'organisation basé sur des principes hygiéniques, car si les chefs ont déployé une force despotique qui a maintenu pendant quelque temps l'ordre parmi les gouvernés, ce calme résultant plus d'une oppression de facultés que de leur équilibre entre elles, a été plutôt artificiel que naturel, semblable à un ressort comprimé par un poids : l'esprit public s'est maintenu dans cet état tant que l'énergie des chefs a pu lutter contre son élasticité; mais la tendance perma-

nente à la réaction a fini par triompher d'une puissance éphémère, et le pouvoir populaire a succédé à celui d'une monarchie fondée sur la ruse et sur la violence. Si nous consultons l'histoire d'une des républiques anciennes, nous avons la même observation à faire que pour la monarchie des premiers âges, c'est-à-dire que ni l'une ni l'autre forme de gouvernement n'a pu exister longtemps sans quelque interruption : car les peuples n'étant pas plus faits pour se gouverner sagement eux-mêmes que les chefs qui étaient placés à la tête des affaires n'étaient capables de se diriger selon la justice et les besoins de la société, il y eut une succession de gouvernements qui se renversèrent les uns les autres, suivant que les circonstances favorisèrent le parti des gouvernants contre les administrés ou celui des peuples contre les administrateurs.

L'éclat et la splendeur dont les peuples ont brillé tour à tour n'établissent pas davantage la solidité des principes sociaux qui les ont dirigés. On peut même les citer comme la preuve la plus convaincante de la fragilité de leurs institutions; car il faut des vices d'administration bien plus prononcés pour renverser une nation que la vic-

toire a rendu maîtresse des richesses de toutes les autres, que pour anéantir un peuple qui est privé des principaux moyens de défense, et dont la conquête facile est à la merci de ses voisins.

Si le pouvoir de commander à des armées nombreuses, de disposer d'une grande quantité d'argent et d'esclaves, de se procurer, par un commerce étendu, les productions de toutes les parties du monde, de lever sans résistance des impôts énormes sur un peuple ignorant et superstitieux; si l'exécution de cette multitude de monuments immenses dont les ruines nous révèlent, chez les nations qui les ont élevés, de grands symptômes d'activité et de vigueur; si, dis-je, tant d'éléments combinés d'une force imposante n'ont pas empêché la destruction des peuples de l'Egypte, de la Grèce et de Rome; si le théâtre de tant de grandeurs a besoin, pour être reconnu au milieu de ses débris, d'une érudition puisée dans les traditions incomplètes qui ont échappé à l'anéantissement d'une antiquité aussi puissante, c'est que la force d'un peuple gît bien plus dans le pacte social qui associe toutes les capacités pour l'accomplissement de travaux d'une utilité commune, que dans la multiplicité

des éléments de richesse et de pouvoir dont aucun esprit philanthropique ne combine la valeur.

Quel obstacle s'est jusqu'à présent opposé à l'établissement d'une constitution physiologique des sociétés? La lutte qui a toujours existé entre les organes du corps social, entre les chefs et les administrés. La force seule et l'adresse ont donné naissance aux principales institutions qui ont été établies, car il y a toujours eu absence d'accord entre les rois qui n'ont songé qu'à conserver leur pouvoir, et les peuples qui, assez souvent les plus faibles, ont été contraints d'obéir.

De même que, par l'imperfection de son développement organique, la masse des hommes, considérée comme un seul individu, n'a jamais été en état de réfléchir sagement sur les moyens d'améliorer sa position; de même, à aucune époque, les rois, comme tuteurs, n'ont jamais trouvé les peuples assez mûrs et assez raisonnables pour leur accorder spontanément un régime sociétaire qu'ils n'auraient accepté que pour en abuser.

Nous avons comparé plus haut le développement du corps social à celui des hommes consi-

dérés comme individus; c'est ici le lieu de compléter ce qui nous reste à dire à cet égard.

L'organisation humaine, comme celle des animaux et des plantes, ne se développe pas également et en même temps dans toutes les parties, de manière à ce qu'à chaque période de l'existence tous les organes présentent entre eux le même degré de développement.

L'expérience et le raisonnement s'accordent pour nous démontrer qu'au contraire nos organes ne se perfectionnent que les uns après les autres.

Aussitôt après la naissance, la vie se porte spécialement sur quelques organes seulement, les autres restent à peu près stationnaires. Au bout d'un temps déterminé, les parties qui ont commencé à croître s'arrêtent et la force de développement se porte successivement sur les autres, jusqu'à ce que toutes aient ainsi acquis le volume et la force qu'elles doivent avoir.

Alors l'activité de la nutrition revient aux parties qu'elle avait d'abord excitées, et ensuite abandonnées, jusqu'à ce que, par cette série de révolutions périodiques, tout le corps ait acquis son entier développement.

Des maladies particulières correspondent à

chacune de ces époques et indiquent bien clairement le défaut d'ensemble dans une organisation tyrannisée tour à tour par quelques parties dont l'activité n'est point en rapport avec l'inertie des autres : les passions les plus désordonnées résultent de cet état général de souffrance et de tourments; et les individus, de même que les sociétés, dont le développement n'est pas complet, ne sont susceptibles que de produire des actions le plus souvent en opposition avec leur bien particulier, pour les individus, et avec le bien général, pour les sociétés.

Pendant toutes ces premières périodes, l'individu est incapable de concevoir un plan de conduite refléchi et convenable à sa position ; le manque d'instruction et de santé se montre dans ses projets. Son imprévoyance et sa faiblesse seraient bientôt la cause de sa propre destruction, si on l'abandonnait à ses inspirations ; il a besoin, pour continuer d'exister, d'une surveillance qui l'empêche d'être livré à lui-même, qui comprime ses désirs illégitimes, et qui le force à des travaux utiles pour sa conservation, quoiqu'il n'en conçoive pas l'utilité.

Mais lorsque chacun des organes a acquis tout le développement dont il est susceptible ; lorsque

aucune partie ne prédomine sur les autres; lorsque l'égalité d'action de chacune d'elles amène l'harmonie et l'unité dans toute l'économie; lorsque enfin toutes les facultés physiques et morales sont telles qu'elles peuvent être appliquées avec instruction et avec calme à l'étude des objets extérieurs dont elles doivent tirer parti; lorsqu'on est en état d'avoir une conscience raisonnée de la position qu'on occupe dans ce monde, c'est alors que l'individu est capable de coordonner toutes les idées qu'il a acquises pendant la tutelle pour l'heureuse influence de laquelle il a été élevé.

C'est alors seulement que la santé dont il jouit et que l'éducation qu'il a reçue lui permettent de faire servir le passé à la connaissance du présent, d'appliquer son expérience à son état à venir, enfin de se créer un système de conduite dont auparavant il était incapable de concevoir le plan et d'apprécier l'utilité.

La société européenne a successivement présenté ces périodes distinctes de développement et de prédominance organique exclusive : tour à tour elle a été agitée par des activités vicieuses, chaque temps de son accroissement a été caractérisé par des maladies et des mouvements cri-

tiques particuliers, comme les individus elle a eu son âge des illusions et des superstitions; des convulsions terribles ont menacé son existence; des révolutions affreuses ont été le résultat d'une foule de réactions vitales qui ont bouleversé momentanément l'organisation sociale.

Enfin la plus importante de toutes les révolutions a été produite : l'esclavage a été aboli, l'égalité des droits a été proclamée, la nation a été déclarée majeure, et la cessation des institutions des premiers âges, amenée par le cours naturel des choses, nous a prouvé que les Européens avaient subi tous les accroissements partiels qui devaient les amener à cette époque de maturité que tout être organisé doit acquérir, et à laquelle seulement il lui est permis de développer toute l'action, toute l'énergie suffisante pour se créer un plan de conduite favorable à la santé générale, et pour tirer de ses facultés industrielles tout le parti qu'il lui est accordé d'en attendre.

Avant l'abolition de l'esclavage, quel système hygiénique pouvait être adopté? On pourra soutenir qu'à chaque époque les peuples ont été administrés comme ils pouvaient l'être, en raison de leur état moral, et que des règlements plus

conformes à la justice, relativement à nous, eussent été dangereux dans un état de civilisation différent du nôtre. Je suis loin de critiquer ce mode d'administration, puisque la nature a inspiré aux hommes, à chaque époque, la forme de gouvernement la plus convenable, et ce sera précisément d'après ce même principe que nous insisterons sur la nécessité d'un changement de régime, pour une société qui n'est plus dans les conditions organiques qui ont pu justifier le règne de l'oppression. Car, si on accorde que le cours naturel des choses a fait naître les institutions nécessaires à chaque âge du corps social ; s'il a amené le régime sanitaire qui était le mieux en rapport avec sa constitution aux différentes époques, pourquoi conserverions-nous des habitudes hygiéniques contradictoires avec notre état physiologique ? Pourquoi voudrait-on conserver des principes d'administration créés pour des circonstances antérieures qui n'existent plus pour nous ? Pourquoi voudrait-on maintenir le régime qui convient à l'enfance, aujourd'hui que nous avons acquis l'état organique propre à l'adulte ?

Qu'ont été les nations avant l'époque actuelle ? Une réunion d'individus incapables de s'admi-

nistrer sagement, et par conséquent devant être soumis à une volonté absolue. Les rois, jusqu'à présent, ont donc en quelque sorte toujours agi en dehors des nations ; ils ont fait ce qu'ils ont cru juste, ou ce qu'il leur a plu de faire ; enfin, ils n'ont en général consulté que leur propre sagesse ou leur passion ; ils n'ont jamais rendu compte de leur conduite ; la chose eût été inutile : ils n'auraient pas été compris. Mais aujourd'hui les rois ne doivent plus gouverner en dehors de leurs peuples ; ils doivent ne rien faire d'important sans leur en exposer les motifs, les admettre dans leurs conseils, leur demander leur opinion sur les mesures à prendre, les consulter sur les besoins de l'État, et leur accorder le pouvoir de voter ou de refuser l'impôt, c'est-à-dire la faculté de favoriser ou d'empêcher les entreprises qu'ils soumettent à leur examen.

Les rois et les nations qui, autrefois, formaient deux partis bien distincts et ennemis comme le sont le maître et l'esclave, n'auront donc plus d'autres rapports que ceux qui existent entre un administrateur et ses administrés, ou bien entre des associés qui chargent un d'entre eux de diriger les intérêts généraux. . . . .

. . . . . .

Autrefois, l'instruction et le pouvoir étant concentrés dans les mêmes mains, les chefs n'avaient pas besoin de consulter le peuple quand ils avaient quelque détermination à prendre dans l'intérêt de la société ; aujourd'hui que l'instruction est descendue des mains des gouvernants dans celles des gouvernés, aujourd'hui que la masse des hommes, jadis si passionnés et si ignorants, est devenue éclairée sur ses véritables intérêts, elle est devenue, par cela même, en état de comprendre ce qui convient à son bien-être ; elle peut donc maintenant soutenir de toute sa puissance les innovations fondées sur l'intérêt général.

La société étant arrivée à cette période de son accroissement où les erreurs de l'enfance ne peuvent plus l'aveugler sur le régime qui lui convient, où elle peut mettre à profit les connaissances acquises par tant d'années de troubles et de révolutions, où l'expérience du passé peut servir à l'établissement des institutions favorables à la santé générale, il s'ensuit naturellement que la politique est rentrée dans le domaine de la physiologie.

NOTES DE SAINT-SIMON.

M*** (le docteur Bailly), docteur en médecine, qui s'était chargé de la partie physiologique de nos travaux, a été empêché, par un incident de famille, de terminer son œuvre. Pour remplir cette lacune, autant qu'il nous est possible, nous allons énoncer en langage vulgaire les observations qu'il comptait présenter, en employant les formules physiologiques et hygiéniques.

Le désœuvré est à charge à lui-même, en même temps qu'il est un fardeau pour la société.

Le désœuvrement est le père de tous les vices.

Le désœuvrement constitue l'homme dans un état de maladie.

Ainsi, d'après les principes de politique et de morale, en même temps que de physiologie et d'hygiène, le législateur doit combiner l'organisation sociale de manière à stimuler, le plus possible, toutes les classes au travail et particulièrement aux travaux les plus utiles à la société.

L'organisation sociale qui accorde le premier degré de considération au désœuvrement et aux travaux les moins utiles à la société est donc essentiellement et radicalement vicieuse. . . . .

Le vice de l'organisation sociale est d'autant plus grand qu'en résultat de sa disposition fondamentale, les travailleurs aspirent à entrer ou à faire entrer leurs enfants dans la classe des oisifs; de manière que toute la population se trouve stimulée à tendre, avec le plus d'énergie possible, à un état de désœuvrement, c'est-à-dire à un état où l'homme est malade d'une maladie qui le rend nécessairement immoral.

L'organisation sociale actuelle n'a point été conçue primitivement telle qu'elle existe aujourd'hui.

A l'origine du système théologique et féodal, les classes du clergé et de la noblesse n'étaient point désœuvrées et incapables.

A cette époque, la guerre était continuelle, et les nobles, qui formaient exclusivement la classe militaire, étaient par conséquent continuellement en activité.

A cette même époque, les nobles dirigeaient

les travaux de la culture, qui étaient les seuls travaux industriels importants.

Le clergé était alors le seul corps savant.

Le clergé était alors exclusivement chargé de l'éducation publique.

D'après les observations physiologiques, il est constaté que les sociétés, ainsi que les individus, sont soumis à deux forces morales qui sont d'une égale intensité, et qui agissent alternativement : l'une est la force de l'habitude, l'autre est celle qui résulte du désir d'éprouver de nouvelles sensations.

Au bout d'un certain temps, les habitudes deviennent nécessairement mauvaises, parce qu'elles ont été contractées d'après un état de choses qui ne correspond plus aux besoins de la société. C'est alors que le besoin des choses neuves se fait sentir, et ce besoin, qui constitue le véritable état révolutionnaire, dure nécessairement jusqu'à l'époque où la société est reconstituée d'une manière proportionnée à sa civilisation.

La population européenne est dominée par la force révolutionnaire depuis le XVe siècle, et cette

force ne cessera d'être dominante qu'à l'époque où un système social, radicalement distinct du système théologique féodal, sera établi à sa place.

La première opération pour arrêter l'action révolutionnaire consistait à concevoir et à présenter clairement le système social qui convient à l'état présent des lumières.

Cette première opération est terminée.

Il est clair que, dans le système dont l'établissement doit subalterniser la force révolutionnaire, les hommes à occupations et à habitudes pacifiques doivent exercer la principale influence, et que, parmi les hommes pacifiques, ce sont les plus capables qui doivent diriger les intérêts nationaux.

Or, les hommes les plus capables, attendu que ce sont leurs travaux qui contribuent le plus à la prospérité sociale, sont les ARTISTES, les SAVANTS et les INDUSTRIELS.

. . . . . .

« Le physiologiste, ajoute Saint-Simon, conclut en disant :

« Que les artistes, par un effort d'imagination, dépouillent le passé de l'âge d'or, et qu'ils en enrichissent l'avenir ;

« Que les physiologistes se placent en tête du corps des savants laïques ;

« Que les banquiers combinent leurs forces politiques avec celles des savants et des artistes ;

« Et les hommes du système théologique et féodal ne figureront bientôt plus que dans les souvenirs, de la même manière que les aruspices et les consuls de Rome. »

NOTE DE L'ÉDITEUR.

La deuxième partie des *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, consacrée à l'étude et à la solution de la question religieuse, devait être l'objet d'un second volume. Saint-Simon trouva le sujet trop important pour n'en pas faire une publication spéciale qui suivit de près l'apparition du premier volume des *Opinions*, etc., sous le titre de : *Nouveau Christianisme.* (Voir le XXIIIe volume de la collection générale, le VIIe des *Œuvres de Saint-Simon*, page 100.)

L'ARTISTE

LE SAVANT ET L'INDUSTRIEL

DIALOGUE

PAR

OLINDES RODRIGUES

L'ARTISTE

LE SAVANT ET L'INDUSTRIEL

DIALOGUE

Plusieurs conversations avaient eu lieu entre un artiste, un savant et un industriel, sur des questions de haute importance : ils se plaignaient réciproquement de leur position sociale, et se consultaient sur les moyens de l'améliorer. Ils convinrent d'une dernière réunion pour résumer tout ce qui avait fait l'objet des discussions précédentes et arriver, s'il était possible, à quelque résultat positif. Ils se rassemblèrent, et voici quelle fut leur conversation :

L'ARTISTE.

Aucun de nous, Messieurs, n'est content de sa position. Eh bien ! il est en notre pouvoir de

la changer; nous n'avons, pour y parvenir, qu'à donner une direction nouvelle à nos travaux, et qu'à changer la nature des rapports qui jusqu'ici ont existé entre nous.

La plainte, dans la bouche du faible, qui n'a ni l'espoir ni le moyen de remédier aux inconvénients de sa situation, est un droit naturel et une sorte de consolation; mais dans la bouche du fort, qui se lamente lorsqu'il ne tiendrait qu'à lui de faire disparaître la cause du malaise physique ou moral qu'il peut éprouver, la plainte n'est qu'un ridicule.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, Messieurs, que toute la force de la société réside en nous; que toute la vigueur dont peut disposer le Gouvernement, il la tient de nous; que nous sommes, en un mot, le soutien, la vie du corps social? En concevriez-vous l'existence, si nos travaux venaient à l'abandonner? Qui pourrait satisfaire aux besoins de l'homme, ou lui procurer les jouissances qui sont aussi des besoins pour lui, si les arts, l'industrie, les sciences, venaient tout à coup à disparaître? Est-ce aux gouvernants, qui ne sont ni des artistes, ni des savants, ni des industriels, et qui regarderaient comme bien au-dessous de leur dignité

d'être placés au nombre des producteurs, est-ce aux gouvernants que le père de famille irait alors demander du pain, des vêtements, un abri pour ses enfants; le laboureur, des instruments pour la culture, ou des conseils pour la prospérité de ses moissons; le riche, des tableaux, des statues, capables de charmer à la fois son œil et sa pensée; des chants sublimes, faits pour plaire à son oreille et à son âme? Dans cette détresse générale, que pourraient accorder les gouvernants aux prières publiques, que pourraient-ils donner à la société? Des ordonnances, la seule chose au monde qu'ils soient aptes à produire; et encore leur serait-il impossible d'en faire si les arts, les sciences et l'industrie, sur lesquels elles portent toujours, venaient à refuser à la société le fruit de leurs combinaisons, le secours de leurs travaux et de leurs veilles.

A Dieu ne plaise cependant que je regarde les gouvernants comme inutiles! Chargés de donner à la société la forme réglementaire, ils lui rendront des services très-importants et très-réels, du moment où, voyant la haute administration des affaires publiques confiée aux capacités positives, ils seront amenés à ne regarder leurs fonctions que comme secondaires, et à recon-

naître qu'il doit y avoir entre eux et les hommes de l'industrie, des sciences et des beaux-arts, la même distance que celle qui existe, dans les colléges, entre les surveillants et les professeurs. A Dieu ne plaise, pareillement, que je refuse aux gouvernants des intentions louables! Ils se font illusion; ils sont dans une erreur complète : voilà toute leur faute. Ils ne comprennent pas l'époque où ils vivent; ils ne pensent pas assez que, de nos jours, la considération ne peut s'attacher qu'aux hommes de talent, qu'aux hommes utiles; ils veulent jouir de la première importance, de la première considération, tandis qu'ils ne sont, en effet, que des hommes médiocres, puisqu'ils n'ont point mérité par leurs travaux d'être rangés parmi les savants, les industriels ou les artistes [1].

La société européenne n'est plus composée d'enfants qui aient besoin, dans leur intérêt même, d'être dirigés par une surveillance forte

1. Nous entendons par artiste le *poëte* dans toute l'étendue de ce mot; le mot *artiste*, dans ce dialogue, comme dans tout l'ouvrage, signifie donc *homme à imagination*, et il embrasse à la fois les travaux du peintre, du musicien, du poëte, du littérateur, etc.; en un mot, tout ce qui a pour objet la *sensation*.

et active ; elle est composée d'hommes dont l'éducation est faite, et qui ne demandent plus que de l'instruction. La politique ne doit plus être autre chose que la science de procurer à la masse la plus grande somme possible de biens matériels et de jouissances morales. Les gouvernants, quoique dominés par d'anciens préjugés, et soumis à l'empire des illusions, n'en rendent pas moins hommage par leur conduite générale à la force des opinions ; ils commencent à montrer, sinon par leurs actes, du moins par la forme dont ils les entourent, qu'ils ne se dissimulent pas qu'ils ont affaire à des hommes raisonnables, qui ne veulent pas vivre pour être gouvernés, mais qui consentent à être gouvernés pour mieux vivre. Ils favorisent, je le sais (autant qu'ils le peuvent dans l'état actuel des choses), les arts, les sciences et l'industrie ; mais pourquoi ces trois grandes capacités, qui peuvent marcher d'elles-mêmes, et sans lesquelles rien ne pourrait marcher, ont-elles besoin qu'on les favorise ? Ceux qui les possèdent ne pourraient-ils pas dire aux gouvernants : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? D'où vient que nous sommes à votre merci ? A qui la nation doit-elle son bien être ? Qui sou-

tient le trône, de vous ou de nous? C'est de notre sein, c'est du fond de nos cabinets d'études, de nos ateliers, de nos fabriques, et non du fond de vos bureaux et de vos salles à manger, que sort tout ce qui peut être utile à la société. Sommes-nous parvenus à concevoir un projet d'une utilité générale, il faut que nous vous sollicitions de le prendre en considération. Parvenons-nous à vous le faire adopter, c'est nous qui, sous votre bon plaisir, l'exécutons. Puisque vous nous êtes inférieurs en capacité de surveillance et de police, qui de jour en jour doit devenir plus subalterne, d'où vient que vous voulez nous réduire au rôle d'instruments passifs, nous sans qui il vous serait impossible d'opérer la moindre action? Votre fierté n'est-elle pas aussi déplacée, aussi ridicule que le serait celle du cocher, qui, énorgueilli de l'élévation de son siége, se croirait au-dessus de son maître, qui le paye et qui nourrit ses chevaux? »

Je suppose que l'un de nous tint ce discours à un gouvernant; la réponse de celui-ci serait bien simple : « Je n'ai qu'un mot à vous dire, répondrait-il, vous êtes divisés et nous sommes unis ».

Ce reproche, Messieurs, serait fondé. L'union,

qui est la vertu et la sauve-garde des faibles, est aussi un des devoirs de la force. Bien loin que la concorde règne entre nous, il y a, au contraire, entre les savants, les industriels et les artistes, une sorte d'hostilité permanente. Je ne prétends pas que les torts soient d'un seul côté : ils sont réciproques.

Le savant, porté par la nature de ses travaux et de son talent à n'estimer que les démonstrations rigoureuses et les résultats positifs, considère l'artiste comme un homme exalté; il ne croit ni à l'artiste ni à la puissance des beaux-arts; il ne songe pas assez que les raisonnements ne font que convaincre, tandis que les sensations persuadent et entraînent.

L'industriel, en général, ne rend pas non plus à l'artiste toute la justice qu'il mérite ; il s'en forme une idée fausse; il regarde comme léger le talent du littérateur, du poëte, du peintre, du musicien; il les regarde eux-mêmes comme des hommes sans tenue et sans consistance. Froids calculateurs par l'habitude d'opérations matérielles et productives, les industriels considèrent avec une sorte de dépréciation des travaux intellectuels qui ne donnent point de faits pour résultats; quelques-uns, qui ne sont point restés

inaccessibles aux inspirations féodales, et qui oublient trop souvent leur origine plébéienne et les longs travaux, source honorable de leurs richesses, ouvrent de préférence leurs brillants salons à des personnages qu'un grand nom ou qu'une grande fortune ont dispensés d'être utiles, et craindraient de traiter d'égal à égal des hommes qui savent se passer, en général, de cette espèce de considération que donnent les titres et les dignités; tous enfin regardent la supériorité de leur position sociale sur celle des artistes comme évidente et incontestable.

Quant à nous (je l'avouerai avec la même franchise), peut-être sommes-nous encore plus exclusifs et plus injustes : le monde idéal que nous habitons souvent nous porte quelquefois à jeter sur ce monde terrestre un œil de compassion et de mépris; l'imagination, qui nous procure les plus douces jouissances et les consolations les plus pures, nous semble la seule des facultés humaines qui soit digne d'estime et de louange; nous n'attachons pas une bien grande valeur aux travaux des savants, dont nous méconnaissons l'importance; nous faisons peu de cas de leur commerce, qui ne fournit pas assez d'aliment à nos sensations; leur esprit nous paraît lourd,

leurs travaux sont à nos yeux purement matériels. A plus forte raison déprécions-nous ceux de l'industrie, et l'opinion défavorable que plusieurs de nous conçoivent d'une classe d'hommes si honorables, si nécessaires, s'accroît encore par la conviction où nous sommes que les industriels sont exclusivement dominés par la passion de l'argent, passion éminemment terrestre, en horreur aux poëtes, aux peintres, aux musiciens, pour qui l'argent n'a ni dignité ni valeur, et qui, de temps immémorial, n'ont jamais excellé qu'à le dépenser.

Vous voyez que j'ai franchement fait notre part à tous, et que je parle en homme qui ne cache rien, parce qu'il veut que tout soit oublié. Changeons désormais de route et d'allure ; au lieu de fixer réciproquement notre attention sur nos défauts, attachons-nous à faire mutuellement valoir nos qualités. Pénétrons-nous bien de cette grande idée, que le bien-être de la société dépend uniquement des trois grandes capacités dont nous représentons ici l'ensemble. Noublions pas que nous contribuons tous à ce bien-être pour une portion à peu près égale ; que sans l'une des trois classes dont nous faisons partie, le corps social serait en état de souffrance et dans un

imminent danger ; que privé tout à coup des sciences et des arts et de l'industrie, il tomberait frappé de mort subite.

Ayons donc la conscience de notre valeur mutuelle, et nous aurons la dignité qui convient à notre position. Combinons nos forces, et la médiocrité, qui triomphe de notre désunion, aura honte d'elle-même de sa faiblesse, et viendra prendre place au-dessous de nous, et se mettre à l'ombre de notre pacifique puissance et de notre triple couronne.

Unissons-nous, et, pour parvenir au même but, nous avons chacun une tâche différente à remplir.

C'est nous, artistes, qui vous servirons d'avant-garde; la puissance des arts est en effet la plus immédiate et la plus rapide. Nous avons des armes de toute espèce : quand nous voulons répandre des idées neuves parmi les hommes, nous les inscrivons sur le marbre ou sur la toile ; nous les popularisons par la poésie et le chant ; nous employons tour à tour la lyre ou le galoubet, l'ode ou la chanson, l'histoire ou le roman ; la scène dramatique nous est ouverte, et c'est là surtout que nous exerçons une influence électrique et victorieuse. Nous nous adressons

à l'imagination et aux sentiments de l'homme ; nous devons donc exercer toujours l'action la plus vive et la plus décisive ; et si aujourd'hui notre rôle paraît nul ou au moins très-secondaire, c'est qu'il manquait aux arts ce qui est essentiel à leur énergie et à leurs succès, une impulsion commune et une idée générale.

Chez les peuples de l'antiquité, auxquels les sentiments de fraternité universelle furent entièrement inconnus, et qui poussèrent au plus haut point l'égoïsme national, les arts ont joué un grand rôle politique, ils ont exercé une action importante : ils ont eu du patriotisme.

Plus tard, quand une croyance nouvelle répandit parmi les hommes les principes d'une morale humaine, conciliante et éclairée ; quand se formèrent les grandes associations politiques ; quand l'industrie commença à naître et à s'étendre à mesure que l'esclavage s'anéantissait par la salutaire influence de dogmes vraiment divins, les arts ont encore puissamment servi le mouvement général des esprits : il ont eu de la religion.

Maintenant que la grande œuvre du christianisme s'accomplit ; que la fraternité règne entre les hommes et les nations ; que de grandes er-

reurs ont été pour jamais détruites ; que la société devient de plus en plus positive, il faut que les arts prennent définitivement l'attitude qu'ils ont eu tendance à prendre depuis un siècle environ, il faut qu'ils aient du sens commun.

Tel est, en effet, le caractère du temps où nous vivons. Il a fallu que l'espèce humaine, en Europe, passât par de terribles crises, avant d'arriver à une époque de maturité et de raison, avant de voir ses différentes facultés parvenues toutes à un tel développement, et maintenues dans un tel équilibre, que l'une ne dominât pas à l'exclusion des autres, mais que toutes pussent être dirigées de concert vers un but d'amélioration générale et complète.

Sans doute l'imagination aura longtemps encore un grand empire sur les hommes; mais son règne exclusif est passé ; et si l'homme est aussi avide que jamais des jouissances que les beaux-arts procurent, il exige que sa raison trouve aussi son compte dans ces jouissances : ainsi les arts risqueraient de perdre pour toujours leur importance, et, loin de diriger la marche de la civilisation, ils ne seraient plus rangés parmi les besoins de la société, s'ils s'obstinaient à suivre une direction où ils n'ont plus

rien à exploiter, celle de l'imagination sans objet, de l'imagination rétrograde. Mais au contraire s'ils secondent le mouvement général de l'esprit humain, s'ils veulent aussi servir la cause commune, contribuer à l'accroissement du bien-être général, produire sur l'homme des sensations fructueuses, telles qu'il convient à son intelligence développée d'en ressentir, et propager, à l'aide de ces sensations, des idées généreuses qui soient *actuelles*, aussitôt ils verront s'ouvrir devant eux un avenir immense de gloire et de succès ; ils pourront reconquérir toute leur énergie, et s'élever au plus haut point de dignité qu'ils puissent atteindre : car la force de l'imagination est incalculable, quand elle s'élance dans une direction de bien public.

Chaque siècle a eu son genre d'idées généreuses. Tantôt ce fut le fanatisme national, tantôt le fanatisme religieux. L'idée le plus longtemps et le plus généralement réputée généreuse fut celle du mépris de la vie, comme d'un bien sans valeur, sans importance, au prix de je ne sais quelle fiction poétique, appelée gloire militaire. Cette idée, purement d'imagination, vous la retrouvez chez les nations barbares comme chez les nations civilisées, et jusqu'ici elle a dominé

les beaux-arts. Aujourd'hui que l'homme sent tout le prix de la vie (ce qui est un privilége de la raison et de l'âge mûr), il n'y a rien de plus généreux au monde que l'utile emploi de notre existence; il y a aujourd'hui de la noblesse et de la vertu à penser qu'on doit contribuer, pour sa part, au bien-être de la société; que la vie est bonne à conserver, parce qu'on peut vivre avec dignité pour soi-même et avec fruit pour les autres; qu'on a sur cette terre d'autres devoirs à remplir que d'aller mourir pour un ambitieux, pour un conquérant, et qu'on ne doit faire le sacrifice volontaire de ses jours, que si le maintien de la paix générale, que si la justice et l'humanité l'exigent. L'imagination trouve là sa part aussi bien que la raison. Les idées pacifiques sont donc aujourd'hui essentiellement généreuses: si les idées guerrières se sont un instant réveillées, c'est à la vue d'un peuple illustre par son origine et par ses malheurs, peuple que l'on croyait disparu de la face du monde, perdu dans le naufrage des temps, et qui s'est retrouvé tout-à-coup avec ses vertus antiques et les vertus nouvelles; peuple qui se soulève contre une absurde tyrannie, qui semble lutter contre toute la barbarie des siècles passés, et qui n'a

saisi les armes que parce qu'il veut aussi prendre part à la vie libre, paisible, industrielle des nations. Voilà ce qu'a senti la société européenne ; voilà pourquoi elle soutient cette guerre de ses espérances et de ses vœux ; voilà pourquoi ce peuple d'opprimés a trouvé des âmes nobles pour le soutenir, des poëtes pour le chanter, des peintres qui consacreront sa résistance héroïque et ses défaites victorieuses.

On ne saurait trop le répéter, les idées généreuses de l'époque présente, ce sont les idées pacifiques. Ces idées ont aussi leur exaltation ; et cette exaltation leur est nécessaire pour leur donner le caractère de l'élévation et de la noblesse. Sans doute elles dominent aujourd'hui la société, mais elles lui donnent un aspect pâle et peu poétique, parce que les beaux-arts ne s'en sont point emparés avec vigueur, parce que la société elle-même n'a point su encore s'organiser et s'entendre, pour les pousser en avant le plus possible, et pour en faire sa vie, son action. On verra ce résultat s'opérer, quand l'égoïsme, ce fruit bâtard de la civilisation, aura été refoulé jusque dans ses derniers retranchements ; quand la littérature et les beaux-arts se seront mis à la tête du mouvement, et auront enfin passionné

pour son bien-être la société, que jusqu'ici on a tant de fois passionnée pour son malheur et pour sa ruine. Quel plus riche avenir, quel tableau plus propre à enflammer l'imagination et à étendre les sentiments que celui de l'epèce humaine pour jamais unie par la fraternité des jouissances et du travail, cette morale pratique de tous les temps ! quelle plus belle destinée pour les arts, que d'exercer sur la société une puissance positive, un véritable sacerdoce, et de s'élancer en avant de toutes les facultés intellectuelles, à l'époque de leur grand développement !

Voilà le devoir des artistes, voilà leur mission. Celle des savants n'est ni moins honorable ni moins grave. Ce sont les savants, suivant l'heureuse définition d'un des hommes les plus considérables de l'époque actuelle[1], *qui démontrent l'utilité pratique du savoir, qui accroissent la puissance de l'homme sur le monde*

1. Humphry Davy, président de la Société royale de Londres (*Voyez le récit de l'Assemblée tenue à Londres pour l'érection d'un monument en l'honneur de James Walt*, 2e cahier de la *Revue européenne*, article de M. Ch. Dupin. Voyez aussi le *Globe* du 30 octobre 1824). Nous donnerons ailleurs notre opinion sur les discours prononcés dans cette assemblée.

extérieur, qui multiplient et répandent le bien-être et les jouissances de la vie humaine. C'est à eux de détruire entièrement l'empire que les connaissances vagues pourraient exercer encore, de seconder par de solides démonstrations les conceptions des arts et les combinaisons de l'industrie, d'assurer par les grands résultats de leurs travaux et par leur action puissante, le triomphe de l'intelligence, du génie et de la force morale, sur la force animale et sur la supériorité numérique. Ils doivent faire tous leurs efforts pour amener dans leurs mains et dans celles des artistes l'instruction publique, qui ne peut prospérer que sous leur double influence et sous leur direction immédiate. Alors, en effet, l'éducation concourra non moins que l'instruction à produire une génération d'hommes qui aient à la fois et la morale et les connaissances de leur temps, qui soient pleins de franchise, de dignité, et aussi éloignés de l'hypocrisie et de la servilité que de l'ignorance.

Les industriels, qui sont la force physique du corps social, et qui deviendront force morale quand ils le voudront, doivent bien se pénétrer de l'idée de leur importance, des devoirs qu'elle leur impose, et s'efforcer de répandre des sen-

timents dans toute la classe des producteurs. C'est surtout aux banquiers, qui sont les fondés de pouvoir de tous les industriels, que cette mission est réservée ; c'est à eux à propager, parmi toutes les classes de travailleurs, l'opinion ferme que l'organisation la plus avantageuse pour la société serait celle qui confierait la gestion des intérêts généraux aux producteurs les plus capables, dans la direction industrielle comme dans la direction morale et scientifique.

De tout temps, ce sont les hommes sortis des dernières classes de la société qui se sont distingués dans les arts, dans les sciences et dans l'industrie ; mais l'histoire ancienne et une grande partie de l'histoire moderne n'offrent que les fastes de l'aristocratie de naissance, et ne sont, par conséquent, qu'un long récit de batailles. Maintenant que les nations sont entrées enfin dans leur ère pacifique, l'histoire des sciences, de l'industrie et des arts, c'est-à-dire l'histoire du peuple, a décidément commencé.

LE SAVANT.

Vous venez d'exprimer des idées auxquelles on ne peut refuser, il me semble, ni le mérite

de la netteté, ni celui d'une tendance marquée vers le bien public; mais j'ai à vous faire quelques observations. Il me semble d'abord que, dans le système dont vous proposez l'adoption, tout le monde trouvera son compte, excepté les artistes. Je vois bien en quoi le nouvel ordre de choses serait favorable à l'industrie et à la science; mais il me semble qu'il serait funeste aux beaux-arts, et que, sur ce point, vous vous faites illusion. Je conçois très-bien que le jour où l'administration des intérêts publics sortirait des mains des non producteurs de toute espèce, pour entrer dans celles des savants, des artistes, des cultivateurs, des fabricants, des banquiers, etc., il en résulterait évidemment de grands avantages pour le progrès des sciences exactes, des arts industriels, et pour l'utilité de ceux qui les cultivent. Mais je conçois aussi qu'un résultat tout contraire serait inévitable pour les artistes, quoiqu'ils dussent participer par des délégués à l'administration des affaires publiques. Les beaux-arts procurent de nobles et de vives jouissances à ceux dont l'intelligence a été développée par l'éducation; mais ils ont besoin, pour se trouver en activité et pour fournir une carrière brillante, qu'il existe dans la société une classe

d'hommes riches et désœuvrés. Le despotisme même leur est favorable, si le despote est susceptible de sensations délicates. En un mot, j'ai toujours cru que le régime le plus convenable aux arts, le plus propice à leur développement et à leur succès, était celui d'une monarchie absolue, entourée d'une noblesse opulente, d'une aristocratie oisive et somptueuse.

L'ARTISTE.

Il me serait facile de répondre à cette objection, qui est l'effet d'un préjugé très-répandu, auquel vous-même vous payez tribut, malgré la rectitude de votre esprit. Les riches désœuvrés, dites-vous, et le despotisme, voilà les protecteurs-nés des beaux-arts. Ouvrons, pour vous répondre, le grand livre de la science et de l'expérience : consultons l'histoire.

Chez les Egyptiens, peuple commerçant et industriel, les arts ont opéré des prodiges, que le temps a, en grande partie, détruits, mais dont il reste encore des traces gigantesques.

En Perse, et dans les vastes contrées de l'Orient dévouées de tout temps au despotisme,

il y eut des grands rois, des satrapes, mais peu de peintres, de sculpteurs et de poëtes.

En Grèce, les arts ont brillé partout où l'industrie a été florissante, partout où un cruel esclavage n'a point pesé sur la masse.

A Athènes, qui fut de toutes les républiques grecques celle où un plus grand nombre d'hommes participaient à la liberté, et qui avait un port fréquenté par le commerce le plus actif, les arts ont pris un essor remarquable, et ils se sont élevés à un plus haut degré de splendeur que chez aucun autre peuple de l'antiquité.

A Sparte, où quelques citoyens *libres,* toujours sous les armes, vivaient en sauvages, ne produisant rien, et opprimant de la manière la plus affreuse une population désarmée, les arts furent continuellement dans un état de barbarie; et un musicien fut banni du territoire de Lacédémone parce qu'il avait ajouté une corde à la lyre.

Rome ne commença à cultiver les arts que lorsqu'elle eut étendu ses rapports par la conquête, et arraché à Carthage l'empire du commerce et celui des mers. Sous le despotisme hideux de ses empereurs, on vit leur flambeau s'éteindre.

Le peuple de Rome, oisif et lâche, ne demandait alors que des plaisirs féroces, des combats d'animaux et de gladiateurs. Le goût du sang était descendu du maître aux esclaves; et l'imagination dépravée, abrutie, n'était plus susceptible des paisibles jouissances des arts.

Pendant une grande partie du moyen âge, rien ne troubla leur long sommeil; ni les invasions, ni les massacres, ni les incendies, ne purent réveiller leur génie. Ce triomphe était réservé à la renaissance de l'industrie et de la paix. Ils furent ranimés, au xve siècle, par la protection des Médicis, qui se livraient à un négoce étendu. Florence, qui fut le second berceau des arts, était une ville de fabriques et de commerce; c'est à l'industrie que nous sommes redevables de ces magnifiques tableaux où respire tout le génie de la peinture, et où se concentre l'admiration de tous les peuples.

La première école de peinture, dans le nord de l'Europe, l'école flamande, devenue si célèbre, a été fondée à Anvers, celle des villes européennes qui, proportionnellement à sa population, faisait les plus importantes entreprises industrielles.

Voyez avec quelle lenteur les arts se sont dé-

veloppés en France, où la masse a été si longtemps victime d'un régime oppressif et immoral! Voyez quel essor ils ont pris depuis un demi-siècle! Le nombre des productions en ce genre, depuis cette époque peu éloignée, surpasse tout ce que les siècles passés, réunis, avaient vu naître. L'oisiveté et le despotisme, voilà, selon vous, les deux grands soutiens des arts. Allez donc les admirer à Constantinople, à Madrid, à Alger! Le despote d'Asie susceptible de sensations délicates, les satisfait dans son harem; il lui faut des sorbets et des femmes; l'imagination n'entre pour rien dans ses plaisirs. Et depuis quand la voix d'un eunuque ou le cimeterre d'un vizir peuvent-ils faire sortir des sons d'une lyre ou des formes d'un marbre inanimé? Là s'arrête la puissance du sabre. Le despotisme, en Europe, est moins brutal; et, s'il n'étouffe pas entièrement les arts, il les dénature, il les avilit, en les pliant à sa politique et à ses préjugés. Les jouissances que les beaux-arts procurent sont le prix et le délassement du travail; l'éloge le plus flatteur pour ceux qui les cultivent, c'est celui de la masse : l'artiste a besoin d'émotions douces; et le spectacle qui lui convient le mieux, c'est celui du bonheur du travail

et de la paix. Le fléau des arts, c'est le désœuvrement et le despotisme; leur soutien, leur vie, c'est l'industrie et la liberté.

Or, simplifions les termes le plus possible. Qu'est-ce que l'industrie? c'est le peuple. Qu'est-ce que la liberté? c'est le libre développement physique et moral de l'industrie, c'est la production.

Si vous dites que les arts ont besoin, par leur nature, d'être encouragés et animés, vous serez d'accord avec la vérité et l'expérience. Quand les arts suivent le mouvement des esprits, quand ils participent à une grande action morale, alors ils trouvent naturellement protection chez le peuple : tels ils se sont montrés au xve siècle, à l'époque du grand mouvement religieux et scientifique qui a préparé l'état de choses actuel, tels ils se sont montrés dans le siècle dernier, où ils ont suivi et appuyé la tendance de désorganisation produite par le malaise général et par une explosion de forces trop longtemps comprimées. Mais quand il arrive que les arts ne voient plus d'action à opérer ou à soutenir; quand ils cherchent en vain à saisir la physionomie de leur époque; quand ils ne voient la manifestation franche d'aucuns sentiments gé-

néraux; comme ils ne consentent à s'élancer en avant que lorsqu'ils sont sûrs d'un appui qui les soutienne, ils se rejettent alors sur le pouvoir. Aussitôt l'on voit éclore des vers, des statues, des monuments de circonstance. Le poëte traite alors avec un égal enthousiasme tous les sujets qu'on lui impose; le peintre fait des tableaux sacrés, ou des tableaux de cour. Mais au milieu de ces travaux d'un moment, et de cette fausse direction qui les entraîne, les artistes sentent qu'ils ne suivent pas leur vocation, qu'ils ne remplissent pas leur mission noble et élevée : ils ont conscience des devoirs qu'elle leur impose, mais ils attendent que ce qui n'est encore chez eux qu'un sentiment devienne une idée. Proclamons cette idée, et nous les verrons revenir au peuple, à l'industrie, qui est leur protectrice naturelle, qui seule leur laisse leur indépendance, qui seule les apprécie à leur juste valeur, et qui leur fait du bien sans les humilier. Nous les verrons alors marcher avec leur temps, et ressaisir l'importance qu'ils ont toujours eue quand ils ont travaillé, non pour quelques hommes, mais pour les masses; quand ils ont été les guides et l'expression morale des sociétés.

LE SAVANT.

Je me plais à reconnaître que j'avais cédé à un préjugé vulgaire. Vous avez complétement détruit en moi l'opinion que le despotisme fût favorable aux arts, et qu'une classe de riches désœuvrés fût nécessaire à leur succès; mais j'ai une objection nouvelle à vous soumettre. D'après les idées que vous avez précédemment énoncées, les artistes qui, avec les savants, forment actuellement le véritable pouvoir spirituel de la société, devraient participer à la direction des intérêts généraux. Or, persuaderez-vous jamais à la masse que des littérateurs, que des poëtes, que des peintres, que des sculpteurs, que des musiciens, en un mot, que des hommes à imagination, soient capables de figurer utilement dans les conseils qui doivent diriger les grands intérêts de la nation?

L'ARTISTE.

Oui, sans doute, dans l'état actuel des choses, et dans l'organisation sociale qui nous régit,

non-seulement les hommes à imagination, les artistes, mais encore tous les hommes à capacité réelle et positive, seraient déplacés dans le gouvernement, et leur participation à la gestion des affaires publiques aurait quelque chose de monstrueux.

Tant que la direction des intérêts généraux sera l'apanage d'une classe d'hommes qui se croient propres à gouverner, par le fait d'une capacité spéciale qu'ils regardent comme la plus utile, la plus positive, et qu'ils croient de bonne foi primer toutes les autres, l'admission de savants, d'industriels, d'artistes, dans cette classe et dans les fonctions qu'elle exerce ne pourra produire qu'un ridicule assemblage, et ne sera jamais qu'une opération bâtarde.

Il sera surtout difficile de persuader à la masse, chez qui les gouvernants ont fini par inculquer certaines idées, que des artistes, qui sont des hommes essentiellement *passionnés* de leur nature, puissent utilement siéger parmi les gouvernants qui, par nature aussi, sont essentiellement *raisonnables*. On sait que, dans leur langue, *raison* signifie *pouvoir;* et ils ont une telle horreur de la *passion,* qu'ils redoutent jusqu'à celle du bien public.

Mais si une fois la capacité de gouverner, qui ne répond plus directement à un des besoins de la société, ou, pour parler avec plus d'exactitude, qui ne répond plus qu'à des besoins secondaires, devenait subalterne par sa position, comme elle l'est en réalité, et cédait la direction des intérêts nationaux aux grandes capacités positives sur lesquelles repose l'édifice social, non-seulement il n'y aurait plus anomalie, mais il y aurait *utilité* et *nécessité* dans la participation des artistes, des hommes à imagination, à la conduite des affaires publiques.

C'est ce que sentirait fort bien la masse; elle comprendrait que, puisque les arts, c'est-à-dire les travaux de l'imagination, sont essentiels à son bonheur et à ses jouissances, ceux qui les cultivent sont des hommes positivement utiles et dignes de figurer dans une réunion d'hommes *positifs;* d'un autre côté, ce serait aux artistes à réhabiliter la *passion* en dirigeant leurs travaux vers le but commun : « la plus grande amélioration physique et morale de l'espèce humaine ». La masse comprendrait alors que la raison, c'est le bien public, et non le pouvoir; et elle ne reconnaîtrait rien de plus *raisonnable* que la *passion* marchant vers le bien public

avec toutes les forces dont elle dispose et qu'elle sait mettre en mouvement.

Il importe de relever à la fois les arts dans l'opinion et dans le système social. Il n'appartient qu'à l'esprit jésuitique de les déprécier, de répandre le dédain sur leurs productions et de les juger avec une supériorité méprisante. Les artistes charment et honorent l'humanité ; ils sont une des nécessités morales du corps social, et ils doivent jouer un rôle important dans l'établissement et dans la mise en action du nouveau système, qui est favorable au développement de toutes les facultés positives, qui n'est hostile que pour le désœuvrement, et qui est essentiellement favorable à la royauté, à la religion, aux arts et à l'industrie, en un mot, à tout ce qui est utile aux hommes.

L'INDUSTRIEL.

Je vous arrête ici. L'intérêt bien vif, bien légitime, que je porte à vos idées, et le désir que je ressens à les voir couronnées de succès, me font prévoir, avec trop de sollicitude peut-être, les obstacles que vous pourrez rencontrer, et me font à moi-même un besoin de m'éclairer sur

quelques doutes qui s'opposent à mon entière conviction.

Votre système, dites-vous, est essentiellement favorable à la royauté, à la religion, aux sciences, à l'industrie et aux beaux-arts. Pour ce qui concerne les arts, les sciences et l'industrie, je regarde votre proposition comme évidente. Mais en est-il de même de la religion et de la royauté? Ne s'élevera-t-il pas mille voix qui vous accuseront de porter atteinte à ces deux grandes institutions, de prêcher l'insurrection et la révolte? Ne prêtez-vous pas des armes à la malveillance, qui épie l'occasion de vous accuser, puisque moi-même, qui suis dévoué d'ailleurs à votre doctrine, j'ai besoin que vous me rassuriez à cet égard? Vous direz peut-être que vous reconnaissez là le caractère de l'industrie, toujours timide, toujours craintive. Eh! sans doute nous sommes amis de l'ordre et du repos; nous avons essentiellement besoin de la paix. Vous autres, Messieurs les artistes et les savants, vous bravez facilement les troubles publics: une plume, un pinceau ou un compas sont des objets qui se transportent sans peine, et qui échappent aux tourmentes politiques. Quant à nous, industriels, nous tenons pour ainsi dire au sol ; l'idée seule

du désordre nous effraie ; nos ateliers, nos fabriques, nos maisons de banque prennent racine en quelque sorte, et nous ne pouvons pas dire, comme ce sage de la Grèce, que *nous portons tout avec nous*. Aussi aimons-nous par-dessus tout la royauté et la religion, choses si bonnes en elles-mêmes, et qui, de plus, sont un gage inébranlable de stabilité et de repos. Je vous prie donc de dissiper en moi des doutes qui me sont pénibles, et que votre caractère seul m'aurait dû peut-être empêcher de concevoir. Mais je veux être éclairé sur le point fondamental ; je veux que ma conviction soit sans nuage, et vous excuserez mes craintes.

L'ARTISTE.

Vos craintes sont trop naturelles pour qu'elles puissent m'étonner ; trop honorables pour que je puisse vous les entendre exprimer sans plaisir. Il me sera facile, j'espère, de les combattre victorieusement et d'attacher entièrement à la cause que je soutiens un aussi précieux auxiliaire.

Des principes pacifiques tels que ceux qui sont proclamés par nous ne peuvent conduire à

ce qu'il y a de plus violent, l'insurrection et la révolte.

L'insurrection est désormais presque impossible en France. L'honneur n'en appartient pas au gouvernement qui, dans ces dernières années, a souvent mécontenté les intérêts nationaux : il appartient tout entier à l'influence de l'industrie, des sciences et des beaux-arts, dont les progrès croissants ont entièrement détruit dans la masse l'esprit de turbulence et de désordre, et ont constitué la société d'une manière toute pacifique.

Si quelque chose cependant pouvait entièrement prémunir la société contre la crainte d'insurrections populaires, ce serait la mise en vigueur du système dont nous posons les bases.

Car si la masse se trouvait tout à fait blessée dans ses intérêts matériels, quelles que fussent d'ailleurs ses dispositions pacifiques, elle pourrait recourir à la violence. Le manque absolu de travaux est la seule chose, par exemple, qui, dans la situation présente, pourrait provoquer une insurrection. Le moyen le plus certain de mettre le corps social à l'abri de toute secousse de ce genre, c'est donc d'assurer au peuple du travail.

Or, le but vers lequel nous tendons est de lui assurer à la fois et du travail et de l'instruction, et des jouissances qui soient de nature à développer en lui les sentiments généreux et philanthropiques.

Comment provoque-t-on les insurrections? Comment réussit-on à les produire ? C'est en déterminant les ouvriers à se soustraire à l'obéissance qu'ils professent habituellement pour leurs chefs naturels, c'est-à-dire pour les entrepreneurs de travaux de culture, de fabrication et de commerce ; c'est en leur faisant choisir pour chefs des militaires.

Or, nos principes ont pour objet d'attacher le plus fortement possible les ouvriers aux entrepreneurs des travaux industriels, qui sont, par leur intérêt même, les hommes les plus pacifiques qui existent.

Nous ne laissons donc subsister aucune chance d'insurrection.

Mais il est une insurrection morale que nous fomentons, nous ne nous en défendons pas : nous voulons que tout ce qu'il y a dans la société de sentiments nobles et généreux s'insurge contre la prépondérance du désœuvrement et les envahissements de la nullité.

Notre attachement pour la royauté est sincère, et notre système lui est entièrement favorable, puisqu'il aurait pour résultat immédiat de placer le trône sur des fondements solides, et de lui donner une stabilité plus complète que ne pourraient le faire les baïonnettes européennes.

Loin de reposer sur une base ferme et durable, la royauté sera continuellement en danger tant qu'elle aura pour principal appui la noblesse et le clergé catholique.

Ces deux institutions ne soutiennent plus la royauté ; elles ont perdu toute leur force ; elles pèsent sur la couronne pour qui elles deviennent une charge, et qui seule peut leur communiquer un reste de puissance et d'éclat.

Quand la noblesse formait le pouvoir temporel de la société, quand le clergé catholique en constituait le pouvoir spirituel, la royauté avait raison de s'appuyer sur la noblesse et sur le clergé ; cette association lui était salutaire : elle y trouvait un gage de force et de durée.

Mais actuellement que le pouvoir temporel de la société c'est l'industrie ; que le pouvoir spirituel ce sont les sciences et les beaux-arts, la royauté, dont la mission a toujours été et doit toujours être de diriger ces deux pouvoirs, et de leur

faire prendre le plus grand développement possible, ne doit plus chercher de soutien que dans l'industrie, les sciences et les beaux-arts. Là se trouvent désormais son avenir, sa sécurité, sa vigueur.

Nous voulons donner à la royauté pour appui moral toutes les capacités intellectuelles et positives ; pour appui physique la masse entière de la nation. Nous voudrions bien connaître le présomptueux qui se vanterait d'être plus ami du roi que nous.

Quant à la religion, il est impossible de soutenir que nos idées soient hostiles contre elle, puisque nous tendons à la reconstituer comme puissance morale, et à la ramener à l'unité, sans laquelle elle ne peut exercer qu'une influence locale et secondaire.

La religion est dans les beaux-arts ce qu'est la physiologie dans les sciences : elle a un caractère de généralité qui la place en première ligne. Nous désirons qu'elle devienne positive, pour qu'elle puisse occuper une place honorable parmi les autres capacités intellectuelles. Bien plus, nous la concevons comme l'expression vive et animée de l'intelligence générale.

Nous ne sommes pas spécialement catholi-

ques, mais nous sommes évidemment de la religion chrétienne. Nous sommes chrétiens et meilleurs chrétiens que les catholiques, que les calvinistes, que les luthériens, que les anglicans, que les grecs.

Nous sommes de la religion qui encourage et qui honore le travail.

Nous sommes de la religion qui dit aux hommes : « Aimez-vous et secourez-vous les uns les autres ; plus vous ferez de bien à vos semblables, mieux vous suivrez la loi de Dieu. »

Nous sommes de la religion qui a horreur du sang, de la violence, de l'iniquité et de la ruse : nous voudrions bien connaître les hypocrites qui se proclameraient plus religieux que nous.

LE SAVANT.

Il me semble, en effet, que si l'on vous accuse de mauvaises intentions, il vous est facile de prouver que vos intentions sont pures.

Maintenant que vous avez expliqué très-clairement l'action des beaux-arts dans la société, que vous avez relevé leur importance aux yeux des savants, trop accoutumés, en général, à

l'exemple d'un célèbre légiste[1], à ne considérer que comme un simple amusement, un simple jeu destiné à reposer l'homme de ses fatigues, et que vous avez également abjuré les préjugés des beaux-arts à l'égard des sciences et de l'industrie, il m'appartient à mon tour de préciser plus que vous n'avez pu le faire, toute l'étendue des services que les savants peuvent rendre à la société, par la combinaison générale de leurs efforts pour l'établissement d'un système de bien public.

C'est une chose bien reconnue, que les progrès des sciences ont puissamment contribué à ceux de l'industrie, à ceux de toute la civilisation. Mais ce qui n'a pas été aussi bien observé jus-

1. « Sous le nom d'arts agréables, je désigne ceux qu'on nomme ordinairement *beaux-arts :* la musique, la poésie, lat peinture, la sculpture, l'art dramatique, l'architecture et l'ar des jardins, etc.... Les *jeux* pourraient être compris dans cette classe..... L'utilité, le mérite de tous ces arts est exactement en proportion du plaisir qu'ils donnent, toute autre prééminence qu'on voudrait établir entre eux serait fantastique. Préjugé à part, le jeu d'épingles, à plaisir égal, vaut la poésie; s'il amusait autant, il serait préférable; le jeu d'épingles est à la portée de tout le monde; la poésie ne plaît qu'à un petit nombre d'élus ; le jeu d'épingles est toujours innocent; qui osera donner le même éloge à la poésie?.... » (*Théorie des peines et des récompenses*, par J. Bentham, tome II, pages 257-259.)

qu'à présent, c'est qu'il n'a existé encore entre les sciences et l'industrie que des rapports particuliers, souvent même très-indirects. Or, il semble que les savants sont appelés aujourd'hui à prendre un essor plus élevé, à se constituer dans la société, et à établir des rapports généraux de toute la science avec toute l'industrie; en un mot, l'Académie des sciences doit devenir une institution politique.

Il est vrai que les sciences ont dû leurs plus grands progrès aux méditations solitaires : les savants ont longtemps vécu dans une retraite profonde; étrangers à l'ordre politique, ils se sont crus destinés à un isolement perpétuel dans la société, ne cherchant d'ailleurs de considération morale qu'auprès de leurs pareils, seuls capables d'apprécier l'importance de leurs travaux intellectuels. Rassemblés en académie des sciences pour conférer d'objets scientifiques, enregistrer les progrès des théories, et offrir le tribut de leurs lumières aux différentes branches de l'industrie, les savants ont toujours éloigné de leurs études les considérations politiques; ils se sont strictement renfermés dans le cercle de leurs travaux spéciaux, et ils n'ont même pas encore entrepris de constituer la philosophie gé-

nérale des sciences, destinée à les unir entre elles.

Telle a dû être la marche du pouvoir spirituel positif qui s'élevait pendant le déclin du système théologique, naguère tout-puissant dans la société. Mais cet état de choses doit changer : l'époque est venue où toutes les capacités positives doivent se constituer et combiner leurs efforts dans l'intérêt du bien public. L'Académie des sciences, je le répète, est appelée à devenir une institution politique. Dès lors les savants démontreront une grande vérité philosophique dans l'ordre des sciences, c'est que les travaux de la haute abstraction dans chaque science particulière, considérée par eux jusqu'à ce jour comme les plus importants, doivent maintenant céder la place aux travaux d'ensemble, suffisamment préparés par les travaux particuliers de chaque branche de nos connaissance, ou, en d'autres termes, que les théories particulières sont assez avancées pour qu'il soit infiniment plus nécessaire de combiner la théorie générale des sciences avec la pratique, que de continuer uniquement à les perfectionner séparément.

Certainement les spéculations scientifiques les plus abstraites, les formules les plus inextri-

cables, les plus transcendantes, ont une utilité future qui n'est pas douteuse. On sait assez que les méditations de Platon sur les sections coniques, dont l'utilité pratique était nulle de son temps, ont préparé les découvertes astronomiques de Kepler, survenu deux mille ans plus tard; mais il est également très-vrai que les travaux scientifiques embrassés dans une vue générale présentent une grande division : 1° des travaux distincts dans chaque science, destinés à en perfectionner les théories et les applications particulières; 2° des travaux d'ensemble, ayant pour objet la philosophie des sciences, et leur application générale aux besoins de la société. Or, il est évident que les travaux d'ensemble n'ont point encore été commencés directement par les académies, et qu'ils sont tellement réclamés par l'état actuel de la société, qu'ils seront aujourd'hui bien plus importants que ceux de l'abstraction la plus sublime.

Lorsque les savants, une fois déterminés à combiner leurs efforts pour l'amélioration générale de la société, auront porté leurs vues sur le corps social, ils seront assurément frappés de la grandeur de leur entreprise.

Jetant les yeux sur la situation morale des

peuples, ils sentiront qu'ils doivent s'occuper sur-le-champ de la réforme de l'éducation publique; ils lui donneront des bases analogues à l'état actuel de la civilisation, et à sa tendance toute industrielle, toute pacifique. Ils s'entendront avec les artistes pour unir, dans l'éducation, l'action scientifique à celle des beaux-arts, en sorte que le développement de l'individu destiné à exercer dans la société une action utile soit également complet quant au perfectionnement des idées et quant à celui des sentiments sociaux.

Considérant ensuite l'état physique des peuples, ils résoudront ce beau problème :

1° Quels sont, dans l'état actuel de toutes les connaissances positives de l'homme, les moyens à employer pour porter au plus haut degré, le développement de ses facultés, la production?

2° Quelles sont les applications générales de la mécanique ou même de toutes les sciences, au moyen desquelles la classe la plus nombreuse des producteurs verrait augmenter son aisance et diminuer ses labeurs physiques, le prix de la force musculaire humaine augmenter continuellement dans la proportion des procédés scientifiques?

En un mot, les savants entreprendront une série de travaux directs destinés à perfectionner l'ensemble des arts industriels. Déjà l'industrie commerciale doit à leurs efforts des tables de navigation; l'industrie fabricante et agricole, des procédés chimiques et mécaniques.

Mais, comme je l'ai déjà observé, les rapports des sciences avec la société ayant été particuliers et nullement généraux, ils se sont développés lentement, et l'on doit s'attendre, au contraire, aux progrès les plus rapides lorsque la science et l'industrie auront contracté une alliance directe de corps à corps.

On a vu, dans la Révolution, un grand exemple de la force des sciences combinées pour un but d'utilité générale. Appelés pour perfectionner les moyens de défense lors de l'invasion du territoire français, les savants firent des prodiges. Mais depuis, le but et l'impulsion ayant disparu, les savants sont rentrés dans leur cercle accoutumé, et l'on doit convenir que leur mise en activité pour favoriser l'établissement d'un nouveau système social, industriel et scientifique, rencontrera des obstacles insurmontables, tant que l'action administrative ne sera pas superposée à l'action gouvernementale. Car les savants

sont bien moins en contact avec la masse de la société, que les artistes et les chefs des travaux industriels. Ils sont presque tous dans la dépendance des gouvernements, qui leur donnent les moyens de poursuivre leurs travaux respectifs. Absorbés par de profondes méditations, ils ont moins de penchant et de facilité que les artistes et les industriels à s'occuper de la chose publique. Et c'est seulement lorsque l'opinion publique, passionnée par l'action des beaux-arts pour l'organisation scientifique et industrielle, aura déterminé le triomphe de la capacité administrative, que le corps scientifique prendra sa place dans la société, et commencera ses grands travaux.

En attendant, les industriels qui dirigent dans ses travaux journaliers le peuple, auquel tout se rapporte en dernier lieu, pourront contribuer de la manière la plus efficace au succès d'une entreprise destinée essentiellement à améliorer le sort des producteurs, à placer dans une position plus avantageuse les hommes d'une capacité réelle et d'une utilité positive.

L'INDUSTRIEL.

Je ne doute pas, Messieurs, que la noblesse

de vos idées, que la philanthropie éclairée de vos sentiments ne doive tôt ou tard vous concilier l'estime et l'appui des personnes qui suivent, comme moi, la carrière des travaux industriels. C'est aujourd'hui seulement que j'éprouve cette conviction; vous m'avez, en effet, éclairé sur une foule de points qui restaient obscurs dans mon esprit, vous avez exposé vos principes avec tant de netteté et de bonne foi, que, si je puis juger des impressions d'autrui d'après les miennes, je dois bien augurer du succès futur de vos opinions.

Il ne faut point cependant vous dissimuler les obstacles qui s'opposeront à ce qu'elles soient immédiatement adoptées dans la classe industrielle. Sans doute les individus de cette classe finiront par apprécier vos idées et par en soutenir le développement; sans doute les chefs de l'industrie ont des moyens tout-puissants de favoriser une entreprise faite dans un but d'utilité générale ; mais il faut auparavant que vous parveniez à les soustraire à l'empire des habitudes, à les soulever de leur sphère habituelle, et surtout à leur montrer un avantage positif dans l'exploitation de votre système.

C'est principalement sur les industriels, en-

gagés dans des séries continues de travaux, que s'appesantit le *joug* de la *routine*, cette éternelle ennemie du bien. Ils se familiarisent difficilement avec des idées générales, et surtout sont dans une perpétuelle défiance contre les *théories*, mot qu'ils appliquent aux choses les plus positives, lorsqu'elles sortent de leur point de vue accoutumé. Ils discourent volontiers sur les matières politiques du jour; ils ont acquis de l'indépendance dans ce qu'ils appellent *leurs opinions;* ils luttent contre chaque abus en particulier, mais ils n'osent regarder en face l'ensemble des abus; ils ne s'attachent qu'à des points superficiels, et n'abordent jamais le fond de la question; ils frondent en détail l'administration, mais ils craignent d'arrêter leur esprit sur tout ce système administratif, entaché du vice général de l'ancienne organisation politique. Affranchis d'hier, ils jouissent de leur liberté sous le bon plaisir de leurs anciens maîtres, qui continuent d'exercer à leur égard une grande prépondérance sociale; et c'est là un véritable obstacle à l'établissement d'un ordre de choses directement favorable à la masse des producteurs. Les *gens comme il faut* obtiennent encore auprès d'eux des déférences et une considération

qui prolongent l'existence des débris de la féodalité, et qui prouvent combien ils sont encore éloignés de concevoir leur importance réelle dans la société, et l'immense supériorité d'un industriel, d'un savant ou d'un artiste, sur l'oisif le mieux apanagé. Quand ils entendent dire que la civilisation les appelle à conduire eux-mêmes leurs affaires générales comme ils dirigent leurs affaires particulières, ils s'étonnent, ils traitent de fou celui qui prononce un tel *paradoxe*, ils repoussent loin d'eux une pareille idée. Ils ont été tellement façonnés au joug de l'*administration gouvernementale*, qu'ils se refusent à eux-mêmes la capacité administrative, et moi-même, ce n'est qu'à l'aide de bien longs raisonnements que je suis parvenu à comprendre ce qu'est réellement l'*administration*.

Un homme a paru dans ces derniers temps, qui, le premier, a senti et prouvé l'importance *politique* de l'industrie, qui a franchi le terrain usé des discussions ordinaires et qui s'est placé à un point de vue assez élevé pour apercevoir toutes les relations du corps social, pour en étudier l'organisation à ses différentes époques, pour en découvrir les besoins présents et en proclamer l'état futur. Qu'est-il arrivé? Ce philosophe n'est

pas encore compris, et il passe auprès de certains esprits superficiels pour un *cerveau dérangé*[1]; quelques industriels, il est vrai, ont apprécié ses bonnes intentions, et ont paru sentir le prix de sa doctrine et de ses travaux; d'autres, en plus petit nombre, commencent enfin à se passionner pour des idées dont le progrès des lumières et les besoins du temps préparent de jour en jour le développement et le succès avec une étonnante rapidité. Toujours est-il que sa philosophie, qui était de nature à devenir promptement populaire, n'est encore connue que de quelques esprits, et n'a qu'un nombre très-limité de partisans. La seule trace que sa doctrine ait laissée dans la nation, c'est l'emploi fréquent du mot *industriel*, mot créé par lui pour rendre une idée nouvelle, et que ses écrits ont décidément popularisé.

Cependant il faut tout dire, et, après avoir exposé franchement les torts inévitables et invo-

1. Galilée écrivait à Képler, en 1597, « qu'il craignait le « sort de leur maître commun, Copernic, qui, en s'acqué- « rant une renommée immortelle dans l'esprit d'un petit « nombre de lecteurs intelligents, s'était rendu ridicule aux « yeux des sots, qui partout composent le grand nombre. » (*Histoire de l'astronomie moderne*, par Delambre; discours préliminaire, page 28.)

lontaires de l'industrie à l'égard de M. Saint-Simon, ne dissimulons pas ceux du philosophe. Il ne s'est adressé principalement qu'aux industriels, secondairement aux savants et aux artistes. Il a voulu faire entrer directement le corps industriel en activité politique. Cette tentative était impraticable, et elle le demeurera tant que l'opinion publique n'aura pas été fortement influencée par les travaux des sciences et des beaux-arts. Il a aussi poussé trop loin l'investigation des rapports établis entre les industriels marquants et les *non producteurs*. Il a choqué des amours propres, jaloux de juger par eux-mêmes de la convenance de leurs relations; et d'ailleurs, il aurait dû voir que les industriels, dont les plus grands bénéfices résultent aujourd'ui de leurs opérations avec les gouvernements, sont intéressés à ménager jusqu'à un certain point les hommes qui leur sont encore utiles pour leurs affaires particulières et personnelles.

C'est en évitant de pareilles fautes, c'est en suivant une marche plus naturelle et plus sage, que vous pouvez espérer de voir vos idées exercer sur les industriels une rapide et puissante influence; pour les soustraire au joug de leurs

habitudes, pour les lancer dans une direction nouvelle, il faut mettre en œuvre d'abord les hommes à imagination et les savants; car ce n'est qu'à la science et aux beaux-arts qu'il appartient de former et de développer une opinion nouvelle en politique, pour décider l'industrie par la perspective que le nouveau système peut être immédiatement favorable à ses intérêts pécuniaires, et offrir une matière utile à ses combinaisons commerciales. Car un fait qu'il faut avouer sans détour (puisque, loin d'être humiliant, il n'a rien que d'honorable), c'est que la passion dominante des industriels, c'est l'amour de l'argent, ou autrement, du travail productif.

Ils soutiendront donc largement les travaux philosphiques du XIXe siècle, lorsque, d'une part, ils y trouveront un avantage matériel et un intérêt positif. Ce résultat est infaillible, quand l'opinion publique aura été suffisamment développée. Alors non-seulement les industriels désireront vivement l'établissement du nouveau système, mais encore les banquiers y trouveront l'occasion d'une opération financière plus fructueuse qu'aucune de celles qu'ils ont effectuées jusqu'à ce jour. Les emprunts publics ne sont devenus possibles que lorsque l'opinion publique

a conçu assez clairement quelle en était la nature, et quelles chances de succès elles pouvaient offrir. Il en est de même de la grande opération financière dont nous parlons ; il serait inutile de l'exposer aujourd'hui avec détail, il serait absurde de la tenter. Mais lorsque le temps de la commencer sera venu, lorsqu'en un mot il sera possible d'escompter l'avenir politique des peuples comme on escompte aujourd'hui celui des gouvernements, on sera étonné de la rapidité avec laquelle le nouveau système s'établira dans toute l'Europe industrielle. Les moyens des banquiers sont immenses ; ils sont fort au-dessus de ce qu'ils imaginent, et de ce qu'ils imagineront, tant que leur vue sera bornée par des considérations générales, devenues fausses dans leur application, et dont la force de l'opinion publique peut seule les débarasser complétement. Ainsi, que les savants et les artistes se rassurent si leurs premiers efforts sont pénibles et si le corps industriel qui doit retirer les plus grands avantages de la nouvelle doctrine ne leur prête d'abord qu'un médiocre appui. Soyez sûrs que les industriels, dès que nos travaux auront retenti jusqu'à eux, vous apporteront une franche et entière coopération. En attendant, nous nous efforcerons

d'engager ceux d'entre eux qui apprécient déjà l'importance de la doctrine dont nous sommes les disciples, à s'entendre définitivement pour former un centre d'*opinions industrielles* vers lequel nos travaux puissent faire converger toutes celles des opinions actuelles répandues dans la société, qui ne sont pas incompatibles avec les bases de notre système.

L'ARTISTE.

Nous sommes parvenus, Messieurs, à un exposé clair et précis de notre position et de nos devoirs. Nous avons puisé à un foyer commun une philosophie nouvelle; nous éprouvons le besoin de la développer, de la répandre, et de contribuer, chacun selon nos facultés et selon nos moyens, au succès d'application dont nous la croyons susceptible.

Je vous propose de publier d'abord un premier volume de nos travaux. Nous compléterons plus tard, par un second volume, l'exposition des points les plus généraux de notre doctrine.

Il se peut que cette publication n'obtienne actuellement aucune espèce de succès, et ne produise point de sensation.

Nous ne serions point étonnés de cet échec : loin d'en chercher la cause ailleurs qu'en nous-mêmes, nous penserions alors que nous avons mal compris l'esprit de notre époque, et que peut-être notre livre sera apprécié plus tard : loin de nous laisser décourager, nous poursuivrions nos travaux dans le silence avec plus de zèle que jamais, et nous chercherions à exposer d'une manière plus conforme au goût du temps des principes philosophiques auxquels rien ne pourra nous faire renoncer, parce que nous sommes dans la conviction intime qu'ils sont vrais et salutaires.

Si, au contraire, notre ouvrage, empreint de bonne foi, de franchise et d'amour du bien public, excitait, à ces titres, l'intérêt et l'approbation; si nous nous sentions soutenus par l'opinion, et compris par un certain nombre d'esprits impartiaux; si l'on disait que nous sommes des gens à intentions honnêtes, qui, voyant la société en souffrance, ont découvert où était le mal, et montré où était le remède; si, en un mot, nous produisions ce mouvement rapide d'adhésions qui accueille les grandes vérités quand elles sont dites à propos, voici la marche que nous pourrions suivre alors :

Pour le développement littéraire et philosophique de notre doctrine, pour son application à tous les événements du jour, nous publierions un journal.

Depuis que la révolution, longtemps comprimée par le despotisme militaire, a repris sa marche morale, c'est-à dire depuis la Restauration, deux journaux ont paru, exprimant chacun une opinion politique très-prononcée et très-distincte, la *Minerve* et le *Conservateur*.

A l'époque où se publiaient ces deux feuilles, la nation était évidemment partagée entre les deux partis dont chacune était l'interprète et l'organe.

Les écrivains de la *Minerve* défendaient la cause et les intérêts de la révolution, mais ils commettaient la grave erreur de n'en point séparer Bonaparte. Ils avaient à la fois pour lecteurs et pour partisans toutes les personnes attachées à la dynastie de cet empereur, tous les républicains, anciens ou nouveaux, et un grand nombre d'hommes qui croyaient les principes de la révolution compatibles avec le règne des Bourbons. En un mot, la *Minerve* représentait alors l'opinion, sauf ses diverses nuances, de la majorité des Français.

Les écrivains du *Conservateur* étaient franchement et ouvertement attachés aux principes féodaux et théologiques : c'étaient les hommes du passé; ils voulaient l'ancien régime pur; ils faisaient à la révolution une guerre à mort; ils soutenaient, avec chaleur et avec talent, que la France devait regarder cette tumultueuse époque comme l'opprobre de ses annales, en effacer jusqu'à la dernière empreinte, se refaire ce qu'elle était, et reculer d'un demi-siècle comme s'il ne s'était rien passé! Ces écrivains avaient pour partisans une partie du clergé, de la noblesse, et un assez grand nombre de roturiers, dont la révolution avait froissé les intérêts, troublé le bonheur domestique, et qui n'étaient point revenus de l'effroi qu'elle leur avait inspiré. Ces diverses classes de lecteurs constituaient l'extrême minorité de la nation.

La *Minerve* et le *Conservateur*, quoique défendant des opinions contraires, avaient cependant cela de commun qu'elles puisaient toutes deux leurs armes dans les principes du régime *gouvernemental*. Ces deux feuilles ont depuis longtemps cessé de paraître, bien moins parce que l'autorité a pu mettre obstacle à leur publication, que parce que les opinions que toutes

deux représentaient se sont peu à peu modifiées, ou ont complétement disparu.

En effet, personne ne rêve plus aujourd'hui la dynastie de Bonaparte ou la République ; et, d'autre part, l'idée de rétablir l'ancien régime dans son intégrité n'existe plus que dans quelques têtes frappées de vertige ou de folie. Quant à la Révolution, on n'en craint pas plus le retour qu'on ne songe à en ramener les désordres ; on la regarde comme une époque de crise nécessaire ; elle n'est plus, dans ses détails, qu'un objet de curiosité et de sensations ; dans son ensemble, elle ne produit actuellement que l'idée de grands résultats matériels et moraux qui ne sont guère plus contestés, et le sentiment positif qu'elle a dû servir de transition à l'établissement d'un nouveau système social.

Tant que le nouveau système ne sera point présenté, l'opinion publique restera, pour ainsi dire, en expectative et dans une sorte d'abdication opposante. Nous entendons dire que le nouveau prince qui nous gouverne a opéré la fusion des partis, et que, grâce à lui, il n'y a plus en France qu'une opinion. On exagère, ou l'on ne voit pas bien les choses. Depuis longtemps les partis se mouraient en France, le

nouveau prince n'en a pas opéré la fusion, mais peut-être en a-t-il hâté l'extinction totale inévitable. Ses manières franches et aimables, son règne tout extérieur, ont paru montrer à tous la royauté telle que la civilisation devait la faire; mais ce n'est là qu'un des éléments de l'organisation sociale, et on attend le reste. Au lieu de prétendre qu'il n'y a plus en France qu'une opinion, il serait plus juste de dire qu'il n'y a plus d'opinion en France. Charles X, malgré sa juste popularité, ne peut en constituer une à lui seul; il a fait place nette, et rien de plus. Il serait donc possible de faire succéder au *Conservateur* et à la *Minerve,* journaux morts avec les opinions qu'ils représentaient, un journal nouveau, capable de réunir tous les éléments de l'esprit public et de le reconstituer selon les besoins moraux de notre époque.

C'est ce que nous tâcherons de faire si nos premiers travaux sont accueillis avec intérêt, et nous ne bornerons pas encore là notre tâche.

C'est au moyen d'une encyclopédie que les Français sont parvenus à renverser le système théologique et féodal; ce sera au moyen d'une encyclopédie que les Européens parviendront à établir le système scientifique et industriel.

La société peut trouver dans ses longues erreurs, dans ses crises et dans ses agitations passées, assez de matériaux pour faire enfin le résumé complet de ses devoirs et de ses besoins.

Nous tenterons donc de réunir les principaux savants et artistes de France et d'Angleterre pour exécuter une encyclopédie du XIXe siècle.

Dès ce moment nous appelons à nous tous les hommes qui ont l'amour du bien, le désir de coopérer à une grande action morale, et cette bonne foi qui est la vertu de l'indépendance. Nous sommes bien faibles, sans doute, si nous ne considérons que notre nombre; nous avons moins de lumières que de zèle, moins de talent que de dévouement; mais, ce qui nous soutient, c'est la conviction que nous sommes associés pour le but le plus noble, le plus grand que la volonté humaine se soit proposé jamais: c'est l'espoir que tous les esprits généreux embrasseront notre cause, se joindront à nos travaux, et que nous serons aidés par tous les talents, auxquels nous montrons un digne emploi de leurs forces. Puissent, enfin, les sciences, les arts et l'industrie, cette grande trinité, former un indissoluble faisceau, et produire, par leur

union, ce bien-être complet auquel la société a le droit de prétendre, puisqu'elle en possède tous les éléments !

Paris. — Impr. Paul Dupont, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.—1878 T.5

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PRÉCÉDÉES DE DEUX NOTICES HISTORIQUES

XLe VOLUME

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

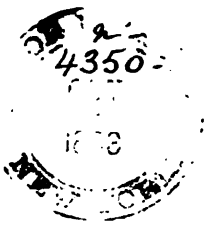
POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

ONZIÈME VOLUME

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876

Tous droits réservés


4350

MÉMOIRE

SUR LA

SCIENCE DE L'HOMME

PAR

HENRI SAINT-SIMON

AVERTISSEMENT

Ces mémoires n'ont pas été écrits dans le but d'une publicité immédiate. Saint-Simon expose lui-même, dans sa préface, les motifs de haute moralité qui l'avaient déterminé à confier des copies manuscrites de ses travaux aux savants les plus compétents, afin de les consulter et de réclamer le concours de leurs lumières, avant de s'adresser au public.

Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que notre Maître usait de cette sage et religieuse réserve. Aujourd'hui ses idées, longuement élaborées et progressivement publiées par lui, ont subi une nouvelle élaboration dans l'École qui les a largement propagées ; à chaque élaboration, elles revêtaient des formes de plus en plus clai-

res et précises; et, d'un autre côté, leur propagation rapide les dépouillait peu à peu, aux yeux du monde, du caractère de nouveauté, d'étrangeté qui avait effrayé à leur première apparition.

En effet, parallèlement à ce développement de la conception de Saint-Simon et à l'active propagande de son École, la Société revisait elle-même toutes les croyances et toutes les institutions défaillantes du passé, et en même temps elle essayait, elle réalisait même partiellement quelques-unes de ces nouveautés annoncées par Saint-Simon et préparées par ses principaux élèves.

Nous croyons donc que le moment est venu où la publicité donnée à ces travaux de notre Maître doit être d'une haute utilité. En les publiant, nous nous faisons un devoir de ne rien ajouter au texte, tout en déclarant, conformément à notre foi au progrès, que ce respect n'implique pas de notre part une adhésion absolue et aveugle à toutes les idées exprimées dans ces premières et intimes révélations de l'homme de génie. Ses travaux ont été et sont toujours pour nous le germe que nous avons mission de cultiver, de développer et même d'émonder, en un mot d'améliorer.

En conséquence, nous nous sommes permis quelques légères suppressions qui, nous le croyons fermement, auraient été effectuées par Saint-Simon, s'il avait publié lui-même ces prodigieux manuscrits.

P. ENFANTIN.

PRÉFACE

Le pas le plus utile dans les sciences est toujours celui qui suit immédiatement les derniers qui ont été faits.

L'entreprise scientifique qui contribue le plus aux progrès des lumières est toujours celle que les travaux les plus récents des hommes de génie ont préparée ; car les idées les plus justes, lorsqu'elles se trouvent trop en avant de l'état des lumières, ne sont presque d'aucune utilité ; on les oublie avant qu'on soit en état d'en faire d'importantes applications. Il est prouvé que Pythagore a enseigné que le soleil était au centre du monde ; il paraît certain que plusieurs philosophes grecs ont soupçonné l'existence de la gravitation et qu'ils ont même énoncé ce prin-

cipe à leurs élèves. Je demande quels avantages les anciens ont tirés de ces deux idées qui servent de base à notre système astronomique. Ptolémée n'en a pas moins placé la terre au centre du monde ; Copernic n'en a pas moins été obligé de découvrir et de démontrer la véritable situation du soleil ; Képler n'en a pas moins été inventeur de ses belles lois ; enfin Newton n'a pas eu moins de mérite à les résumer et à les lier par sa profonde conception de la gravitation.

Animé du désir de faire la chose la plus utile pour le progrès de la *science de l'homme,* et convaincu de la justesse du principe que je viens de poser, j'ai commencé par examiner avec la plus scrupuleuse attention dans quelle situation se trouvait cette science. Voici quel a été le résultat de mon examen :

Les quatre ouvrages les plus marquants, relativement à cette science, m'ont paru être ceux de Vicq-d'Azyr, de Cabanis, de Bichat et de Condorcet. En comparant les ouvrages de ces quatre auteurs avec ceux de leurs devanciers, j'ai trouvé :

1° Que ces auteurs avaient fait faire un pas bien important à la science, en la traitant par la méthode employée dans les autres sciences d'ob-

servation, c'est-à-dire en basant leurs raisonnements sur des faits observés et discutés, au lieu de suivre la marche adoptée pour les sciences conjecturales, où on rapporte tous les faits à un raisonnement;

2° Que toutes les questions importantes, relatives à cette science, avaient été traitées par l'un ou l'autre de ces quatre auteurs.

Et j'ai conclu de cet examen que le pas le plus important à faire pour la science de l'homme, que celui qui suivrait immédiatement ceux faits par Vicq-d'Azyr, Cabanis, Bichat et Condorcet, était de traiter cette science dans un seul et même ouvrage, en complétant les matériaux que ces quatre grands hommes nous avaient laissés. Tel est l'objet que je me suis proposé dans le présent mémoire, qui sera divisé en deux parties, chacune desquelles sera partagée en deux sections.

La première partie traitera de l'individu-homme, et la seconde, de l'espèce humaine.

La première section de la première partie sera un résumé physiologique, la seconde, un résumé psychologique.

La première section de la seconde partie contiendra une esquisse de l'histoire des progrès

de l'esprit humain, depuis son point de départ jusqu'à ce jour. Dans la seconde, je présenterai un aperçu sur la marche que suivra l'esprit humain après la génération actuelle.

Je donnerai à la première partie le titre d'examen des ouvrages de Vicq-d'Azyr, et à la seconde celui d'examen du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain,* par Condorcet. Je discuterai dans la première les idées de Vicq-d'Azyr, et dans la seconde, celles de Condorcet. Par la discussion, je rejetterai certaines idées émises par ces auteurs, j'en admettrai d'autres, et je compléterai celles que j'aurai admises, de manière à en former un tout systématiquement organisé.

Je préviens le lecteur que je reviendrai souvent sur les mêmes idées ; que je réexaminerai des principes déjà admis après discussion, en les considérant sous de nouveaux points de vue. C'est par de fréquents retours sur ses pensées qu'on parvient à les analyser complétement, qu'on se familiarise avec elles et qu'on leur donne une assiette solide. Je sais que cette manière de composer rend pénible la lecture d'un travail, et par conséquent peu agréable ; qu'elle doit déplaire à la majeure partie des lecteurs ; peu

m'importe, puisque ce n'est pas pour elle que j'écris et que la gloire littéraire n'est pas l'objet de mon ambition. J'ai appris à penser laborieusement : tel a été pour moi le résultat de mes longs travaux, et je récuse le jugement de ceux pour qui l'exercice de la pensée est devenu d'autant plus facile qu'ils ont avancé davantage dans la carrière de la vie. Ces hommes ne s'occupent que de futilités, et leurs travaux contribuent plutôt à abâtardir l'esprit humain qu'à lui faire faire des progrès.

Dans le siècle dernier, on s'est occupé de mettre les questions les plus abstraites à la portée de *tout le monde*, de les soumettre au jugement de *tout le monde*. Cette manière de faire était très-bonne pour amener une RÉVOLUTION, ce qui était le but que les savants se proposaient. Mais aujourd'hui, le seul objet que puisse se proposer un penseur, est de travailler à la RÉORGANISATION du système de *morale*, du système *religieux*, du système *politique*, en un mot, du système des IDÉES, sous quelque face qu'on les envisage. L'ancienne manière de procéder doit donc être abandonnée. Les personnes qui ont fait une étude particulière de ces grandes questions sont les seules qui puissent, sans inconvénient pour

l'ordre général, et au contraire, à son avantage, les examiner et les discuter. Pour agir conséquemment à cette manière de voir, je ne ferai pas imprimer mon travail.

Le travail que j'ai conçu ne se borne point au présent mémoire, il doit se composer de quatre mémoires, ayant pour titres : *Mémoire sur la science de l'homme ; Mémoire sur la philosophie ; Mémoire sur la réorganisation du clergé ;* et *Mémoire sur les réorganisations nationales des différents peuples.* Je suis poussé à l'exécution de ce plan de travail bien plus par la conviction du besoin que la société en a, que par le sentiment de ma capacité pour fournir une carrière aussi longue et aussi difficile. Je déclare en y entrant que je suis prêt à quitter la direction de l'entreprise, que mon plus grand désir est de voir une personne plus capable que moi s'en charger, et que je deviendrai dès ce moment pour elle un collaborateur qu'elle emploiera comme elle le jugera à propos. En attendant l'heureux jour où je me trouverai débarrassé de cette tâche (infiniment au-dessus de mes forces), voici la marche que je suivrai pour la remplir le moins mal qu'il me sera possible.

Je fais observer au lecteur que je dois, pour

le moment, me regarder comme chef de l'entreprise et faire ma combinaison comme si je devais en diriger toute l'exécution.

Je prends douze ans, à partir du 1er janvier 1813[1], pour l'exécution (c'est depuis cette époque, en effet, que j'y travaille). Mon mémoire sur la science de l'homme sera présenté aux sociétés savantes de l'Europe le 1er janvier 1816; celui sur la philosophie, le 1er janvier 1819; celui sur la réorganisation du clergé, le 1er janvier 1822; et celui sur les réorganisations nationales des différent peuples, le 1er janvier 1825.

La 1re section de mon mémoire sur la science de l'homme est terminée; j'en ferai faire plusieurs copies à mi-marge, et les remettrai aux personnes les plus capables de juger un travail de cette nature. Je les prierai de m'aider de leurs conseils, en plaçant en marge leurs observations. Je leur remettrai copie de la seconde section quand elle sera terminée, en recevant d'eux leurs observations écrites sur la première. Je continuerai de cette manière à soumettre mon travail, partie par partie, à la critique des penseurs instruits, ayant assez de chaleur d'âme

1. Saint-Simon est mort le 19 mai 1825. E. P.

pour s'occuper d'une manière suivie de l'intérêt général et des moyens de terminer la crise dans laquelle la masse entière de la population européenne se trouve engagée. Cette première émission doit être considérée comme un essai. Si l'on m'encourage à continuer, je rédigerai alors ma préface générale, dont voici quel serait le début:

PRÉFACE GÉNÉRALE.

Après m'être mis, autant qu'il m'a été possible, au courant des connaissances acquises, je me suis fait la question suivante :

Quel est le travail dont le résultat serait le plus utile aux progrès de la science et à l'amélioration du sort de l'espèce humaine?

EXAMEN DE CETTE QUESTION.

Toutes les choses qui sont arrivées, toutes celles qui arriveront, forment une seule et même série dont les premiers termes constituent le passé, dont les derniers composent l'avenir. Ainsi l'étude de la marche suivie jusqu'à ce jour par l'esprit humain nous dévoilera les pas utiles

qui lui restent à faire dans la carrière scientifique et dans la route du bonheur. Mais il serait inconvenant de remonter dans cet examen jusqu'au point de départ ; ce n'est pas ici que le lecteur doit trouver l'histoire entière des progrès de l'intelligence humaine. Cette manière de faire intervertirait l'ordre naturel des choses ; ce serait placer l'ouvrage dans la préface, qui ne doit contenir qu'un aperçu très-succinct de l'ouvrage. Je me bornerai donc pour le moment à examiner la dernière tranche du passé. Je ne remonterai pas plus haut que le xve siècle, et si je parle du grand passé, ce que j'en dirai se bornera à une récapitulation extrêmement rapide.

Au xve siècle, l'enseignement public était presque entièrement théologien. Depuis la réforme de Luther jusqu'à la brillante époque du siècle de Louis XIV, l'étude des auteurs profanes, grecs et latins, s'est introduite par degrés dans l'instruction publique, et cette étude, qui a continuellement pris de l'extension aux dépens de la théologie, est devenue exclusive, de manière que la science dite sacrée a été reléguée dans des écoles spéciales, auxquelles on a donné le nom de séminaires, et qui n'ont été fréquentées que

par ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Sous le règne de Louis XV, les sciences physiques et mathématiques ont commencé à faire partie de l'instruction publique; sous le règne de Louis XVI, elles y ont joué un rôle important; enfin les choses sont arrivées au point qu'elles forment aujourd'hui la partie essentielle de l'enseignement. L'étude de la littérature n'est plus considérée que comme un objet d'agrément. Telle est la différence à cet égard entre l'ancien ordre de choses et le nouveau, entre celui qui existait il y a cinquante ans, quarante ans, trente ans même, et celui actuel, que pour s'informer, à ces époques encore bien rapprochées de nous, si une personne avait reçu une éducation distinguée, on demandait : Possède-t-elle bien ses auteurs grecs et latins ? et qu'on demande aujourd'hui : Est-elle forte en mathématiques ? est-elle au courant des connaissances acquises en physique, en chimie, en histoire naturelle, en un mot dans les sciences positives et dans celles d'observation ?

En se rappelant les notions générales que tous les hommes instruits ont reçues dans leur éducation, sur la marche que l'esprit humain a suivie depuis l'origine de son développement, en

réfléchissant d'une manière particulière sur la marche qu'il suit depuis le xve siècle, on voit :

1° Que sa tendance, depuis cette époque, est de baser tous ses raisonnements sur des faits observés et discutés ; que déjà, il a réorganisé sur cette base positive l'astronomie, la physique, la chimie ; et que ces sciences font aujourd'hui partie de l'instruction publique, qu'elles en forment la base. On conclut de là nécessairement que la physiologie, dont la science de l'homme fait partie, sera traitée par la méthode adoptée pour les autres sciences physiques, et qu'elle sera introduite dans l'instruction publique quand elle aura été rendue *positive*.

2° On voit que les sciences particulières sont les éléments de la science générale ; que la science générale, c'est-à-dire la philosophie, a dû être conjecturale, tant que les sciences particulières l'ont été ; qu'elle a dû être mi-conjecturale et positive, quand une partie des sciences particulières est devenue positive, pendant que l'autre était encore conjecturale ; et qu'elle sera tout à fait positive quand toutes les sciences particulières le seront. Ce qui arrivera à l'époque où la physiologie et la psychologie seront basées sur des faits observés et discutés ; car il n'existe pas

de phénomène qui ne soit astronomique, chimique, physiologique ou psychologique. On a donc conscience d'une époque à laquelle la philosophie qui sera enseignée dans les écoles sera *positive*.

3° On voit que les systèmes de religion, de politique générale, de morale, d'instruction publique, ne sont autre chose que des applications du système des idées, ou, si on préfère, que c'est le système de la pensée, considéré sous différentes faces. Ainsi, il est évident qu'après la confection du nouveau système scientifique, il y aura réorganisation des systèmes de religion, de politique générale, de morale, d'instruction publique, et que, par conséquent, le clergé sera réorganisé.

4° On voit que les organisations nationales sont des applications particulières des idées générales sur l'ordre social, et que la réorganisation du système général de la politique européenne amènera à sa suite les réorganisations nationales des différents peuples qui, par leur réunion politique, forment cette grande société.

Dans son résumé le plus succinct, voici la conception dont mon ouvrage sera le développement :

Tous les travaux de l'esprit humain, jusqu'à

l'époque où il a commencé à baser ses raisonnements sur des faits observés et discutés, doivent être considérés comme des travaux préliminaires ;

La science générale ne pourra être une science positive qu'à l'époque où les sciences particulières seront basées sur des observations ;

La politique générale, qui comprend le système religieux et l'organisation du clergé, ne sera une science positive qu'à l'époque où la philosophie sera devenue dans toutes ses parties une science d'observation ; car la politique générale est une application de la science générale ;

Les politiques nationales se perfectionneront nécessairement quand les institutions de politique générale seront améliorées.

Pour prouver la justesse de cette conception, pour faire voir que le travail le plus utile qui puisse être fait consiste en quatre mémoires, dont le premier organise la science de l'homme d'une manière positive, dont le second donne une base solide à la philosophie, dont le troisième contient un plan de réorganisation du clergé, dont le quatrième traite la question de la réorganisation des constitutions nationales, il est nécessaire d'examiner avec quelques détails ce qui

s'est passé depuis le commencement du xve siècle ; c'est ce que je vais faire.

Pour dégrossir la question, je vais examiner les changements que le corps scientifique a éprouvés. Je considérerai successivement son organisation actuelle, celle qu'il avait au xve siècle, et celle qu'il a eue à l'époque intermédiaire la plus marquante.

Le corps scientifique est divisé aujourd'hui en deux parties bien distinctes, ou plutôt, il existe deux corps scientifiques ; les travaux de chacun d'eux embrassent la totalité du système de nos connaissances ; et cependant, leurs occupations sont essentiellement différentes. L'un a pour objet l'enseignement des connaissances acquises, c'est l'université ; l'autre travaille à compléter le système scientifique, c'est l'Institut. Il est essentiel de remarquer que le clergé, qui est chargé du perfectionnement et de l'enseignement de l'ancien système scientifique, forme aujourd'hui une classe tout à fait distincte de celle des lettrés qui s'occupent du nouveau système scientifique, à l'étude duquel la jeunesse est exclusivement occupée dans les principales écoles.

Cette organisation de l'atelier scientifique est bien différente de celle qui existait au xve siècle,

elle lui est bien supérieure ; il n'existait pas, à cette époque, d'autre corps scientifique que l'Université. Alors, comme aujourd'hui, ses occupations avaient pour unique objet l'enseignement public, de manière qu'à cette époque aucun corps n'était chargé du perfectionnement du système des connaissances humaines, etc., etc.

Je reviens au mémoire dont ceci est la préface.

Mes idées sur la science de l'homme seront basées sur les ouvrages de Vicq-d'Azyr, de Bichat, de Condorcet et de Cabanis, ou plutôt, je m'attacherai dans ce mémoire à lier, combiner, organiser, compléter les idées produites par Vicq-d'Azyr, Bichat, Cabanis et Condorcet, de manière à en former un tout systématique.

Cabanis et Bichat ont certainement traité l'un et l'autre des questions du plus haut degré d'intérêt; mais comme cependant ils n'ont agité l'un et l'autre, ou plutôt chacun d'eux, qu'une question particulière relativement à la science de l'homme, je n'ai pas cru devoir consacrer une des divisions de ce mémoire à l'examen de leurs idées, je les ai considérées comme des appendices de celles de Vicq-d'Azyr.

Ce mémoire sera, ainsi que je l'ai dit plus haut, divisé en deux parties : dans la première,

j'examinerai les idées de Vicq-d'Azyr, et dans la seconde, celles de Condorcet. Ces examens auront deux caractères bien différents : je critiquerai peu Vicq-d'Azyr, parce que ses idées de détail m'ont paru en général très-justes, je m'occuperai seulement de les coordonner et de les compléter, de manière à en former les séries les plus étendues qu'il me sera possible. Je suivrai une marche absolument différente à l'égard de Condorcet. Je le critiquerai beaucoup, attendu que toutes ses idées de détail me paraissent mauvaises, et je referai son ouvrage, dont la conception est de la plus admirable justesse et de la plus sublime élévation. Il se trouvera, comme on voit, que dans la première partie, je traiterai de la science de l'homme relativement à la connaissance de *l'individu,* et dans la seconde relativement à celle de *l'espèce.* Je parlerai cependant de l'espèce dans la première et de l'individu dans la seconde, mais ce ne sera qu'accessoirement.

Dans toutes les parties de mon travail, je m'occuperai d'établir des *séries de faits,* persuadé que c'est la seule partie solide de nos connaissances.

Je préviens le lecteur qu'il y aura des choses, dans le mode de rédaction que j'ai adopté, qui

lui paraîtront extraordinaires, qui le choqueront même au prime-abord. Par exemple, quand il verra Vicq-d'Azyr parler du Sauvage de l'Aveyron, dont il ne peut pas avoir eu connaissance, il me blâmera certainement; voici ma justification : il m'a paru, comme je viens de le dire, que le point le plus important dans un travail scientifique était d'établir les séries de faits et de raisonnements les plus étendues possible. Vicq-d'Azyr ayant effectivement posé les premiers termes de la série, j'ai cru que la série entière devait porter son nom dans l'occasion dont je parle. J'ai cru que je ne devais pas introduire là, changement de l'orateur, là, division entre le passé et l'avenir scientifique de ce savant. Je développerai mes idées à cet égard dans le cours de ce mémoire. Elles seront d'une compréhension plus facile à la place où je les mettrai. Pour ce moment, je me bornerai à prier le lecteur, lorsqu'il en sera au passage en question, de suspendre son jugement. Quelques pages plus bas, je lui soumettrai les raisons qui m'ont engagé à faire de cette manière.

Je terminerai cette préface : 1° en énonçant clairement les conditions auxquelles je donnerai mon manuscrit, au fur et à mesure de la confec-

tion de ses différentes parties ; 2° en parlant de trois personnes desquelles me viennent une grande partie des idées que je produirai pendant le cours de la longue carrière que j'entreprends.

Les personnes auxquelles je communiquerai mon travail et qui désireront en prendre copie, en seront maîtresses aux conditions suivantes :

1° La copie qu'elles prendront sera assez diligemment faite pour qu'elles me rendent mon manuscrit un mois au plus tard après que je le leur aurai remis ;

2° Elles s'engageront vis-à-vis de moi à ne communiquer mon travail à personne sans mon consentement donné par écrit ;

3° Elles s'engageront à m'aider de leurs conseils, en plaçant leurs observations sur le verso des pages que j'ai laissé blanc à l'effet de les recevoir ;

4° Elles s'engageront à me remettre la copie qu'elles auront prise, ainsi marginée, le 1er septembre 1814.

Et moi, je m'engage envers elles : 1° à leur donner, au 1er septembre 1814, la fin de ce premier mémoire sur la science de l'homme, en échange de la copie marginée qu'elles me rendront ; 2° à leur remettre, au 1er janvier 1816,

une copie de ce mémoire, tel que je le présenterai à cette époque aux sociétés savantes.

Je passe à ce que j'ai annoncé que je dirais des personnes qui ont le plus contribué à me faire acquérir des idées dont mon travail sera le développement. Trois personnes ont, plus qu'aucune autre, contribué à me faire acquérir les idées que je produirai et développerai dans le cours du travail que j'ai entrepris. Ces personnes sont MM. Burdin, Bougon et Œlsner. Je vais parler de chacun d'eux séparément, et préciser l'opinion qu'on doit avoir des obligations que j'ai à chacun d'eux.

M. BURDIN.

C'est le docteur Burdin qui m'a fait connaître l'importance de la physiologie. Voici à peu près le langage qu'il m'a tenu :

Toutes les sciences ont commencé par être conjecturales ; le grand ordre des choses les a appelées toutes à devenir positives. L'astronomie a commencé par être de l'astrologie ; la chimie n'était à son origine que de l'alchimie ; la physiologie qui, pendant longtemps, a nagé dans le

charlatanisme, se base aujourd'hui sur des faits observés et discutés ; la psychologie commence à se baser sur la physiologie et à se débarrasser des préjugés religieux sur lesquels elle était fondée.

Les sciences ont commencé par être conjecturales, parce qu'à l'origine des travaux scientifiques il n'y avait encore que peu d'observations faites, que le petit nombre de celles qui avaient été faites n'avaient pas eu le temps d'être examinées, discutées, vérifiées par une longue expérience, et que ce n'étaient que des faits présumés, des conjectures. Elles ont dû, elles doivent devenir positives, parce que l'expérience journellement acquise par l'esprit humain lui fait acquérir la connaissance de nouveaux faits, et rectifier celle plus anciennement acquise de certains faits qui avaient été observés d'abord, mais à une époque où l'on n'était pas encore en état de les analyser. L'astronomie étant la science dans laquelle on envisage les faits sous les rapports les plus simples et les moins nombreux, est la première qui doit avoir acquis le caractère positif. La chimie doit avoir marché après l'astronomie et avant la physiologie, parce qu'elle considère l'action de la matière sous des rapports plus com-

pliqués que l'astronomie, mais moins détaillés que la physiologie.

Par ce peu de mots, je crois vous avoir prouvé que ce qui est arrivé est ce qui devait arriver. C'est beaucoup de savoir la raison qui a amené successivement l'ordre des choses qui nous ont précédés, puisqu'elle donne le moyen de découvrir ce qui arrivera.

Une idée me reste à poser pour compléter la base sur laquelle se fondera ce que j'ai à vous dire : c'est que l'astronomie a été introduite dans l'instruction publique, ainsi que la chimie, dès l'instant qu'elles ont acquis le caractère positif. D'où je conclus, comme idée générale, que toute science qui acquerra le caractère positif sera introduite dans l'instruction publique.

Je vais maintenant vous exposer dirctement ce que je pense sur l'état actuel de la physiologie, sur ce qu'elle deviendra, sur les effets que ses progrès produiront dans le système général des idées, dans l'organisation du corps scientifique, dans le système religieux, dans le système politique, dans celui de la morale, etc.

La physiologie ne mérite pas encore d'être classée au nombre des sciences positives ; mais elle n'a plus qu'un seul pas à faire pour s'élever

complétement au-dessus de l'ordre des sciences conjecturales. Le premier homme de génie qui paraîtra dans cette direction scientifique, basera la théorie générale de cette science sur des faits observés ; il n'y a presque que de l'ensemble à donner aux travaux de Vicq-d'Azyr, de Cabanis, de Bichat et de Condorcet, pour organiser la théorie générale de la physiologie ; car ces quatre auteurs ont traité presque toutes les questions physiologiques importantes, et ils ont basé tous les raisonnements qu'ils ont produits sur des observations discutées.

Je vais énumérer les principaux effets qui résulteront de l'organisation positive de la théorie physiologique, science dont la sommité est la science de l'homme ou la connaissance du petit monde. Je vous les présenterai méthodiquement, c'est-à-dire ils se déduiront les uns des autres, ils s'enchaîneront dans l'ordre de conséquence ; en un mot, ils seront conséquence les uns des autres.

1° L'enseignement de la physiologie sera introduit dans l'instruction publique. — Je fonde ma conjecture à cet égard sur l'observation que chacune des sciences physiques a été introduite

dans l'instruction publique, dès l'instant qu'elle est devenue positive.

2° La morale deviendra une science positive. — Le physiologiste est le seul savant en état de démontrer que dans tous les cas la route de la vertu est en même temps celle du bonheur ; le moraliste qui n'est pas physiologiste ne peut montrer la récompense de la vertu que dans une autre vie, faute de pouvoir traiter avec assez de précision les questions de morale.

3° La politique deviendra une science positive. — Quand ceux qui cultivent cette branche importante des connaissances humaines auront appris la physiologie pendant le cours de leur éducation, ils ne considèreront plus les problèmes qu'ils auront à résoudre que comme des questions d'hygiène.

4° La philosophie deviendra une science positive. — La faiblesse de l'intelligence humaine a forcé l'homme à établir dans les sciences la division entre la science générale et les sciences particulières. La science générale ou philosophie a pour faits élémentaires les faits généraux des sciences particulières, ou, si l'on veut, les sciences particulières sont les éléments de la science générale. Cette science, qui n'a jamais

pu être d'une autre nature que ses éléments, a été conjecturale tant que les sciences particulières l'ont été. Elle est devenue mi-conjecturale et positive, quand une partie des sciences particulières est devenue positive, l'autre restant encore conjecturale. Tel est l'état actuel des choses. Elle deviendra positive quand la physiologie sera basée dans son ensemble sur des faits observés, car il n'existe pas de phénomène qui ne puisse être observé du point de vue de la physique des corps bruts, ou de celui de la physique des corps organisés, qui est la physiologie.

5° Le système religieux sera perfectionné. — Dupuis a démontré jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage sur l'origine des cultes, que toutes les religions connues ont été fondées sur le système scientifique, et que toute réorganisation du système scientifique entrainerait par conséquent réorganisation et amélioration du système religieux.

6° Le clergé sera réorganisé et reconstitué.— Le système religieux se divise en deux parties : l'une est la partie passive, l'autre la partie active, ou bien l'une est la partie théorique et l'autre la partie pratique. La coordination des principes constitue la première, l'organisation des

applicateurs des principes forme la seconde. Ces deux parties sont essentiellement liées entre elles, sont dépendantes l'une de l'autre, de telle manière que l'amélioration dans les principes entraîne amélioration dans l'instruction du clergé, et qu'une meilleure composition du clergé produit un perfectionnement dans la valeur intrinsèque et dans la coordination des principes. Mais c'est toujours une amélioration dans les principes qui donne, qui redonne le mouvement, lequel, pour un temps plus ou moins long, se constitue ensuite alternatif et réciproque. Le clergé se réorganisera donc nécessairement quand le système des idées, des principes religieux sera réorganisé. Mais nous avons vu plus haut que le système religieux, passif, n'était (ainsi que l'a démontré Dupuis) autre chose que la matérialisation du système scientifique. Ainsi la réorganisation du clergé ne peut pas être autre chose que la réorganisation du corps scientifique, car le clergé doit être le corps scientifique. Il ne peut être utile, il ne peut avoir de force qu'autant qu'il est composé des hommes les plus savants, qu'autant que les principes connus de lui sont encore ignorés du vulgaire.

J'abrége cette dissertation, parce qu'elle a

été trop longue pour la produire en totalité dans une préface et qu'elle sera développée dans le corps de mon travail. Je me borne à donner ses résultats.

L'organisation actuelle de la première classe de l'Institut entrave la marche de l'esprit humain ; son organisation changera quand la physiologie sera devenue une science positive. Elle se divisera alors en deux sections, dont l'une se composera des physiciens adonnés à l'étude des corps organisés, et dont l'autre renfermera ceux qui cultivent la science des phénomènes inorganiques. Chacune de ces deux sections aura sa police particulière, ses séances à part, et procédera séparément à la nomination des places qui viendront à vaquer dans son sein. Chacune aura son président, son secrétaire, ses fonds, disponibles pour donner des prix à ceux qui auront présenté les meilleurs mémoires sur les questions qu'elle aura données à traiter, ou sur celles dont la discussion, le sujet ayant été choisi par l'auteur, lui paraîtra utile.

Les deux sections dont je viens de parler et qui se diviseront en autant de sous-sections qu'elles le jugeront à propos, ne seront elles-mêmes que des sections secondaires. Il y aura

une première section qui sera composée des philosophes. Les membres de cette première section seront nommés par ceux des deux sections secondaires réunies en assemblée commune et ayant chacune un nombre égal de voix, de manière que s'il y avait des malades ou absents d'une des sections, les derniers membres de l'autre section ne voteraient pas, jusqu'à concurrence des voix manquant à l'autre.

Ces trois *sections,* dont la réunion formera la CLASSE, auront des travaux particuliers et des travaux communs. La classe s'assemblera une fois par semaine. Son bureau sera toujours composé de membres pris dans la première section.

Par ce moyen, l'étude de l'univers sera régulièrement suivie ; la classe composée des physiciens adonnés à l'étude des corps bruts, étudiera l'univers dans le grand monde ; celle des physiologistes observera sa marche dans le petit monde ; et la première classe, composée de philosophes choisis parmi les membres réunis des classes secondaires, s'occupera d'organiser une théorie générale qui sera une combinaison des théories particulières des deux classes secondaires. Les philosophes s'occuperont essentiel-

lement de présenter aux classes secondaires des aperçus et de former des résumés.

L'organisation actuelle de l'Université est monstrueuse. L'Université est le corps enseignant, de même que l'Institut est le corps perfectionnant. Le bon sens est choqué de voir le corps enseignant indépendant du corps perfectionnant; de voir ces deux corps rivaux, animés d'un esprit différent et ayant des constitutions contraires dans leur essence, puisque les littérateurs sont en tête de l'un et les savants à la tête de l'autre.

Le cardinal Farnèse avait bien raison de dire qu'il ne connaissait rien de plus impertinent qu'un soldat poltron et un prêtre ignorant. C'est-à-dire, que la force du clergé, du pouvoir spirituel, était la science, comme celle du militaire, du pouvoir temporel, était la bravoure.

Les moments les plus heureux pour l'espèce humaine ont été ceux où les pouvoirs spirituel et temporel se sont le mieux équilibrés. Cet équilibre est surtout nécessaire dans le cas d'une société politique composée de plusieurs peuples, telle que la société européenne. Car le clergé est la seule force qui puisse s'opposer avec succès à l'ambition nationale des peuples les plus puis-

sants, dont la tendance est nécessairement de soumettre tout le Continent. La guerre actuelle est évidemment causée par l'anéantissement du clergé. Ce corps, ayant négligé l'étude des sciences physiques, a abandonné aux savants laïques le sceptre de la science, il a perdu sa considération, et une fois avili, il a été dépouillé. La guerre durera nécessairement jusqu'à l'époque où le clergé sera réorganisé. Sa réorganisation sera un des effets qui suivront l'admission de la physiologie dans l'instruction publique. Dans un temps donné, le Sacré Collége sera réorganisé comme je vous ai dit que l'Institut le serait. A cette époque, tous les savants marquants seront membres du clergé, et toute personne qui se présentera à l'ordination ne sera faite prêtre qu'après avoir subi un examen qui constatera qu'elle est au courant des connaissances acquises sur la physique des corps bruts et sur celle des corps organisés.

Voilà les effets qui découleront de l'admission de la physiologie au rang des sciences positives. Voyons maintenant les difficultés qu'offre l'organisation de cette science. Elles sont de deux espèces : les unes sont purement scientifiques, elles seront levées quand les faits physiologiques

seront coordonnés de manière à former une seule série. Les autres proviendront des obstacles que mettront les savants intéressés à ce que la physiologie ne fasse pas partie de l'instruction publique.

Les mathématiciens jouent le premier rôle dans tous les lycées et dans tous les établissements d'éducation de quelque importance ; ils sont à la tête de l'Institut. L'introduction de l'étude de la physiologie dans l'instruction publique, et la réorganisation du corps scientifique devant nécessairement diminuer la considération dont ils jouissent et amoindrir sous tous les rapports leur existence sociale et scientifique, il faut s'attendre à une lutte avec eux, et il faut d'avance faire son plan de campagne contre eux. Depuis longtemps les savants de toutes les classes sont choqués de la suprématie que ceux-ci exercent ; depuis longtemps ils sont convaincus que cette suprématie entrave la marche de l'esprit humain et retarde ses progrès ; depuis longtemps ils désirent voir sortir le sceptre scientifique de leurs mains et ils font tous leurs efforts pour le leur arracher. Si jusqu'à présent leurs tentatives à cet égard ont été sans succès, c'est qu'ils les ont mal attaqués. Trois attaques sont nécessaires

pour les déloger du poste qu'ils occupent au grand détriment de l'école :

1° Il faut analyser la marche de l'esprit humain. Cette analyse fera voir que deux sciences ont également contribué à ses progrès, savoir, la physique des corps bruts et celle des corps organisés. Elle fera voir que c'est alternativement que les *brutiers*[1] et les physiologistes ont occupé le poste d'avant-garde scientifique, pour pénétrer dans le pays des découvertes ; elle fera voir enfin que les brutiers ne découvrant depuis assez longtemps rien d'important, le moment est arrivé où ils doivent laisser le poste d'avant-garde, qu'ils occupent depuis plus d'un siècle, aux physiologistes.

2° Il faut examiner comment les mathématiciens se sont mis à la place des brutiers, ou plutôt comment les brutiers ont prétendu que le poste d'avant-garde leur était dû, non à titre de physiciens étudiant l'univers dans le grand monde et s'étant élevés à la connaissance d'une loi unique susceptible d'analyse (la gravitation universelle), mais sous ce rapport que, comme calculateurs,

1. La désinence naturelle aurait donné brutaux ; mais cette expression aurait entraîné une équivoque qui aurait pu me faire soupçonner d'avoir l'intention de dire une grossièreté.

ils étaient les métaphysiciens par excellence, les philosophes, les hommes généraux, en un mot, les seuls en état de cultiver avec succès la science générale. Cet examen fera voir que la mathématique, qu'on peut effectivement considérer comme formant la seule partie utile et positive de la métaphysique, qu'on peut concevoir être la philosophie, se compose de quatre parties, savoir :

La science de la comparaison des idées, qui est la science de la pose des problèmes ;

La science de la mathématique infinitésimale, qui est la manière la plus transcendante de traiter un problème posé ;

La science de l'algèbre, qui est le moyen de préciser les solutions obtenues par le calcul infinitésimal ;

La science de l'arithmétique, celle de faire application des problèmes aux cas les plus particuliers.

Cet examen prouvera que la première de ces séries est la plus importante de toutes ; il démontrera que les physiologistes sont aussi en état de cultiver cette science que les brutiers. Locke, dans ce genre, n'a-t-il pas été l'émule et l'égal de Newton, ne lui a-t-il pas été supérieur ? Car si c'est à Newton que nous devons une décou-

verte importante au moyen de cette science, c'est à Locke que nous devons la théorie de la comparaison prise dans son acception la plus générale. Enfin cet examen mettra en évidence ce fait : que l'intelligence de ceux adonnés à la physique des corps bruts contracte l'habitude d'examiner les faits susceptibles de l'application de la basse mathématique, qui comprend l'infinitésimale, l'algèbre et l'arithmétique, tandis que les physiologistes contractent, par leurs occupations journalières, des habitudes qui les rendent plus susceptibles de faire faire des progrès à la mathématique transcendante, qui n'est autre chose que la science générale des comparaisons, autrement dit, la logique.

3° Cette troisième opération est l'attaque directe. Je ne puis vous exprimer clairement mes idées qu'en y mettant de la passion ; déjà mon sang bouillonne, la colère me domine ; je vais haranguer ces tristes calculateurs, enfermés derrière un rempart d'X et de Z ; je vais leur donner l'assaut.

Brutiers, infinitésimaux, algébristes et arithméticiens, quels sont vos droits pour occuper dans ce moment le poste d'avant-garde scientifique ? L'espèce humaine se trouve engagée dans

une des plus fortes crises qu'elle ait essuyées depuis l'origine de son existence ; quel effort faites-vous pour terminer cette crise ? Quels moyens avez-vous de rétablir l'ordre dans la société humaine ? Toute l'Europe s'égorge, que faites-vous pour arrêter cette boucherie ? Rien. Que dis-je ! c'est vous qui perfectionnez les moyens de destruction ; c'est vous qui dirigez leur emploi ; dans toutes les armées, on vous voit à la tête de l'artillerie ; c'est vous qui conduisez les travaux pour l'attaque des places ! Que faites-vous, encore une fois, pour rétablir la paix ? Rien. Que pouvez-vous faire ? Rien. La connaissance de l'homme est la seule qui puisse conduire à la découverte des moyens de concilier les intérêts des peuples, et vous n'étudiez point cette science, vous n'en avez recueilli qu'une seule observation : c'est qu'en flattant ceux qui ont du pouvoir, on obtient leur faveur et on a part à leurs largesses. Quittez la direction de l'atelier scientifique ; laissez-nous réchauffer son cœur qui s'est glacé sous votre présidence, et reporter toute son attention vers les travaux qui peuvent ramener la paix générale, en réorganisant la société. Quittez la présidence, nous allons la remplir à votre place, etc.

Enfin, le docteur Burdin m'a dit : La réunion des travaux de deux personnes est nécessaire pour faire faire à l'intelligence humaine, d'une manière rapide, le pas général dont je viens de parler. Cela exige la coalition des forces intellectuelles d'un physiologiste et d'un philosophe, la coordination de leurs efforts ; leur travail commun consistera dans l'organisation des quatre séries suivantes :

1° Série de comparaisons entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés ; d'où il résulte la démonstration que les effets produits par les phénomènes de ces deux classes sont proportionnés à leur organisation ;

2° Série de comparaisons entre les différents corps organisés ; d'où il résulte la démonstration que les effets produits par chacun d'eux, pendant leur durée phénoménale, et que la quantité d'intelligence dont chacun d'eux est pourvu, sont proportionnés au plus ou moins de perfection de leur structure organique ;

3° Série de comparaisons entre l'homme et les autres animaux, à différentes époques ; d'où il résulte la démonstration que l'homme est le seul dont l'intelligence se soit perfectionnée ; que celle des autres animaux a rétrogradé ; que l'animal

le mieux organisé est le seul, dans une réunion d'animaux quelconques, dont l'intelligence puisse se perfectionner; que celle des autres doit nécessairement rétrograder, par l'effet de l'action et de la réaction continue des animaux les uns sur les autres; que c'est un préjugé philosophique de croire que l'homme est le seul animal qui ait la propriété de se perfectionner; que la vérité est qu'il n'est pas le seul chez lequel cette faculté de se perfectionner existe; en un mot, que si l'homme disparaissait du globe, l'animal le mieux organisé après lui se perfectionnerait.

4° Série des progrès de l'esprit humain. Cette série doit être partagée en deux parties, dont l'une contienne le passé et l'autre l'avenir; ce qui sera dit sur l'avenir doit être une conséquence évidente de ce qui aura été constaté sur le passé. En exposant la marche suivie par l'esprit humain, on doit rendre le plus saillantes possible les observations suivantes : 1° Que l'homme, à l'origine de son existence, n'a joui sur les autres animaux que de la supériorité d'intelligence qui résultait directement de sa supériorité d'organisation, et que cette supériorité était très-petite; 2° Que l'homme a employé bien du temps, c'est-à-dire beaucoup de générations pour faire une

langue ; que le système de signes de convention n'a été complet qu'à l'instant où les idées générales, *causes* et *effets,* ont été bien distinctes et qu'elles ont été attachées à des signes différents ; que de ce moment, l'intelligence de l'homme s'est trouvée décidément d'un ordre supérieur à l'instinct des autres animaux ; que, dès cet instant, le système religieux a commencé à se former ; que ce système a été d'abord l'idolâtrie, c'est-à-dire : la croyance que les premières causes étaient visibles, et l'adoration de ces causes par ceux qui ne travaillaient pas à étudier la relation des causes et des effets et à en perfectionner la connaissance ; 3° Que de l'idée de causes visibles, l'homme s'est élevé à l'idée de plusieurs causes invisibles et animées, ce qui a constitué le polythéisme ; 4° Que de l'idée de plusieurs causes invisibles et animées, l'homme s'est élevé à l'idée d'une seule cause invisible et animée, ce qui a constitué le déisme ; 5° Que de l'idée d'une seule cause invisible et animée, l'homme s'est élevé à la conception de plusieurs lois régissant les diverses classes de phénomènes ; 6° (ce qui constitue l'avenir) Que l'homme s'élèvera à la croyance d'une seule et unique loi régissant l'univers.

En rendant compte de l'avenir, il doit être procédé séparément, d'une part, à la démonstration que la réorganisation du corps scientifique, que celle du clergé et de la société politique, doit être telle que je l'ai indiquée, et qu'elle doit être fondée sur la croyance et sur la connaissance d'une seule et unique loi régissant l'univers ; d'autre part, le plan d'organisation doit être détaillé. Cette division est nécessaire pour séparer le travail de l'observateur de celui de l'acteur, c'est-à-dire pour mettre le lecteur en état de distinguer ce que l'homme passif, qui est moins sujet à l'erreur, a entrepris de démontrer, de ce que l'homme actif, qui y est beaucoup plus sujet, a cherché à établir.

Ce travail doit être fait double, c'est-à-dire, le physiologiste et le philosophe doivent le faire chacun de leur côté. Quand ils l'auront ébauché, ils se le communiqueront réciproquement et le refondront d'un commun accord, en observant entre eux que l'opinion du physiologiste doit avoir la prépondérance relativement à l'établissement des deux premières séries, ou plutôt, fractions de la série générale, et que celle du philosophe doit influencer davantage l'organisation

des deux dernières et la coordination générale des quatre.

Soyez le philosophe dans ce travail, je serai le pyhsiologiste.

Il y a quinze ans que M. Burdin m'a tenu ce discours et fait cette proposition, que j'ai acceptée.

Depuis quinze ans ce travail m'occupe, m'absorbe[1]. Je suis enfin parvenu à l'ébaucher dans toutes ses parties. Je venais le communiquer au docteur Burdin, quand j'ai su qu'il avait pris le parti de se faire occuper dans les hôpitaux de l'armée, ce qui rend ma communication de travail avec lui, telle que j'en aurais besoin, absolument impraticable. J'ignore où en est son travail personnel. Je lui envoie ce commencement de mon travail. Je le soumets à quelques physiologistes, et, par cette communication à lui et à ses collègues, je fais appel d'un collaborateur dont j'ai grandement besoin. Je fais appel d'une personne qui soit plus capable que moi de remplir une tâche aussi importante pour le bonheur de l'espèce humaine, et qui est, je le reconnais, infiniment au-dessus de mes forces.

1. Ces quinze années font remonter à 1798 le commencement des travaux de Saint-Simon. P. E.

Voilà l'obligation que j'ai à M. Burdin et dont je fais déclaration authentique. M'a-t-il rendu un bon ou un mauvais service en me lançant dans une entreprise aussi étendue ? C'est ce que le temps fera voir. A-t-il effectivement trouvé le moyen de faire cesser le terrible fléau de la guerre et de rendre le sort de l'espèce humaine plus heureux qu'il ne l'a été jusqu'à présent ? C'est ce que le temps nous fera connaître. Avant toutefois de terminer cet article, je crois devoir exposer quelques réflexions que j'ai faites sur les idées que je ne devais pas perdre de vue dans ce travail, ou plutôt, sans autre commentaire, je vais énumérer ces idées dont je ne donnerai que l'énoncé.

Première idée.

La série à établir doit remonter jusqu'à l'idée générale de la gravitation universelle ; elle doit s'élever à cette idée par des moyens physiologiques, c'est-à-dire par des considérations sur les corps organisés. Enfin, elle doit améliorer la conception générale en la précisant.

Deuxième idée.

Cette série doit descendre jusqu'à la considération des intérêts présents de l'espèce humaine, dévoiler les causes des maux qu'elle endure dans ce moment, en indiquer le remède.

Troisième idée.

Le terme général de la série doit être fréquemment indiqué, rappelé pendant le cours de l'exposition de ses termes particuliers, ou, pour m'exprimer d'une manière moins abstraite, la conception générale dont l'ouvrage est le développement, doit être souvent reproduite, elle doit être représentée sous le plus grand nombre de faces possible.

Quatrième idée.

Celui qui traite des corps organisés ne doit pas adopter le même mode d'exposition d'idées que celui qui écrit sur la physique des corps bruts. Il doit donner plus de vie à ses pensées. Pour atteindre ce but, il ne doit donner aucun accès dans ses écrits au froid *on* ; il doit multi-

plier ses interlocuteurs le plus possible et placer ses idées dans la bouche de ceux de la part desquels elles doivent être le mieux accueillies. Il doit, etc... Dans ma préface définitive, je développerai davantage cette idée. Je me borne pour le moment à prévenir le lecteur que Vicq-d'Azyr ayant posé les premiers termes de la série physiologique, j'ai cru devoir lui en attribuer le premier développement.

M. BOUGON.

Je vais parler de l'obligation que j'ai au docteur Bougon. Il n'y a pas, à cet égard, la moindre exagération.

Le hasard m'a fait rencontrer le docteur Bougon, qui a été ci-devant prévôt de M. Dubois à Paris, et qui exerce maintenant la médecine en province. C'est un homme d'une sagacité extraordinaire ; il a dans sa pensée un grand avenir physiologique. Après lui avoir communiqué mon plan de travail, je lui ai dit que j'étais embarrassé relativement à deux endroits de la série, où il se trouvait pour moi solution de continuité dans les faits. Il a fait disparaître complétement

la première de ces deux difficultés ; M. Œlsner m'a aplani l'autre. Parlons d'abord du service que m'a rendu le docteur Bougon. Je lui ai dit : Un des points importants pour la physiologie, et par conséquent pour mon travail, est de démontrer que l'intelligence de chaque animal est proportionnée à son organisation ; que, par conséquent, elle en est une conséquence, un effet, et que l'échelle intellectuelle est la même que l'échelle organique. Or, je vois que les physiologistes ont placé sur l'échelle organique le singe immédiatement après l'homme, tandis que le castor mérite évidemment d'être placé sur l'échelle d'intelligence avant le singe.

Après de longues réflexions et recherches, le docteur Bougon m'a dit : Les physiologistes se sont trompés en plaçant le singe après l'homme ; il ne doit occuper cette place ni sous le rapport du degré de perfection de son organisation, ni sous celui de sa capacité en intelligence, de son acquis dans ce genre et des résultats auxquels elle l'a fait parvenir. La vérité est que l'organisation du castor est supérieure à celle du singe, sous ce rapport : que le singe n'a dans la main que des moyens de préhension, et que le castor possède le muscle abducteur du pouce, ce qui lui

constitue le sens du toucher[1]. La vérité est, également et constitutionnellement (puisque ces deux

1. A cette occasion, le docteur Bougon a fait une belle application du calcul. Il a dit : L'animal le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé, est le plus intelligent. L'animal le plus organisé est celui dans la structure duquel il entre le plus grand nombre de tubes, les plus variés en dimensions, placés respectivement dans un plus grand nombre de positions, et contenant en circulation des fluides qui diffèrent davantage de densité. Plus un animal est organisé, plus son organisation se compose d'appareils distincts, c'est-à-dire de viscères à l'intérieur et de sens à l'extérieur; ainsi, on peut classifier les animaux d'après le nombre d'appareils distincts dont ils sont composés. L'esprit, soulagé par cette division, pour établir la comparaison entre les espèces qui diffèrent peu d'organisation, cherche le degré de perfection d'organisation de chaque appareil. L'animal qui a un sens complet de plus qu'un autre n'a pas seulement une nuance de plus d'intelligence, il a une grande supériorité. La quantité de supériorité peut être déterminée par le calcul des combinaisons dont le binôme de Newton donne la formule. Ainsi l'homme, par exemple, qui a six sens et qui est le seul de tous les animaux possédant le sens du toucher d'une manière complète, est plus de sept cents fois plus intelligent que l'animal le plus élevé après lui sur l'échelle d'organisation. Cette manière d'envisager les choses vous sera fort utile quand vous serez occupé à établir que la faculté de se perfectionner n'est pas possédée par l'homme exclusivement; que tous les animaux en jouissent en proportion du degré de perfection primitive de leur organisation; que si l'homme est le seul qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a mis obstacle au perfectionnement des autres. Car on vous fera l'objection suivante, on vous dira : Pourquoi ne trouvons-nous pas perfectionnés les animaux habitant depuis longtemps des lieux qui n'ont point été fréquentés par l'homme? A cela vous pourrez répondre, au moyen de la

vérités sont organiquement unies), que l'intelligence du castor est, ainsi que ses travaux l'ont prouvé, très-supérieure à celle du singe. Les travaux qui prouvent dans une espèce le plus haut degré d'intelligence sont les travaux de société. Le castor s'est distingué sous ce rapport essentiel, tandis que le singe ne s'est jamais élevé au-dessus des actes d'intelligence individuelle ; et, dans ce genre, il fait preuve de vivacité dans les conceptions, mais d'incapacité pour la tenue et la suite dans les combinaisons.

Le docteur Bougon m'a encore dit : Après avoir redressé l'erreur commise par les physiologistes dans la classification des animaux, relativement à la place qu'ils avaient donnée au singe,

considération que je viens d'établir : L'homme est sept cent et tant de fois plus intelligent que l'animal le mieux organisé après lui. La faculté de perfectionnement est, dans chaque animal, en proportion de la perfection de son organisation primitive. Ainsi, l'animal le mieux organisé après lui doit se perfectionner sept cents fois plus lentement que lui, et ceux qui sont à des échelons plus bas, des milliers de fois plus lentement. Il n'est donc pas étonnant que les perfectionnements obtenus par ces animaux ne nous frappent pas; mais dans le castor cependant, la dégradation de l'état d'intelligence à laquelle il était parvenu avant que l'homme eût troublé ses travaux est sensible, etc. Le développement de cette question constituera une partie importante de votre ouvrage; je n'entreprends pas de le faire, je me borne seulement à l'indiquer.

j'ai cherché quelle pouvait avoir été la cause de cette erreur qui est bien grossière, puisqu'elle porte sur une combinaison extrêmement facile de faits qui avaient été isolément bien observés dans le singe et dans le castor, savoir : que le premier n'a pas vestige du sens du toucher, et que le second en a une ébauche. Voici quelle m'a paru en être la cause, dont je crois que l'analyse est importante à faire avec soin.

Depuis l'établissement de la religion chrétienne, tous les hommes reçoivent une première instruction, qui est l'instruction religieuse. Cette instruction est fondée sur la croyance que le monde a été fait pour l'homme et que l'homme a été créé à l'image de Dieu ; ainsi, ce qui, après l'homme, lui ressemble le plus, est ce qui existe après lui de plus parfait. Les physiologistes, comme les autres, reçoivent cette première instruction. Leur seconde instruction, qui est l'instruction scientifique, détruit une partie de l'impression produite par les premières idées données, mais ne l'anéantit pas tout à fait, attendu surtout que cette seconde instruction n'est pas fondée, comme la première, sur une idée générale impérative. Les savants occupés d'anatomie comparée ont plutôt obéi à la croyance acquise

dans leur première éducation qu'à l'impulsion de la raison, en plaçant le singe après l'homme sur l'échelle de l'organisation.

Le docteur Bougon m'a rendu un service bien plus important que ceux dont je viens de parler. C'est d'avoir conçu clairement en quoi consiste l'entreprise scientifique à l'exécution de laquelle je me livre. Personne plus que lui, peut-être autant que lui, n'est en état d'en exécuter la partie physiologique.

Il me vient à l'instant une idée que je vais mettre sur-le-champ à exécution. Je vais écrire au docteur Bougon et placer ma lettre dans cette préface. Dans les pensées les plus particulières du philosophe, il y a de la généralité. Si la nature m'a réellement donné l'organisation philosophique, ce que je vais dire au docteur Bougon doit être un langage convenable à tenir à plus d'un savant.

Lettre à M. le Docteur Bougon.

Mon cher Docteur, mon travail est loin d'être terminé, mais il est beaucoup plus avancé qu'à l'époque où vous avez eu la complaisance de recevoir communication de mes idées. A cette épo-

que, ce n'était qu'un aperçu, c'est aujourd'hui une ébauche régulière, ainsi que vous le verrez par le morceau que je vous envoie et par un second morceau que je vous ferai passer incessamment.

Ce travail serait bien plus avancé si vous aviez voulu, comme je vous y engageais, réunir vos efforts aux miens. Cette lettre a pour effet de solliciter de nouveau votre puissante coopération; je l'insère ici, parce que ce n'est pas à vous directement que j'adresse cette demande; je la fais également aux personnes qui, comme vous (elles sont en excessivement petit nombre), ont reçu de la nature la sagacité suffisante, et ont acquis les connaissances nécessaires pour traiter la question à l'éclaircissement de laquelle j'ai consacré ma vie.

En vous écrivant cette lettre, je ne perds pas de vue la question, je n'en détourne pas l'attention du lecteur; car il s'agit d'une application de la science de l'homme, puisqu'elle a pour objet de vous démontrer que le meilleur usage que vous puissiez faire des forces de votre intelligence pour l'utilité de vos contemporains et de la postérité, pour la gloire de vos compatriotes, pour la satisfaction de vos collègues et

pour votre bonheur personnel, est de les consacrer tout entières au travail dont j'ai l'honneur de vous offrir une ébauche, en vous priant d'agréer tous mes remercîments et l'assurance de ma sincère reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu, ainsi qu'à la science, et que j'ai relaté plus haut.

Utilité pour l'espèce humaine.

Les nations, de même que les individus, ne se querellent et ne se battent que faute de s'entendre et de concevoir clairement le moyen de concilier leurs intérêts. La masse entière de la population européenne se trouve engagée dans la plus terrible guerre qui ait jamais existé. Les savants qui cultivent la science de l'homme, qui sont les physiologistes, sont les seuls qui soient en état d'analyser les causes de cette guerre et de découvrir les moyens de la faire cesser, en mettant en évidence la manière dont les intérêts de tous peuvent se concilier. Vous êtes physiologiste, mon cher Docteur ; vous êtes du très-petit nombre de ceux qui ont reçu de la nature la capacité suffisante pour cultiver avec succès la physiologie transcendante, qui est la science

de l'homme. Les travaux auxquels je vous propose de vous livrer sont les seuls qui puissent dissiper l'imbroglio d'idées qui cause annuellement le massacre de plusieurs millions d'hommes ; ils sont donc de la plus haute utilité pour l'espèce humaine, dont la société européenne compose la partie la plus intéressante.

Gloire pour la nation française.

Il faut qu'une nation réunisse deux sortes de supériorité sur toutes les autres, pour être décidément classée comme premier peuple par les historiens impartiaux. Ces deux genres de supériorité sont la supériorité militaire et la supériorité scientifique. Les Anglais et les Français sont, dans ce moment-ci, les deux peuples rivaux. Je veux croire que nous avons la supériorité militaire, mais je ne puis me dissimuler que, sous le rapport scientifique, nous avons l'infériorité, puisque c'est l'Anglais Bacon qui est le patron de notre école en philosophie ; puisque dans la physique des corps bruts, c'est Newton qui nous sert de guide ; et puisque le peu de mots que nous bégayons sur la science de l'homme nous ont été enseignés par Locke. Or,

Newton, Bacon et Locke sont Anglais, et nos savants les plus distingués, depuis l'apparition de ces trois grands hommes, n'ont été que leurs commentateurs. Je descendrais un échelon plus bas, j'examinerais les auteurs qui ont fait des découvertes du second ordre, je trouverais que ce sont encore les Anglais qui ont eu la supériorité. L'amour-propre national a pu seul nous porter à classer Lavoisier comme auteur en première ligne dans sa direction, car ce sont Cavendish et Priestley qui ont les premiers décomposé l'air et l'eau. C'est Cavendish qui a prouvé par des expériences l'effet de l'attraction des montagnes, faisant dévier de la verticale les corps qui gravitent dans leur voisinage vers le centre de la terre. En descendant encore un échelon plus bas, en examinant les découvertes les plus récentes, je trouve que ce sont encore ces diables d'Anglais auxquels on est redevable de la vaccine, que ce sont eux qui ont trouvé le moyen de congeler l'eau à volonté, etc.

Que cet aveu franc et naïf de la vérité ne fasse point naître dans votre esprit l'idée que je suis anglomane, je ne le suis pas; je vois les choses telles qu'elles sont; mon âme n'a point été amollie, amoindrie par la littérature, qui est une ma-

nière superficielle d'envisager et de traiter les questions les plus importantes. Je ne m'abuse pas au point de croire que ce soit avec des littérateurs que nous puissions lutter contre des colosses scientifiques tels que Bacon, Newton et Locke. Voici exactement quelle est mon attitude : j'ai un œil fixé sur les progrès que les Anglais ont fait faire aux sciences ; l'autre est dirigé vers le pays des découvertes. Déjà j'y ai aperçu des vérités dont l'analyse nous placerait infiniment au-dessus des Anglais. Mais l'analyse d'idées du premier degré de généralité exige un travail auquel un homme ne peut pas suffire ; c'est pour cela que je vous convie de venir à mon secours. Dites-moi, mon cher Docteur, pensez-vous que si vous et moi, associés *ad hoc* avec quelques autres Français, nous parvenions 1° à élever la physiologie au rang des sciences d'observation dans toute son étendue ; 2° à la faire admettre dans l'instruction publique ; 3° à organiser la science générale, de manière à la rendre positive dans toutes ses parties ; 4° à réorganiser le corps scientifique européen, de manière à en faire le régulateur des prétentions des Français et des Anglais et à en former une digue assez forte pour contenir les ambitions nationales

de ces deux peuples, nous aurions fait ce qu'il y aurait de plus glorieux pour notre patrie, en même temps que de plus utile pour l'espèce humaine ? Vous le pensez. Eh bien, vous êtes obligé de convenir que le travail auquel je vous propose d'employer toutes les forces de votre intelligence, est, en effet, celui par lequel vous pouvez contribuer le plus grandement et le plus directement à la gloire de vos compatriotes.

Satisfaction pour vos collègues.

Dans l'état actuel de la société, tout individu est attaché à une profession intellectuelle ou manuelle, excepté les mauvais sujets et les rentiers, classe encore plus sotte et plus méprisable, qui cherche dans la vie des jouissances obtenues sans travail. Accroître la considération de la corporation dont on est membre, est un des succès qui procurent le plus de jouissance, le plus de bonheur à celui qui l'obtient. Vous êtes médecin, monsieur Bougon, et le travail auquel je vous invite à vous livrer est celui qui peut accroître le plus rapidement la considération de la Faculté et la pousser aussi loin qu'elle est susceptible d'arriver. Pour raisonner sur ce sujet, je dois

commencer par fixer nos idées sur la quantité de considération dont les médecins jouissent dans ce moment.

D'Alembert, dans son discours préliminaire de l'*Encyclopédie,* et Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* ont relaté le fait que l'astronomie et la médecine avaient été les premières sciences cultivées ; mais ils n'ont pas fixé l'attention du lecteur sur ce fait important, et ils auraient dû le faire. Ils auraient dû faire observer comment cette division scientifique, établie à l'origine de la science par l'instinct humain, a été depuis confirmée par le raisonnement. Une dissertation plus longue sur ce fait me ferait perdre de vue mon objet. Je me contente donc de dire : Il est de fait qu'à l'origine de la science, la considération des médecins était égale à celle des astronomes. Il est également de fait que la considération obtenue par Hippocrate, a égalé et même surpassé celle dont les astronomes ont joui en Grèce, sans en excepter le fameux Hipparque. Il est encore de fait que, sous les califes, les médecins jouissaient d'une considération égale à celle des astronomes, et que les califes qui se sont distingués par leur passion pour les

sciences, tels que le célèbre Almamoun, ont étudié la physiologie avec autant d'ardeur que l'astronomie. Il est enfin de fait que, jusqu'à ces derniers siècles, le premier médecin du Roi de France portait le titre d'archiâtre ; qu'il présidait à tout ce qui concernait la santé publique, ce qui lui constituait une espèce de ministère, et qu'il fut décoré, sous le règne de Henri IV, du titre de comte, titre qui à cette époque était infiniment plus considéré et plus recherché qu'aujourd'hui, attendu qu'il n'était pas accordé à un aussi grand nombre d'individus et qu'on n'en décorait pas indifféremment des personnes de toutes les classes. Enfin il est de fait que, depuis environ deux siècles, la corporation des médecins a beaucoup perdu de la considération dont elle jouissait.

Ce dernier fait est celui qui doit fixer toute notre attention et que nous devons analyser sous ces trois rapports : 1° indiquer les causes de la déconsidération dans laquelle les médecins sont tombés; 2° préciser ce degré de déconsidération ; 3° faire voir comment ils peuvent recouvrer la considération qu'ils ont perdue et se replacer d'une manière honorable dans la société.

Trois causes ont amené la déconsidération des

médecins. La première : l'enseignement de la médecine a été le premier enseignement scientifique qui ait fait partie de l'instruction publique donnée par l'Université. Cela remonte jusque fort avant dans le moyen âge, à l'époque de l'établissement de l'école de Salerne. Quand la révolution de Luther a déconsidéré le clergé qui était à la tête de toutes les universités, la Faculté de médecine, faisant depuis longtemps partie essentielle et intégrante de ces corps, a partagé la déconsidération dans laquelle le clergé est tombé. Les écoles d'astronomie, émules et rivales par la nature des choses (ainsi que je l'ai établi plus haut) des écoles de médecine, ont pris dans le XVIe et le XVIIe siècle un grand essor. Ces écoles, fondées par des laïques, à cette époque, et ne faisant point partie des universités, ont acquis toute la considération qui a été perdue depuis le XVIe siècle par le clergé, les universités et la Faculté, qui, sous un certain rapport, ne formaient qu'un même corps.

Seconde cause : Dans le XVIIe siècle, la Faculté de médcine, poussée visiblement par le grand ordre des choses vers sa réorganisation (en même temps que le clergé et les universités, avec lesquels elle faisait corps), prêtait singuliè-

rement au ridicule, sous le rapport de l'antiquité des formes et du langage, comme sous celui de la vétusté des idées et des principes, qui depuis longtemps n'avaient fait aucun progrès et qui étaient, par cette raison, visiblement en arrière des autres branches de la connaissance humaine. Poquelin de Molière, cet homme si spirituel aux yeux des savants, et si profond en comparaison des autres littérateurs, a répandu sur la corporation le ridicule à pleines mains ; il a, en un mot, déconsidéré les médecins.

Troisième cause : Ne perdons pas de vue que, dès l'origine de la science, l'astronomie et la médecine ont été rivales. Elles ont acquis toutes les deux de la généralité, sans que leur rivalité cessât. Elle ne peut pas cesser, puisqu'elle est un effet direct de la nature de l'intelligence humaine.

L'astronomie, par l'effet de la généralisation des idées, est devenue la physique des corps bruts ; la médecine, en se généralisant, est devenue la physiologie. Newton, grand astronome, grand brutiste, inventeur de l'infinitésimisme, s'est élevé, à la fin du XVIIe siècle, à la hauteur d'une idée générale, ou, si l'on préfère, il a observé un fait d'une généralité absolue, celui de la gravitation universelle. De ce moment, la consi-

dération des astronomes s'est accrue ; elle a absorbé presque en entier celle des physiologistes, que les beaux travaux de Locke n'ont pu mettre de niveau, parce qu'ils ne portaient point le cachet d'une grande découverte, parce qu'ils n'avaient point le caractère unitaire, parce qu'ils n'avaient pas le même degré de clarté et qu'ils n'étaient, en un mot, pas aussi importants.

Il était nécessaire d'établir les causes de la déconsidération des médecins, pour préciser le point auquel elle est arrivée[1], et pour avoir les moyens d'indiquer clairement la manière dont ils doivent s'y prendre, afin de reconstituer avantageusement leur existence dans la société.

Pour se soustraire au ridicule que Molière avait déversé sur la Faculté, les médecins ont changé leurs manières ; ils sont allés trop loin : c'est ce qui arrive presque toujours en pareil cas ; ils ont versé la charrette de l'autre côté. *In medio stat virtus ;* ce milieu est un point sur lequel il est bien difficile de se tenir en équilibre,

1. Je m'aperçois bien, mon cher docteur, que cette partie de ma lettre est horriblement mal rédigée. Si je ne la recommence point, c'est un peu par paresse, c'est aussi parce que je suis fort occupé ; mais c'est surtout parce que j'ai confiance dans la sagacité de mes lecteurs, dans la vôtre surtout, qui est réellement admirable.

c'est une ligne bien mince sur laquelle il est bien difficile de faire route, et quand on réussit à s'y placer, on n'y réussit jamais qu'en vertu de mouvements oscillatoires qui font alternativement et également dépasser le point vrai des deux côtés. Enfin, les médecins étaient pédants du temps de Molière ; ils sont devenus légers, petits-maîtres et habitués des salons et des boudoirs. On ne peut plus les mettre en scène aujourd'hui que comme Poinsinet l'a fait dans *le Cercle*. Beaux esprits, presque au niveau des petits abbés de boudoir, des ridicules desquels ils ont hérité en grande partie.

Il n'y a pas un seul médecin, pas un seul physiologiste dans le Sénat. Voilà un fait positif, voilà une preuve sans réplique de la déconsidération de cette corporation scientifique dans l'opinion publique. L'Empereur, qui en est un juste appréciateur, et qui a eu soin de lui donner satisfaction, eu égard à la composition du Sénat, l'a fourni de *brutistes* et n'y a pas, comme je viens de vous le dire, fait entrer un seul physiologiste.

Me voilà enfin arrivé à la fin de cette dissertation ; elle a été longue, j'en conviens ; mais convenez aussi, de votre côté, qu'il était bien difficile, peut-être impossible d'éclaircir une question

aussi neuve et aussi importante en peu de mots. Il ne me reste plus, à cet égard, qu'à vous parler des moyens que les médecins me paraissent devoir employer pour relever leur considération et améliorer leur situation sociale. Je me bornerai à peu de lignes, attendu que j'ai déjà beaucoup discuté ces moyens dans le commencement de cette lettre et dans celui de la préface.

Les travaux de Vicq-d'Azyr, de Cabanis et de Bichat ont commencé à rendre de la considération aux médecins, parce que ces trois médecins ont abordé la question générale.

M. Cuvier, dont je parlerai et à qui j'adresserai la parole dans ce mémoire, marche glorieusement et avec rapidité dans la direction qu'ils ont donnée, dans la route qu'ils ont ouverte. Déjà il a mérité et obtenu les bonnes grâces du public et de l'Empereur. Il a annoncé dans son dernier cours, qu'après les vacances il traiterait la partie transcendante de la physiologie. J'attends ce moment avec bien de l'impatience. Depuis plusieurs années, les cours de physiologie de M. Chaussier et d'hygiène de M. Hallé préparent la révolution scientifique à laquelle je vous engage de travailler.

Votre bonheur personnel.

Aucune jouissance n'égale celle de se sentir force virtuelle et de donner une impulsion harmonique aux différentes parties constituant la masse de la matière organisée.

Salut physiologique.

M. ŒLSNER.

Relativement au compte à rendre des progrès de l'esprit humain, je me trouvais très-embarrassé ; j'ai rencontré M. Œlsner qui m'a tiré de peine ; voici le fait :

D'Alembert, dans son discours préliminaire de l'*Encyclopédie ;* Condorcet, dans son ***Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,*** et à plus forte raison les auteurs subalternes, ont présenté le moyen âge comme une époque durant laquelle l'esprit humain a rétrogradé. Je ne voyais pas le moyen de faire disparaître cette idée de rétrogradation. Je cherchais inutilement la manière de présenter les faits pour établir une série de progrès continus.

M. Œlsner, qui a remporté le premier prix donné par l'Institut au mémoire qui a le mieux analysé l'influence des travaux scientifiques des Arabes sur l'intelligence des Européens, m'a dit : Les Européens (formant l'avant-garde scientifique de l'espèce humaine) ont suivi la direction donnée par Socrate, jusqu'à l'époque où les Arabes ont imaginé de chercher les lois qui régissaient l'univers, en faisant abstraction de l'idée d'une cause animée le gouvernant. Les Arabes ont guidé l'esprit humain dans le pays des découvertes jusqu'au xve siècle, époque à laquelle les Européens ont chassé les Arabes d'Espagne et les ont devancés en intelligence, par les efforts qu'ils ont faits pour découvrir une loi unique à laquelle l'univers fût soumis.

J'ai compris l'idée de M. Œlsner, mon travail le prouvera ; mais avant de le produire il était de mon devoir d'honnête homme d'acquitter le tribut de reconnaissance que je dois à M. Œlsner C'est ce que je fais avec plaisir de cœur[1].

1. Nous ne saurions trop engager le lecteur à apprécier la loyauté avec laquelle Saint-Simon reconnaît et proclame les services scientifiques qui lui auraient été rendus par MM. Burdin, Bougon et Œlsner. Personne au monde cependant n'a appris que les idées attribuées si libéralement par

Je terminerai cette ébauche de préface en priant le lecteur de ne pas perdre de vue, pendant la lecture de cette première portion de mon travail, ainsi que dans celles que je lui communiquerai successivement :

1° Que ce travail n'est qu'une esquisse sur laquelle je lui demande son avis ;

2° Que je suis convaincu qu'il existe des personnes infiniment plus en état que moi de mettre ce plan à exécution ; que je les invite à en prendre la direction, et que le plus beau jour de ma vie sera celui où ils primeront mes idées et où ils présenteront des conceptions plus claires que les miennes ;

3° Qu'aucune des questions que je traite ne

Saint-Simon à ces savants modestes aient été fécondées et mises au jour par eux.

On va voir bientôt, à l'égard de Vicq-d'Azyr, le même sentiment de reconnaissance se produire sous des formes plus excessives encore, Saint-Simon attribuant lui-même à Vicq-d'Azyr des idées dont cet illustre écrivain n'a jamais eu connaissance, et qui sont à peine en germe dans ses ouvrages.

Ces exemples sont de nature à faire réfléchir les hommes qui, au contraire, se sont emparés des idées de Saint-Simon et ont fait par elles leur fortune scientifique, politique ou industrielle, mais qui ont caché, troublé, sali la source de leurs propres succès, avec autant de déloyauté que d'ingratitude.

peut avoir ni entraîner aucun inconvénient, puisque mon ouvrage ne sera point imprimé ;

4° Que les idées contenues dans cette préface, qui lui paraîtront obscures, seront éclaircies dans le cours de mon travail, consacré à leur développement.

J'entre en matière. C'est au nom de Vicq-d'Azyr que je parlerai dans cette première portion de mon travail. C'est lui qui a posé les premiers termes de la série ; toute la série doit être en son nom.

PREMIÈRE PARTIE

Cette première partie se composera de l'examen des divers ouvrages de Vicq-d'Azyr.

INTRODUCTION.

On a beaucoup loué et fort bien loué Vicq-d'Azyr, sous le rapport de sa capacité littéraire, et sous celui des services qu'il a rendus à l'anatomie de l'homme, à l'anatomie comparée et à la médecine; mais on n'a pas encore fait valoir convenablement son plus beau titre à la gloire: on ne l'a point considéré comme le fondateur des bases positives de la science de l'homme. C'est à ce point de vue que je vais me placer pour examiner ses œuvres.

Les œuvres de Vicq-d'Azyr sont une mine féconde qui n'a point encore été exploitée ; elle enrichira tous ceux qui poursuivront un de ses

innombrables filons. L'histoire des sciences nous offre plusieurs exemples d'ouvrages auxquels on n'a rendu toute la justice qu'ils méritaient, que longtemps après la mort de leurs auteurs ; en compensation de ce fait, elle nous présente celui très-fréquemment répété d'ouvrages qui, à l'instant de leur publication, ont été estimés beaucoup au-dessus de leur valeur. Ceux dont nous allons rendre compte appartiennent bien certainement à la première de ces deux classes.

Je diviserai mon examen en deux parties, sous le nom de sections. Je m'occuperai dans la première des idées physiologiques de Vicq-d'Azyr. J'analyserai dans la seconde ses idées psychologiques, c'est-à-dire celles qui ont directement la science de l'homme pour objet.

TRAVAUX PHYSIOLOGIQUES DE VICQ-D'AZYR.

Voici la manière dont Vicq-d'Azyr s'exprime dans le discours préliminaire qu'il a placé en tête de son *Anatomie comparée*. Je commence mon examen par ce passage, parce qu'il renferme le plan des travaux anatomiques et physiologiques de l'auteur ; parce que c'est de tous ses ouvrages celui dans lequel les généralités physiologiques se trouvent en plus grand nombre et le plus rapprochées.

« Nulle science ne touche l'homme d'aussi près que l'anatomie, et cependant il n'en est aucune qui soit aussi négligée. Les médecins et les chirurgiens sont les seuls qui s'en occupent, parce qu'ils en ont indispensablement besoin pour leur instruction, et que le public les estime d'autant plus qu'ils l'ont étudiée plus longtemps et d'une manière plus approfondie. Mais elle n'est point, comme l'histoire naturelle et la chimie, cultivée par des amateurs qui consacrent à son avancement leur fortune et leurs veilles. Sans doute il répugne à l'homme de voir d'aussi près son néant ; il fuit ce triste spectacle et il

consent à s'ignorer lui-même plutôt que de s'affliger à la vue de tant de misères. Le premier dégoût une fois surmonté, cette étude offre cependant un champ vaste et fécond en merveilles ; elle détruit des préjugés nombreux ; elle donne une explication satisfaisante d'un grand nombre de phénomènes que chaque jour reproduit ; elle rectifie les idées fausses qu'on peut avoir prises sur l'économie animale, et parmi les erreurs qu'elle dissipe, il n'en est aucune qui n'expose à quelque danger. Les philosophes devraient au moins prendre une teinture de cette science, sans laquelle, lorsqu'ils auront à parler de la nature de l'homme, de ses appétits et de ses besoins, ils demeureront toujours au-dessous de leur sujet.

« L'homme est, parmi les corps vivants, celui dont l'organisation est la mieux connue. On a aussi disséqué les autres animaux et les plantes, et on s'est enfin aperçu que c'est la comparaison des organes, considérés à différents intervalles dans le système des êtres, qui peut répandre le plus de jour sur le mécanisme et sur l'usage de leurs parties.

« Cette comparaison, au reste, est très-peu avancée ; on a beaucoup recueilli et on a peu

comparé. Jamais on n'a travaillé sur un plan convenu ; chacun a décrit à sa manière et dans l'ordre qui convenait le mieux à son système ou à ses habitudes, quelquefois même sans aucun ordre déterminé. Il n'y a eu jusqu'ici rien d'arrêté dans la nomenclature ; et parmi tant de morceaux si dissemblables, quel œil serait assez habile pour distinguer sans un long et pénible examen les différences et les rapports ?

« Blasius et Valentin sont les anatomistes qui ont recueilli le plus grand nombre de descriptions d'animaux ; mais ils les ont publiées telles qu'elles sont sorties des mains de leurs auteurs. Ils n'ont épargné à leurs lecteurs que la peine de chercher dans plusieurs volumes les différentes pièces qu'ils ont rassemblées en un, et ils n'ont rien fait pour rendre la comparaison plus facile. Collins, dans son Système anatomique ; Haller, dans sa Grande Physiologie, et Mouron, dans son Abrégé d'anatomie comparée, ont présenté quelques résultats ; mais ces différents travaux n'offrent qu'une très-petite partie de la science, qui n'existe encore nulle part dans son entier.

« Je divise tous les corps en deux classes : la

première comprend les corps bruts ; la seconde les corps vivants[1].

« Dans ceux-ci, les organes, par des mouvements propres, inhérents et spontanés, croissent dans toutes les dimensions à la fois, se nourrissent et se reproduisent.

« Dans ceux-là, l'attraction, soit qu'elle agisse seulement sur les masses, soit qu'elle donne aux parties similaires des corps diverses impulsions, d'où résultent des formes déterminées, est le grand agent qui les fait passer par plusieurs états successifs.

« C'est l'attraction qui règle les nombreuses variétés des cristaux dans la composition desquels entrent des parties intégrantes, homogènes et d'une combinaison parfaite[2].

« Ainsi, veut-on distinguer les corps bruts d'avec les corps vivants ? Toutes les fois qu'on trouvera un corps naturel ayant une forme constante, mais qui peut être divisée mécaniquement en parties d'une nature différente et cependant

1. Les motifs qui ont déterminé Vicq-d'Azyr à adopter cette division seront déduits et développés dans la seconde citation.

2. On trouvera dans ma critique de ce passage mon opinion sur la manière dont Vicq-d'Azyr envisage la loi de la gravitation.

essentielle à sa formation, on en pourra conclure que c'est un corps végétal ou animal, c'est-à-dire un corps vivant.

« Quelques naturalistes ont donc eu tort de regarder les *fungus* comme des cristallisations, puisque ces corps sont composés de parties très-différentes les unes des autres.

« En général, les formes cristallines sont angulaires ; tandis que les formes végétales et animales sont arrondies.

« La forme organique des végétaux et des animaux est toujours disposée de la manière la plus avantageuse à la vie, à l'accroissement de l'individu et à la conservation de l'espèce ; rien de semblable ne peut résulter de la forme constante des cristaux, dont la masse ne s'augmente que par juxta-position, et dont les diverses molécules n'ont rien de commun entre elles que la force qui les unit.

« Les corps vivants sont toujours composés de parties solides et de parties fluides très-distinctes les unes des autres, tandis qu'on ne trouve dans les cristaux que des parties solidifiées.

« La formation des cristaux qui croissent par l'application de lames successivement ajoutées à

leur surface, offre quelque analogie avec celle des végétaux. Dans ceux-ci les couches se répandent sous l'écorce, c'est-à-dire sous un organe digestif qui prépare la matière avant qu'elle serve au développement de l'individu. Mais le cristal n'a pas besoin d'un tel organe, puisque la substance qui sert à son accroissement est déjà semblable à ses autres parties ; la propriété d'attirer les principes homogènes et de rejeter les principes hétérogènes est attachée à chacun de ses points, et elle ne dépend pas, ainsi que dans le règne vivant, de la mobilité d'un organe.

« Tous les cristaux qui appartiennent à une même espèce renferment comme cristal un polyèdre inscrit d'une figure constante. Quelque variées que soient les formes extérieures, ce polyèdre est la forme primitive, les autres ne donnent que des formes secondaires. Celles-ci sont produites par une superposition de lames appliquées sur le noyau et qui décroissent suivant des lois simples et régulières, par des soustractions d'une ou de plusieurs rangées de molécules intégrantes. L'existence de ces lois, prouvée par l'accord des calculs avec l'observation des angles, est le fondement de cette théorie. La plus légère réflexion fait voir combien ces principes sont

loin de pouvoir être appliqués, soit à la composition, soit au développement des corps vivants.

« Nous reconnaissons neuf caractères ou propriétés générales de la vie, savoir : la digestion, la nutrition, la circulation, la respiration, les sécrétions, l'ossification, la génération, l'irritabilité, la sensibilité.

« Tout corps dans lequel on observe une ou plusieurs de ces fonctions, doit être considéré comme corps organisé et vivant.

« Il est hors de doute que les végétaux doivent être rangés dans cette division. Ils se nourrissent ; quelques-unes au moins de leurs parties se meuvent ; ils croissent et se reproduisent ; leurs humeurs circulent ; il se fait en eux des sécrétions, et ils ont une sorte de respiration ; mais la sensibilité est le grand caractère de la vie animale.

« Il y a deux manières de ranger les corps vivants dont on décrit la structure : la première, qui est la plus usitée, consiste à placer l'homme en tête, et à décrire successivement après lui ceux des corps vivants avec lesquels il a le plus d'analogie ; de sorte que dans cette série, le nombre des organes aille toujours en décroissant, comme il suit : l'homme, les quadrupèdes

vivipares, les serpents, les poissons, les vers, les végétaux. La seconde méthode serait absolument l'inverse de celle-ci, en marchant du simple au composé, en arrivant des végétaux aux quadrupèdes et à l'homme. Soit qu'on monte, soit qu'on descende cette échelle, l'examen méthodique des faits constatera que la vie de l'animal à sang chaud n'est que celle de l'animal à sang froid, plus certaines propriétés ; et que celle de ce dernier n'est que celle du végétal, plus certaines modifications. »

SÉRIE PLUS GÉNÉRALE ET PLUS COMPLÈTE DES IDÉES DE VICQ-D'AZYR.

Cette seconde citation ne sera pas, comme la première, une transcription pure et simple de passages des œuvres de Vicq-d'Azyr[1] ; ce sera un rapprochement, une combinaison, une orga-

1. La première citation n'est pas elle-même une *transcription pure et simple;* Saint-Simon, ainsi que je l'ai dit plus haut, attribue libéralement à Vicq-d'Azyr, comme il l'a fait pour MM. Burdin, Bougon et Œlsner, des idées qu'il a sans doute puisées dans les conversations ou dans les ouvrages de ces savants; mais aussi celles qui lui ont été personnellement inspirées par ses propres méditations, résultant de ces communions intellectuelles. P. E.

nisation des plus importantes idées que ce grand homme a émises, tant dans ses leçons et ses conversations familières que dans les ouvrages qu'il a légués aux penseurs instruits. Je ne me bornerai point à ce travail ; je compléterai les idées de Vicq-d'Azyr ; ainsi il se trouvera plusieurs, même beaucoup de termes tirés de mon propre fonds dans cette série, quoique Vicq-d'Azyr conserve la parole. Il en résultera qu'il parlera de choses qu'il n'a pas vues. Cela paraîtra d'abord bien ridicule au lecteur ; mais quand il y aura réfléchi et qu'il aura pesé les réflexions que je lui présenterai plus bas, je crois être certain qu'il sera de mon avis et qu'il approuvera complétement le parti que j'ai pris et la marche que j'ai suivie dans l'exposition des idées. Le lecteur retrouvera, dans cette seconde citation, une grande partie des idées qui ont déjà passé sous ses yeux dans la première. La répétition d'idées neuves, ou de combinaisons neuves d'idées importantes, est très-utile à la science, quand on a soin de ne pas envisager les choses précisément du même point de vue.

INTRODUCTION.

L'anatomie est peut-être de toutes les sciences celle dont on a le plus célébré les avantages, et le moins favorisé les progrès ; c'est peut-être aussi celle dont l'étude offre le plus de difficultés ; ses recherches sont non - seulement dépourvues de cet intérêt qui attire, elles sont encore accompagnées de circonstances qui repoussent. Des membres déchirés et sanglants, des émanations infectes et malsaines, l'appareil affreux de la mort, sont les seuls objets qu'elle présente à ceux qui la cultivent. Tout à fait étrangère aux gens du monde, concentrée dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux, elle n'a jamais reçu l'hommage de ces amateurs qu'il faut captiver par l'élégance et la mobilité du spectacle. Ce n'a été qu'en descendant dans les tombeaux et en bravant les lois des hommes, pour découvrir celles de la nature, que l'anatomie a jeté d'une manière pénible et dangereuse les fondements de ses connaissances utiles. Il n'y a point de siècle où des préjugés de divers genres n'aient mis les plus grands obstacles à ses travaux.

Abusé par les préjugés de la métempsycose, l'habitant de l'Inde est peint dans l'histoire comme respectant les corps des animaux, même les plus vils, et ne pouvant, sans paraître criminel, y porter le couteau. Esclave de ses coutumes, l'Égyptien n'a donné tous ses soins à l'embaumement des cadavres, que dans l'intention de conserver une demeure à laquelle l'âme devait, selon lui, rester longtemps unie. Tant d'efforts n'ont transmis à la postérité que des restes hideux, tristes débris d'un peuple qui fut le père des arts, mais parmi lequel l'anatomie était une science impraticable. Le culte que les Grecs rendaient à leurs morts n'était pas moins contraire à ses progrès. Ne les a-t-on pas vus condamner des généraux vainqueurs à perdre la vie, parce qu'ils avaient laissé sans sépulture des soldats tués dans une action? Quel supplice auraient-ils donc réservé à ceux qui auraient violé leurs tombeaux? Les Romains furent moins sévères à cet égard; mais l'anatomie ne leur dut aucun encouragement, puisque, au rapport de Galien, on faisait le voyage d'Alexandrie pour y voir des os humains, qu'il aurait sans doute été plus facile de préparer à Rome, s'il n'y avait pas eu d'obstacle.

Plus de mille ans se passèrent depuis cette époque dans ce même aveuglement ; la religion de Mahomet, toute guerrière, adopta les préjugés de l'Inde et de l'Égypte. Des barbares démolirent les villes de la Grèce, mutilèrent les chefs-d'œuvre de ses arts et ne laissèrent subsister que ses erreurs. On continua de regarder comme impurs ceux qui avaient approché des cadavres ; ce ne fut qu'au commencement du XIVe siècle, qu'au grand étonnement du monde entier, trois corps humains furent disséqués dans l'amphithéâtre de Milan [1], et cet exemple, donné par l'Italie, ne fut suivi que longtemps après en France, et n'eut point, avant le XVIe siècle, d'imitateurs dans le reste de l'Europe.

Mais alors on cessa presque de disséquer des

1. Ce fait historique n'est point exact, car il a existé, dès le Xe siècle, dans plusieurs parties de l'empire des Sarrasins, particulièrement en Sicile, des amphithéâtres de dissection où l'anatomie humaine était enseignée. La rectification de cette erreur ne m'ayant pas paru assez importante pour figurer dans ma critique, je me suis borné à la consigner dans cette note. C'est aux Arabes que l'école de Salerne doit sa célébrité, et, dès le commencement du XIIe siècle, cette école avait publié son fameux ouvrage contenant les nouveaux principes de la médecine. Vicq-d'Azyr, de même que d'Alembert, a été injuste à l'égard des Maures, en ne leur payant pas le juste tribut qui leur était dû, à titre de fondateurs de l'algèbre, de la chimie et de l'anatomie.

animaux. Toute l'activité des anatomistes se concentra dans l'examen du corps humain, et ce n'a été qu'après y avoir pour ainsi dire épuisé leurs efforts, qu'ils sont revenus par choix à l'objet de leurs premières études, cultivées longtemps par nécessité.

Déjà plusieurs savants se sont illustrés dans cette carrière. L'Académie royale des Sciences s'en est occupée dès son origine ; celle des *Curieux de la nature* y a contribué par des fragments nombreux. Blasius et Valentin ont publié des recueils où la plupart de ces observations sont consignées. Déjà les insectes et les polypes ont eu leurs historiens. Enfin, réunissant ce que le coup d'œil le plus vaste et en même temps le plus juste, le génie le plus fécond et le tact le plus délié, peuvent rassembler de qualités précieuses et rares, deux grands naturalistes ont élevé un de ces monuments qui honorent les nations dans le souvenir de la postérité. L'histoire des quadrupèdes a vu le jour, et l'on a un modèle dans ce genre.

J'ai dû placer en tête de cet examen, qui sera beaucoup plus approfondi que le premier, la récapitulation historique de la marche suivie par

l'anatomie ; je vais maintenant chercher, par voie d'analyse, la cause de la lenteur de ses progrès. Je prouverai ensuite qu'il ne faut pas conclure, de l'observation que ses progrès ont été jusqu'à présent fort lents, que le perfectionnement de cette science ne s'accélérera jamais. Enfin je ferai voir que les matériaux nécessaires pour l'organisation de cette branche importante de la connaissance humaine sont rassemblés, et que les faits sur lesquels on doit baser la théorie de la science des corps organisés sont aujourd'hui bien constatés. L'indication de la marche que les physiologistes me paraissent devoir suivre dans leurs travaux terminera cette esquisse.

Avant d'entrer en matière, je fais observer qu'en employant en tête de cet article l'expression d'anatomie, j'ai présenté la partie pour le tout, et que ce mot signifie dans cette occasion l'ensemble de la science des corps organisés.

CAUSE DE LA LENTEUR DES PROGRÈS DE L'ANATOMIE.

Notre intelligence est trop bornée pour que nous puissions suivre de front l'étude des diverses choses qu'il nous importe de connaître, et nous

sommes, par cette raison, obligés d'établir des divisions scientifiques. Les premières divisions qu'on a adoptées ont été fort mauvaises ; aujourd'hui encore, celle qui est le plus généralement suivie est fort mauvaise, elle est radicalement vicieuse. De manière que je me trouve obligé de la rectifier pour donner une base solide à mon raisonnement.

La classification des phénomènes la plus usitée est celle qui partage l'univers en trois règnes. Cette classification, qui a une multitude d'inconvénients, est décidément vicieuse sous les deux rapports les plus importants. D'abord elle est incomplète, puisqu'elle ne comprend pas les phénomènes célestes, car on ne peut pas considérer ces phénomènes comme faisant partie du règne minéral, du règne végétal ou du règne animal ; ensuite elle est trinaire, et par conséquent mauvaise, puisque toute division scientifique doit se composer de deux parties seulement et non de trois. Ceci exige une explication que je vais donner en peu de mots.

Il a été démontré par plusieurs auteurs modernes, entre autres par Condillac, que tous nos travaux scientifiques étaient des comparaisons. De ce principe, je conclus que les classifications

doivent être considérées comme des opérations préliminaires dont l'effet est d'énoncer, d'indiquer les comparaisons scientifiques dont il est le plus utile de s'occuper. Or, les mathématiques, qui sont la science des comparaisons les plus exactes et les plus approfondies, fournissent la preuve que toute comparaison doit être réduite à deux termes. En effet, une équation ne se compose que de deux membres.

Je propose de remplacer la classification en trois règnes par la division suivante :

SCIENCES PHYSIQUES.

PHYSIQUE PARTICULIÈRE
ou
Science de l'analyse des propriétés et des relations des corps.

CORPS BRUTS. — CORPS ORGANISÉS.

Chimie des solides. — Chimie des fluides. — Physiologie. — Psychologie.

PHYSIQUE GÉNÉRALE
ou
Science de la généralisation des propriétés et des relations des corps.

CORPS ASTRONOMIQUES. — CORPS TERRESTRES.

Solides. — Fluides. — Solides. — Fluides.

Il faut connaître l'ensemble d'une chose pour raisonner pertinemment sur une des parties qui la composent. J'ai donc dû présenter la division

la plus générale des sciences physiques, avant de procéder à l'examen particulier des corps bruts et des corps organisés terrestres.

La sous-division en corps bruts et corps organisés remplit la condition d'être binaire, et elle énonce une comparaison analytique entre les deux grands éléments de l'univers : la matière à l'état de solidité et celle à l'état de fluidité. En effet, dans les corps bruts, l'action des solides domine celle des fluides ; tandis que dans les corps organisés, c'est l'action des fluides qui a la prépondérance sur celle des solides.

Je considérerai d'abord les corps bruts ; j'examinerai ensuite les corps organisés ; puis je comparerai l'organisation des uns avec celle des autres. De cette comparaison, je déduirai la preuve que la science des corps bruts a dû devenir positive avant que celle des corps organisés ait été fondée sur des faits observés, et je terminerai cet article en faisant sentir la grande importance du pourquoi dont j'aurai donné l'explication.

Si l'on examine avec attention les corps bruts, si l'on pousse l'analyse de leur organisation aussi loin que possible, c'est-à-dire jusqu'au terme le plus éloigné que nos sens et notre intelligence

puissent atteindre, dans l'état actuel de nos connaissances, on trouve que leurs parties les plus élémentaires sont des polyèdres d'un plus ou moins grand nombre de faces, que ces polyèdres sont juxtaposés les uns aux autres, et que, suivant leur nombre et leur position, le corps dont ils font partie se trouve d'une forme qui décèle au géomètre la figure de ses molécules intégrantes.

Si ensuite on observe l'action des fluides dans les corps bruts, on voit qu'ils s'insinuent entre les molécules constituantes de ces corps, qu'ils passent dans ces corps comme à travers un crible. Si l'on échauffe ces corps jusqu'à un degré convenable, on augmente leur volume, parce qu'on interpose une plus grande quantité de fluide entre leurs parties élémentaires ; en augmentant encore la quantité de calorique introduite dans leur capacité, on les détruit, c'est-à-dire, on désunit les molécules ou polyèdres solides qui les constituent.

Ce peu de mots me paraît suffisant pour donner ou plutôt pour rappeler aux savants l'idée que l'on doit avoir de la structure intime des corps bruts. Passons maintenant à l'examen des corps organisés.

Quand on a étudié d'une manière approfondie la structure intime des corps organisés, on reste convaincu :

1° Que les éléments de la partie la plus fixe de leur organisation sont de petits solides perforés, adhérents les uns aux autres, et disposés de manière que leur réunion forme des tubes, canaux, conduits ou vaisseaux, n'importe le nom qu'on leur donne, placés dans une multitude de directions différentes et s'entre-croisant les uns les autres ; que ces canaux varient entre eux sous le rapport de la dimension, en longueur et en diamètre, ainsi que sous celui du degré de solidité et de perméabilité de leurs parois ;

2° Que des fluides de différents degrés de ténuité moléculaire circulent continuellement dans ces canaux, et que c'est la circulation de ces fluides qui crée et entretient le phénomène de la vie ; de manière que le corps organisé devient corps brut quand cette circulation cesse ; de manière que l'action des fluides domine, comme on le voit, celle des solides dans les corps organisés.

Les végétaux sont de tous les corps organisés ceux dont l'organisation est la plus simple ; ce sont donc ceux dans lesquels il est le plus facile

de reconnaître l'existence des deux faits que je viens d'énoncer.

Si l'on examine avec attention le débris d'un végétal, on trouve qu'il est formé de fibres plus ou moins adhérentes les unes aux autres. Dans quelque sens qu'on divise ce fragment, à quelque état de ténuité (apercevable à notre vue naturelle ou même à l'aide d'un microscope) qu'on le réduise, le même fait se représente, sans autre différence que celle de la diminution des fragments : ils contiennent encore des fractions de tubes et en sont encore composés.

Si l'on fait ensuite section majeure et complète d'un végétal en pleine végétation, on reconnaîtra : 1° que les fibres dont il est composé sont tubuleuses, puisqu'elles contiennent des liquides ; 2° que les liquides qu'elles contiennent y sont en circulation, puisqu'ils en découlent, dans quelque position que l'on place la surface de la coupure opérée.

Quelques bonnes expériences sur les racines et sur les feuilles suffiront pour compléter la portion d'idées générales sur l'organisation vitale des végétaux, qu'il est nécessaire d'avoir pour bien saisir le raisonnement dont je pose les bases dans ces considérations préliminaires.

Que l'on plante un végétal dans la terre séchée au four, il périra, quelque soin qu'on ait mis d'ailleurs pour rendre les circonstances les plus favorables possibles à sa végétation, parce que ses racines ne trouveront plus d'humidité à absorber, et que l'action des liquides circulants dans la capacité des corps organisés est indispensable pour le développement et l'entretien du phénomène de la vie.

Que l'on observe la végétation d'un oignon placé dans une carafe ; il sera très-facile de constater que ses racines absorbent une grande quantité du liquide dans lequel elles sont plongées.

La fonction des feuilles est celle de pomper les fluides gazeux, de même que celle des racines consiste à absorber les fluides à l'état de liquidité. Qu'on place un végétal feuillé sous le récipient d'une machine pneumatique, et qu'on fasse le vide, les feuilles s'affaisseront, se flétriront avant toutes les autres parties de ce corps ; et si l'on maintient le vide pendant un certain temps, le végétal, quelque moyen qu'on emploie ensuite, ne pourra plus être rappelé à la vie.

Ces expériences sont directement applicables aux graines ; si on les pousse au four, passé un

certain degré de chaleur, toute l'humidité qu'elles contenaient étant soutirée, leur principe de vie se trouve détruit, elles ne sont plus susceptibles de germer. L'expérience de l'extraction complète des fluides gazeux qu'elles renferment, faite avec le soin nécessaire, sous une excellente machine pneumatique, donnerait les mêmes résultats.

En poursuivant cette série d'expériences, on constatera plusieurs faits secondaires fort intéressants. On reconnaîtra que les végétaux, de même que les animaux, passent successivement de l'état de veille à celui de sommeil, *et vice versâ ;* c'est-à-dire qu'ils absorbent et qu'ils transpirent infiniment plus pendant une partie des vingt-quatre heures que pendant le surplus de la journée. Dans nos climats, indépendamment de ce sommeil diurne, les végétaux ont tous, de même que les animaux dormeurs, un grand sommeil annuel ; ils passent l'hiver dans un état de torpeur qui varie pour sa longueur dans les différentes espèces.

On constatera également que tous les fluides, tant liquides que gazeux, ne sont pas également propres à la nourriture de tous les végétaux ; ce qui sera facile pour les liquides, en arrosant différents végétaux avec des liquides ayant diverses

propriétés chimiques ; ce qui pourra se faire pour les fluides gazeux, en plaçant des végétaux de différentes espèces sous des cloches remplies de divers gaz. Dans la suite de cette série d'expériences, l'attention se fixera nécessairement sur la manière dont la nature a équilibré l'action des animaux et des végétaux relativement à l'atmosphère. Les premiers absorbent l'oxygène et rendent l'azote, tandis que les seconds s'identifient l'azote et restituent l'oxygène ; admirable compensation au moyen de laquelle la composition de l'atmosphère, dont les animaux et les végétaux tendent, par des efforts opposés, à changer la proportion, est toujours maintenue dans le même état, par l'effet de l'opposition des actions organiques exercées sur elle.

Je ne dois point dans cet aperçu m'appesantir sur les détails ; je dois marcher avec le plus de rapidité possible et me borner à une récapitulation sommaire des principales observations. Je passe donc immédiatement à l'examen des animaux.

Les végétaux étant de tous les corps organisés ceux dont la structure est la plus simple, il est plus facile de reconnaître dans ces corps la similitude essentielle d'organisation de leurs diverses parties que dans les animaux. On peut cepen-

dant, au moyen de bonnes observations et d'expériences bien choisies, constater cette similitude de structure entre les différentes parties dont les animaux sont composés.

Au premier aspect, les cheveux ainsi que les autres poils présentent la même apparence que des brins de fil plus ou moins longs, plus ou moins déliés. On croirait qu'ils sont pleins ; mais en les regardant avec un microscope, on reconnaît facilement qu'ils sont tubuleux. Si l'on coupe, au foyer de cet instrument, un cheveu vivant, on voit les liquides qu'il renferme se répandre. Enfin, dans certaines maladies, on aperçoit, à la vue simple, le sang pénétrer et circuler dans la capacité des cheveux sans perdre sa couleur.

Au premier coup d'œil, les os paraissent appartenir au règne minéral ; on se figurerait que, de même que les pierres, ils sont composés de petits solides pleins et juxtaposés les uns aux autres. Mais un examen plus approfondi dissipe cette erreur. Les observations pathologiques contribuent beaucoup à nous faire bien connaître l'organisation des corps vivants. Dans certaines maladies les os se ramollissent ; les vaisseaux dont ils sont composés se distendent, et le sang,

ainsi que les autres liquides qui existent dans les corps animaux, y circulent d'une manière apercevable à la vue simple. Une autre observation dévoile l'organisation intime des os : qu'on donne de la garance à manger à des volailles, on trouvera leurs os teïnts, peu de temps après qu'on les aura mis à cette nourriture. Enfin, qu'on fasse fracture d'un ou de plusieurs os (en sacrifiant plusieurs animaux à la fois à cette expérience), qu'on mette à nu les os fracturés, qu'on observe directement la formation et les progrès des calus aux différentes époques de la guérison, on reconnaîtra que la structure fondamentale de ces parties est absolument la même que celle des organes ayant le moins de solidité.

On reconnaîtra qu'une rupture, qu'une solution de continuité osseuse, se guérit absolument par le même procédé physique qu'une plaie cutanée.

On peut encore faire des observations d'une autre nature sur les os. On remarquera que ces organes, qui sont insensibles dans l'état sain, trouvant ramollis par la maladie, et la circulation du fluide nerveux s'y faisant plus librement, la sensibilité dont ils sont pourvus dépasse celle qui existe dans aucune autre partie de l'individu ; ce qui s'explique facilement, en disant que ces

parties n'ont point l'habitude de la sensibilité et qu'elle est pour elles, par conséquent, une sensation neuve.

Le cerveau est, de tous les organes, celui qui a le moins de consistance ; à la première vue, il paraît une masse pulpeuse, on le prendrait même pour un amas de bouillie, pour un tas de matière inorganisée. L'étude de la physiologie change totalement cette opinion, uniquement fondée sur la première apparence. Quand on a observé la manière dont cet organe fonctionne ; quand on a comparé son action avec celle des autres organes ; quand on a remarqué et constaté l'innombrable variété et l'inconcevable délicatesse des fonctions qu'il exécute, le sentiment de dédain qu'on éprouvait pour lui se change en admiration, et la partie de nous qui paraissait la moins intéressante est celle que nous jugeons ensuite être la plus importante.

J'ai travaillé directement sur le cerveau, je me suis attaché dans ce travail à faire connaître la structure particulière de cet organe et à donner une idée de ses sublimes fonctions ; mais ce n'est pas le moment de parler de ce qu'il y a de particulier dans la structure et l'action de cet organe, puisqu'il s'agit de constater ce qu'il a de

commun avec les autres. Je dois donc me borner pour le moment à démontrer que le cerveau, de même que toutes les autres parties de notre corps, est composé de tubes dans lesquels circulent des fluides, et que la circulation de ces fluides est nécessaire à l'entretien de la vie du cerveau et à notre vie générale, parce que cet organe est un des plus essentiels, est le plus essentiel de tous ceux qui entrent dans notre composition. Cette démonstration est très-facile; il suffit pour cela de faire observer l'entrée des artères dans cet organe, et les veines qui en sortent. Pour que le sang versé dans l'organe cérébral ne se répande point et qu'il se trouve réengagé dans les veines qui y prennent naissance, il faut nécessairement qu'il soit contenu dans des vaisseaux ou tubes qui, par leur innombrable multiplication, sont réduits à une petitesse telle qu'ils échappent à notre vue. La preuve que la présence des fluides dans les tubes dont notre cerveau se compose est nécessaire à l'entretien du phénomène de notre vie est que, si on lie les artères qui portent le sang au cerveau, la mort suit de près cette ligature.

La double ligature, d'une part, des artères portant le sang au cerveau, d'autre part, des veines

évacuant le sang contenu dans cet organe, détermine également et encore plus promptement la mort. Ainsi la présence et la circulation des fluides, dans les tubes dont notre individu est composé, sont nécessaires à l'entretien de notre vie tant cérébrale que générale, comme nous avons commencé à le voir et comme nous allons continuer à le démontrer.

Le cerveau est bien, de toutes les parties de notre corps, celle dans laquelle la transfusion du sang des artères dans les veines est la plus abondante ; mais ce n'est pas le seul point où ce phénomène ait lieu ; il est général pour tout notre individu. Il n'y a pas une portion de notre être dans laquelle il n'existe des épanouissements artériels et des sources veineuses ; il n'y a pas une seule partie de nous à laquelle la ligature des artères qui s'y ramifient et des veines qui en sortent ne cause la gangrène, c'est-à-dire un commencement de mort. Cette mort deviendrait complète pour la partie, elle se communiquerait aux autres parties, et finirait par être générale pour l'individu, si la nature ou l'art ne faisait pas amputation du membre qu'on a privé de circulation. Ce fait, très-facile à constater par des expériences sur des animaux vivants, serait

prouvé par les seules observations de ce qui se passe chez ceux auxquels on est obligé de faire l'opération de l'anévrisme ; ils en meurent presque toujours, et quand ils en guérissent, c'est que les ramifications artérielles secondaires se distendent suffisamment pour compenser la circulation qui se faisait par le tronc qu'on a lié.

Une bonne analyse de la circulation du sang suffirait pour prouver que nos parties élémentaires les plus fixes sont tubuleuses, qu'elles renferment des fluides, et que ces fluides y sont en circulation ; et que ces deux conditions, la présence et la circulation des fluides, sont nécessaires pour l'entretien du phénomène de la vie, qui n'a pu commencer qu'à l'époque où l'existence de ces conditions s'est manifestée ; car il n'existe pas une partie de notre être qui ne soit vivifiée par la circulation du sang. Mais cette manière de procéder serait trop abstraite. Continuons donc à envisager les différentes parties de notre individu de différents points de vue.

Dans les viscères, tels que le foie, la rate, le cœur et les poumons, l'organisation fondamentale, commune à toutes les parties des corps vivants, se reconnait à la première inspection. Les vaisseaux qui en constituent les parties so-

lides élémentaires s'aperçoivent à la vue simple, et on découvre avec la même facilité les liquides que ces vaisseaux renferment, ainsi que les mouvements circulatoires de ces liquides.

Les tubes élémentaires et les fluides circulants dans ces tubes, s'aperçoivent aussi facilement dans les reins et dans les parties génitales.

De tous les tubes qui entrent dans notre composition, le plus long et celui qui a le plus de capacité est notre canal alimentaire ; l'enveloppe de ce canal se compose d'innombrables vaisseaux chylifères, accolés les uns aux autres.

Notre organe cutané, tant interne qu'externe, est percé comme un crible ; à l'extérieur sont des milliards de trachées ; à l'intérieur, existent les bouches de milliards de vaisseaux lymphatiques. La peau est bien curieuse à observer dans ces animaux d'une organisation si simple qu'ils ne consistent que dans un sac alimentaire. Ces sacs retournés, les vaisseaux chylifères deviennent des trachées, tandis que les trachées se convertissent en vaisseaux chylifères.

Nos trachées remplissent la double fonction d'absorber et d'excréter ; elles sont aussi susceptibles de contenir des fluides en état de liquidité et en état gazeux. On les voit, suivant les

circonstances, absorber des gaz et exhaler notre transpiration insensible, absorber de l'eau dans un bain, excréter de la sueur quand la chaleur les dilate, recevoir même le fluide mercuriel au moyen de frictions.

Il nous reste encore à examiner le fluide nerveux. Les nerfs sont de tous les tubes qui entrent dans notre composition, ceux dont les parois sont le plus imperméables ; ce sont aussi ceux dans lesquels circulent les fluides de la plus grande ténuité moléculaire. C'est par conséquent le système tubuleux dans lequel la circulation est le plus difficile à constater ; on peut cependant la prouver au moyen d'un petit nombre d'expériences. Qu'on fasse une ligature à chacun des nerfs aboutissant à une partie quelconque de notre individu, et la sensibilité s'éteindra subitement dans cette partie. La ligature interrompt donc une circulation nécessaire à l'entretien de la sensibilité. Des expériences plus délicates prouvent qu'il existe, dans la capacité des tubes nerveux, des fluides du nombre de ceux que nous considérons comme composés des molécules les plus petites, et qu'on appelle impondérables. Que, dans une profonde obscurité, on se frotte le globe de l'œil en le comprimant, on aura la

sensation de la lumière ; ce qui prouve qu'il se trouve du fluide lumineux engagé dans le nerf optique, et que la pression fait sortir ce fluide. Qu'on introduise le doigt dans l'oreille ; qu'on l'appuie en le tournant, on aura la sensation du bruit. Il existe donc dans la capacité du nerf auditif un fluide qui, par sa vibration, donne, en sortant comme en rentrant, la sensation du son. Qu'on mange une chose ou qu'on la flaire, on aura la même sensation par l'expiration que par l'inspiration, par la déjection que par la déglutition.

Examinons le système nerveux d'un point de vue général : cela éclaircira ce que nous venons de dire, qui pourrait ne pas paraître exact sans cet éclaircissement.

Le système nerveux est celui de la sensibilité, puisque toute partie, quand on coupe les nerfs qui y aboutissent, devient insensible. Il circule un fluide dans les nerfs, puisque la ligature des nerfs, de même que leur section, prive de la sensibilité la partie isolée du tronc. Les nerfs se ramifient dans toutes les parties de notre individu, puisque toutes les parties de notre individu jouissent de la sensibilité à un degré plus ou moins éminent. Les parties de nous qui ont le moins de

sensibilité dans l'état de santé, sont celles qui en acquièrent le plus dans l'état de maladie ; tels sont : les os, les parties cornées et les cheveux. Enfin, ce que j'ai dit de la similitude des sensations résultant de l'absorption ou de l'excrétion des fluides impondérables, exécutées par les nerfs optiques, auditifs, olfactiques et du goût, est applicable aux épanouissements nerveux qui constituent aux extrémités de nos doigts le sens du toucher, mais encore à tous ceux qui rendent notre organe cutané sensible dans toutes ses parties. Qu'on brûle ou qu'on gèle subitement une partie quelconque de l'organe cutané, la sensation sera la même pour le patient. Celui qui donne et celui qui reçoit l'étincelle électrique éprouvent la même sensation. Ainsi, l'entrée abondante et subite du calorique ou de l'électricité dans les tubes nerveux, ou leur sortie rapide, produisent le même effet sur notre faculté de sentir, et nos sensations, ainsi considérées, prouvent doublement l'existence et la circulation d'un fluide dans les tubes nerveux.

Je résumerai en quatre observations générales les observations et expériences particulières que je viens d'énoncer :

1° Qu'on coupe une partie quelconque d'un

animal quelconque vivant ; qu'on la dégorge ; qu'on l'injecte ensuite avec un liquide coloré d'une manière tranchante par rapport aux enveloppes tubuleuses dans lesquelles il doit pénétrer, et la tubulosité sera rendue visible dans toutes ses parties ;

2° Qu'on donne à manger à un animal quelconque, un minéral quelconque, l'animal ne digérera point cet aliment ; il faudrait, pour que l'assimilation pût avoir lieu, que ses forces digestives fussent suffisantes pour déterminer la perforation des polyèdres constituants du minéral, et pour anéantir l'angulosité de leurs faces ; car il ne peut y avoir que des molécules tubuleuses et arrondies, capables de remplacer des éléments de cette nature, et il est reconnu que les molécules constituantes des parties les plus fixes de notre organisation sont remplacées au bout de sept ans. Ce que je viens de dire n'est point applicable aux fluides ; leur ténuité moléculaire les rend susceptibles de tous les genres d'assimilation. En un mot, un animal quelconque, un végétal même, ne peuvent s'assimiler que les molécules solides qui sont entrées dans la composition d'autres corps organisés ;

3° Qu'on chauffe un corps brut se trouvant à

une température très-basse, on n'observera d'autre effet produit que celui d'un accroissement de volume de ce corps ; qu'on chauffe avec les précautions convenables un corps organisé, asphyxié par un froid humide (un moineau, par exemple, le cas n'est pas rare), on verra la vie, qui était en quelque facon suspendue chez cet être, reprendre toute son activité, ce qui se manifeste d'abord par le rétablissement de la circulation des fluides. Disons à cette occasion que l'action des fluides dans les corps organisés est le principe et même le régulateur de la vie ; car la fièvre est le symptôme le plus général des dérangements de santé ;

4° Dans tout animal qui s'éteint par une mort sénile, l'anatomiste reconnaît, dans les derniers moments de la vie, une grande diminution d'activité dans la circulation, et après la mort, l'oblitération d'une grande quantité de vaisseaux qui ne sont plus susceptibles d'être injectés, ainsi que l'ossification plus ou moins avancée des viscères.

J'aurais pu produire un beaucoup plus grand nombre d'observations et d'expériences à l'appui de mon dire ; mais cela m'a paru inutile pour convaincre les personnes au courant de la science

(qui sont les seules auxquelles cet écrit s'adresse), que les deux faits généraux annoncés sont exacts :

1° Les parties élémentaires des corps organisés sont tubuleuses ;

2° La présence et la circulation des fluides dans les tubes organiques sont nécessaires au développement et à l'entretien de la vie.

Plus les tubes que contient un corps organisé sont variés en dimension de longueur et de diamètre, plus ils forment de viscères et de sens distincts, et plus le corps est élevé sur l'échelle des êtres, c'est-à-dire plus ce phénomène a d'action sur ce qui lui est extérieur. Qu'on fasse un examen comparatif bien suivi, depuis les fungus jusqu'à l'homme, et ce fait sera complétement vérifié. L'homme, qui est le mieux organisé de tous les animaux, a cinq viscères et cinq sens bien distincts, savoir : la cervelle, le cœur, les poumons, le foie et la rate ; cinq sens, savoir : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Il existe encore de grands préjugés en anatomie comparée ; le plus marquant de tous a fait placer le singe immédiatement après l'homme. C'est à cause de sa ressemblance avec l'homme que l'homme lui a accordé la seconde place ; la

vérité est qu'il ne la mérite pas. Plusieurs animaux sont mieux organisés que lui et plus intelligents par conséquent. Ils doivent donc être classés comme intermédiaires entre le singe et l'homme. Le castor et le rat musqué ont tous les deux le muscle abducteur du pouce, ce qui leur constitue le sens du toucher qui manque complétement au singe, dont les facultés en ce genre se réduisent à la simple préhension. L'éléphant a une ébauche du sens du toucher, placée à l'extrémité de sa trompe. Les travaux très-connus du castor, ceux moins généralement connus, mais cependant bien constatés du rat musqué, l'étendue des combinaisons de l'éléphant, classent ces animaux comme bien supérieurs en intelligence au singe.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile de s'élever aux idées générales suivantes :

1° Les deux états les plus opposés dans lesquels la matière puisse se trouver, sont, d'une part, l'état de solidité; de l'autre, celui de fluidité;

2° Les faits les plus extraordinaires qui puissent exister sont ceux qui résultent de l'action de la matière en état de solidité, et de celle de

la matière en état de fluidité, dans l'opposition la plus complète ;

3° Un phénomène est d'autant plus important (proportion gardée de sa dimension), que l'opposition entre la matière à l'état de solidité et de fluidité est plus multipliée et mieux réglée dans toutes ses parties ;

4° Les corps organisés sont de tous les phénomènes ceux dans lesquels l'opposition entre la matière en état de solidité et de fluidité est la plus complète et la mieux réglée.

De ce point de vue, nous découvrirons maintenant avec beaucoup de facilité la grande cause, la vraie cause de la lenteur des progrès de la physiologie.

Les solides nous font éprouver des sensations plus claires, plus distinctes, plus faciles à percevoir, à apprécier, à comparer, à combiner et à calculer, que les fluides. Ainsi, l'esprit humain a dû s'occuper des premiers, avant de fixer son attention sur les autres. En effet, les Égyptiens, déjà assez avancés en astronomie, n'avaient qu'une connaissance très-vague de l'existence des fluides. Les Arabes sont les premiers qui en aient fait un objet d'études, et ils n'ont obtenu aucun résultat important. Ce n'est que dans le

XVIIIe siècle que cette branche de nos connaissances a pris son essor, et, de nos jours seulement, l'atmosphère a été décomposée. On a fait des expériences sur les propriétés et les poids respectifs des gaz qui la constituent. De nos jours seulement, la légèreté du gaz hydrogène a été utilisée pour s'élever dans l'atmosphère ; de nos jours seulement, on a su rendre la vapeur des liquides en ébullition une force disponible. Enfin, c'est tout récemment que Galvani nous a donné les moyens de démontrer que les fluides impondérables étaient les grands agents des phénomènes de la vie.

Les fluides impondérables étant les causes de la vie, la physiologie n'a pu faire que des progrès très-lents, jusqu'à l'époque où la physique générale a constaté l'existence de la matière dans cet éminent état de fluidité. Ainsi, on ne doit point conclure de la lenteur des progrès de la physiologie, jusqu'à ce jour, que le perfectionnement de cette science ne s'accélèrera pas.

Il nous reste encore un grand pourquoi à donner ; il nous reste une vaste lacune à remplir, un préjugé important à détruire. Nous avons établi la différence de structure des corps bruts

et des corps organisés ; nous avons fait voir ensuite que, plus un corps était organisé et plus il exerçait d'action sur ce qui lui était extérieur. Nous avons énoncé la loi qui fait concorder d'une manière qui paraîtra de plus en plus satisfaisante, la série des causes avecc elle des effets, depuis les fungus jusqu'à l'homme ; mais nous n'avons point donné le pourquoi de l'immense supériorité de l'homme à l'égard de tous les autres animaux, même de celui qui est le plus élevé après lui sur l'échelle d'organisation. C'est l'objet que nous nous proposons d'exposer actuellement.

L'opinion que j'émettrai à cet égard sera fondée sur les six observations suivantes, outre celles que j'ai déjà présentées.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Que l'on compare un enfant nouveau-né avec les petits nouveau-nés d'autres mammifères, et l'on ne remarquera pas dans le premier une supériorité décidée d'intelligence sur les autres. En voyant la quantité de fois que les personnes qui l'entourent lui répètent les mots *papa, maman,* avant qu'il ait appris à les bien pronon-

cer et à saisir les idées qu'il doit y attacher, on acquiert la certitude que le langage n'est pas un résultat direct de l'organisation de l'homme.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Qu'on lise Hérodote, Thucydide, le profond Tacite, le grand Hume, notre contemporain; qu'on fouille dans les vieilles chroniques; qu'on analyse les anciennes traditions, on verra que les peuples qui se sont élevés au plus haut degré de civilisation ont commencé par être anthropophages; on verra que ceux chez lesquels le luxe s'est élevé jusqu'au point de satisfaire avec le plus de recherche à tous les besoins de la vie, ont commencé par se mettre à l'abri des injures du temps dans des cavernes, et par manger crus et sans aucun apprêt les animaux et les végétaux qu'ils consacraient à leur nourriture; que ceux qui se sont distingués par les travaux d'intelligence les plus solides et les plus brillants, n'avaient à l'origine, sous les rapports de mémoire et de prévoyance, que des moyens fort peu supérieurs à l'animal le plus élevé après l'homme sur l'échelle d'organisation.

TROISIÈME OBSERVATION.

Depuis cinquante ans, l'esprit humain a pris un grand essor ; il a secoué ses vieilles habitudes ; il a fait les plus généreux efforts pour s'affranchir des préjugés auxquels il était soumis ; il s'est aperçu qu'à la sublime conception qui a servi de base à l'organisation sociale actuelle, plusieurs idées fausses s'étaient trouvées mêlées, amalgamées, et il a pris la ferme résolution de faire le départ de l'erreur et de la vérité. Les faits constituant la croyance qui, depuis dix-huit cents ans, se transmettait de confiance, de génération en génération, ont été passés au creuset le plus sévère. Ne perdons pas de vue qu'au nombre de ces faits, les deux suivants jouaient un rôle très-important. L'un, que les premiers hommes avaient eu des signes de convention au moyen desquels ils avaient pu fixer leurs sensations, les comparer et les combiner de même que nous. L'autre, qu'ils s'étaient élevés à l'idée éminemment abstraite *Dieu,* ou, si on le préfère, qu'ils avaient conçu la démonstration de l'existence de *Dieu.*

L'enthousiasme pour la recherche de la vérité

est devenu, à cette époque, vraiment national chez les Anglais et les Français. Ces peuples ont fait l'un et l'autre des expéditions maritimes dispendieuses, ayant en grande partie pour objet l'apurement des principes servant de base à l'organisation sociale. Je veux parler des voyages de découvertes confiés à la direction de l'ingénieux Bougainville, du sage et intrépide Cook, et du malheureux La Peyrouse. Ces illustres navigateurs ont visité avec l'esprit le plus philosophique une grande quantité de peuplades diverses qui, jusqu'alors, nous avaient été totalement inconnues. Grâce à leurs recherches, à leurs observations et à leurs ingénieuses expériences, tous les états intermédiaires entre les hommes les plus ignorants, les plus bruts (tels qu'ont dû être nos premiers pères) et les peuples qui sont parvenus au plus haut degré de civilisation, nous sont parfaitement connus. Ces renseignements sont bien précieux, car nous pouvons maintenant baser sur des faits observés ce que, sans cela, nous n'aurions pu fonder que sur des conjectures et des raisonnements. Nous pouvons maintenant monter par une série non interrompue de faits observés, depuis les premiers hommes, qui ont nécessairement été les plus ignorants de tous,

jusqu'aux Européens actuels qui, sous le rapport de la civilisation ainsi que sous celui des sciences, ont infiniment dépassé les peuples qui les ont précédés.

Cook nous parle de peuplades ne reconnaissant point de chefs, n'ayant aucune idée religieuse, point de vêtements, aucune autre habitation que des cavernes ou des trous faits dans la terre, mangeant crus les aliments dont elles se nourrissent, étant anthropophages sans avoir besoin d'être excités par la vengeance, le goût de prédilection pour la chair humaine stimulant suffisamment leur cannibale appétit. Il nous parle d'autres peuplades un peu plus élevées sur l'échelle de la civilisation. Elles reconnaissent des chefs, elles ont quelques idées religieuses (constatées par des idoles révérées), elles font cuire leurs aliments, elles se couvrent de peaux de bêtes, elles ont des habitations construites et une langue si peu étendue que la numération ne s'élève pas au delà de trois. L'anthropophagie y est considérablement diminuée ; elle y est presque réduite au cas résultant d'homicides commis par effet de vengeance individuelle ou nationale. Enfin, il nous parle des peuples d'Otaïti, des îles Sandwich et de celles des Amis, qui ont un

clergé établi, une hiérarchie politique, une langue complète, et chez lesquels les sacrifices humains sont presque les seuls restes de l'anthropophagie ; elle y est presque entièrement détruite sous le rapport de la manducation de la chair humaine, quoique le trop philanthrope Cook ait été en partie mangé par les insulaires de Sandwich.

Ce qui m'a surtout frappé dans les naïfs récits de Cook, c'est : 1° qu'il lui a été impossible de faire comprendre aux deux premières classes de peuplades l'idée d'une cause unique, ou, si l'on préfère, l'opinion de l'existence d'un Dieu tout puissant ; qu'il lui a été par conséquent impossible de leur faire voir que l'homme était d'une autre nature que les autres animaux, chose qu'il a fait facilement concevoir aux habitants d'Otaïti, des îles Sandwich et de celles des Amis ; 2° que l'anatomie n'aurait éprouvé aucun obstacle pour se livrer à la dissection du corps humain chez les deux premières classes de peuplades, et qu'elle aurait été impraticable chez la troisième.

QUATRIÈME OBSERVATION.

A différentes époques et dans différents pays, des enfants, par des malheurs quelconques, se

sont trouvés séquestrés de la société, livrés à eux-mêmes, obligés de pourvoir à tous leurs besoins par leur seule industrie, et cela, avant d'avoir participé, par l'effet d'une éducation suffisamment soignée et prolongée, au trésor des connaissances acquises par les travaux successifs et cumulés de toutes les générations qui nous ont précédés. Plusieurs de ces individus ont été pris après avoir enduré un isolement plus ou moins long. Nous avons des mémoires sur de pareils sauvages, entre autres sur un qui fut arrêté en Suède, sur un autre qu'on a saisi dans les forêts de la Lithuanie, sur une fille qui avait habité longtemps dans un état de séquestration absolue les bois de la Champagne. Enfin nous avons sous les yeux l'individu auquel on a donné le nom de Sauvage de l'Aveyron. Les observations faites sur ces sauvages prouvent que l'homme abandonné à lui-même avant d'avoir été mis au courant des connaissances acquises, est très-peu supérieur en intelligence aux animaux les plus élevés après lui sur l'échelle d'organisation. Sa supériorité intellectuelle correspond précisément et uniquement à celle qui résulte directement de sa supériorité d'organisation. Le Sauvage de l'Aveyron me paraît avoir

été, pendant tout le temps qu'a duré sa séquestration de la société, dans un état d'intelligence très-rapproché de celui dans lequel ont dû se trouver les premières générations de l'espèce humaine. Il a dû cependant jouir de quelque supériorité à leur égard, parce qu'une partie du développement de l'intelligence se transmet par voie de génération.

L'histoire du Sauvage de l'Aveyron, depuis le moment qu'il a été pris et arraché à la vie isolée qu'il menait depuis son bas âge, et pour laquelle une longue habitude lui avait donné un grand attrait, mérite de fixer d'une manière particulière l'attention des personnes qui cultivent la science de l'homme et qui s'efforcent de hâter ses progrès. Cette histoire se divise naturellement en trois époques : la première comprend ce qui s'est passé depuis qu'il a été saisi par des paysans qui l'ont trouvé mangeant des légumes dans leur champ, jusqu'à son arrivée à Paris, où le Gouvernement l'a fait venir. La seconde se compose de la narration des soins donnés à son éducation par l'abbé Sicard, à qui le Gouvernement l'a confié. La série des observations faites sur lui par M. Itard, médecin de l'établissement des sourds-muets, constitue la troisième.

Première époque.

Ceux qui ont capturé le Sauvage de l'Aveyron l'ont conduit dans l'hôpital de quelque importance qui était le plus voisin. Les officiers de santé attachés à cet hôpital ont fait sur lui des observations qui, sans avoir beaucoup de profondeur, étaient très-judicieuses et fort exactes. Ils ont constaté son état d'ignorance absolue relativement à nos connaissances acquises, son goût pour les aliments crus, végétaux ou animaux, son extrême répugnance pour ceux qui étaient cuits, sa résistance opiniâtre à toute tentative pour lui faire porter des vêtements, le désir qu'il témoignait de retourner dans les bois, les efforts qu'il faisait pour y parvenir, son évasion, la peine qu'on avait eue à le reprendre, etc. D'après le compte très-sage qu'ils ont rendu au gouvernement de cet être extraordinaire, le ministre de l'intérieur l'a fait venir à Paris pour le placer sous les yeux des savants les plus distingués et leur procurer la facilité de l'observer à leur aise.

Seconde époque.

Le Sauvage de l'Aveyron, arrivé à Paris, a été

remis entre les mains de l'abbé Sicard. Cet abbé, beaucoup plus instruit en théologie qu'en physiologie, beaucoup plus confiant dans ses principes religieux que dans ceux de la physique, profondément convaincu que l'homme n'avait aucun besoin des secours de l'éducation pour s'élever à la connaissance de l'existence de Dieu, ne s'est point occupé d'observer le Sauvage de l'Aveyron, mais bien d'en faire un moyen de démonstration publique de la justesse de ses idées théologico-physiologiques. L'abbé Sicard, se trouvant en lutte directe avec la vérité, a, comme de raison, eu le dessous. L'élève, armé de son impassible ignorance en fait de choses abstraites, a déjoué toutes les combinaisons de ce subtil métaphysicien, qui, à son grand regret, s'est vu forcé de renoncer aux brillantes espérances qu'il avait conçues. Il est facile de se faire une idée du château en Espagne que la fantastique imagination de l'instituteur des sourds-muets avait construit, à l'occasion du Sauvage de l'Aveyron. Il comptait, après l'avoir bien apprivoisé, bien dressé, le faire figurer en séance publique. Là, il lui aurait fait raconter des anecdotes si touchantes, si déchirantes, sur les dangers qu'il avait courus pendant sa vie solitaire au fond des

forêts, qu'il aurait arraché des larmes de tout l'auditoire. Il lui aurait fait produire de si brillants élans d'âme vers l'Être suprême, qu'il aurait proclamé du fond de son cœur, que les spectateurs les plus incrédules auraient été convertis. Rien de tout cela n'ayant pu se réaliser, ce premier instituteur de Victor (c'est le nom qu'on a donné au Sauvage de l'Aveyron) a déclaré l'élève né imbécile, il a cessé de s'en occuper et l'a relégué dans un coin obscur de l'établisssement, comptant ainsi le consacrer à l'oubli total de la société et même des savants.

Troisième époque.

Le Sauvage de l'Aveyron était dans un état pitoyable quand l'abbé Sicard a renoncé à en tirer parti ; il avait été tant et si fort battu qu'il était couvert de plaies ; il en avait, entre autres, une au ventre qui était fort dangereuse ; elle provenait des coups de pied dans le ventre qu'il avait reçus, et dont plusieurs avaient porté sur la boucle d'une ceinture de cuir qu'on lui mettait pour l'empêcher de se débarrasser d'une houppelande dont on le couvrait malgré lui. Tel était le malheurenx état dans lequel se trouvait Vic-

tor, quand il est passé des mains de l'abbé Sicard dans celles de M. Itard, médecin de l'établissement des sourds-muets. Les premiers soins de M. Itard eurent pour objet de guérir les blessures de Victor. Il s'occupa ensuite d'observer et d'éduquer ce jeune homme. Ce physiologiste a constaté : 1° que Victor n'était point né imbécile, qu'il ne l'était pas même devenu après les mauvais traitements qu'il avait endurés, et qui auraient infailliblement produit cet effet s'il y avait eu faiblesse constitutive dans l'organe de la pensée; 2° que Victor n'était pas né sourd et qu'il ne l'était pas devenu, qu'ainsi il n'existait pas sous ce rapport d'obstacles à ce qu'il apprît à parler; 3° il a également constaté que les organes de la parole étaient en bon état chez ce jeune homme, et il a poussé à cet égard la démonstration jusqu'à l'évidence, en lui faisant prononcer distinctement le nom de plusieurs aliments, entre autres du lait, qu'il aimait beaucoup. Enfin, il a très-clairement prouvé que les véritables que les seuls obstacles qui s'opposaient aux progrès de Victor, provenaient de ce que son éducation avait été commencée trop tard; que son larynx, que son organe élaborateur de la pensée étant restés longtemps dans l'inaction, avaient perdu la sou-

plesse nécessaire pour être employés à la combinaison et à la prononciation des signes de convention.

M. Itard a publié un mémoire dans lequel il a rendu compte des observations et des expériences qu'il a faites sur le Sauvage de l'Aveyron, ainsi que des procédés qu'il a employés pour faire fonctionner le mieux possible ses organes élaborateurs de la pensée et producteurs de la parole. Il a dit avec beaucoup de franchise les succès plus ou moins importants qu'il a obtenus. Ce mémoire a été rédigé avec beaucoup de clarté et de sagesse, et cependant il a fait peu de sensation, il a obtenu peu de succès. J'ai cherché pendant longtemps quelle pouvait être la cause de l'indifférence de l'École pour cette production scientifique utile. Je me suis enfin aperçu que cette indifférence avait pour cause la trop grande réserve de l'auteur, qui, n'ayant point généralisé les faits qu'il avait observés, n'a pas fait sentir le parti qu'on pouvait en tirer pour l'organisation de la physiologie en particulier, et même du système général de la science.

Résumé de l'histoire du Sauvage de l'Aveyron et des faits démontrés par les observations précédentes.

L'homme est si enclin à systématiser, c'est-à-dire à coordonner les idées qu'il produit et les faits qu'il observe, il a un si vif désir de connaître la liaison qui existe entre l'objet qui l'occupe et l'ensemble des choses, qu'une idée, qu'un fait isolé (quelque intéressant qu'il soit) est très-froidement accueilli s'il n'est pas généralisé, en cas que son essence soit la particularité. Je terminerai donc cet article en coordonnant les faits observés sur le Sauvage de l'Aveyron avec ceux énoncés dans les observations précédentes.

Avant les observations faites sur le Sauvage de l'Aveyron, plusieurs hommes instruits et d'un esprit solide n'étaient pas encore convaincus de la nécessité des signes de convention pour former et combiner les idées de quelque importance, ni de l'impossibilité de s'élever à la conception d'une cause unique sans le secours de ces signes ; mais depuis les observations faites sur lui, il n'y a plus à cet égard d'incrédules que ceux qui sont intéressés par esprit de corps (comme l'abbé Sicard) à soutenir des principes théologiques ar-

riérés, et à maintenir la croyance que l'idée de l'existence de Dieu est chez nous une idée innée.

Les observations faites sur le Sauvage de l'Aveyron ont été les plus probantes qui puissent exister, puisqu'il a été d'abord soumis à des expériences ayant pour objet de prouver que l'idée d'une cause unique n'était pas une idée acquise (expériences qui n'ont eu aucun succès), et qu'il a été ensuite mis en expérience avec des intentions tout à fait opposées, avec celles de prouver que nous n'étions susceptibles de combiner aucune idée de quelque importance, ni de nous élever à une grande hauteur d'abstraction sans le secours des signes de convention, expériences qui ont complétement réussi.

Pour la vingtième fois, je le répète, et je ne crois pas l'avoir dit trop souvent, tant il me paraît important de fixer l'attention du lecteur sur cet objet : depuis les expériences faites sur le Sauvage de l'Aveyron, la démonstration de la nécessité des signes de convention pour former et combiner des idées de quelque importance est complète. Ainsi, il est certain que les premiers hommes ont été les plus ignorants de tous, et ceux dont les combinaisons ont été les plus bornées.

Sans plus long préambule, établissons la série des différentes nuances observées dans le développement de l'intelligence humaine.

PREMIER TERME.

Les premiers hommes n'ont eu d'autre supériorité d'intelligence sur les autres animaux que celle qui résultait directement de leur supériorité d'organisation ; leur mémoire n'était guère plus étendue que celle du castor ou de l'éléphant. Ce fait doit être classé au nombre des faits observés, parce qu'il a été observé et bien observé dans le Sauvage de l'Aveyron.

SECOND TERME.

L'espèce humaine, dans l'état où le capitaine Cook l'a trouvée au détroit de Magellan, vivant dans des cavernes, ne sachant point se construire d'habitation, n'ayant point de chefs, ne sachant point faire du feu.

TROISIÈME TERME.

L'espèce humaine, dans l'état où le capitaine Cook l'a trouvée dans les parties septentrionales

de la côte Nord-Ouest, ayant des habitations construites, ayant un commencement d'organisation politique, puisqu'ils reconnaissent des chefs, ayant un commencement de langue encore fort bornée, puisque leur numération ne s'étend pas au delà de trois.

QUATRIÈME TERME.

L'espèce humaine, dans l'état où le capitaine Cook et les autres navigateurs l'ont trouvée à la côte nord-ouest d'Amérique, vers le cinquantième degré de latitude septentrionale, ayant une langue assez complète, étant totalement soumis à des chefs, étant ardents anthropophages. Cette nuance est encore mieux marquée et plus caractérisée à la Nouvelle-Zélande. *Nota*. Il est essentiel de remarquer que l'homme ne commence pas par être anthropophage, qu'il ne le devient qu'après avoir déjà acquis un certain développement d'intelligence; la raison en est simple : un homme n'entreprend d'en tuer un autre qu'à l'époque où des armes offensives bien meurtrières sont inventées.

CINQUIÈME TERME.

Les habitants des îles des Amis, de celles de la Société et de Sandwich ; la civilisation est déjà poussée très-loin dans ce pays, la langue parlée n'est pas pauvre ; l'anthropophagie y est presque entièrement détruite. Les habitants sont partagés en deux classes, les Cares et les Toutous ; il y a un culte religieux, un clergé organisé et respecté par toutes les classes de la société.

SIXIÈME TERME.

Les Péruviens et les Mexicains, dans l'état où les Espagnols les ont trouvés lorsqu'ils ont fait la découverte et la conquête de leur pays, époque à laquelle ils formaient deux sociétés politiques, très-nombreuses et fort distinctes ; époque à laquelle les arts et métiers, ainsi que les beaux-arts, avaient déjà fait chez eux des progrès assez marquants, puisqu'ils avaient trouvé le moyen d'extraire les métaux, de les travailler et de les employer à la décoration de vastes édifices.

SEPTIÈME TERME[1].

Les Égyptiens chez lesquels les arts et les beaux-arts avaient fait plus de progrès que chez les Péruviens, et qui, sous le rapport des sciences morales et de celles d'observation, leur étaient supérieurs, les Égyptiens ont franchi un des pas les plus difficiles que l'intelligence humaine eût

1. Rien de ce qui a été dit ou écrit jusqu'à présent sur l'état de l'intelligence humaine, antérieurement aux Egyptiens, n'a été fondé sur des faits observés. Cela n'a été basé que sur des conjectures, que sur des raisonnements, de manière que la science de l'homme n'a été jusqu'à présent qu'une science conjecturale. L'objet que je me suis proposé dans ce mémoire a été de lui imprimer fortement le cachet de science d'observation. Il s'agissait d'abord de déterminer d'une manière précise le point de départ de l'intelligence humaine; ensuite d'établir quelques échelons intermédiaires entre ce point de départ et celui auquel les Egyptiens se sont trouvés. Ai-je pris le bon moyen? C'est au lecteur à le juger, à me juger. Si le moyen que j'ai pris lui paraît bon, que son âme s'exalte en ma faveur, et qu'il manifeste dès ce moment l'intention de me soutenir de toute sa capacité, de tous ses moyens, pour m'aider à fournir la longue carrière dans laquelle je me suis lancé, et à atteindre le glorieux et utile but d'améliorer le sort de l'espèce humaine.

J'ajouterai à cette note deux réflexions qui seront amplement développées dans la suite de ce travail, et que je me bornerai pour le moment à énoncer très-laconiquement :

1° Le développement de l'intelligence humaine a été certainement plusieurs fois troublé, on pourrait dire abâtardi par de grandes catastrophes du globe, entre autres par le

à passer dans la longue carrière de son développement : c'était celui de l'invention des signes de convention écrits. Attribuons-leur nettement l'invention de l'écriture, qu'ils l'aient effectivement inventée ou qu'ils ne l'aient que réinventée ; peu importe à la chose, car notre objet est d'établir clairement la série de développement des progrès de l'esprit humain, et avec des idées tâtonnées, il nous serait impossible d'atteindre ce but.

déluge, dont l'existence a été bien constatée par des observations géologiques. Si l'on voulait entreprendre de rendre compte du mélange de quelques idées scientifiques échappées à ces catastrophes, avec les idées réinventées par les générations postérieures, on tenterait une entreprise d'une exécution impraticable; c'est la marche de ce développement, tel qu'il aurait eu lieu s'il n'y avait eu ni déluge ni autre catastrophe quelconque, qu'on doit s'attacher à présenter.

2° La différence n'était pas encore trop grande au XVIIIe siècle entre l'opinion des philosophes et celle des théologiens, relativement aux premiers pas faits par l'intelligence humaine. Les théologiens disaient, ils disent encore : Adam et Eve étaient heureux dans le paradis terrestre, avant d'avoir mangé la pomme; et les philosophes disaient : dans l'état sauvage, l'homme était heureux, ce n'est que depuis l'invention des institutions politiques, civiles et religieuses, que l'homme a connu le malheur. Telle a été la profession de foi éloquemment rédigée par Rousseau, celle froidement exprimée par d'Alembert. Condorcet lui-même ne s'en est pas si éloigné qu'on l'imagine dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

Je considère l'époque des Égyptiens comme ayant été celle d'un second point de départ pour l'intelligence humaine, et l'examen de ses progrès depuis cette époque me paraît, à ce titre, exiger plus de détails. Il s'établit alors une division entre l'opinion de la classe des hommes qui, étant adonnés aux sciences, travaillent à découvrir les causes et à coordonner les idées sur les causes avec celles sur les effets, et la croyance de la masse du peuple qui a, jusqu'à présent, toujours corporifié les abstractions.

Mais avant d'établir cette division et d'exposer parallèlement les progrès de ces deux classes, je vais énoncer les termes qui composeront cette seconde partie de la série; c'est un moment de repos que nous prenons, et pendant lequel nous donnons un coup d'œil général à la seconde portion de la carrière que nous avons à fournir.

Les signes de convention ont formé système dès le moment que l'esprit humain a conçu d'une manière bien distincte l'idée cause et celle effet.

Le soleil, la lune, les étoiles, la mer, les forêts, les fleuves, tous les animaux qui nous étaient évidemment nuisibles ou utiles, les végétaux même, ont été classés par nos pères comme les grandes et premières causes de tout ce qui arri-

vait ; cela a été le premier pas en science générale ; on a donné à ce premier pas le nom d'idolâtrie.

L'esprit humain s'est élevé ensuite à l'idée de causes invisibles ; ce sont nos passions, nos goûts, nos sensations de tous les genres, agréables ou désagréables, qu'il a considérés comme causes premières ; ce second pas a reçu le nom de polythéisme.

Les hommes ont senti plus tard que le désordre règnerait dans l'univers si plusieurs causes indépendantes, comme on l'avait imaginé jusque-là, étaient chargées de régir le monde, et ils se sont élevés à l'idée d'une cause première unique. Mais cette cause première n'a été à leurs yeux que la réunion dans un seul individu divin de toutes les divinités secondaires dont la croyance avait constitué le polythéisme. Ce troisième pas a été appelé le théisme.

Enfin, les savants se sont aperçus que la conception d'un univers composé d'éléments de natures absolument distinctes ne présentait que l'idée d'un chaos ; que les tentatives pour expliquer un pareil ordre de choses ne pouvaient être que des rêveries, et ils travaillent depuis longtemps à organiser un système scientifique dans

lequel les divisions et sous-divisions ne soient considérées que comme des moyens pour faciliter les opérations de l'esprit, et qui, dans son ensemble, puisse être considéré comme une masse d'idées homogènes, c'est-à-dire combinables toutes les unes avec les autres.

Je reviens à la division des Égyptiens en deux classes : celle des savants et celle du peuple.

Le corps des savants égyptiens remplissait les fonctions sacerdotales ; c'était le premier, l'unique pouvoir politique dans le pays, il y exerçait un pouvoir absolu. Ce corps avait deux doctrines : l'une qu'il enseignait au peuple, l'autre qu'il réservait pour lui et pour un petit nombre d'initiés auxquels il la communiquait.

La doctrine qu'il enseignait au peuple était l'idolâtrie, le matérialisme, la croyance aux causes visibles considérées comme premières causes ; il lui faisait adorer le Nil, le dieu Apis, c'est-à-dire le bœuf, le crocodile, l'oignon, sans compter le soleil, la lune, les diverses constellations, etc.

La doctrine qu'il se réservait était d'un ordre bien plus relevé, elle était bien plus métaphysique que celle qu'il enseignait au peuple. Les causes visibles ne lui paraissaient que des causes secon-

daires ; il ne les considérait que comme des effets de causes d'un ordre supérieur, et qu'il pensait devoir être invisibles.

Les savants égyptiens avaient recueilli avec le plus grand soin toutes les observations faites par leurs prédécesseurs sur la marche des astres, sur les crues du Nil et sur divers autres objets de physique ; ils travaillaient avec ardeur à augmenter ces précieuses connaissances.

A aucune époque, l'histoire ne nous présente une ligne de démarcation aussi clairement tracée entre les *pensants* et les *croyants* que chez les Egyptiens. C'est en étudiant l'histoire de ce peuple qu'on acquiert la conviction que le pouvoir sacerdotal et la capacité scientifique sont identiques dans leur essence. Je veux dire par là que le clergé d'une religion quelconque doit être le corps le plus instruit ; qu'à l'instant où il cesse d'être le corps le plus instruit, il perd successivement la considération, qu'il tombe dans l'avilissement, qu'il finit par être détruit et remplacé par la réunion des hommes les plus savants ; que ce changement arrive quand il y a amélioration dans l'idée générale. Ne prématurons pas davantage une idée qui paraîtra très-claire, quand on verra qu'elle n'est autre chose que le

résultat d'une observation sur la marche de l'esprit humain. Il suffit pour le moment d'indiquer que c'est aux Égyptiens que commence l'observation que j'indique.

HUITIÈME TERME.

Dans cette seconde partie de la série des progrès de l'esprit humain, nous n'aurons jamais à considérer à la fois qu'un peuple, ou au moins qu'une société politique à la fois, attendu qu'il y a eu successivement, à toutes les grandes époques, une société politique qui a pris d'une manière décidée le dessus sur toutes les autres, et qui leur a été à la fois supérieure dans les sciences comme dans la guerre ; de sorte que c'est à cette société exclusivement que doivent être rapportés les progrès accomplis par l'esprit humain depuis l'époque où elle a brillé.

C'est en parlant des Égyptiens que nous avons commencé cette seconde partie de la série ; nous allons parler des Grecs, nous parlerons ensuite des Romains, après eux des Sarrasins, et enfin des Européens modernes.

On peut embrasser dans une seule conception tous les termes de la série des progrès de l'es-

prit humain, et cela d'une manière piquante, en établissant une comparaison entre le développement moral de l'intelligence générale et celui de l'intelligence individuelle. Dans l'enfance, je veux dire dans la première enfance, manger est le plus grand plaisir. Toutes les petites combinaisons de l'homme dans le bas âge ont pour objet de se procurer une nourriture plus ou moins friande, et il est facile de remarquer que c'est la principale occupation des peuples qui se trouvent dans le premier degré de civilisation, et sur lesquels les observations rapportées ci-dessus ont composé la première partie de la série. Dans une enfance plus avancée (ici nous entrons dans la seconde partie de la série et nous allons, puisque nous y sommes, la parcourir en entier), dans une enfance plus avancée, dis-je, le goût des arts et métiers est le goût dominant. Qu'on donne à un enfant sorti de bas âge des scies, des clous, des rabots, des marteaux, etc., et de quoi employer ces outils, ce seront certainement les joujoux qu'il préférera ; on voit les enfants de cet âge travailler avec ardeur dans leurs jeux à élever des tas de pierres, à creuser de petits canaux, à construire des digues, etc. Eh bien, les Égyptiens ont manifesté en grand les mêmes goûts et

nous ont laissé, dans ces différents genres, des travaux plus importants qu'aucun de ceux exécutés depuis. Y a-t-il jamais eu des lacs faits de main d'homme, comparables à ceux que les Égyptiens ont creusés, et leurs pyramides immenses, superbes inutilités, ne font-elles pas considérer toutes les constructions élevées depuis comme des colifichets ?

Nous voilà arrivés à l'âge de la puberté ; voyons les effets qu'elle produit dans l'individu ; elle y crée le goût des beaux-arts. Y a-t-il un jeune homme qui ne se soit pas essayé en poésie, en musique, en peinture ? Les Grecs ont excellé dans les beaux-arts ; dans ce genre, ils nous servent encore de modèles.

Dans l'âge de la force et de la vigueur, l'homme cherche de préférence à employer ses forces, dont le sentiment de sa vigueur l'empêche de connaître les limites ; il entre en lutte avec la nature entière, avec lui-même ; il a, par-dessus tout, la vocation militaire. C'est comme militaires que les Romains se sont principalement distingués. Les Sarrasins ont encore cueilli de beaux lauriers après eux ; mais depuis, aucun peuple ne les a égalés, ni pour la rapidité des conquêtes, ni surtout dans la perma-

nence de passion générale pour la direction militaire.

Les Sarrasins, qui ont été le dernier peuple éminemment conquérant, ont été aussi les fondateurs des sciences d'observation. Ainsi, ils ont fait la clôture des grands travaux militaires de l'espèce humaine, et ils ont commencé ceux de l'âge mûr, où l'action est plus lente, mais mieux réglée ; où l'imagination est moins vigoureuse, mais où la faculté de raisonner a acquis beaucoup de développement, etc.

Ne poussons pas plus loin l'anticipation sur ce que nous avons à dire dans les termes suivants, et faisons tous nos efforts pour bien caractériser l'état de la civilisation à l'époque des Grecs, afin de faire comprendre les améliorations qui ont été opérées par eux, pendant la durée de leur supériorité sur le reste de l'espèce humaine.

C'est chez Homère que s'est d'abord le plus clairement manifestée la force intellectuelle vive qui a uni les Grecs et les a constitués, pendant plusieurs siècles, l'avant-garde scientifique de l'espèce humaine. Homère, le plus ancien des Grecs dont l'histoire nous ait conservé le souvenir et dont les écrits nous soient parvenus, est le

fondateur du polythéisme, dans ce sens que c'est lui qui en a été l'organisateur.

Je ne chercherai point à lier entre elles le petit nombre d'observations que je vais présenter sur les Grecs, je les numéroterai même, pour individualiser le plus possible chacune d'elles.

1° C'est un grand pas fait par l'esprit humain toutes les fois qu'une idée trouvée par les *penseurs* est adoptée par les *croyants*. Les savants égyptiens s'étaient élevés à la conception de causes invisibles ; le peuple égyptien n'avait à cet égard d'autre idée que celle de causes visibles ; la masse entière de la population grecque a adopté l'opinion de l'existence de causes invisibles. Cette opinion servait de base à la religion du polythéisme, qui était la religion commune à tous les peuples de la Grèce.

2° C'est chez les Grecs que l'esprit humain a commencé à s'occuper sérieusement de l'organisation sociale. Ce sont eux qui ont posé les principes de la politique. Ils se sont occupés de cette science, sous le rapport pratique comme sous celui de la théorie. Ils ont donné le jour à de grands législateurs, tels que Lycurgue, Dracon et Solon, et ce ne sont pas seulement chez eux un petit nombre de têtes fortes qui se sont

occupées de cette science ; elle était l'objet des conversations familières entre plusieurs milliers de citoyens ; on en discutait souvent les principes et les applications dans les assemblées publiques. La société grecque a été la première société politique connue, composée de plusieurs peuples, d'un grand nombre de peuples, ayant chacun un gouvernement bien distinct, et même souvent assez différent de celui du plus grand nombre.

Je vais présenter, sur la société politique des Grecs, des remarques qui me paraissent mériter toute l'attention du lecteur ; je le prie d'abord d'observer que la religion était le lien général de la société grecque. Le temple de Delphes était commun à tous les peuples grecs et indépendant de chacun d'eux ; car ce temple avait été bâti sur un terrain réputé sacré qui lui appartenait, sur lequel les peuples limitrophes n'avaient aucun droit, et qui était respecté par les voisins dans leurs guerres les plus acharnées. Les prêtres de Delphes avaient soin, par les oracles qu'ils rendaient, de maintenir l'union entre les peuples grecs et d'exalter leur énergie pour s'opposer aux entreprises des Perses sur leur liberté. Dès le moment que le temple de Delphes fut violé,

l'adroit Philippe s'immisça dans la Société grecque, s'en fit nommer le généralissime et s'en rendit le maître. Son successeur Alexandre appesantit sur la Grèce le pouvoir macédonien, encore plus que Philippe son père. Après lui, son général Antipater ne garda aucune mesure, et la société politique des Grecs, ayant à cette époque perdu toute sa force, qui consistait dans son union, n'opposa qu'une faible résistance aux Romains; alors ceux-ci en firent la conquête et la réduisirent tout à fait en esclavage.

L'autre remarque qui tend également à prouver l'influence énorme des idées religieuses sur les idées politiques, est que le système religieux et le système politique avaient chez les Grecs absolument la même base, ou plutôt, que le système religieux avait servi de base au système politique, que le second avait été fait à l'imitation du premier, qu'il avait été calqué sur lui. En effet, l'Olympe des Grecs était une assemblée républicaine, et les constitutions nationales de tous les peuples grecs, quoique différentes entre elles, avaient toutes cela de commun qu'elles étaient républicaines.

3° On a tant et tant dit que les Grecs ont été les inventeurs des beaux-arts, on convient si

généralement qu'Homère, Phidias, Apelles et une mulitude d'autres artistes, n'ont jamais été égalés par leurs successeurs, qu'il est inutile de s'arrêter sur ce sujet. Je me bornerai à présenter une remarque qui a pour objet de faire voir, sous un rapport secondaire il est vrai, mais cependant assez piquant, l'impossibilité dans laquelle les artistes modernes se trouvent d'égaler les Anciens. Les poëtes, chez les Anciens, étaient, sous beaucoup de rapports, législateurs ; aujourd'hui, ils ne sont classés qu'au nombre des hommes légers et agréables qui contribuent au plaisir de la société, mais ils ne sont plus appelés à diriger ses intérêts importants. Dans le corps des savants, ils ne sont plus placés qu'en seconde ligne. Or, les hommes qui se sentent les plus forts, se lançant toujours de préférence dans la carrière qui procure le plus de considération, il n'y a aujourd'hui d'hommes qui se vouent à la poésie que ceux qui ne peuvent pas réussir dans des travaux d'intelligence, auxquels l'opinion publique accorde maintenant plus d'estime. Un peintre ou un sculpteur grec qui avait de la célébrité pouvait choisir dans toute la Grèce les modèles qu'il préférait, pour telle partie du corps que ce fût. Les familles les plus

considérables tenaient à honneur de voir leurs filles préférées pour cet emploi ; c'est aujourd'hui dans la dernière classe de la société que les artistes sont obligés de prendre leurs modèles, et ils éprouvent même des refus de toutes les personnes dont les mœurs ne sont pas dépravées.

4° C'est toujours dans le terme suivant qu'on trouve la mise à exécution de la conception en science générale découverte dans le terme précédent. Ce sont les prêtres égyptiens qui ont inventé le polythéisme, ce sont les Grecs qui ont été polythéistes, c'est-à-dire qui ont cru à l'existence de plusieurs causes invisibles et qui les ont adorées. Il en a été de même pour le théisme : c'est Socrate qui en a été l'inventeur, et ce sont les Romains qui ont été théistes, cinq cents ans après la mort de Socrate.

Socrate est le plus grand homme qui ait jamais existé. Aucun des hommes qui existeront ne pourra égaler Socrate, parce que ce génie par excellence a produit la plus forte conception que l'esprit humain puisse enfanter. La réputation dont jouit Socrate, quoique très-grande, quoique la plus grande de toutes celles qui existent, n'est pas encore ce qu'elle doit être ; elle a encore

quelque chose de vague : préciser cette réputation est l'objet que je me propose en ce moment.

En analysant la conception produite par Socrate, j'ai trouvé qu'elle se composait de deux idées générales et élémentaires : l'une, qu'un système devait être un tout, organisé de telle manière que les principes secondaires se déduisissent d'un principe général unique ; les principes tertiaires des principes secondaires ; et qu'on pût descendre par une échelle morale dont les échelons fussent également espacés, depuis le principe général unique jusqu'aux idées les plus particulières. L'autre idée entrant dans la composition de sa conception avait été que l'homme, pour organiser son système scientifique, c'est-à-dire pour coordonner ses idées sur l'organisation de l'univers et asseoir solidement ses connaissances sur la composition et la marche des phénomènes, doit procéder alternativement *à priori* et *à posteriori* à la coordination de ses idées. Les forces de son intelligence sont extrêmement bornées, de manière que son attention se lasse de considérer toujours les choses du même point de vue, et son seul moyen pour accélérer ses progrès est de changer de direction. Ainsi, quand, après avoir fait ses efforts pour des-

cendre de l'idée de la cause unique qui régit l'univers jusqu'aux effets les plus particuliers, il sent son attention si fatiguée qu'il ne trouve plus rien de neuf, que ses idées abstraites et concrètes sont mêlées ensemble au point qu'il ne peut plus les débrouiller; ce qu'il a de mieux à faire est de changer sa direction, et de prendre celle absolument opposée, c'est-à-dire, *à posteriori;* de monter de la considération des faits particuliers à celle des faits plus généraux, et de se rendre, par la marche la plus régulière, au fait général. En un mot, Socrate a été l'inventeur de la *méthode*, et depuis lui, personne, sans en excepter Bacon, n'est parvenu à s'élever à cette haute conception. L'esprit d'aucun des disciples de Socrate n'a embrassé un aussi vaste champ que celui du maître, de manière que l'École s'est divisée, quelque temps après la mort du chef et fondateur.

Platon et Aristote furent les deux hommes qui se distinguèrent le plus dans l'école socratique, qu'ils divisèrent en deux écoles bien distinctes, ayant des noms différents et une direction opposée dans la marche de leurs travaux. On a appelé École des académiciens une des deux, et l'autre, École des péripatéticiens. Les noms École des

prioriciens et École des postérioriciens auraient été bien préférables, puisqu'ils auraient rappelé la doctrine enseignée par chacun des deux philosophes. Je ne prétends pas dire que Platon ait été entièrement prioriste, ni Aristote exclusivement postérioriste, mais seulement que le premier a cru et enseigné que les considérations *à priori* méritaient la préférence sur celles *à posteriori*, tandis que le second a enseigné le contraire et que, je le répète, ni l'un ni l'autre n'a remplacé ni égalé Socrate, qui, dans sa philosophie impartiale et transcendante, a considéré les routes *à priori* et *à posteriori* comme également bonnes à suivre, comme devant donner autant de découvertes l'une que l'autre, mais comme devant être suivies alternativement.

Une observation à mon gré bien piquante est de voir que l'esprit humain a suivi par instinct la marche que Socrate (qui n'a pas réussi à se faire bien comprendre de ses disciples) avait dit qu'il devait suivre. En effet, l'histoire nous prouve que les idées de Platon ont été préférées à celles d'Aristote pendant les onze cents ans qui se sont écoulés depuis leur émission à l'Académie, jusqu'aux règnes des califes Al-Raschid et Almamoun ; qu'à cette époque Aristote avait été

traduit par les Arabes, et que l'École a donné à ses ouvrages la préférence sur ceux de Platon, ce qui a duré également onze cents ans. Cette idée exige des développements que je donnerai plus tard, attendu qu'ils seraient déplacés, ceci n'étant qu'une esquisse.

Je ne puis cependant me déterminer à clore ce sujet, sans avoir dit encore deux mots de la capacité de Socrate, sans avoir fait remarquer la sagacité extraordinaire qu'il a montrée sur un point important, et la sagesse du parti qu'il a pris à cet égard. Pour exposer clairement cette idée, qui est très-importante, il faut que j'analyse les travaux de Socrate ; ils sont composés de deux parties bien distinctes : les uns ont eu pour objet l'*organisation de la méthode,* les autres ont été l'*emploi de la méthode.* J'ai déjà dit en quoi a consisté la méthode établie par Socrate, je ne m'étendrai pas davantage pour le moment sur ce sujet ; je vais parler de ses travaux scientifiques directs, et faire voir qu'il les a dirigés d'après un raisonnement sur sa méthode, plein de sagacité et en même temps d'une grande profondeur. Ses travaux scientifiques directs ont été de deux espèces. Les premiers ont eu pour objet l'anéantissement de la croyance à plusieurs

dieux et, pour m'expliquer avec plus de généralité, à plusieurs causes. Dans toutes ses discussions avec les sophistes et les prêtres, c'est toujours *à posteriori* qu'il les a combattus, et il les a si complétement vaincus, ridiculisés, que, las du sot rôle qu'il leur faisait jouer, ils l'ont rendu victime de la superstition qu'ils ont armée contre lui. L'autre travail auquel Socrate s'est livré a été celui de l'organisation du système scientifique. C'est alors *à priori* qu'il a considéré les choses. Socrate, comme on voit, a nettement conçu que c'était *à posteriori* qu'il fallait critiquer et *à priori* qu'il fallait organiser.

Nous allons nous élever à la considération du raisonnement le plus général que Socrate ait fait ; ce raisonnement étant en même temps le plus général que l'esprit humain puisse faire, le lecteur sentira sûrement que le plus haut degré d'attention est nécessaire pour juger les idées que je vais lui soumettre.

Je vais faire parler Socrate; il adressera la parole à ses élèves. Je déduirai et je développerai à la suite de son discours les raisons qui m'ont engagé à donner cette forme de rédaction à cette partie de mon travail.

SOCRATE A SES ÉLÈVES.

(Ce discours étant épisodique, peut sans inconvénient être séparé. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer incessamment. Il fixera de cette manière davantage votre attention.) [1]

NEUVIÈME TERME.

Ce sont les Romains qui ont fait faire à l'esprit humain le pas dont je vais rendre compte. Mais avant de préciser en quoi a consisté le progrès qui leur est dû, je présenterai deux idées qui ne sont pas plus relatives à ce terme qu'aux autres, leur étant commune à tous. Ce sont deux observations générales.

Première Observation.

Il y a entre les Égyptiens, les Grecs, les Romains et les Sarrasins cela de commun, que ces quatre peuples, qui ont successivement formé l'avant-garde scientifique de l'espèce humaine, ont habité des pays isolés.

Les Égyptiens n'avaient point de voisins ; le pays qu'ils habitaient était entouré d'un côté par

1. Voir le *discours de Socrate*, page 253.

la mer, et de tous les autres par des sables inhabitables.

Les peuples grecs, entre autres les Lacédémoniens, qui avaient le commandement général des forces de la confédération, habitaient une presqu'île, réunie au continent par une langue de terre extrêmement étroite. L'Italie est entourée par la mer de trois côtés ; du quatrième côté, les Alpes la séparent du continent ; ainsi les Romains ont habité une presqu'île. Le petit territoire des villes de Médine et de la Mecque est sur les bords de la mer Rouge et de tous les autres côtés séparé par d'immenses déserts du reste de l'Arabie, qui, si on la considère en totalité, est également un pays isolé, étant entourée par la mer de trois côtés, et séparée de l'Asie par des déserts.

Enfin, les Anglais sont insulaires et méritent, il faut en convenir, la première place parmi les modernes :

1° Parce qu'ils ont donné le jour à Bacon, à Newton, à Locke, à Cavendish et à Priestley ;

2° Parce qu'ils sont ceux chez lesquels le peuple est le mieux logé, le mieux vêtu, le mieux nourri et le plus instruit ;

3° Parce que, proportion gardée de leur popu-

lation, ils sont le peuple qui exerce la plus grande influence sur les autres ;

4° Parce qu'ils ont trouvé le type de l'organisation qui remplacera successivement chez tous les peuples européens le régime féodal, et qu'ils se montrent fidèles observateurs de cette constitution qui procure à chacun d'eux la plus grande liberté individuelle dont il soit possible de jouir dans un pays surchargé de population.

Ce fait commun, comme on voit, à tous les peuples qui ont joué le premier rôle, prouve que l'isolement est nécessaire pour acquérir l'individualité, sans laquelle une société politique ne peut pas conserver longtemps une existence décidément prépondérante.

Si je voulais m'étendre, je trouverais à faire des rapprochements entre la position géographique des Lacédémoniens et des Athéniens chez les anciens ; entre celle des Anglais et des Français chez les modernes. D'une part, la sévérité dans les mœurs et le sérieux dans les manières des Lacédémoniens, et la légèreté et le courage brillant des Athéniens ; d'autre part, le patriotisme des Anglais, le soin continuel qu'ils ont d'entretenir chez eux la liberté individuelle et celle de la presse, et l'amabilité des Français,

leurs brillants succès en littérature et leur héroïsme dans la carrière militaire.

Deuxième Observation.

Montesquieu a dit que le caractère des peuples était en grande partie un résultat, un effet du climat qu'ils habitaient. Montesquieu s'est trompé, car le sérieux, la sévérité dans les mœurs et dans les formes, a constitué à toutes les époques le caractère du peuple qui a joué le premier rôle, et ce caractère a existé successivement en Égypte, en Grèce, en Italie, etc., etc. Il s'est promené depuis le tropique jusqu'au cinquantième degré de latitude nord. Les peuples qui l'ont possédé pendant qu'ils se sont trouvés en tête de l'espèce humaine, s'en sont dépouillés depuis. C'est à Rome, dans cette ville qui était la résidence des Pères Conscrits, qu'on va chercher aujourd'hui les Pantalons, les Arlequins et tous les autres baladins. Les habitants de la Grèce, jadis si polis, sont devenus le peuple le plus grossier.

Les habitants de Bagdad, si instruits du temps d'Almamoun, sont aujourd'hui dans le plus grand état d'ignorance.

CONSIDÉRATIONS DIRECTES SUR LES ROMAINS.

. Ce sont les Romains qui ont organisé le théisme. Ce sont eux qui ont été les fondateurs du droit public, et qui ont fait faire les plus grands progrès à cette science. Voilà les deux rapports sous lesquels ce peuple a contribué au développement de l'intelligence générale ; voilà les deux travaux qui ont constitué l'individualité morale de ce peuple. La production de ces deux actes d'intelligence lui a donné un caractère qui le distingue des peuples qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi.

Une réflexion piquante se présente certainement dans ce moment à l'esprit du lecteur : c'est que la grande réputation que les Romains ont acquise et dont ils jouissent encore aujourd'hui dans l'École, est fondée sur ce qu'ils ont fait pendant les cinq cents années qu'ils ont vécu sous le régime républicain ; tandis que c'est sous le régime impérial qu'ils ont fait des pas en avant de ceux des Grecs ; ces pas ou progrès ont été l'établissement du théisme et la fondation du droit civil. Ces deux progrès étaient bien importants, car il était impossible de fonder sur

le polythéisme, religion qui n'avait pas le caractère unitaire, une société politique nombreuse, composée de peuples ayant des langues et des coutumes différentes, et obtenant de leurs sols des produits qui n'étaient pas les mêmes. Les Grecs, qui étaient polythéistes, ont beau avoir été grandis par leurs historiens, ils n'étaient cependant qu'une population peu nombreuse, parlant tous la même langue, et habitant un pays d'une très-petite population ; tandis que les Européens modernes, qui sont réunis en société politique, sont très-nombreux, habitent un vaste pays, parlent dix langues différentes, et usent, suivant la latitude qu'ils habitent, de nourritures très-variées. Il n'y avait en Grèce que très-peu d'hommes libres. Dans l'Europe moderne, cent cinquante millions d'hommes jouissent de leurs droits civils ; c'est l'institution du droit civil, inconnue aux Grecs, qui a amené cet heureux changement.

Les deux choses qui me restent pour le moment à dire sur les Romains ne concernent pas d'une manière très-directe les progrès de l'esprit humain, elles ne sont donc pas du premier degré d'importance ; mais le lecteur les trouvera, je crois, fort intéressantes, parce qu'elles sont rela-

tives aux événements du jour, qu'elles ont un rapport direct avec les grands événements qui se passent sous nos yeux. L'une est l'esquisse d'une comparaison entre les Romains et les Anglais, sous le rapport de la tendance de ces deux peuples à la domination universelle ; l'autre est l'esquisse d'une autre comparaison que j'établirai entre la crise dans laquelle l'espèce humaine s'est trouvée sous les premiers empereurs, et celle dans laquelle nous sommes engagés.

COMPARAISON ENTRE LES ROMAINS ET LES ANGLAIS.

Je ne veux pas établir cette comparaison d'une manière directe ; mon intention est seulement de constater la similitude, jusqu'à un certain point et sous un certain rapport, des relations que les Romains ont eues avec les Grecs et de celles que les Anglais ont entrepris d'établir avec les peuples du continent de l'Europe.

Rome, située au centre de la grande Grèce, était une colonie grecque, ou au moins elle était entourée de colonies qui avaient été envoyées par les Grecs. Ses législateurs, Romulus, Numa, et peut-être d'autres dont les noms ne nous sont point parvenus, ont donné à la population élé-

mentaire de la nation romaine une constitution radicalement différente de celle de tous les autres peuples grecs. Ils ont donné à cette constitution des bases religieuses et politiques essentiellement différentes. Le polythéisme était bien la religion commune aux Grecs et aux Romains, mais il y avait cette différence que les temples de Delphes et d'Olympie étaient pour les Grecs, de quelque nation particulière qu'ils fussent, les plus respectés, tandis que pour les Romains, les dieux lares étaient les premières divinités. La confiance que les Grecs avaient dans les oracles de Delphes et de Jupiter olympien donnait le moyen aux prêtres attachés au culte de ces temples, de rappeler chacun des membres de cette société politique aux intérêts généraux, de fixer leur attention sur ces intérêts généraux, de les rendre prépondérants sur le sentiment de patriotisme national. Si les Romains avaient eu pour objet de premier respect religieux un temple commun à eux et à leurs voisins Sabins, Volsques, Véiens, etc., ces différents peuples se seraient trouvés former une confédération dans la grande Grèce, comme les Grecs dans l'ancienne Grèce ; mais l'attachement de prédilection qu'on leur avait inspiré pour leurs dieux lares enflam-

mait leur patriotisme et éteignait en eux tout sentiment d'intérêt commun avec leurs voisins.

L'institution religieuse, sous quelque aspect qu'on l'envisage, est la principale institution politique. Sous son rapport passif, c'est la croyance. Eh bien, des peuples qui sont voisins et qui ont des croyances différentes sont presque nécessairement en guerre sous le rapport actif, qui est l'interprétation des volontés divines par les prêtres. Quand des nations voisines n'ont pas des prêtres formant un même corps sacerdotal, les prêtres de chacune d'elles embrassent les intérêts de chacune d'elles, et, n'ayant pas d'intérêts plus généraux, ne s'opposent point à une ambition qu'ils partagent.

Les Romains, par l'effet de l'exaltation de leur patriotisme, sont parvenus à dominer tous leurs voisins, ce qui, comme je l'ai dit, n'aurait pas eu lieu s'ils avaient été unis par un lien religieux. Il sera facile maintenant d'apercevoir le trait de ressemblance entre la politique des Romains et celle des Anglais.

Depuis l'origine de la Société européenne jusqu'à l'époque de la révolution de Luther, les Anglais ont été unis aux peuples du continent par un lien religieux ; aussi leur ambition nationale

s'est-elle renfermée, jusqu'à cette époque, dans de certaines bornes ; mais à l'époque de la révolution de Luther, leur politique a complétement changé, ils ont tout à fait brisé les liens religieux qui les unissaient aux peuples du continent. La religion qu'ils ont adoptée est une religion nationale, elle n'existe que chez eux, elle est la religion anglicane. De ce moment, ils ont conçu le projet de subalterniser à leur égard la masse entière de la population européenne, et ils finiront par y parvenir, si les Européens ne les forcent pas de se rattacher à eux par une institution générale commune.

Ceci n'est qu'un aperçu que je ne pousserai pas plus loin pour le moment ; je reviendrai sur ce sujet quand je parlerai des modernes. Je passe à l'esquisse que j'ai annoncée, d'une comparaison entre la crise politique dans laquelle nous nous trouvons engagés, et celle dans laquelle les Romains ont été plongés lors de la chute de la république.

L'idée d'une loi générale régissant l'univers est à celle de plusieurs lois particulières réglant les phénomènes des diverses branches de la physique, comme celle d'un seul Dieu à celle du polythéisme. Il y avait mille ans environ que le

polythéisme était établi quand les Romains, qui l'avaient adopté en se l'appropriant au moyen de quelques modifications, se sont trouvés plongés dans la crise politique la plus forte dont l'histoire fasse mention, à l'occasion du passage de l'idée de plusieurs dieux à celle d'un seul. C'est ce changement dans l'idée générale qui a été la grande cause du désordre épouvantable dans lequel le vaste empire des Romains s'est trouvé, pendant plusieurs siècles, état de désordre qu'on n'a jusqu'à présent attribué qu'à des causes secondaires. Je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de remarquer que bien peu de personnes sont en état de raisonner sur les grands faits; que beaucoup de personnes doivent aimer la lecture de l'ouvrage qui a pour titre : *Les grands événements par les petites causes,* et que cependant cet ouvrage n'a été, n'a pu être que le dévelopement d'une conception essentiellement vicieuse, puisque tout effet est nécessairement proportionné à sa cause; ce dont il résulte, pour en faire l'application au cas présent, que le plus grand désordre dans lequel la société se soit trouvée, depuis qu'elle s'est élevée à une certaine hauteur de civilisation, a nécessairement été occasionné par la plus grande cause morale qui

puisse agir sur des hommes éclairés. Or, cette cause est évidemment le changement de l'idée la plus importante de toutes, de celle qui est la plus générale, et qui, par conséquent, sert de lien à toutes les autres. En un mot, le passage du polythéisme au théisme a dû occasionner la plus grande crise dans laquelle l'espèce humaine se soit trouvée.

Je vais parler maintenant de l'état de crise dans lequel nous nous trouvons, et je dis que cette crise (qui est extrêmement violente, puisque toute l'Europe est en guerre et que les armées se composent aujourd'hui, en comprenant les combattants des deux côtés, de plusieurs millions d'hommes) est nécessairement déterminée par la plus grande cause qui puisse agir. Or, la cause qui peut agir le plus fortement sur la société est un changement, un perfectionnement dans l'idée, dans la croyance générale. C'est effectivement celle qui agit; c'est, pour la classe instruite, le passage de plusieurs lois particulières, réglant les phénomènes des diverses branches de la physique, à celle d'une seule et unique loi les réglant tous. Il est piquant d'observer, d'une part, qu'il y a maintenant mille ans que les savants arabes, sous le calife Almamoun,

ont fondé les sciences d'observation, et qu'ils ont, par conséquent, conçu des lois particulières régissant les phénomènes des différentes branches de la physique, et que c'est précisément ce même temps qui s'est écoulé entre l'époque à laquelle le polythéisme était enseigné par les prêtres égyptiens à leurs initiés, et celle où la masse entière de la population passa à la croyance de l'existence d'une seule cause. Je me sers de l'expression *cause*, et non de celle *Dieu*, parce qu'elle me conduit naturellement à une explication importante, ce que l'autre expression n'avait pas fait.

La croyance à une seule cause a été fondée, bien solidement fondée, par Socrate; mais cette croyance était susceptible d'un perfectionnement que l'esprit humain n'a, comme on voit, obtenu qu'après des travaux qui ont duré des siècles. Il y avait deux manières de concevoir cette idée : *une seule cause*. Dans l'une, c'était l'imagination qui jouait le rôle capital; dans l'autre, c'était l'observation et le jugement. L'esprit humain a nécessairement commencé par imprimer à l'idée *une seule cause*, le cachet de l'imagination; car l'imagination est une faculté qui s'est développée, dans l'espèce comme dans l'individu, avant celle

du raisonnement. J'ai dit plus haut que le développement de l'intelligence générale avait suivi la même marche que celui de l'intelligence individuelle, et cette observation ne doit pas être perdue de vue, puisqu'elle tend à éclairer la question qui nous occupe. Un enfant qui se heurte contre une pierre se fâche contre elle; il lui dit : Méchante pierre ! Sa vive imagination lui adresse des reproches; il la regarde comme un être animé. A cet âge, il y a surabondance de vie, on est porté à la considérer comme abondamment répandue dans la nature. Enfin, et sans pousser la comparaison plus loin, il est tout naturel que les hommes aient commencé par animer la cause de tous les effets produits dans l'univers; il est également naturel qu'ils envisagent aujourd'hui cette cause comme étant une loi, et cela par un grand nombre de raisons dont je vais énumérer les plus importantes.

1° La croyance à un Dieu ne fait que reculer la difficulté, car cette croyance ne dispense pas de l'étude de la nature, puisqu'elle n'éclaire aucunement l'esprit sur les lois auxquelles l'univers est assujetti.

2° La croyance à un Dieu, sans la croyance à la révélation, ne serait d'aucune utilité, comme

l'a fort bien prouvé le chancelier d'Aguesseau, puisque cette croyance ne donne par elle-même aucune règle de conduite. Or, la croyance à la révélation a dû être altérée dès le moment que les connaissances acquises se trouvèrent en avant de celles des hommes qui parlaient au nom de Dieu, et que les erreurs contenues dans les écritures réputées divines ont été mises en évidence.

3° Le bon sens est choqué de la quantité de contradictions qui se trouvent dans le système théologique. Dieu est présenté comme tout-puissant ; on dit qu'il a eu en créant l'homme l'intention de le rendre heureux, et il n'en vient point à bout. Dieu est parfait, dit-on, et, la page d'après, on parle de sa colère contre l'homme. Dieu est d'une prévoyance sans bornes, et cependant l'homme jouit du libre arbitre. L'homme doit être puni de ce qu'il fait de mal et récompensé de ce qu'il fait de bien. Ces récompenses et ces châtiments n'ayant lieu que dans une autre vie, les bons ne sont point encouragés ni les mauvais contenus par l'exemple. Quand on réfléchit sur le système théologique, on ne peut s'empêcher, d'une part, d'admirer cette conception pour l'époque où elle a été produite ; d'autre part, d'être

frappé de la distance énorme à laquelle elle se trouve de l'état actuel des lumières, et, par conséquent, de la nécessité de la perfectionner, surtout sous ce rapport : *produire la démonstration physiologique que celui qui cherche son bonheur dans une direction qu'il sait être nuisible à la société, est toujours puni par un effet inévitable des lois de l'organisation.*

Revenons maintenant à la comparaison principale. Je veux parler de celle entre la crise dans laquelle l'esprit humain s'est trouvé lors de l'établissement du théisme, et celle dans laquelle il est engagé dans ce moment.

Cicéron, un des plus grands politiques de cette époque, a dit dans son ouvrage *Sur la nature des Dieux :*

« Ego vero eas defendam semperque defendi,
« nec me ex ea opinione quam a majoribus ac-
« cepi de cultu deorum immortalium, alius un-
« quam oratio aut docti aut indocti movebit.
« Sed cum de religione agitur, T. Cornuca-
« nium, P. Scipionem, P. Scœvolam, pontifices
« maximos, non Zenonem, aut Elianthem, aut
« Chrysippum sequor, habeoque O. Lelium au-
« gurem, eumdem sapientem quem potiùs au-
« diam de religione, dicentem in illa oratione

« nobili, quam quemquam principem stoïcorum.
« Cùmque omnis populi Romani religio in sacra
« et in auspicia divisa sit, tertium adjunctum
« sit, si quid prædictionis causa exportentis et
« monstris Sybillæ interpretes aruspicesve mo-
« nuerant. Harum ego religionum nullam un-
« quam contemnendam putavi, mihique ita per-
« suasi Romulum auspiciis, Numam sacris
« constitutis fundamenta jecisse nostræ civitatis
« quæ unquam profecto sine summa placatione
« deorum immortalium tanta esse potuisset[1]. »

1. *De natura deorum.* (Panckoucke, 1830, Bibliothèque Latine-Française. (Traduction de Matter.) — « Je la défendrai toujours, je l'ai toujours défendue, et jamais discours, ni de savant ni d'ignorant, ne me fera écarter de la doctrine que j'ai reçue de nos pères sur le culte des dieux. Quand il s'agit de religion, je suis Cornucanius, Scipion, Scévola, les grands prêtres, et non pas Zénon, Cléanthe ou Chrysippe, et j'ai devant moi Lélius l'augure, l'un de nos hommes les plus sages, que, sur ce sujet, j'aime mieux écouter (dans son célèbre discours) que le plus grand des stoïciens. Et puisque toute la religion du peuple romain se distingue en sacrifices et en auspices, pratiques auxquelles se joignent, à l'occasion de quelque phénomène extraordinaire ou de quelque prodige, les avertissements des interprètes de la Sybille, ou les aruspices, j'ai toujours cru qu'il fallait respecter chacun de ces points de notre religion, et je me suis persuadé que Romulus, en instituant les auspices, et Numa en établissant les sacrifices, ont jeté les fondements de notre république, qui jamais ne se fût élevée, si elle ne s'était rendu les dieux favorables par ses hommages. »

Cicéron aurait dû s'apercevoir que le polythéisme était usé ; que cette croyance, qui était très en arrière de l'état des lumières, était devenue tellement ridicule, que lui-même disait souvent qu'il ne concevait pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire ; qu'on ne pouvait rendre la vigueur à cette religion, et qu'elle serait inévitablement remplacée par une autre plus proportionnée à l'état des lumières.

Aujourd'hui beaucoup de personnes très-instruites et très-capables commettent la même faute que Cicéron ; elles voudraient rendre à une religion usée sa vigueur ; comme lui, elles font des plaisanteries sur le paradis, l'enfer, la maternité de la Vierge, le paradis terrestre, l'infaillibilité du pape, de même qu'il en faisait sur les aruspices, et, comme lui, elles voudraient que ces idées, qui sont l'objet de leurs plaisanteries, fussent respectées.

Une comparaison secondaire découle de celle que nous venons d'établir. Cicéron ne croyait pas à la possibilité de l'établissement d'un nouveau système religieux ; beaucoup de personnes aujourd'hui regardent comme impossible un nouveau système de croyance. Une religion bien supérieure par sa morale au polythéisme s'est

néanmoins établie peu de temps après les assurances données par Cicéron et par une multitude d'autres penseurs de cette époque. On peut avec confiance dire de même aujourd'hui, qu'un système de croyance dont la morale sera très-supérieure à celle du christianisme, s'établira nécessairement avant peu de temps, et que le seul moyen pour nous de sortir du bourbier est d'aller en avant : tout pas rétrograde ne peut nous être utile ; heureusement il nous est impossible.

DIXIÈME TERME.

Ce sont les Sarrasins, c'est-à-dire les Arabes, qui ont fait faire à l'esprit humain son dixième progrès ; ce sont eux qui ont inventé l'algèbre et qui ont fondé les sciences d'observation.

Les Sarrasins ont eu cela de commun avec les Égyptiens, les Grecs et les Romains, qu'ils ont occupé le poste d'avant-garde dans la marche de l'intelligence humaine, et qu'ils ont habité un pays séparé des autres par des obstacles naturels, savoir : la mer pour une grande partie, et le sable pour le surplus. Mais ils ont, sous beaucoup de rapports, été différenciés des Grecs, des

Romains et des Égyptiens, et même de tous les autre peuples connus, leur pays n'étant susceptible de culture que dans une très-petite partie : il en est résulté que le fond de la population est resté nomade. Le gouvernement général n'a acquis aucun développement, aucun perfectionnement ; ce peuple a vécu en tribus distinctes et indépendantes les unes des autres. Le despotisme ne pouvait pas s'établir chez elles ; mais une organisation sociale de cette nature, transportée dans des pays cultivés, où se trouvaient des villes populeuses, où le siége du gouvernement était établi, devait promptement dégénérer en despotisme. C'est ce qui est arrivé à la portion des Arabes qui s'est établie hors de l'enceinte de l'Arabie, lorsque ce peuple est devenu conquérant. Des circonstances particulières se sont opposées à la dégénération du gouvernement paternel en gouvernement despotique, pour les Maures qui se sont établis en Espagne.

Je ne développerai pas davantage, dans ce moment, les idées relatives à la politique des Arabes, tant chez eux que dans les pays qu'ils ont conquis et dans lesquels ils ont formé des établissements. Deux raisons m'engagent à ajourner ce développement : l'une, que mes idées

à cet égard ont encore besoin d'être éclaircies ; l'autre, que la série exposée par moi dans ce moment est épisodique pour le lieu où elle est placée, et que, par conséquent, je dois éviter de lui donner une trop grande extension ; elle concerne l'histoire de l'Espèce, à laquelle la seconde partie de ce mémoire est consacrée. Elle figure donc ici par anticipation. J'aurais peut-être dû, par cette raison, abréger davantage l'exposé des premiers termes. J'éviterai de tomber dans le même inconvénient pour celui qui me reste à produire.

ONZIÈME TERME.

C'est Charlemagne qui a été le fondateur de la Société européenne. C'est lui qui a solidement uni les différents peuples qui la composent, en les attachant tous à Rome par le lien religieux, et rendant cette ville indépendante de toute puissance temporelle. Depuis Charlemagne jusqu'à ce jour, la Société européenne a été constamment la plus forte sous le rapport matériel ; mais sous celui de l'intelligence, elle ne s'est placée en première ligne que depuis l'époque où les Maures ont été expulsés de l'Espagne, et elle n'a

fait faire encore aucun pas général à l'esprit humain ; tous les progrès que cette Société a faits dans les sciences ont été des progrès partiels, c'est-à-dire qu'elle n'a encore perfectionné que les sciences particulières. Ses travaux jusqu'à ce jour ne peuvent donc être considérés que comme des travaux préparatoires, pour la réalisation d'une amélioration générale dans le système des idées. L'analyse de ses travaux, depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, donne pour résultat la désorganisation achevée du système scientifique organisé il y a deux mille ans, et l'organisation très-avancée du système scientifique dont les Arabes ont posé les bases pendant le califat d'Almamoun ; mais ce résultat, je le répète, n'est point un pas général.

Les Européens modernes, c'est-à-dire nous, n'avons point encore mérité d'être placés par l'historien impartial, par celui qui ne veut point flatter ses contemporains, sur la ligne des Égyptiens, des Grecs, des Romains et des Sarrasins. Les premiers ont établi la division entre l'idée *cause* et celle *effet ;* ils ont organisé le système des idées religieuses ; les seconds ont organisé le polythéisme ; les troisièmes ont organisé le théisme, et les derniers ont substitué l'idée de

plusieurs lois régissant l'univers à celle d'une cause animée qui constitue le théisme. Voyons maintenant ce que nous avons fait. Nous avons, je le répète, continué les travaux des Sarrasins, et nous les avons perfectionnés ; mais nous n'avons pas encore fait converger les idées de plusieurs lois vers celle d'une seule loi, ou du moins nous n'avons pas encore réorganisé le système scientifique et le système d'application, d'après la conception d'une loi unique. Cette opération n'étant point encore faite, elle appartient à l'avenir ; cela nous oblige à établir un douzième terme pour en parler.

Je prie le lecteur de se rapeler cette phrase de la préface : L'avenir se compose des derniers termes d'une série dont les premiers constituent le passé. Ainsi, l'étude de la marche que l'esprit humain a suivie nous dévoilera celle qu'il suivra. Je le prie d'examiner si cet aperçu de l'application du principe n'est pas une preuve certaine de sa justesse ; je le prie de quitter un moment les yeux du manuscrit et de réfléchir sur ce qui doit arriver : il verra que ce qu'il pensera sera la chose qu'il trouvera écrite dans le terme suivant.

DOUZIÈME TERME.

Le système général de nos connaissances sera réorganisé ; son organisation sera basée sur la croyance que l'univers est régi par une seule loi immuable. Tous les systèmes d'application, tels que les systèmes de religion, de politique, de morale, de législation civile, seront mis en accord avec le système de nos connaissances.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus grands détails, relativement à la marche passée et future des progrès de l'esprit humain. Si j'en ai parlé dans cette première partie, c'est épisodiquement, c'est par anticipation, par conséquent cela n'a dû être que par aperçu. Ce qui m'a engagé à le faire, c'est que j'ai observé que l'esprit humain avait besoin de prendre connaissance de l'ensemble d'une conception pour s'intéresser au développement des détails, et son attention étant très-bornée, il a besoin que, dans le cours d'un travail, l'ensemble lui soit souvent remis sous les yeux ; c'est ce que je ferai.

L'objet que je me propose dans ce travail est d'établir une série de comparaisons dont le premier terme soit la comparaison entre les corps

bruts et les corps organisés, dont les termes suivants soient les comparaisons entre les structures des différents corps organisés, depuis celui qui est le moins organisé jusques et y compris l'homme, qui est le plus organisé de tous, et de faire voir que l'homme n'a joui d'abord que de la supériorité d'intelligence qui résultait directement de sa supériorité d'organisation.

Le développement de cette première partie de la série est l'objet direct de la première partie de ce mémoire. Je développerai dans la seconde partie la deuxième portion de la série qui est la comparaison progressive des différents états de l'intelligence, aux différentes époques de l'existence de l'Espèce humaine, et qui donne pour résultat les conjectures les plus solidement fondées qu'il soit possible d'établir sur l'avenir de l'Espèce humaine. Je parlerai de l'ensemble de la série ; je la passerai en totalité en revue dans la première et dans la seconde partie de ce mémoire, avec cette différence que, dans cette première partie, je pèserai davantage sur les premiers termes que sur les derniers, et que ce sera le contraire dans la seconde[1]. Je termine ici ce

1. Vous qui prenez la peine de lire mon travail, et à qui je demande des conseils, dites-moi ce que vous pensez sur

long épisode, et je reviens à la question que je vais rappeler au lecteur, qui serait bien excusable de l'avoir perdue de vue.

la question suivante. Mettez votre opinion par écrit sur le verso que j'ai laissé en blanc pour vous faciliter les moyens de me donner vos avis. Vous me rendrez un véritable service; car je n'ai aucune idée arrêtée sur le parti que je dois prendre.

Les idées que je présente sont partie de Vicq-d'Azyr, partie de moi. C'est lui qui a posé les principes; c'est moi qui ai tiré les conséquences. C'est lui qui a trouvé les premiers termes de la série; c'est moi qui ai posé les derniers. Trois modes de rédaction se présentaient à moi : l'un de faire l'honneur de la série entière à Vicq-d'Azyr, en lui faisant poser tous les termes; l'autre, de me l'attribuer, le troisième, de le partager. J'ai trouvé que chacun des trois modes avait des inconvénients, mais que le premier en avait moins que les deux autres. Me suis-je trompé? Dans ce cas, comment aurais-je dû faire. Quel est le mode que je devrai adopter lors de la mise au net de ce mémoire, pour le présenter aux sociétés savantes? Dites-moi, je vous prie, votre opinion à cet égard; mais ne perdez pas de vue, je vous en conjure, que la rédaction n'est qu'un objet secondaire, et que, pour le bien de la science, votre critique doit porter principalement sur le fond des idées.

Il s'agit essentiellement de savoir si (après méditation suffisante, l'examen de ces idées en exige beaucoup, attendu qu'elles sont très-abstraites) votre esprit se trouve satisfait, c'est-à-dire :

1° Si la comparaison entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés est bien établie, si elle l'est suffisamment pour qu'on voie, dans ce qui les différencie, des raisons suffisantes de distinction entre l'action des uns et celle des autres, pendant toute leur durée phénoménique;

2° S'il y a effectivement rectification dans l'échelle organique, en plaçant le castor et l'éléphant immédiatement après

J'ai annoncé que je prouverais par six observations que l'homme n'était point d'une nature différente de celle des autres animaux ; que la faculté de se perfectionner était commune à tous les animaux ; que si l'homme était le seul qui se fût perfectionné, c'était par la raison qu'il avait arrêté et même fait rétrograder l'intelligence des animaux moins bien organisés que lui ; que si l'homme disparaissait du globe, l'animal le mieux organisé après lui se perfectionnerait. J'ai présenté quatre de ces observations, je vais exposer les deux autres.

CINQUIÈME OBSERVATION.

A toutes les époques, l'homme a divisé les

l'homme et avant le singe; si la démonstration que l'homme est absolument de la même nature que les autres animaux est solidement établie; s'il est vrai que l'animal le mieux organisé après l'homme se perfectionnerait si l'homme disparaissait du globe;

3° Si la marche des progrès de l'esprit humain est bien établie;

4° Si les conjectures formées sur la marche que l'esprit humain suivra sont bien correctement déduites de la marche qu'il a suivie jusqu'à ce jour;

5° Enfin, si toutes ces parties réunies forment bien une seule et même série, qui comprend, compose, constitue toute la science de l'homme.

corps organisés (les animaux avec plus de soin encore que les végétaux) en deux classes. Il a composé l'une de ceux qui lui sont utiles, et l'autre, de ceux qui lui sont nuisibles. A toutes les époques, il a travaillé à détruire ou du moins à éloigner le plus possible de son habitation les seconds, et à réduire les premiers en esclavage. A toutes les époques, par conséquent, l'action qu'il a exercée sur les autres animaux a été un obstacle au développement naturel et successif, de génération en génération, de leur organisation primitive. Cette action exercée par l'homme sur les autres animaux a été très-faible à l'origine ; car l'homme n'a joui primitivement sur les autres animaux que de la supériorité d'intelligence qui résultait directement de sa supériorité d'organisation, et cette supériorité était bien petite ; mais elle s'est accrue de génération en génération, de manière que les moyens d'action de l'homme sur les autres animaux se sont graduellement et continuellement accrus.

Cette observation mérite toute l'attention des physiologistes ; la développer est un des meilleurs usages qu'ils puissent faire des forces de leur intelligence.

SIXIÈME OBSERVATION.

L'homme et le castor sont les animaux les mieux organisés ; mais il existe entre eux des différences bien importantes et bien tranchées, quoiqu'ils se suivent immédiatement sur l'échelle organique. Celle de ces différences sur laquelle je désire fixer dans ce moment toute l'attention du lecteur, est, d'une part, que le castor n'a point son égal dans les animaux pour être velu, poilu, épaissement et moelleusement fourré, et que l'homme est celui de tous les animaux qui a le moins de poils, et dont l'organe cutané est, par cette raison, exposé le plus directement au contact de l'air. De la structure externe du castor, il est résulté qu'il a été directement appelé à établir son domicile dans les pays froids. La structure externe de l'homme l'appelait à habiter les pays chauds ou tempérés. L'homme et le castor ont été, ont dû être pendant bien longtemps séparés, ignorés l'un de l'autre ; ils ne sont entrés en contact qu'à l'époque où l'intelligence de l'homme ayant fait de grands progrès, il a inventé les moyens de se vêtir, ce qui l'a rendu susceptible d'habiter les pays froids. Ce contact

n'est devenu dangereux pour le castor qu'à l'époque où le luxe ayant fait de grands progrès, l'homme s'est trouvé attrait à se procurer du poil de castor.

La disposition primitive des choses, qui a rendu le castor à tout jamais domicilié des pays froids, et l'homme habitant d'abord des pays chauds, a été la plus favorable possible pour la question que je traite. Si elle avait été autre, si les animaux les mieux organisés avaient été appelés par leur similitude à vivre dans les mêmes climats, il n'y aurait eu que l'homme qui se serait organisé ; il aurait arrêté, entravé le perfectionnement des autres ; il aurait *nullité* leur intelligence, en s'opposant au développement de celles de leurs facultés qui, par leur perfectionnement, leur auraient donné le moyen de lutter avec lui, et en favorisant le perfectionnement de celles qui pourraient lui être utiles, dont il pourrait disposer, et qui deviendraient des instruments pour lui. Alors le fait de la perfectibilité des animaux, dans la proportion du degré de perfection de leur organisation, aurait été difficile, peut-être même impossible à prouver. En effet, oublions pour un moment le castor, et cherchons les preuves qu'un animal autre que

l'homme se soit sensiblement perfectionné, nous ne les trouverons pas. L'éléphant a une organisation très-avantageuse ; il a une ébauche du sens du toucher ; il montre beaucoup d'intelligence ; mais le même degré d'intelligence a été observé à toutes les époques dans les individus de cette espèce ; elle ne s'est point accrue, et plusieurs individus ne se sont jamais combinés, coalisés pour des travaux de société. Cela n'est point extraordinaire, puisque l'homme, qui est un animal infiniment mieux organisé que lui, s'est trouvé en contact avec lui, dès l'origine de l'existence de ce grand corps organisé sur cette planète, et qu'il a nécessairement fait avorter la disposition de cet animal à se perfectionner. Quelle immense supériorité l'homme a eue sur les autres animaux, dès l'instant qu'il a su faire du feu et l'entretenir, faire une corde et l'employer !

Je reviens à la question, et après m'être félicité de cette disposition primitive des choses, par laquelle l'homme et le castor se sont trouvés, d'une part, être les animaux les mieux organisés, et de l'autre, appelés à vivre dans des climats très-différents, ainsi qu'à n'avoir aucun intérêt commun à débattre, je rappellerai pure-

ment et simplement le fait que le castor s'est perfectionné ; que des individus de cette espèce se sont combinés pour des travaux communs ; qu'ils en ont exécuté, dont un examen détaillé a fait à juste titre l'admiration des naturalistes les plus éclairés, et qu'à l'instant où l'homme a troublé ces travaux, l'intelligence du castor a rétrogradé, et s'est ravalée au point de ne pas être supérieure à celle du lapin.

Je terminerai cette dernière observation par une réflexion qui est à mes yeux de la plus grande importance.

Pour travailler utilement à la comparaison de l'intelligence des différents animaux ; pour raisonner avec fruit sur les progès que l'intelligence humaine a faits et sur ceux dont elle est encore susceptible, il faut attacher des idées bien claires au mot intelligence ; il faut analyser ces idées et distinguer l'intelligence positive de celle qui n'est que relative. Les castors, lorsqu'ils vivaient en société, ont donné preuve d'intelligence positive, quand ils ont construit des digues, quand ils y ont fait plusieurs rangs de loges, ce qui leur donnait les moyens d'habiter toujours au niveau de l'eau à ses différents degrés de croissance ou de décroissance, et d'y entretenir

leur queue dans un bain continu ; quand ils plaçaient leur magasin de vivres de manière à le mettre à l'abri des inondations. Le chien de berger qui empêche un troupeau d'entrer dans un champ de blé ; le caniche qui rapporte le mouchoir de son maître, ne prouvent par ces actes que de l'intelligence relative. La véritable intelligence, l'intelligence positive, consiste à prévoir la marche des phénomènes avec lesquels on est en relation, à savoir se garantir de ceux qui peuvent être nuisibles, et à profiter de ceux qui peuvent être utiles. Elle consiste à influencer la marche de ces phénomènes pour les faire tourner à son avantage. Le chien que nous admirons le plus pour ses jolis tours de passe-passe se trouverait, s'il était abandonné dans le fond des forêts, inférieur en intelligence positive au loup le plus médiocre.

Je suis tout naturellement conduit à diviser les connaissances humaines en deux classes, l'une composée des acquisitions directement faites par l'intelligence positive, l'autre renfermant l'immense collection des conceptions secondaires et des jeux d'esprit de tous les genres. A la tête de cette dernière figureront les belles tragédies, les bonnes comédies et les meilleurs

ouvrages de littérature ; car la littérature la plus transcendante n'a encore qu'une manière superficielle d'envisager ces questions. Il y aurait sur ce sujet des volumes à écrire, ils feraient suite au bel ouvrage de Bacon sur la dignité des sciences. Je les écrirais peut-être si j'étais placé dans d'autres circonstances, mais pour celles où je me trouve, ce travail serait un fort mauvais emploi du temps. Quand l'Espèce humaine est dans une situation calme, elle ne songe presque qu'à ses plaisirs, elle se livre avec passion à des jeux d'esprit, elle néglige les occupations les plus importantes, et il est nécessaire de lui en rappeler l'utilité pour rendre la considération aux savants et encourager par ce moyen la culture des sciences. Mais quand, par l'effet de son ignorance et de son imprévoyance, elle est tombée dans une situation critique, le meilleur moyen de relever l'intelligence consiste à lui tracer la route par laquelle elle peut rentrer dans le calme. Il y a dans ce moment deux choses à faire : l'une, de se battre avec une activité et un acharnement tels, que le plus haut degré de lassitude arrive le plus promptement possible ; car cette lassitude extrême peut seule imposer silence aux passions et ouvrir l'oreille à la raison ;

l'autre, dont une classe beaucoup moins nombreuse d'hommes peut et doit s'occuper exclusivement, est de caver les idées et de les approfondir, jusqu'à ce qu'on trouve une base solide pour reconstruire l'édifice scientifique, religieux, politique, en un mot, l'édifice intellectuel (et cette base ne peut être que l'intérêt commun des peuples qui composent la Société européenne), et de perfectionner le plus possible ce projet de réorganisation, afin qu'il soit de l'admission la plus facile possible, quand les malheureux Européens se seront convaincus que la guerre, quels que soient les vainqueurs, ne peut pas donner pour résultat un état de choses stable.

CONCLUSION DE CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

Je prie le lecteur de se rappeler que, dans la première partie de la préface qui se trouve en tête de cet ouvrage, j'ai dit :

Je suis poussé à l'exécution de ce plan de travail bien plus par la conviction du besoin que la société en a, que par le sentiment de ma capacité pour fournir une carrière aussi difficile. Je déclare en y entrant que je suis prêt à quitter la

direction de l'entreprise ; que mon plus grand désir est de voir une personne plus capable que moi s'en charger, et que je deviendrai pour elle un collaborateur qu'elle emploiera comme elle le jugera à propos.

Que j'ai encore dit :

En communiquant ce commencement de mon travail à quelques physiologistes, je fais appel d'un collaborateur dont j'ai grandement besoin ; je fais appel d'une personne qui soit plus capable que moi de remplir une tâche aussi importante pour l'espèce humaine, et qui est, je le crois, infiniment au-dessus de mes forces.

Que j'ai dit aussi :

Ce travail doit être le résultat des efforts combinés des physiologistes et des philosophes.

Or, il est bien vrai que je l'ai projeté avec un physiologiste, mais il est également vrai que j'ai travaillé seul et sans aucun secours à son exécution.

Enfin que j'ai terminé cette préface en disant :

Je suis convaincu qu'il existe des personnes infiniment plus en état que moi de mettre ce plan à exécution. Je les invite à en prendre la direction. Le plus beau jour de ma vie sera celui où elles primeront mes idées, et où elles pré-

senteront des conceptions plus capitales, plus utiles et plus claires que les miennes.

Il est bien essentiel que ces idées soient présentes à l'esprit du lecteur, quand il jugera cette première livraison de mes pensées; car s'il les perdait de vue, s'il considérait l'ébauche que je lui présente comme un travail définitif, le jugement qu'il porterait serait trop sévère et ne déciderait pas la question; il s'agit seulement de savoir si ce brouillon renferme l'idée d'un bon ouvrage; quant à moi, j'en suis convaincu; ma conviction à cet égard se fortifie à mesure que mon travail avance. A mesure qu'il avance, mes conceptions deviennent plus claires et elles se basent plus solidement. Je me bornerai dans cette seconde dissertation sur mes idées générales à réexposer celles qui sont directement relatives à la science de l'homme. Je réussirai, je l'espère, à les présenter avec plus de clarté que je ne l'ai fait dans la partie de cette préface qui se trouve en tête du mémoire : le premier exposé était un aperçu, celui-ci est un résumé, mais ce résumé n'est autre chose qu'une seconde esquisse, il est l'aperçu du travail définitif à faire sur la question.

Dans le moment actuel, le meilleur emploi que

nous puissions faire des forces de notre intelligence est 1° d'imprimer à la science de l'homme le caractère positif, en la basant sur des observations et en la traitant par la méthode employée pour les autres branches de la physique; 2° d'introduire la science de l'homme (ainsi basée sur les connaissances physiologiques) dans l'instruction publique, et d'en faire le principal objet de l'enseignement.

Pour atteindre ce but, il faut organiser les séries suivantes :

PREMIÈRE SÉRIE.

Comparaison entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés.

En résultat de cette comparaison, démonstration que les effets produits par les corps bruts et que l'action des corps organisés sur ce qui leur est extérieur, sont proportionnés au degré de perfection de structure des uns et des autres.

DEUXIÈME SÉRIE.

Comparaison des différents corps organisés, sous le rapport de leur degré d'organisation.

En résultat de cette comparaison, démonstration : 1° que l'homme est le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé de tous les corps qui nous sont connus ; 2° que plus un animal est organisé et plus il est intelligent.

TROISIÈME SÉRIE.

Comparaison entre l'intelligence des animaux, aux différentes époques de leur existence.

En résultat de cette comparaison, démonstration que tous les animaux sont susceptibles d'un perfectionnement proportionné au degré de perfection de leur organisation primitive, et que si l'homme est le seul animal qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a empêché l'intelligence des autres animaux de prendre le développement dont elle était susceptible.

QUATRIÈME SÉRIE.

Comparaison de l'état des connaissances de l'Espèce humaine, à différentes époques de sa durée.

En résultat de cette comparaison, démonstration que l'intelligence humaine n'a jamais cessé

de faire des progrès ; qu'elle n'a jamais eu une marche rétrograde.

CINQUIÈME SÉRIE.

Tableau chronologique des principaux événements scientifiques et politiques, depuis le xve siècle jusqu'à ce jour.

En résultat de la discussion des faits consignés dans ce tableau, explication des causes de la crise dans laquelle l'Espèce humaine se trouve engagée. Analyse de cette crise ; conjecture sur la manière dont elle se terminera ; indication des moyens qui sont à la disposition des savants pour en abréger la durée, et pour la terminer d'une manière qui concilie les intérêts de tous les peuples européens.

Dans cette première livraison de mes pensées, j'ai esquissé quatre de ces séries ; la livraison prochaine contiendra l'ébauche de la cinquième. En faisant ce travail, je me suis convaincu, j'ai acquis la certitude que si ces cinq séries étaient bien méthodiquement établies, 1° l'introduction de l'étude de la physiologie dans l'instruction publique n'éprouverait pas d'obstacles, et que, si elle en éprouvait, les physiologistes se trou-

veraient armés d'arguments assez vigoureux pour les renverser sans peine ; 2° que la politique deviendrait une science d'observation, et que les questions politiques seraient un jour traitées par ceux qui auraient étudié la science positive de l'homme, par la même méthode et de la même manière qu'on traite aujourd'hui celles relatives aux autres phénomènes.

LETTRE AUX PHYSIOLOGISTES.

MESSIEURS,

Agréez, je vous prie, la dédicace de cette première partie de mon travail ; vous êtes directement intéressés au succès de mon entreprise, vous êtes parfaitement en mesure de l'accréditer, vous êtes de tous les savants ceux dont je puis recevoir les avis les plus utiles, et avec lesquels je puis combiner et coaliser mes forces de la manière la plus avantageuse pour l'amélioration du sort de l'espèce humaine, qui est le but commun de nos travaux. Sans votre secours, il me serait impossible de réussir ; si vous m'appuyez franchement, il s'opérera en peu d'années une grande et utile révolution scientifique.

L'histoire constate que les révolutions scientifiques et politiques ont alterné, qu'elles ont successivement été, à l'égard des unes et des autres, causes et effets. Récapitulons celles qui ont été les plus marquantes depuis le XVe siècle. Cette récapitulation vous prouvera que la plus prochaine révolution doit être une révolution scientifique, de même que mon travail vous démontrera, avec de plus en plus d'évidence, que c'est principalement vous qui devez opérer cette révolution, et que c'est particulièrement à vous qu'elle doit être utile.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Copernic renverse l'ancien système du monde, il en établit un nouveau ; il prouve que la terre n'est point au centre du système solaire, et qu'elle est par conséquent encore moins au centre du monde ; il démontre que c'est le soleil qui est au centre du système dont nous faisons partie, et dans lequel nous ne jouons qu'un bien petit rôle. La démonstration de Copernic sape dans sa base tout l'échafaudage scientifique de la religion chrétienne.

RÉVOLUTION POLITIQUE.

Luther change le système politique de l'Europe, en soustrayant la population du Nord à la juridiction religieuse papale ; il affaiblit le lien politique qui unissait les peuples européens. Le succès de la révolution de Luther fait concevoir à Charles-Quint l'idée, le projet de soumettre toute la population européenne à sa juridiction laïque ; il en tente l'exécution, il échoue dans son entreprise.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Bacon, par son ouvrage sur la dignité des sciences, et encore plus par la conception à laquelle il donne le titre de *Novum Organum*, culbute l'ancien système scientifique. Il prouve qu'on ne pourra organiser solidement le système de nos connaissances, qu'après lui avoir construit une base uniquement composée de faits observés.

Galilée démontre le mouvement journalier de rotation de la terre autour de son axe, ce qui complète le système de Copernic.

RÉVOLUTION POLITIQUE.

Charles Ier est jugé par ses sujets ; il périt sur l'échafaud ; la révolution politique la plus mémorable s'opère en Angleterre ; un nouvel ordre d'organisation sociale, inconnu aux peuples de l'antiquité, s'y établit. La nation anglaise divise le pouvoir royal, qu'elle constitue en deux parties ; elle rend l'une héréditaire, elle la compose de la jouissance de la liste civile et de tout ce qui est honorifique ; elle imprime à l'autre, de la manière la plus forte, le cachet de l'éligibilité ; elle place cette royauté entre les mains du chancelier de l'échiquier, qu'elle rend responsable et révocable à la volonté de la majorité du parlement.

Louis XIV entreprend, de même que Charles-Quint l'avait fait, de soumettre toute l'Europe à sa juridiction laïque ; il débute assez heureusement dans cette entreprise, qui finit par conduire la France à deux doigts de sa perte.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Newton et Locke paraissent, ils enfantent des idées capitales et neuves, qui font faire un grand

pas à la science ; leurs idées sont adoptées par les Français, qui les développent dans leur *Encyclopédie,* ouvrage auquel travaillent les savants les plus marquants de cette nation.

Tous les littérateurs français entrent en insurrection morale à l'égard du gouvernement ; ils osent traiter les questions politiques les plus importantes. Ils examinent l'origine des pouvoirs et présentent dans leurs innombrables écrits leurs idées sur la meilleure organisation à leur donner. Ils prêchent une réforme politique, c'est-à-dire une révolution.

RÉVOLUTION POLITIQUE.

La révolution française commence peu d'années après la publication de l'*Encyclopédie ;* la lie s'élève jusqu'à la partie supérieure, elle y monte en écume ; la classe ignorante s'empare de tous les pouvoirs, et par son ineptie vient à bout de constituer une famine au milieu de l'abondance. Un homme de génie réalise les souhaits de tous les gens instruits en réorganisant la monarchie, et en lui donnant le Sénat et le Corps législatif pour limites constitutionnelles.

Les Anglais et les Français renouvellent cha-

cun pour leur compte la tentative faite par Charles-Quint et par Louis XIV, de soumettre toute la population européenne à leur joug laïque ; la rivalité que cette prétention excite entre eux allume une guerre dans laquelle toutes les nations européennes sont entraînées.

RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE.

Ici nous sommes dans l'avenir, ce que je vais dire est une prédiction. Je pourrais lui donner beaucoup d'étendue. Je me borne pour le moment à ce qui concerne la science de l'homme.

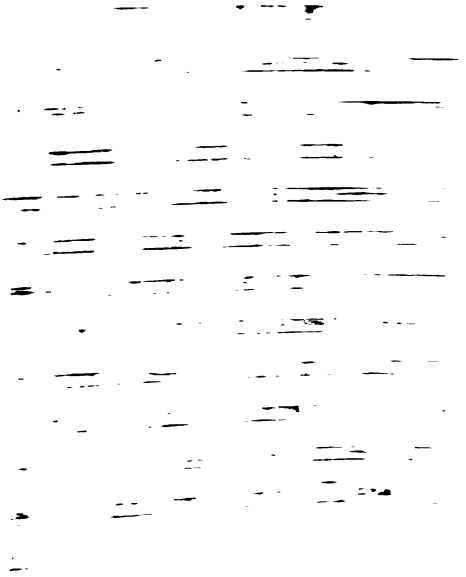
La science de l'homme, basée sur les connaissances physiologiques, sera introduite dans l'instruction publique, et ceux qui auront reçu cet allaitement scientifique traiteront, quand ils seront grands garçons, les questions de politique par la méthode employée pour les autres branches de la physique, relativement aux phénomènes qui en dépendent. Il y aura cette différence entre les travaux du XVIIIe et ceux du XIXe siècle, que toute la littérature du XVIIIe a tendu à désorganiser, et que toute celle du XIXe tendra à réorganiser la société.

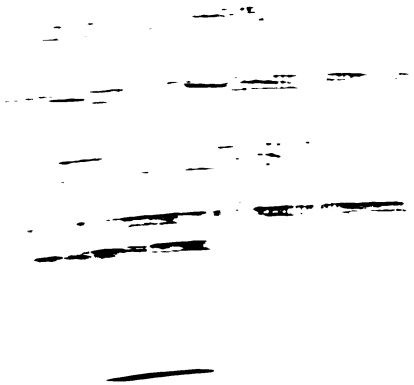
L'Empereur, dont le vaste génie embrasse à la

pas à la scu
les Français
cyclopedie,
vants les plu

Tous les
surrection n
ils osent trai
importantes.
voirs et pré
écrits leurs id
leur donner.
c'est-à-dire u

La révolu
nées après la
lie s'élève ju
monte en
de tous
bout d
bonda
haits
la m
Co





MÉMOIRE

SUR LA

SCIENCE DE L'HOMME

PAR

H. SAINT-SIMON

1813

DEUXIÈME LIVRAISON

---

fois toutes les directions intellectuelles, a prévu et pressenti cette révolution. Il l'a provoquée, en demandant à l'Institut la solution de cette question qui, par sa nature, s'est adressée à tous les habitants du globe, puisqu'ils sont tous intéressés à la résoudre : *Quels sont les moyens d'accélérer les progrès des sciences ?* Question qui renferme celles-ci : *Quels sont les moyens de rétablir le calme en Europe ? de réorganiser la société générale des peuples européens, et d'améliorer le sort de l'Espèce humaine ?*

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

HENRY DE SAINT-SIMON.

Chez M. Didot, imprimeur de la Faculté de médecine, rue des Maçons-Sorbonne.

MÉMOIRE

SUR LA

SCIENCE DE L'HOMME

PAR

H. SAINT-SIMON

1813

DEUXIÈME LIVRAISON

En résultat de cette comparaison, démonstration : 1° que l'homme est le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé de tous les corps qui nous sont connus ; 2° que plus un animal est organisé et plus il est intelligent.

TROISIÈME SÉRIE.

Comparaison entre l'intelligence des animaux, aux différentes époques de leur existence.

En résultat de cette comparaison, démonstration que tous les animaux sont susceptibles d'un perfectionnement proportionné au degré de perfection de leur organisation primitive, et que si l'homme est le seul animal qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a empêché l'intelligence des autres animaux de prendre le développement dont elle était susceptible.

QUATRIÈME SÉRIE.

Comparaison de l'état des connaissances de l'Espèce humaine, à différentes époques de sa durée.

En résultat de cette comparaison, démonstration que l'intelligence humaine n'a jamais cessé

de faire des progrès ; qu'elle n'a jamais eu une marche rétrograde.

CINQUIÈME SÉRIE.

Tableau chronologique des principaux événements scientifiques et politiques, depuis le xve siècle jusqu'à ce jour.

En résultat de la discussion des faits consignés dans ce tableau, explication des causes de la crise dans laquelle l'Espèce humaine se trouve engagée. Analyse de cette crise ; conjecture sur la manière dont elle se terminera ; indication des moyens qui sont à la disposition des savants pour en abréger la durée, et pour la terminer d'une manière qui concilie les intérêts de tous les peuples européens.

Dans cette première livraison de mes pensées, j'ai esquissé quatre de ces séries ; la livraison prochaine contiendra l'ébauche de la cinquième. En faisant ce travail, je me suis convaincu, j'ai acquis la certitude que si ces cinq séries étaient bien méthodiquement établies, 1° l'introduction de l'étude de la physiologie dans l'instruction publique n'éprouverait pas d'obstacles, et que, si elle en éprouvait, les physiologistes se trou-

AVANT-PROPOS

J'avais contracté, à la fin de ma première livraison, l'engagement de développer dans celle-ci ce que j'ai appelé la cinquième série. Trois raisons m'ont engagé à changer la marche que j'avais projetée et annoncée ; les voici :

1° L'ouverture des cours de physiologie approche. C'est à l'ouverture de leurs cours que les professeurs basent la science ; il m'est démontré qu'ils l'ont, jusqu'à présent, mal basée. Je consacre cette livraison à leur faire connaître mes idées à cet égard. Je crois qu'elles n'auraient pas suffisamment fixé leur attention, si je ne les avais pas isolées.

2° Le travail que j'ai commencé sur l'histoire scientifique et politique de l'espèce humaine, depuis le xve siècle jusqu'à ce jour, et qui devait composer ma seconde livraison, sera beaucoup mieux fait, si, avant d'y mettre la dernière main, je puis déterminer quelques-uns de nos physiologistes distingués à concourir à son exécution.

3° Dans la portion de travail dont j'ajourne l'émission, je dois traiter les questions politiques les plus importantes. Or, je désire que ma conception ait acquis une bonne consistance scientifique, avant d'en tirer ces dernières et scabreuses conséquences. Je désire aussi avoir imprimé aux prémisses, de la manière la plus claire et la plus forte, le caractère hygiénique.

SUITE DE L'EXAMEN

DES

TRAVAUX PHYSIOLOGIQUES DE VICQ-D'AZYR.

Toute critique se compose d'approbation et d'improbation, car il n'existe pas d'ouvrage sans défauts, et on ne prendrait pas la peine de critiquer celui qui ne mériterait d'être loué sous aucun rapport. On peut, dans une critique, faire alterner le blâme et la louange ; on peut aussi en former deux séries distinctes. Le premier mode donne plus de grâce et de mouvement aux idées ; le second précise davantage les opinions et me paraît, par cette raison, préférable pour l'examen des ouvrages scientifiques. Je l'ai adopté, je l'ai suivi dans le compte que j'ai commencé à rendre du discours de Vicq-d'Azyr. Je

suivrai la même marche dans cette seconde partie de mon travail, qui traitera encore de ce discours.

Dans la première partie, je me suis uniquement occupé d'exposer les idées justes de Vicq-d'Azyr, de les développer, de les compléter ; dans cette seconde partie, je vais parler d'une erreur capitale commise par ce père de la science positive de l'homme ; je la développerai dans ce sens que je ferai voir les conséquences importantes et fâcheuses qui en sont résultées, et j'indiquerai les moyens de corriger cette erreur.

L'auteur que l'École a adopté pour guide devient responsable des travaux postérieurs à l'émission de ses idées. C'est à lui qu'on doit attribuer les erreurs qui se sont accréditées, de même que les vérités qui ont été développées. Les unes et les autres ont été des conséquences déduites des principes qu'il a fondés ; en un mot, en analysant son livre avec soin, on y trouvera les germes des unes et des autres.

Vicq-d'Azyr a dit : *C'est l'attraction qui règle la formation des nombreuses variétés des cristaux,* et il n'a point parlé de l'influence qu'elle exerçait sur la formation des corps organisés. De son silence à cet égard, l'École a conclu que

l'attraction ne réglait pas la formation des corps organisés, qu'elle n'était pas la cause des phénomènes vitaux ; et, aujourd'hui, les professeurs d'anatomie comparée (quelle que soit la partie de la science qu'ils traitent) débutent à peu près de cette manière :

« La physique se compose :

« 1° Des connaissances acquises sur l'attraction réciproque des masses (l'astronomie) ;

« 2° Des observations faites sur la composition et la décomposition des corps bruts (la chimie) ;

« 3° Des découvertes sur la manière dont fonctionnent les corps organisés pendant toute leur durée vitale (la physiologie).

« C'est l'attraction qui règle les mouvements des masses et qui préside à la formation des corps bruts, mais ce n'est point elle qui régit les phénomènes vitaux ; elle n'est point la cause de leur formation ; les forces vitales luttent contre cette grande force de la nature, et la vie cesse dès le moment que l'attraction leur devient supérieure ; alors les corps organisés se décomposent, et leurs éléments entrent dans la composition de nouveaux corps. »

Cela est évidemment absurde, car si les choses étaient ainsi, la nature serait en anarchie, l'uni-

vers serait un chaos. Concevoir les phénomènes comme n'étant pas tous des effets d'une cause générale et unique, en classer une partie, la partie la plus intéressante, comme ayant une cause distincte de la cause générale, indépendante d'elle et même en opposition avec elle, c'est manquer entièrement de philosophie.

Voyons ce qui a engagé Vicq-d'Azyr à concevoir et à produire cette erreur, et les physiologistes à l'adopter et à la développer. Je me bornerai, dans la présente livraison, à dégrossir la question.

Copernic constate que le soleil est placé au centre du système ; Képler proclame les lois qui règlent le mouvement des planètes ; Newton démontre que les trois lois de Képler dérivent d'une seule loi, d'après laquelle les astres agissent les uns sur les autres, en raison directe de leurs masses et inverse du carré de leurs distances ; il ne présente l'attraction que comme une hypothèse qui donne les moyens de calculer les mouvements des corps célestes avec une grande exactitude. Bien des années s'écoulent avant que l'attraction soit regardée comme un fait, et ce fait, pendant longtemps, n'est considéré que sous le rapport astronomique. Une expérience de Cavendish dé-

montre enfin que l'attraction a lieu en physique terrestre comme en physique céleste, en faisant voir que les corps gravitant dans notre atmosphère sont déviés de la perpendiculaire d'une manière sensible, quand leur direction les fait passer près des grandes montagnes; de ce moment, l'attraction fixe l'attention d'un beaucoup plus grand nombre de savants. On n'en parle plus qu'en la désignant par le nom de gravitation universelle. Les chimistes se hâtent, sans trop savoir pourquoi, de déclarer que les affinités chimiques sont des effets de la gravitation[1]. Les astronomes d'abord, les chimistes ensuite, tout fiers d'être enrôlés sous la bannière d'une loi générale de la nature, se croient des hommes universels; ils s'imaginent que l'astronomie sert de base à tout l'édifice scientifique, que c'est ensuite la chimie, que la philosophie n'arrive qu'en troisième ligne; ils s'imaginent qu'ils sont en état de donner des explications satisfaisantes des phé-

1. M. Berthollet est le premier chimiste qui ait dit pourquoi il regardait les phénomènes de l'affinité comme des effets de la gravitation. Il est le premier qui ait fait un ouvrage *ad hoc*, pour expliquer ces phénomènes d'après cette conception. La *Statique chimique* me paraît, de tous les ouvrages scientifiques modernes, celui qui fait le plus d'honneur à la France.

nomènes de toutes catégories, et ils entreprennent avec confiance de traiter les questions de physiologie. Les premiers s'efforcent d'interpréter les détails de la vie, au moyen des connaissances acquises en hydraulique ; les chimistes donnent à une partie de leurs travaux le titre de chimie végétale, chimie animale, et ils s'imaginent faire de la physiologie en analysant les débris des corps organisés. Ils perdent de vue que les corps organisés, à l'instant où la vie cesse, deviennent des corps bruts, et que, des expériences faites sur eux en cet état, on ne peut rien conclure de physiologique ; les physiologistes sont frappés d'une espèce de stupeur par les prétentions des astronomes, des chimistes et des mathématiciens. Leurs chefs écoutent avec une sorte de respect ce que disent ceux-ci sur les phénomènes de la vie, sur les causes de dérangement de la santé et sur les moyens de rétablir l'équilibre dans les fonctions ; mais ils ne tardent pas à s'apercevoir de l'incapacité de ces savants pour traiter les questions physiologiques. Alors, pour se débarrasser de la suprématie qu'ils leur avaient laissé exercer, ils déclarent que les phénomènes physiologiques ne sont pas des effets de l'attraction, et que la force vitale, tant que le

phénomène de la vie dure, lutte contre les forces de la gravitation et les domine.

Ce n'était pas avec les choses, mais avec les hommes, qu'il fallait entrer en opposition. Il ne fallait pas nier la généralité de la loi de la gravitation, il fallait prouver que les connaissances des physiciens, des chimistes et des mathématiciens, leurs chefs, n'étaient point générales ; qu'elles étaient, au contraire, très-bornées ; qu'elles n'avaient point le caractère philosophique, et qu'elles ne pouvaient point, pour cette raison, être applicables à l'ordre des phénomènes le plus diamétralement opposés aux phénomènes astronomiques, puisque ceux-ci sont les plus simples, tandis que les phénomènes physiologiques sont les plus compliqués de tous.

Les physiologistes sont partagés depuis longtemps en deux opinions, relativement à la cause des phénomènes vitaux ; les uns les considèrent comme des effets de la circulation plus ou moins active des fluides de tous les degrés de ténuité moléculaire, tant dans les canaux nerveux que dans les linéaments fibrilles ; les autres disent que les phénomènes vitaux sont des effets de l'irritabilité, de la contractibilité, de la sensibilité. La première de ces deux opinions, qui n'est réel-

lement pas en opposition avec la seconde, a le grand avantage de rallier les combinaisons et les observations des physiologistes à celles des physiciens adonnés à l'étude des corps bruts ; elle est cependant aujourd'hui la moins en vogue. En voici la raison : les principaux physiologistes, les meneurs, n'ont vu d'autre moyen de se soustraire à la suprématie que les hydrauliciens et les chimistes voulaient exercer sur eux, que celui d'attribuer les phénomènes vitaux à une cause autre que celle de la circulation du fluide nerveux. Avec plus de vigueur dans la pensée et d'aplomb dans les idées scientifiques, avec plus de généralité dans les conceptions, en un mot, avec plus de capacité philosophique, ils auraient dit aux hydrauliciens : « Votre science est encore dans l'enfance ; jusqu'à présent les tentatives que vous avez faites pour résoudre certains problèmes très-intéressants pour la navigation, et qui étaient bien faciles, puisqu'ils ne concernaient que des fluides en état de liquidité, ont été sans succès. Quelle confiance voulez-vous que nous ayons dans vos opinions sur la marche des fluides gazeux et même imponderables qui se trouvent engagés dans les canaux élémentaires, dont la réunion plus ou

moins considérable constitue les différents corps organisés ? »

Les *Éléments de Physiologie* dont Richerand a été le rédacteur et qui sont aujourd'hui le livre classique de cette importante branche de la science, pour l'École de Paris, s'expliquent très-clairement et très-positivement dans le sens que je viens de critiquer. Voici la manière dont l'auteur débute :

« La physiologie est *la science de la vie.* On appelle du nom de vie une *collection* de phénomènes qui se *succèdent pendant un temps limité dans les corps organisés.* La combustion n'est aussi qu'un composé de phénomènes. L'oxygène se fixe dans le corps qui brûle, le calorique s'en dégage ; l'affinité est la cause de ces phénomènes chimiques, comme l'attraction est celle des phénomènes astronomiques, comme la sensibilité et la contractibilité dont les corps organisés et vivants jouissent, sont les causes premières de tous les phénomènes que ces corps présentent, phénomènes dont la réunion, l'ensemble et la succession constituent la vie. »

Page 49 de son ouvrage, il dit en parlant de la sensibilité et de la contractilité :

« Le principe de la sensibilité et de la contrac-

tilité se comporte à la manière d'un fluide qui naît d'une source quelconque, se consume, se répare, s'épuise, se distribue également ou se concentre sur certains organes. »

Il est évident que Richerand a manqué de logique, car il a parlé de la cause seconde avant d'avoir parlé de la cause première.

Il est évident que c'est exprès et par les raisons que j'ai données ci-dessus qu'il a suivi cette marche.

Il est évident que la physiologie n'est pas encore assise sur des idées claires, et que la science de l'homme, qui est fondée sur la physiologie, n'est encore qu'une science conjecturale.

Il est évident que les physiologistes prolongent l'existence du système conjectural, en niant que la gravitation soit la cause première des phénomènes de la vie. Cette négation de leur part met un obstacle insurmontable à l'organisation du système scientifique positif, puisque ce système ne peut avoir d'autre base qu'une seule et unique loi régissant l'univers sous tous les rapports, dans s s détails comme dans son ensemble.

DEUXIÈME LETTRE AUX PHYSIOLOGISTES.

MESSIEURS,

Je sens bien profondément et bien vivement le besoin que j'ai de votre secours. Je me suis expliqué très-franchement à ce sujet dans ma première livraison. J'y ai sollicité votre appui avec le plus d'instance qu'il m'a été possible. Plusieurs de vous m'avez répondu des lettres très-obligeantes, mais aucun de vous n'a accepté clairement la proposition que je vous ai faite de combiner et de coaliser toutes nos forces d'intelligence et tous nos moyens pour donner une base solide à la physiologie, ainsi qu'à la philosophie. Ce refus tacite de votre part m'a laissé dans un état d'isolement très-pénible pour moi, et m'a fait faire les plus sérieuses réflexions à ce sujet. En cavant cette idée, je suis resté convaincu que je n'avais d'autre moyen d'obtenir votre appui que de vous faire sentir que vous aviez besoin du mien. Pour atteindre ce but, je me suis borné dans cette livraison à vous démontrer que votre science était mal basée. J'attendr

communiquer mes idées sur les moyens d'améliorer sa théorie, que vous me manifestiez clairement le désir de les connaître.

Oui, Messieurs, c'est un fait certain que les philosophes ne peuvent pas donner une organisation satisfaisante à la philosophie sans le secours des physiologistes ; mais il est également certain que les physiologistes ne parviendront pas à baser raisonnablement la physiologie sans le secours des philosophes.

Oui, Messieurs, c'est un fait certain que jusqu'à cette époque le trésor des connaissances humaines n'était pas assez bien fourni pour qu'il fût possible de donner une bonne organisation à la science de l'homme, et il est également certain que si les physiologistes et les philosophes veulent aujourd'hui réunir franchement leurs efforts, ils parviendront à ramener toutes les questions politiques à des considérations d'hygiène.

Oui, Messieurs, c'est un fait certain que nous pouvons, en combinant nos efforts, dévoiler les causes de la crise dans laquelle l'Espèce humaine se trouve engagée, que nous pouvons indiquer les moyens de terminer cette crise, que nous pouvons ramener le calme en Europe, que nous pouvons réorganiser la Société européenne

et lui donner une organisation qui concilie les intérêts des différents peuples dont elle est composée.

Messieurs, je n'ai qu'une passion, celle de pacifier l'Europe ; qu'une idée, celle de réorganiser la société européenne. Élevez vos cœurs à cette hauteur de sentiment ; élevez vos esprits jusqu'à cette grande pensée ; réunissons franchement nos efforts, et en peu de temps nous parviendrons à faire ce qu'il y aura de plus utile pour le bonheur des autres et pour notre satisfaction personnelle.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble et très obéissant serviteur,

HENRY DE SAINT-SIMON.

MOYEN
DE FORCER LES ANGLAIS
A RECONNAÎTRE
L'INDÉPENDANCE DES PAVILLONS

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

SIRE,

Voici le moyen de forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des Pavillons :

Que VOTRE MAJESTÉ rende le décret suivant :

L'empereur décrète :

1° Il sera accordé une récompense de 25 millions[1] à l'auteur du meilleur projet de réorganisation de la société européenne ;

1. L'espérance de gagner une somme aussi énorme n'est certainement pas nécessaire pour déterminer les savants capables de traiter cette question, à en chercher la solution; mais il est nécessaire de frapper l'attention publique, de la fixer, de la diriger vers la recherche d'un moyen de conciliation générale; et la grande majorité des individus qui composent le public n'estime un travail qu'en proportion des bénéfices dont il offre la perspective.

2° Les mémoires de tous les Européens, de quelque nation qu'ils soient, et même de tous les habitants du globe, seront admis au concours ;

3° Les mémoires seront remis avant le 1er décembre prochain ;

4° Il sera remis trois copies de chaque mémoire, savoir : une à Sa Majesté, une à l'Empereur d'Autriche, et la troisième au prince Régent d'Angleterre ;

5° Sa Majesté invitera l'Empereur d'Autriche et le prince Régent d'Angleterre à juger avec Elle lesdits mémoires, et Elle prononcera seule, si ces deux souverains n'accueillent point sa proposition ;

6° Le nom de l'auteur qui aura remporté le prix sera proclamé le 1er janvier 1815.

Sire,

Tous les mémoires s'accorderont sur ce point : que tous les peuples du continent doivent réunir leurs efforts pour forcer les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons ; mais ils s'accorderont encore plus positivement sur cet autre point : que Votre Majesté doit renoncer au protectorat de la confédération du Rhin ; qu'Elle doit

évacuer l'Italie ; qu'Elle doit rendre la liberté à la Hollande ; qu'Elle doit cesser de s'ingérer dans les affaires d'Espagne ; en un mot, qu'Elle doit se renfermer dans ses limites naturelles.

Si VOTRE MAJESTÉ consent à renoncer à ses projets de conquêtes, Elle forcera les Anglais à rétablir la liberté des mers. Si Elle veut augmenter encore l'immense quantité de lauriers qu'Elle a recueillis, Elle fera écraser la France et se trouvera, en définitive, en opposition directe et absolue avec les intentions de ses sujets.

SIRE,

Ma conviction d'avoir réussi à me placer au point de vue d'intérêt commun de VOTRE MAJESTÉ et de ses sujets, est parvenue à ce degré où elle m'impose la loi de prendre la parole et de publier le résultat de mes réflexions. Mes intentions sont pures. Je désire bien sincèrement la gloire de VOTRE MAJESTÉ et le bonheur de mes compatriotes. Le caractère généreux que VOTRE MAJESTÉ a constamment déployé dans toutes les circonstances, m'est un sûr garant de son indulgence pour les expressions hardies que le développement de mes idées pourra exiger.

Le moyen que je présente paraîtra au prime-abord une rêverie philosophique, semblable au projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre. Je vais en peu de mots prouver à VOTRE MAJESTÉ que ce n'est point une chimère, mais bien une réalité que je propose pour but.

J'ai dégrossi la question pour prouver qu'on peut en donner la solution. Je prie VOTRE MAJESTÉ de daigner agréer la dédicace de ce travail.

J'ai donné à cette première ébauche de mon projet de la réorganisation de la société européenne, le titre de TRAVAIL SUR LA GRAVITATION UNIVERSELLE, parce que c'est l'idée de la gravitation universelle qui doit servir de base à la nouvelle théorie philosophique, et que le nouveau système politique de l'Europe doit être une conséquence de la nouvelle philosophie. J'espère être parvenu à présenter mes idées d'une manière claire et même piquante, malgré la grande hauteur d'abstraction à laquelle j'ai dû m'élever. J'ose assurer VOTRE MAJESTÉ que mon travail l'intéressera, si Elle prend la peine de le lire. Il serait bien malheureux pour moi qu'Elle ne daignât pas s'en occuper, car personne autant qu'Elle n'est en état de le juger.

SIRE,

Les progrès de l'esprit humain sont arrivés à ce point où les raisonnements les plus importants sur la politique peuvent et doivent être directement déduits des connaissances acquises dans les hautes sciences et dans les sciences physiques. Imprimer à la politique un caractère positif est l'objet de mon ambition. Si je réussis dans cette entreprise, ma plus grande satisfaction sera d'avoir contribué à la gloire du règne de VOTRE MAJESTÉ, dont je suis, avec un très-profond respect,

SIRE,

Le très-dévoué, très-soumis et fidèle sujet.

PRÉFACE

MESSIEURS,

L'enfant appelé à devenir l'homme le plus fort a besoin pendant longtemps de la protection de tous ceux qui l'entourent. Il en est de même des idées. Les principes les plus généralement adoptés n'étaient à leur origine que des aperçus, dont l'appui des personnes qui jouissent de la confiance de l'École a favorisé le développement et auquel il a donné de la consistance. Nous vous prions, Messieurs, d'accueillir avec bienveillance l'essai que nous allons vous présenter.

C'est de la gravitation universelle que nous allons vous entretenir. Cette idée est pour les

physiciens ce que l'idée de Dieu est pour les théologiens. Le plus grand recueillement est nécessaire pour examiner cette généralité des généralités et pour trouver le moyen d'en perfectionner la conception.

Nous partagerons en trois parties ce que nous avons à dire.

Dans la première, nous poserons les principes. Dans la seconde, nous ferons application des principes à la conception de la gravitation. Dans la troisième, nous en ferons application générale au système de nos connaissances.

Chacune de ces parties sera l'objet d'un mémoire séparé. Le sujet est trop important et la matière trop abondante pour que nous puissions traiter toute la question dans un seul discours ; mais nous allons dès ce moment vous donner une idée générale de notre travail, en vous présentant les programmes des trois mémoires que nous soumettrons successivement au jugement de votre tribunal scientifique.

PROGRAMME DU PREMIER MÉMOIRE.

INTRODUCTION.

Le meilleur édifice est celui dans lequel il entre le moins de mortier. La machine de l'exécution la plus parfaite est celle dans laquelle il se trouve le moins de soudure. Il en est de même des productions de l'esprit. L'ouvrage le plus estimable est celui dans lequel il se trouve le moins de phrases destinées à opérer des liaisons. La collection des aphorismes d'Hippocrate est de tous les livres le mieux fait ; c'est aussi celui qui a eu constamment le plus grand nombre d'admirateurs. Nous vous présenterons, Messieurs, nos idées dans leur état de nudité native. Il n'existera entre elles d'autre liaison que celle qui résultera de l'ordre dans lequel nous les rangerons.

PREMIÈRE PENSÉE.

Il y a deux natures d'idées bien distinctes, si distinctes, qu'on peut toujours reconnaître si une idée a l'origine A ou l'origine B, quelque effort qui ait été fait pour masquer sa véritable origine et pour lui imprimer le caractère de la nature qui n'est pas la sienne.

On conçoit une chose *à priori* ou *à postériori*.

Dans le premier cas, l'idée peut être employée utilement pour lier les faits observés ; mais c'est sans succès qu'on tenterait de s'en servir pour les préciser ou pour en découvrir de nouveaux.

L'effet diamétralement opposé arrive quand la conception s'est formée *à posteriori*. Elle s'appuie alors sur un fait bien précisé et lance notre esprit dans une direction très-favorable à la découverte d'autres faits nouveaux.

Oui, Messieurs, nos idées sont de deux natures distinctes, et cependant elles ont une origine commune : *nos sensations*. C'est que toutes nos sensations ne sont pas des effets de la même cause. L'action des corps extérieurs sur notre individu, et particulièrement sur nos sens, donne naissance aux unes, tandis que c'est l'action de

notre force vitale (considérée comme force virtuelle) qui, par les effets qu'elle produit sur nos organes et sur nos sens, détermine la formation des autres. Les unes partent des extrémités de notre être pour se rendre à son centre ; les autres émanent de notre point central et rayonnent de notre centre à notre circonférence. Les premières sont donc constitutivement *à posteriori*, tandis que les autres sont, par leur essence, *à priori*.

On sent aisément par la réflexion, comme on se démontre facilement par des expériences, que le caractère de généralité ou de particularité native d'une idée ne peut jamais être complétement effacé ; la particularisation des unes ne pouvant pas égaler la particularité primitive des autres, et la généralisation des premières ne pouvant pas atteindre la généralité native des secondes, ce dont il résulte qu'une chose conçue *à posteriori* a besoin d'être repensée pour acquérir complétement le caractère *à priori, et vice versâ*.

DEUXIÈME PENSÉE.

Jusqu'à ce jour, la division des travaux scientifiques en études *à priori* et en études *à posteriori*, n'a été considérée que sous son rapport

métaphysique. Jusqu'à ce jour, on a cru que les phénomènes de toutes les classes pouvaient également être étudiés par l'une ou l'autre, par l'une et l'autre de ces deux méthodes. Nous allons nous placer à un autre point de vue ; nous allons envisager cette division sous son rapport physique. Nous ferons voir qu'il est une classe entière de phénomènes qu'on ne peut étudier qu'*à posteriori*, et que l'autre moitié de la science se présente toujours à nous *à priori*.

La physique, c'est-à-dire la science, se divise en deux branches principales, savoir : la physique des corps bruts et celle des corps organisés. Les témoignages de nos sens servent de base à l'étude de la physique des corps bruts. Or, les témoignages de nos sens étant évidemment un point de départ *à posteriori*, il est clair que nous suivons, dans l'étude de cette branche de nos connaissances, la marche *à posteriori*.

Dans la physique des corps organisés, l'action de notre force vitale (considérée comme force virtuelle; est le point de départ de toutes nos études ; car c'est toujours par analogie que nous jugeons l'ensemble et les détails du phénomène de la vie, dans les autres corps organisés. Il arrive donc (chose qui n'avait jamais été remar-

quée) que quand on passe des considérations *à posteriori* aux conditions *à priori*, on passe réellement de l'étude de la physique des corps bruts à celle des corps organisés, *et vice versâ*.

Une bonne définition de la vie, sous le rapport physique, est le seul moyen, est un moyen sûr pour tracer d'une manière invariable la ligne de démarcation entre les sensations *à priori* et celles *à posteriori*.

La vie, sous le rapport physique, est le point matériel où toutes nos forces vitales vont converger et d'où elles divergent. Les sensations *à posteriori* sont les effets produits par les actions vitales, depuis les limites de notre être jusqu'au point de convergence ; celles *à priori* sont les effets de l'action vitale divergente.

Si vous prenez, Messieurs, la peine de caver cette idée au point nécessaire pour vous l'approprier, elle deviendra dans vos mains, bien plus habiles que les nôtres, une mine scientifique de la plus grande richesse.

TROISIÈME PENSÉE.

Cette troisième pensée n'est pas un terme nécessaire pour continuer la série ; elle est un ap-

pendice de la précédente. Notre objet, dans cet article, est de faire application du principe posé dans le précédent ; il consiste à prouver l'utilité capitale de ce principe, en faisant voir qu'on peut en déduire une explication satisfaisante de faits de la plus haute importance et dont on ignore encore la cause.

D'Alembert, dans son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* ; Condorcet, dans son *Tableau historique des progrès de l'esprit humain,* et tous les auteurs qui ont écrit sur l'origine des connaissances, ont dit que l'astronomie et la médecine étaient les premières sciences qui avaient été cultivées ; mais aucun d'eux n'a fait sentir l'importance de ce fait, aucun n'en a fait connaître la cause ; il nous est maintenant bien facile de la dévoiler.

Nos idées ne sont autre chose que nos sensations élaborées et rendues reproductives à volonté, au moyen des signes de convention auxquels nous les avons attachées.

Nos connaissances ne sont autre chose que des séries d'idées.

Nos connaissances ayant donc pour origine nos idées, et nos idées dérivant directement de nos sensations, il en résulte que nos

connaissances et nos idées doivent être physiquement partagées en deux classes bien distinctes, puisque nous avons constaté, dans l'article précédent, que nous avions deux espèces de sensations, les unes provenant de l'action convergente, et les autres, de l'action divergente de la vie.

Cela posé, on a l'explication, 1° du fait que la science, dès son origine, s'est trouvée partagée en deux branches bien distinctes ; 2° que ces deux branches, auxquelles nous donnons aujourd'hui les noms de physique des corps bruts et de physique des corps organisés, n'ont été à leur origine que deux bourgeons, dont l'un a porté le nom d'astronomie et l'autre celui de médecine.

Un autre fait bien remarquable, qui est une conséquence de celui que nous venons d'examiner et qui n'avait pas jusqu'à présent fixé l'attention, c'est que les deux ordres de sensations, et par conséquent les deux branches de la science, ont fait des progrès mémorables aux mêmes époques ; c'est-à-dire que jamais il n'y a eu découvertes faites dans la physique des corps bruts, sans que la physique des corps organisés n'ait fait aussi d'importants progrès.

Ainsi Hervey a été contemporain de Galilée, et Locke de Newton.

Nous ne voulons cependant pas dire pour cela que les progrès de nos connaissances dans les deux branches de la physique aient toujours été, aux époques marquantes, du même degré d'importance ; nous aurons, au contraire, à faire remarquer dans un des articles suivants que, depuis Platon jusqu'aux califes, la science de l'homme a marché avec plus de rapidité que celle des corps bruts, tandis que depuis les Arabes des VIIe et VIIIe siècles jusqu'à nous, c'est dans la science des corps bruts que l'esprit humain a fait de plus rapides progrès ; c'est-à-dire, pour combiner et résumer ces deux dernières pensées : l'action respiratoire du fluide vital par notre genre nerveux (qui est la cause générale de nos sensations) s'est toujours manifestée sous le rapport d'aspiration et sous celui d'inspiration qui ont été réellement, la première, la cause de nos sensations passives, de nos travaux *à posteriori* et des connaissances que nous avons acquises dans la physique des corps bruts, et l'autre, c'est-à-dire l'inspiration, la cause de nos sensations actives, de nos progrès dans les travaux *à priori* et de l'avancement de la physique des corps organisés. L'action respiratoire du fluide vital s'est toujours manifestée, disons-nous, d'une manière notoire, mais pas

toujours d'une manière égale, puisque les produits scientifiques résultant de l'action convergente du fluide vital ont été plus marquants pendant onze cents ans, tandis que les produits de son action divergente ont été plus capitaux pendant les onze siècles suivants.

L'égalité, comme on voit, s'est rétablie, puisqu'il y a eu compensation.

Les bornes étroites de ce mémoire nous ont forcé à resserrer nos idées. Si nous nous étions adressé à des hommes d'une instruction ordinaire et d'un esprit médiocre, nous aurions donné beaucoup plus de développement aux conceptions que nous venons de vous présenter; mais, Messieurs, votre capacité scientifique, sous le rapport du génie comme sous celui des connaissances acquises, nous imposant la loi de supprimer les idées intermédiaires, pour ne vous présenter que les termes extrêmes des séries, il aurait été indiscret de notre part de chercher à fixer votre attention pendant longtemps sur nos travaux; votre préjugement à leur égard ne pouvait nous être favorable, puisque notre nom n'a encore acquis aucune célébrité dans l'École.

QUATRIÈME PENSÉE.

Nous avons dit, dans l'article ayant pour titre: *Deuxième pensée*, que jusqu'à ce jour on n'avait envisagé la division des travaux scientifiques en travaux *à priori* et en travaux *à posteriori* que sous son rapport métaphysique. Nous allons prouver que, sous ce rapport même, l'idée est encore très-incomplète ; cela exige que nous remontions dans notre examen jusqu'au grand Bacon, puisqu'il est encore actuellement le chef philosophique des écoles anglaise et française, puisque depuis la mort de ce grand homme, aucun savant ne s'est élevé à des conceptions aussi générales que les siennes.

Bacon a sûrement rendu de grands services à la science, mais les services qu'il lui a rendus n'ont pas été aussi grands qu'on se l'est figuré ; on les apprécie encore aujourd'hui beaucoup au-dessus de leur valeur. Il n'a pas été un homme aussi général, aussi complet qu'on se l'imagine ; la preuve en est qu'au lieu d'éclaircir les idées sur la méthode, il les a embrouillées, ainsi que nous allons le démontrer.

En France, tout le monde parle de cet auteur,

et très-peu de personnes ont lu ses ouvrages. Le véritable esprit n'en est connu que par ce qu'en a dit Condillac, qui a commenté ses idées sur la méthode. Ainsi notre démonstration, pour être généralement entendue, doit porter directement sur les principes développés par Condillac.

Démonstration

Cette démonstration, qui concerne la plus importante de toutes les questions métaphysiques, sera la plus courte et la plus complète qui ait jamais été donnée, et la solution se présentera d'elle-même, quand une fois la question sera posée ; mais cette pose de la question exige tous nos soins et toute notre attention ; nous allons donc, par des considérations préliminaires, préciser le point que nous devons éclaircir.

Considérations préliminaires

1° L'idée de remonter des faits particuliers au fait principal, s'exprime de deux manières. Pour la désigner sous son rapport passif, on emploie le signe *à posteriori* ; celui d'analyse indique la même idée sous son rapport actif ; et le signe *a*

priori a pour correspondant dans le mode actif synthèse ;

2° Pour raisonner pertinemment sur la méthode, il faut concevoir d'une manière bien claire et bien précise les trois opérations suivantes : Celle qui consiste à établir entre les considérations les plus particulières et la considération la plus générale de la question qu'on traite, le plus grand nombre possible de considérations intermédiaires, rangées suivant le degré de généralité de chacune d'elles ; celle qui consiste à remonter des considérations particulières à la considération générale ; enfin, celle par laquelle on descend de la considération la plus générale aux considérations les plus particulières ; ces deux dernières se servant réciproquement de preuves ;

3° Condillac a démontré d'une manière complément satisfaisante qu'il n'y avait qu'un moyen de rendre les idées bien distinctes ; que c'était en les attachant à des signes différents et d'une valeur bien déterminée ; que si la langue était bien faite, il ne serait pas difficile de bien raisonner, et qu'il serait même impossible de déraisonner.

Maintenant, quatre mots suffiront pour résoudre cette importante question et pour démontrer que nos idées actuelles sur la méthode, qui ont

été produites par Bacon, commentées, précisées et fixées par Condillac, sont dans un état de confusion épouvantable ; que c'est un véritable chaos, impossible à débrouiller sans créer un nouveau *mot*.

Vous allez éprouver, Messieurs, la sensation que les découvertes les plus capitales ont toujours causées à ceux auxquels elles ont été annoncées. Vous allez dire. Cela était si aisé à trouver, qu'il est extraordinaire, incroyable que cela n'ait pas sauté aux yeux de tout le monde. Permettez-nous de nous arrêter un moment encore pour nous féliciter avec vous de la refonte qui va s'opérer sous vos yeux, des éléments métaphysiques les plus importants dont une théorie quelconque puisse se composer.

Solution.

Condillac a employé le signe d'*analyse* pour désigner l'opération générale qui consite à établir les considérations intermédiaires, et qui a pour objet de les multiplier le plus possible, c'est-à-dire de considérer la question qu'on veut traiter sous le plus grand nombre de ses faces, sous toutes ses faces. C'est ce même signe *analyse*

dont il s'est servi pour désigner une des deux opérations secondaires, celle qui a pour objet de remonter des faits, idées ou considérations particulières aux faits, idées ou considérations générales, le signe *synthèse* étant seulement employé pour indiquer l'autre opération secondaire, par laquelle on descend de l'idée générale aux idées particulières.

N'est-il pas évident, Messieurs, 1° que Condillac a fait de la conception de la méthode un véritable imbroglio, en donnant au signe *analyse* deux significations extrêmement différentes, et qu'il est absolument essentiel de rendre bien distinctes, au moyen de signes bien différents, bien tranchés ;

2° Que Condillac, et par conséquent Bacon (véritable inventeur de cette prétendue méthode), ont fait jouer un rôle beaucoup plus important à la marche *à posteriori* qu'à celle *à priori*, puisqu'en la désignant, ainsi que l'opération générale, par le mot *analyse*, ils ont associé, accolé ces deux opérations, ce qui ne pouvait avoir lieu sans déconsidérer la *synthèse*, dont ils doivent au contraire constater l'égalité de droit, c'est-à-dire d'importance et d'utilité, avec

l'opération secondaire d'*analyse*, qui est son pendant ;

3° Enfin, que le seul moyen d'éclaircir les idées sur la méthode, est de désigner l'opération générale par un signe, et chacune des opérations secondaires par un autre.

Trouvez bon, Messieurs, qu'usant du droit que nous avons acquis de faire choix d'un mot, en faisant sentir l'utilité de sa création, nous appelions la *Descartes*, l'opération générale qui doit servir de base à toutes les théories : vous approuverez sûrement l'élan de patriotisme qui nous porte à secouer dès ce moment le joug scientifique anglais, qui depuis trop longtemps pèse sur nos têtes.

CINQUIÈME PENSÉE.

Dans l'article précédent, nous avons mis en évidence l'erreur commise par Bacon ; dans celui-ci nous allons en dévoiler la cause. Les hommes, même les plus forts, sont les produits des circonstances ; ainsi, un bon exposé des circonstances dans lesquelles Bacon s'est trouvé, nous fera connaître l'influence qu'elles ont exercée sur la philosophie.

La religion chrétienne, qui avait civilisé les peuples du Nord, mis un frein à la débauche dans laquelle l'Italie était plongée, fait défricher le territoire européen, dessécher les marais dont son sol était couvert, assainir son climat; qui avait fait percer des routes, construire des ponts, établir des hôpitaux; qui avait répandu parmi le peuple l'importante science de la lecture et de l'écriture; qui avait partout ouvert des registres pour les actes civils; qui avait commencé à rassembler des matériaux pour l'histoire; qui avait diminué et presque anéanti l'esclavage; enfin, qui avait organisé la société politique la plus nombreuse qui ait jamais existé; la religion chrétienne, disons nous, après avoir rendu tous ces importans services, était une institution qui avait rempli son temps, fourni toute la partie utile de sa carrière; elle avait vieilli; et cette institution, sous le rapport des lois qu'elle avait données à la société, comme sous celui des juges auxquels elle l'avait soumise, sous le rapport de la morale qu'elle enseignait, comme sous celui des prédicateurs qu'elle mettait en activité, était devenue à charge à la société.

La religion n'était et ne pouvait être, aux yeux d'une tête aussi forte que celle de Bacon, que la

théorie scientifique générale. Or, une théorie n'a pour objet que de lier des faits. Il y avait déjà 1500 ans que cette théorie était organisée ; il n'était pas étonnant qu'elle se trouvât insuffisante pour disposer dans le meilleur ordre les connaissances que l'esprit humain possédait 1500 ans après, et il était impossible qu'elle pût lier les faits qui n'avaient été découverts que postérieurement à son établissement.

Les Arabes avaient retravaillé la science dans ses éléments, puisqu'ils avaient fondé en même temps une nouvelle école astronomique et une nouvelle doctrine de médecine. Beaucoup de découvertes avaient déjà été faites dans la nouvelle direction qu'ils avaient donnée, mais il s'en fallait encore beaucoup que le nombre de matériaux nécessaires pour procéder à la construction du nouvel édifice scientifique fussent rassemblés. Bacon a senti vivement le besoin que l'esprit humain avait de continuer ses recherches, et il s'est attaché, par cette raison, à déconsidérer l'ancienne théorie qui avait acquis une force immense, en s'étant revêtue du caractère religieux ; tandis que, d'une autre part, il a indiqué une multiplicité de moyens pour diriger les forces intellectuelles de manière à faire des dé-

couvertes dans toutes les directions scientifiques.

Ainsi, Bacon, en faisant ce qu'il y avait de mieux à faire, en disant ce qu'il y avait de mieux à dire, en écrivant ce qu'il y avait de mieux à écrire, pour l'époque à laquelle il a paru, a déconsidéré autant qu'il l'a pu la philosophie *à priori* et a favorisé de tout son pouvoir celle *à posteriori*.

Croyez-vous, Messieurs, que si Bacon sortait aujourd'hui du tombeau, il tiendrait le même langage? Figurez-vous que ce grand homme, rendu à la vie, assiste à une séance de l'Institut; quel serait son étonnement en voyant que la philosophie n'est l'attribution d'aucune section de la première classe; qu'elle n'est l'attribution d'aucune classe de ce corps scientifique général; de manière que si lui, Bacon, qui lui sert de guide dans ses travaux de tous les genres, voulait y entrer, il ne pourrait être admis sous aucun prétexte, dans la première classe; que la deuxième ne pourrait le recevoir que comme bel esprit, et la troisième, que comme érudit!

Figurez-vous que ce philosophe, sortant de l'Institut, entre à l'Université : quel serait son étonnement, en voyant que ce corps scientifique

enseignant ne se rattache par aucun lien organique au corps scientifique *perfectionnant* !

Figurez-vous qu'en sortant de l'Université, il parcoure tous les cabinets politiques de l'Europe; quel serait son étonnement en voyant que dans tous on sente clairement et vivement qu'on se trouve dans la position la plus fâcheuse et la plus embarrassante, et que dans tous on ne présente que de petits moyens pour remédier à un grand mal? Quel serait son étonnement de voir qu'on n'y sente point la nécessité du rétablissement d'une institution politique commune à tous les peuples européens, pour les lier politiquement et mettre un frein à l'ambition nationale de chacun d'eux !

Nous voici arrivés épisodiquement si loin, qu'il ne nous reste plus qu'un pas à franchir pour nous trouver au point de vue général. Ce serait une lâcheté, dans cette houzarderie scientifique, de revenir au corps de nos pensées, après avoir été si près du pic de l'intelligence, sans y avoir monté. Exaltez-vous, messieurs, nous nous sentons inspirés, Bacon va parler par notre bouche..... C'est Bacon qui parle d'abord à l'Institut :

« Messieurs vous êtes cent soixante, tous

gens de beaucoup de mérite, sous le rapport du talent comme sous celui de l'érudition ; vous avez des assemblées régulières ; vous êtes partagés en classes et en sections ayant des attributs scientifiques distincts ; vous avez des présidents, des secrétaires, et cependant vous ne formez point une corporation scientifique : vous n'êtes que des savants rassemblés, et vos travaux n'ont point d'ensemble ; ils ne sont que des séries d'idées accolées, parce que vos idées ne se rattachent à aucune conception générale, parce que votre société n'est pas systématiquement organisée. C est votre défaut d'organisation qui a été cause que vous n'avez fait que des réponses partielles, et par conséquent médiocres et insuffisantes, à la superbe question que l'Empereur vous a adressée, en vous demandant : *Quels étaient les moyens à employer pour accélérer les progrès des sciences?*

« Voulez-vous, Messieurs, vous organiser ? Rien n'est plus facile : faites choix d'une idée à laquelle vous rapportiez toutes les autres, et de laquelle vous déduisiez tous les principes comme conséquences ; alors vous aurez une philosophie ; cette philosophie sera certainement basée sur l'idée de la GRAVITATION UNIVERSELLE, et tous vos

travaux prendront dès ce moment un caractère systématique. Quant au moyen d'organiser votre corporation, il est également simple; il est le même. Donnez à une de vos classes la philosophie pour attribution; chargez les membres que vous y admettrez de DÉDUIRE ou de RATTACHER, suivant qu'ils procéderont *à priori* ou *à posteriori*, DE ou A l'idée de la gravitation universelle, tous les phénomènes connus; et vous vous trouverez systématiquement organisés sous le rapport *actif* et sous le rapport *passif*, c'est-à-dire sous le rapport des *idées* et sous celui de la *corporation*; et votre force, sous l'un et l'autre de ces rapports, deviendra incalculable. »

Ensuite à l'Université :

« Votre corporation n'a qu'une existence bâtarde et précaire; elle sera nécessairement de très-courte durée, si vous ne prenez pas promptement des moyens pour la consolider. Les seuls moyens qui puissent atteindre ce but sont :

« 1° De vous rapprocher le plus possible de l'Institut, de vous lier intimement avec lui; de vous lier si intimement que vous ne formiez ensemble qu'une corporation, la grande corporation scientifique française. Ce corps alors se

trouvera divisé en deux parties ayant des attributions bien distinctes, savoir : l'Institut celle de PERFECTIONNER la science, et vous celle de L'ENSEIGNER ;

« 2° De ne jamais perdre de vue que dans l'enseignement on doit presque toujours donner la préférence à la marche *à priori* sur celle *à posteriori ;*

« 3° De vous occuper le plus promptement possible d'organiser dans l'instruction publique (qui est confiée à vos soins) un cours de philosophie, basé sur l'idée de la gravitation, et qui ait pour objet de déduire de ce principe, le plus directement possible, l'explication des phénomènes de toutes les classes. »

Enfin, au cabinet des Tuileries, en adressant la parole à l'Empereur :

« SIRE,

« Vos armées ont parcouru tout le continent, depuis Cadix jusqu'à Moscou, depuis Hambourg jusqu'aux extrémités de l'Italie ; ainsi, votre gloire militaire est à son comble, et les efforts que vous feriez pour l'augmenter ne pourraient que la diminuer. Votre jeunesse impériale a été la plus brillante dont l'histoire fasse mention.

Vous êtes parvenu à la maturité de l'âge, et votre règne doit prendre le caractère de calme et de solidité qui est l'attribut honorable de cette période de la vie.

« Sire, vous avez pris Charlemagne pour modèle ; sous le rapport militaire, vous l'avez de beaucoup dépassé ; mais Charlemagne n'a pas seulement été militaire, il s'est aussi distingué dans la politique ; il est le plus grand politique que l'Europe ait produit ; votre grande âme peut-elle supporter l'idée de lui être inférieur sous ce rapport ?

« Charlemagne a été le véritable organisateur de la Société européenne ; il a systématiquement uni les peuples qui la composent par un lien politique qui est resté intact, qui a parfaitement rempli sa destination, depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVe ; qui, depuis le XVe jusqu'à présent, s'est rompu brin par brin, et que Votre Majesté a fini de détruire en retirant au pape la souveraineté de Rome.

« Charlemagne a senti que l'immense population de toute une partie du monde et des îles adjacentes, composée de plusieurs nations, ayant des mœurs bien tranchées, des langues radicalement distinctes, qui étaient séparées

par des obstacles naturels, qui habitaient des climats différents et ne se nourrissaient pas des mêmes aliments, ne pouvaient pas vivre sous le même gouvernement. Il a également senti que ces peuples divers, et dont les territoires étaient contigus, seraient nécessairement dans un état de guerre continue, s'ils n'étaient pas liés par des idées générales communes, et si une corporation composée des hommes les plus savants n'était pas chargée de faire application des principes généraux aux objets qui seraient pour eux d'un intérêt commun, et ne formait pas un tribunal du droit des gens. Il a senti que la religion était un code de morale qui devait être commun à tous les peuples européens, et que le corps administratif, composé des ministres de cette religion, devait également avoir le caractère d'institution générale. Enfin, il a senti qu'il fallait rendre la religion et les chefs du clergé indépendants, et, par conséquent, les soustraire à l'action directe de tout gouvernement national. Telles sont les raisons qui l'ont déterminé à donner au Pape la souveraineté de Rome et de son territoire.

« Sire, je diviserai en trois parties ce qui me reste à vous dire. Dans la première, j'examine-

rai rapidement ce qui s'est passé depuis Charlemagne jusqu'au XVe siècle ; dans la deuxième, je vous ferai remarquer, d'une part, la manière dont le lien politique, au moyen duquel Charlemagne avait uni les peuples européens, a été successivement rompu par l'action du progrès des lumières, et, d'une autre part, comment les sciences, par leurs progrès, ont donné les moyens de réorganiser la Société européenne et d'améliorer son système politique ; dans la troisième partie, je dirai franchement à Votre Majesté la manière dont elle peut employer sa toute-puissante force d'intelligence et son immense pouvoir politique pour le bonheur de l'Europe, pour la gloire de la nation française et pour sa satisfaction personnelle ; travaux que la postérité exigera que vous ayez menés de front, pour vous accorder la prééminence sur Charlemagne, que vous avez pris pour modèle.

Première partie.

« L'histoire est, dit-on, le bréviaire des rois ; à la manière dont les rois gouvernent, on voit bien que leur bréviaire ne vaut rien ; l'histoire, en effet, sous son rapport scientifique, n'est pas

encore sortie des langes de l'enfance. Cette importante branche de nos connaissances n'a encore d'autre existence que celle d'une collection de faits plus ou moins bien constatés. Ces faits ne sont liés par aucune théorie, ils ne sont point enchaînés dans l'ordre des conséquences ; ainsi, l'histoire est encore un guide insuffisant pour les rois aussi bien que pour leurs sujets ; elle ne donne ni aux uns ni aux autres les moyens de conclure *ce qui arrivera de ce qui est arrivé*. Il n'existe encore que des histoires nationales, dont les auteurs se sont proposé pour principal objet de faire valoir les qualités de leurs compatriotes, et de déprécier celles de leurs rivaux. Aucun historien ne s'est encore placé au point de vue général ; aucun n'a fait encore l'histoire de l'Espèce ; aucun, enfin, n'a dit aux rois : voilà ce qui résultera de ce qui est arrivé, voilà l'ordre de choses auquel les lumières conduiront, voilà le but vers lequel vous devez diriger l'action de l'immense pouvoir qui se trouve entre vos mains.

« Dire aux rois qu'ils doivent travailler au bonheur de leurs sujets, c'est leur dire une chose vague et qui n'est réellement d'aucune utilité pour la direction de leur conduite. Je pourrais beaucoup étendre ce préambule, sans qu'il cessât

d'être intéressant ; mais les moments de Votre Majesté sont trop précieux pour les employer à des choses de pur agrément. Je le terminerai donc par une seule observation : c'est que l'unique point important sur lequel les historiens modernes de toutes les nations se soient généralement accordés, est une erreur, ainsi que je vais le prouver. Ils ont tous appelés les siècles qui se sont écoulés depuis le IXe jusqu'au XVe, des siècles de barbarie, et la vérité est que ce sont ceux pendant lesquels se sont établies toutes les institutions de détail qui ont donné à la Société européenne une supériorité politique décidée sur toutes celles qui l'avaient précédée.

Voyons d'abord quelles ont été les principales institutions politiques, depuis le IXe jusqu'au XVe siècle ; examinons quel a été l'esprit de chacune d'elles, et de quelle manière, par leur opposition, elles ont pu concourir au maintien de l'ordre social et même à son amélioration.

« La division en pouvoir *spirituel* et pouvoir *temporel*, est la première qui se présente à l'esprit ; cette division est bonne au point qu'elle n'est susceptible d'aucune amélioration ; elle dérive directement de la division de nos facultés, en faculté de considérer les choses *à priori*

et faculté de les envisager *à posteriori*. Le pouvoir spirituel est l'application politique de notre faculté de considérer les choses *à priori*, de même que les pouvoirs temporels sont l'action politique résultant de notre faculté d'envisager les choses *à posteriori*. Ces deux pouvoirs ont chacun leurs limites naturelles; ils se bornent l'un l'autre, de même que les deux facultés de notre intelligence dont je viens de vous parler. Considère-t-on les choses *à priori*, c'est avec facilité qu'on descend les premiers échelons; mais plus on s'éloigne du point de départ, et plus la marche est incertaine pour parcourir l'espace qui sépare le fait général des faits particuliers. L'inconvénient opposé arrive quand on part des faits particuliers pour remonter au fait général; on monte facilement les premiers échelons, mais les pas suivants, pour s'élever jusqu'au fait général, deviennent très incertains. En politique, le pouvoir spirituel peut bien juger des objets d'une utilité commune à toutes les nations, mais son action devient incertaine et même nuisible quand il s'agit de régler les intérêts particuliers de chacune d'elles. Les pouvoirs temporels, au contraire, sont bons régulateurs des intérêts particuliers de chacune des

nations qu'ils gouvernent, et ne peuvent jamais parvenir à de bons résultats d'intérêts généraux. Or, il est de fait que depuis le IXe jusqu'au XVe siècle, les actions du pouvoir spirituel et celles des pouvoirs temporels se sont équilibrées, puisqu'aucun d'eux n'a réussi à envahir l'autre. Il est de fait que pendant ces cinq cents années, l'Europe a complétement joui des avantages généraux qui peuvent résulter pour elle d'une bonne organisation sociale ; elle en a joui puisqu'aucune guerre intestine importante n'a troublé sa tranquillité. Il n'y a eu de guerre générale que celle qui a eu lieu entre la Société européenne et les peuples d'Asie et d'Afrique qui professaient la religion de Mahomet. Les croisades n'ont été examinées, par les écrivains du dix-huitième siècle, que sous le rapport des maux qu'elles ont causés à l'Europe ; en les comparant impartialement avec les avantages qu'elles ont produits, on trouvera que ces derniers l'emportent sur les premiers.

« Pour déterminer les Sarrasins à renoncer au projet de conquérir l'Europe, projet qui se reproduisait continuellement dans la tête de leurs chefs, et à l'exécution duquel le peuple était toujours poussé par le fanatisme religieux

que Mahomet lui avait inspiré, il fallait donc les attaquer chez eux et les occuper du soin de défendre leurs propres foyers. »

NOTA. — Nous désirons certainement beaucoup, Messieurs, que cet épisode vous intéresse, mais nous désirons tout aussi ardemment qu'il cesse de vous occuper, après que vous l'aurez lu, afin que vous puissiez porter toute votre attention sur la suite de la série dont ce mémoire a le développement pour objet. En un mot, nous vous prions d'oublier pour le moment ce qu'a dit Bacon ressuscité, pour ne penser qu'aux écrits du baron de Vérulam.

SIXIÈME PENSÉE.

Les circonstances, ainsi que nous l'avons prouvé dans l'article précédent, n'avaient point appelé Bacon à être un homme général. Il n'a donc pas pu se placer au point de vue scientifique le plus élevé, et il faut remonter jusqu'à Socrate pour trouver un philosophe qui ait envisagé la science dans sa plus grande généralité. Socrate est le premier, il est le seul qui ait constamment embrassé d'un seul coup d'œil tout

l'horizon scientifique. On nous demandera sur quoi nous fondons cette opinion, puisque les écrits de Socrate ne nous sont point parvenus. A cela nous répondrons que nous la fondons sur un fait qui, pour être indirect à la question, n'en fournit pas moins une base très-solide à notre raisonnement. Ce fait est que l'école socratique s'est divisée en deux branches, c'est-à-dire en deux écoles secondaires ; que l'une a adopté le mode des considérations *à priori*, tandis que l'autre a toujours procédé dans ses recherches scientifiques *à posteriori ;* or ces deux écoles ayant, chacune de son côté, bien formellement déclaré qu'elles se basaient sur la doctrine de Socrate, il en résulte évidemment que ce philosophe procédait indifféremment dans ses leçons, *à priori* ou *à posteriori;* que ses élèves, suivant leur genre d'esprit, avaient adopté l'un ou l'autre de ces deux modes, et qu'après lui, aucun d'eux ne s'étant trouvé capable de les suivre toutes deux indifféremment, son école s'est divisée en deux écoles secondaires. Il en résulte la preuve que Socrate, comme nous l'avons dit plus haut, a exercé et professé la plus haute philosophie, la philosophie d'une généralité absolue.

SEPTIÈME PENSÉE.

Messieurs, Socrate est mort depuis environ deux mille trois cents ans. Pendant les premiers onze à douze cents ans, la Philosophie PLATONNIÈRE, c'est-à-dire la marche *à priori* a eu l'ascendant. Depuis onze à douze cents ans, ce sont les ouvrages d'ARISTOTE, c'est à dire la philosophie *à posteriori,* qui est préférée. Ainsi l'esprit humain a parcouru une des grandes périodes philosophiques ; ainsi les circonstances actuelles appellent le premier homme qui sera doué du génie philosophique à se placer moralement au point de vue socratique.

Cette pensée, Messieurs, constitue le dernier terme de la série que nous nous étions proposés de vous exposer dans le présent mémoire ; nous allons maintenant, pour procéder à la manière de Socrate, vous présenter ces mêmes idées repensées et conçues *à priori.* Nous intitulerons cette seconde partie de notre mémoire : *Discours de Socrate à ses élèves ;* nous lui ferons parler le langage qu'il leur aurait tenu, s'il avait prévu tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour.

SOCRATE A SES ÉLÈVES.

« La croyance à plusieurs causes animées, continuellement en guerre les unes avec les autres, agissant à l'insu de Jupiter, leur chef suprême, en lui faisant des niches, est absurde ; si le monde était ainsi gouverné, il serait dans le chaos. Pour que le bel ordre que nous voyons établi existe dans l'univers, il faut qu'il soit régi par une seule cause.

« Les Grecs sont fiers des connaissances qu'ils possèdent ; ils ont droit de l'être, en se bornant à la comparaison de ce qu'ils savent avec ce que savaient les peuples qui les ont précédés ; mais ils seraient bien peu satisfaits de leurs lumières, s'ils comparaient ce qu'ils savent avec ce qui leur reste à apprendre. Ils se laissent dominer par leur imagination, leur attention est presque entièrement absorbée par les beaux-arts. Ils sont dans ce genre tellement forts, que je doute que leurs successeurs puissent les égaler. Mais ce genre est-il le premier ? Je ne le pense pas, je ne le regarde que comme un amusement. La philosophie me paraît la plus importante de toutes les sciences.

« Le philosophe se place au sommet de la pensée ; de là il envisage ce qu'a été le monde et ce qu'il doit devenir. Il n'est pas seulement observateur, il est acteur ; il est acteur du premier genre dans le monde moral, car ce sont ses opinions sur ce que le monde doit devenir qui règlent la société humaine. Avant de vous entretenir de ce que le monde doit devenir, avant de vous engager à réunir vos efforts aux miens pour organiser la Société humaine de la manière la plus avantageuse pour son bonheur, je vais récapituler le passé, car c'est toujours sur le passé qu'il faut baser les raisonnements sur l'avenir. Je rendrai cette récapitulation la plus rapide possible, parce que les idées qu'elle contient vous sont familières.

« Les premiers hommes n'ont eu sur les animaux les plus élevés après eux sur l'échelle d'organisation, que la supériorité d'intelligence qui résultait directement de leur supériorité d'organisation ; et cette supériorité était si faible, qu'elle n'était qu'une nuance presque imperceptible. Il s'est écoulé bien du temps avant qu'ils soient parvenus à former une langue. Ce n'est que depuis la formation complète de la langue (époque qui a été signalée par la formation des signes

abstractifs et par la division des idées générales, *causes, effets)*, que l'intelligence humaine s'est trouvée décidément d'un rang supérieur à celle des autres animaux, c'est-à-dire qu'une forte ligne de démarcation a séparé l'intelligence humaine de l'instinct des animaux inférieurs. Je ne considère tous ces travaux que comme des travaux préliminaires préparatoires, que comme des travaux avant la confection desquels il n'était pas possible à l'esprit humain de concevoir un bon plan de travail, et d'établir la méthode d'après laquelle il devait diriger ses recherches et ses combisons.

« Je vais fixer les idées générales sur lesquelles le système scientifique sera à tout jamais basé.

« L'univers se compose pour chacun de nous de deux parties : l'une constitue le moi de chacun, l'autre se compose de ce qui lui est extérieur. J'appellerai la grande partie, le grand monde, et la petite, le petit monde. Il y a action et réaction continue du grand sur le petit et du petit sur le grand monde.

« Le petit et le grand monde sont deux phénomènes absolument semblables, ils ne diffèrent que par la dimension et la durée.

« Nous avons donc deux manières d'étudier l'univers ; nous pouvons l'étudier dans le grand ou dans le petit monde. Ces deux manières diffèrent essentiellement. Nous connaissons principalement le grand monde par son action de la circonférence au centre, et le petit monde par son action du centre à la circonférence, ce qui constitue l'étude de l'univers dans le grand monde, étude *à posteriori*, et dans le petit monde, étude *à priori*.

« Tous les petits mondes se ressemblent sous les rapports les plus importants ; ainsi, en m'étudiant moi-même, j'étudie à la fois tous les hommes, et en vous communiquant mes observations sur les actions que j'ai trouvées utiles et sur celles que j'ai trouvées nuisibles à mon bonheur, je tends à mettre tous les hommes en harmonie ; ce qui est le principal objet que doit se proposer la philosophie.

« Je dis que le philosophe doit étudier l'univers de préférence dans le petit monde ; mais je ne prétends pas qu'il doive négliger l'observation du grand monde, car ces deux études s'entr'aident et s'enlacent tellement, qu'on perdrait complétement le fil de l'une si l'on abandonnait entièrement le fil de l'autre.

« PLATON, la supériorité d'intelligence que je vous reconnais sur vos condisciples, me prouve que c'est vous qui me succéderez, c'est-à-dire qui dirigerez après moi l'École que j'ai fondée. Ainsi, c'est à vous de préférence que je m'adresse pour vous parler de ce qui arrivera à l'École après moi, c'est à vous directement que je vais dévoiler l'avenir le plus éloigné de l'Espèce humaine.

« Votre genre d'esprit, mon cher PLATON, vous appelle à étudier l'univers (aussi exclusivement que possible) dans le petit monde. Votre imagination vous domine, elle s'exaltera quand vous vous trouverez en chef dans l'École ; elle vous influencera au point que vous croirez sentir distinctement la relation qui existe, au moyen d'une multitude d'intermédiaires, entre le centre du grand monde et celui qui constitue votre âme ; au point que vous vous figurerez vous être dégagé de la dépendance dans laquelle vous vous trouverez de tout ce qui vous coexiste ; que vous vous placerez idéalement en dehors de l'univers ; que vous croirez voir la manière dont il fonctionne et causer familièrement avec un être chargé du soin de le régir.

« Cette direction qui sera celle dans laquelle

vous professerez, aura ses avantages et ses inconvénients ; vous produirez par ce moyen des idées du degré de généralité nécessaire pour servir de base à un grand système politique, et pour donner les moyens d'organiser une Société nombreuse. Notre Société politique actuelle ne se compose que de quelques centaines de milliers d'hommes, sur lesquels il n'y en a que quelques milliers qui soient libres. La Société qui se basera sur les principes que vous établirez, se composera de plusieurs centaines de millions d'hommes [1]. Les principes que vous produirez seront des guides que les hommes adopteront sans répugnance, parce que vous les leur présenterez comme étant donnés par le grand ordre de choses qui gouverne à la fois le grand monde et les petits. Ils prendront confiance dans votre doctrine, parce qu'elle leur parlera un langage clair et impératif. Enfin l'amour-propre de vos prosélytes sera flatté de voir en tête de vos discours l'idée que, dans l'univers, ce sont les petits mondes qui jouent le rôle le plus important, et que le grand monde n'a été établi par le grand ordre de choses que pour leur satisfaction.

1. La société européenne se compose aujourd'hui de plusieurs centaines de millions d'hommes.

« Vous ferez, mon cher PLATON, de très-bonne métaphysique, mais votre physique sera détestable. Vous coordonnerez très-bien les principes généraux, mais vous expliquerez très-mal les faits particuliers.

« Le plus intelligent de vos élèves, frappé des inconvénients de la méthode que vous suivrez, adoptera la méthode diamétralement opposée, il la professera, il fondera une École émule et rivale de la votre ; le principe de cette École sera : *toutes nos connaissanees nous viennent de nos sens*, ce qui constituera clairement la manière de procéder *à posteriori* ; ce qui fondera son éternelle opposition avec la vôtre, dans laquelle on suivra, d'après votre exemple, la méthode *à priori* [1].

« Avant de vous dire ce qui arrivera aux deux Ecoles qui s'établiront après moi et qui se diviseront les travaux qui sont concentrés dans la mienne, lesquelles seront, d'une part, celle que vous fonderez qui examinera les choses *à priori*

1. Cette prédiction de Socrate s'est vérifiée : Aristote est devenu émule et rival de Platon. Les Académiciens et les Péripatéticiens, qui n'ont pas cessé d'exister depuis et qui subsistent encore aujourd'hui, les premiers représentés par les philosophes allemands, et les seconds par l'Ecole anglaise et française, sont émules et rivaux.

et qui étudiera l'univers (aussi exclusivement que possible) dans le petit monde ; d'autre part, celle qui sera fondée par le plus capable de vos élèves, qui étudiera l'univers principalement dans le grand monde, et qui examinera les choses en partant de la circonférence pour aller au centre, je vais vous entretenir un instant des avantages et des inconvénients qui résulteront de cette division.

« Les avantages de la concentration des travaux scientifiques en une seule École, sont que les considérations *à priori* et *à posteriori* étant menées de front, ainsi que l'étude de l'univers dans le grand et le petit monde, les opérations d'un genre servent de preuve et de complément à celles de l'autre ; mais par la division en deux Ecoles, il sera établi des séries de faits infiniment plus étendues, et elles seront soumises à un examen infiniment plus approfondi, chacune des Écoles poursuivant par sa constitution ses études, autant que possible, dans le même mode de considérations.

« Je vais vous parler maintenant du sort qui attend l'Ecole que vous fonderez et celle qu'établira le plus éminemment intelligent de vos élèves. Pendant toute la durée de l'Espèce humaine,

elles existeront l'une et l'autre, et la supériorité qu'elles obtiendront l'une sur l'autre sera alternative et jamais complète. Jamais l'une ne subalternisera complétement l'autre. La vôtre sera plus suivie que celle de votre élève pendant mille ou douze cents ans, et celle de votre élève sera préférée à la vôtre pendant un temps égal, c'est-à-dire pendant dix à douze siècles (1).

« Vous désirez sûrement connaître les principaux événements qui rempliront les dix ou douze siècles de succès que je prédis à l'École que vous fonderez. Je vais vous en instruire.

1. La prédiction de Socrate s'est complétement vérifiée, car c'est le platonicisme qui a servi de base à l'organisation de la religion; car les pères de l'Eglise, qui ont été les seuls savants pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, étaient platoniciens; car le platonicisme a été préféré à la doctrine d'Aristote, depuis sa fondation, qui remonte à quatre cents ans avant Jésus-Christ, jusqu'au VIIIe siècle, époque à laquelle les Arabes ont traduit les œuvres d'Aristote et les ont prises pour guide, ce qui fait bien 1,100 ans de prééminence, formant le terme moyen entre mille ou douze cents ans de succès que Socrate avait promis à son disciple ou à l'Ecole qu'il constituerait.

L'Ecole d'Aristote, qui a été remise en vigueur, en honneur, en position de prééminence par les Arabes, et dont l'esprit qui constitue *le laconisme* domine encore le platonisme auquel les Allemands ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour faire obtenir la préférence, a joué le premier rôle depuis le VIIIe jusqu'au XIXe siècle, ce qui lui a composé onze siècles de succès, conformément à la prédiction de Socrate.

« Les idées philosophiques que je vous enseigne sont certainement utiles à l'espèce humaine; mais il n'y a pas de grands biens qui ne soient accompagnés de maux importants. Ces idées amèneront le renversement de la Société grecque. Cette Société a pour lien général le respect que les peuples dont elle est composée ont pour le temple de Delphes et pour les oracles que rendent les prêtres de ce temple. Je renverse la considération dont vos divinités jouissent, ainsi que celle que les prêtres de ces divinités ont obtenue. Je brise donc le lien qui unit les pleuples grecs. Leur force consiste dans leur union; une fois désunis, ils seront facilement vaincus et soumis. Ce sont les Romains qui les subjugueront. Les Romains, après avoir soumis toute la terre, seront à leur tour vaincus par les peuples barbares qui sortiront des déserts et des forêts, limites auxquelles leurs armes seront arrêtées. L'Espèce humaine sentira alors le besoin de baser l'organisation sociale sur des idées plus larges et plus philanthropiques que celles qui sont admises aujourd'hui; et les principes que vous enseignerez, PLATON, qui pendant les cinq ou six premiers siècles ne seront étudiés que par un petit nombre d'hommes,

deviendront à cette époque des principes réputés religieux, c'est-à-dire révélés, ce sont eux qui civiliseront la masse entière de la Société européenne; ils seront alors professés par toutes les classes de la Société. Mais comme il est de la nature des choses que toute institution se vicie avec le temps, les prêtres qui auront eu une conduite énergique et pure, pendant qu'ils auront joué un rôle d'opposition, abuseront du pouvoir suprême, quand ils s'en seront emparés; c'est alors que l'Ecole descendra du premier au second rang, et que celle qui sera fondée par votre élève, et qui aura pour objet l'étude du grand monde, fixera l'attention des têtes fortes qui chercheront le remède aux abus que vos arrière-petits disciples auront introduits pour accroître leurs moyens de se procurer des jouissances très-peu philosophiques.

« Me voilà enfin arrivé, mes chers élèves, au moment le plus intéressant et le plus important pour l'esprit humain, qui puisse exister pendant toute la durée de l'Espèce, puisque c'est celui où, après avoir fourni en totalité sa carrière ascendante, elle restera quelque temps stationnaire avant de descendre sa vie; c'est sur ce moment que je désire principalement fixer votre atten-

tion, et c'est pour ne point la fatiguer par un emploi préliminaire de vos forces, que j'ai franchi rapidement l'espace immense qui sépare ce jour de l'époque dont je vais vous parler, et qui aura lieu dans deux mille cinq cents ans.

« Les travaux de nos devanciers n'ont été, n'ont pu être, comme je vous l'ai dit, que des travaux préliminaires, préparatoires; tous les instruments d'intelligence qu'ils ont fabriqués, toutes les idées qu'ils ont trouvées étaient nécessaires pour mettre l'esprit humain en état de commencer l'esquisse du système scientifique. Jusqu'à cette époque, il n'a pas été possible de donner l'ensemble aux connaissances acquises, de les coordonner, en un mot, de les systématiser. Placé sur un amas de matériaux moins volumineux, moins élevé, il n'était pas possible d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'horizon du domaine de la science.

« Les moyens de l'esprit humain sont si bornés, qu'il lui faut beaucoup de temps pour terminer une opération quand elle est de quelque importance. Je commence l'esquisse du système scientifique, et cette esquisse ne sera pas terminée avant deux mille à deux mille cinq cents ans. Oui, mes amis, des milliards d'hommes et des

milliers d'années sont nécessaires pour construire l'édifice dont je pose la première pierre. Cela cessera de vous étonner, quand vous aurez réfléchi à la multitude d'opérations que ce travail exige ; ce sont toutes les opérations intellectuelles possibles qu'il faudra faire ; il s'en trouvera donc de tous les degrés de généralité et de tous ceux de particularité possible, et cela est innombrable.

« Ainsi voilà trois grandes époques : je donne à la première le nom d'époque des travaux préliminaires, elle renferme tout ce qui s'est passé, tout ce qui a été fait avant nous ; à la seconde, qui est celle que nous commençons, je donne celui d'époque de l'organisation du système *conjectural*. La troisième, qui commencera dans vingt à vingt-cinq siècles, portera celui de l'époque de l'organisation du système *positif*. L'époque actuelle et celle qui commencera dans vingt à ving-cinq siècles se ressembleront, sous le rapport que c'est moi qui commence cette époque et que ce sera un seul individu qui commencera l'autre. Oui, ce sera un seul individu et cela ne peut pas être autrement, car la combinaison des pensées de plusieurs personnes ne pourrait pas former une conception dont le caractère fût uni-

taire; or, unitaire et systématique étant une seule et même chose, dire qu'il existera une époque dans laquelle l'esprit humain organisera un système scientifique positif, c'est dire que la coordination des principales parties de ce système sera faite par un même individu.

« C'est moi qui reparaîtrai à cette époque. Vous imaginez sûrement, d'après cette prédiction, que j'ajoute foi aux idées de Pythagore sur la métempsycose; vous vous trompez; mes idées à cet égard sont très-différentes des siennes. Je vais, à cette occasion, vous faire connaître mon opinion tout entière sur la doctrine générale de l'illustre philosophe de Samos. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce retour sur le passé reposera notre esprit, lui donnera de l'aplomb, et lui rendra la vigueur nécessaire pour continuer et terminer l'examen de l'avenir général de l'Espèce humaine.

« Pythagore disait : Je me souviens très-bien de m'être trouvé au siége de Troie; j'étais alors Euphorbe, Ménélas m'a blessé; j'ai ensuite été Hermotine, puis un pêcheur, et dans ce moment je suis Pythagore.

« Cela nous prouve jusqu'à quel point un homme de génie peut être égaré par son imagi-

nation, et prendre les idées les plus fantastiques pour des choses certaines. Cela nous prouve que ce philosophe envisageait les âmes comme des êtres dont l'existence était indépendante de celle des corps et dont la durée correspondait à celle de plusieurs enveloppes. Ma manière de considérer l'âme est très-différente ; c'est pour moi une conception métaphysique, c'est le point géométrique où toutes nos sensations convergent et d'où elles divergent. Quand je vous dis, je reparaîtrai dans 2,000 ans, j'entends que les circonstances morales devant se trouver, à cette époque, à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, il se trouvera alors un homme dans lequel les sensations à peu près semblables à celles que j'éprouve convergeront, et duquel divergeront des idées de la même nature que celles dont je parlerai dans la deuxième partie de ce discours.

« Voilà la différence qui existe entre la manière dont Pythagore a conçu la métempsycose, et celle dont je l'envisage. Je vais maintenant vous parler de la doctrine de ce philosophe ou plutôt des conceptions qui ont servi de base à sa doctrine. Il l'a fondée, d'une part, sur son idée de la métempsycose, telle que je viens de l'exposer ; de l'autre, sur cette considération :

La science des nombres est l'unique science. L'accolement de ces deux idées est monstrueux, car l'une appartient au système conjectural et l'autre au système positif. Je dirai plus : la première est en arrière du système conjectural, et la deuxième en avant du système positif.

« Toutes les opérations de notre esprit sont des comparaisons; ainsi une idée générale ne peut être, d'une part, que le résultat des comparaisons que l'esprit a faites, de l'autre, que l'aperçu de celles qu'il doit faire. L'idée générale : *l'univers est régi par une cause unique, mais animée*, est celle qui servira de base au système conjectural dont je commence l'organisation.

« Cette idée se divise en deux parties qui constituent les termes de la comparaison la plus capitale que ce système renferme : 1° la cause qui met le grand monde en action; 2° les causes qui dirigent les actions des petits mondes. On ne peut établir de comparaison qu'entre deux choses de même nature. Ainsi, il faut indispensablement concevoir le grand et le petit monde comme régis par des causes semblables. Le grand monde étant supposé régi par une cause unique, mais animée, le petit monde doit être

envisagé comme gouverné par une cause semblable. La qualité d'éternité étant donnée à la cause qui régit le grand monde, doit l'être également à celle qui régit les petits. On peut seulement dire que la première n'a point eu de commencement et que l'autre a été créée, parce qu'il n'est pas nécessaire, pour le raisonnement, que le second membre de la comparaison ait existé avant le moment où commence cette opération logique. Pythagore considérait la durée de l'âme comme limitée, comme correspondant seulement à la durée de quelques enveloppes; ses idées sont donc, sous ce rapport, en arrière du système dont je commence l'organisation.

« Je vais maintenant vous prouver que la conception : *La science des nombres est la science unique,* est très en avant du système positif auquel l'esprit humain ne sera en état de travailler que dans 2,000 à 2,500 ans.

« Établissons d'abord clairement la différence qui existera dans le système conjectural et dans le système positif.

« Dans le système conjectural, l'univers sera supposé régi par une cause unique, mais animée. Dans cet ordre de conception, on se dispen sera d'établir les idées intermédiaires; on pren-

dra l'organisation de l'être moral comme une chose connue, et on se bornera à présenter les deux extrêmes, c'est-à-dire la volonté de l'action de l'être général pour le grand monde, et des êtres particuliers pour les petits mondes. Dans le système positif, l'univers sera supposé régi par une loi, et les savants se trouveront alors forcés d'établir des idées intermédiaires entre la *cause* et *l'effet*.

« Je sens fréquemment le besoin de rebaser mes idées. Je vais récapituler la série des pas généraux de l'intelligence humaine jusqu'à ce jour :

« 1° Les hommes, à leur origine commune avec les autres animaux, ne jouissent que de la supériorité d'intelligence qui résulte directement de leur supériorité d'organisation, et cette supériorité est presque imperceptible.

« 2° Les hommes inventent des signes, ces signes leur donnent un ordre de moyens d'intelligence absolument supérieur à celui des autres animaux, dès le moment qu'ils arrivent à la division générale des idées en deux classes : *causes*, *effets*.

« 3° Les hommes considérant le soleil, la lune, les étoiles, la mer, les fleuves, les montagnes et

les forêts, ainsi que toutes les autres grandes masses, et tous les êtres qui ont sur eux une influence bien prononcée, utile ou nuisible, comme les causes premières de tout ce qui arrive, il s'établit à cette époque une division dans la Société humaine. D'une part, quelques hommes travaillent à établir l'explication des *effets* par la connaissances des *causes;* de l'autre, la masse de l'Espèce humaine devient dévote : elle adresse aux *causes* qu'elle imagine être les premières, des prières pour obtenir d'elles les *effets* qu'elle désire.

« 4° Les hommes s'élèvent à l'idée des causes invisibles; ils divinisent chacune de leurs passions, chacune de leurs facultés; ils constituent idéalement un olympe, et chargent ce conseil des dieux du soin de régir l'univers.

« Voilà ce qu'ont fait nos devanciers, voilà l'état dans lequel j'ai trouvé les choses quand j'ai entrepris de systématiser les connaissances humaines, c'est-à-dire de considérer tout ce qui existe comme étant les effets d'une même cause.

« Dans le système positif, l'univers sera soumis à la loi : *toute molécule a constitutivement tendance à se mouvoir dans la direction*

qui lui offre le moins de résistance. La comparaison générale sera établie, d'une part, entre l'action des molécules *adhérentes entre elles;* et, d'autre part, entre celle des molécules *en état de fluidité.* La physique se partagera en deux parties, savoir : la physique des *corps bruts* et celle des *corps organisés.* On constatera que dans les corps bruts, l'action des *solides* domine celle des *fluides*, et que dans les corps organisés, l'action des *fluides* est plus forte que celle des *solides.* On cessera d'envisager l'univers comme un composé de deux natures distinctes, savoir, la nature *morale* et la nature *physique.* On considérera comme des effets de l'action des fluides impondérables les phénomènes qu'on envisage aujourd'hui comme ayant des causes surnaturelles ou divines. Ce sera en astronomie seulement que la physique et la métaphysique ne formeront qu'une seule et même science.

« Ainsi, vous voyez que l'idée, *la science des nombres est la science unique*, est très en avant de ce que sera le système *positif.* Cette idée serait celle qui servira de base au système EXACT, si l'esprit humain pouvait s'élever jusqu'à cette hauteur; mais la dépendance dans laquelle l'Espèce humaine se trouve de la planète qu'elle

habite, planète dont la durée est nécessairement limitée, mettra un terme au progrès de son intelligence.

« Ainsi Pythagore a donné, comme je vous l'ai dit, pour la base de sa doctrine, deux idées dont l'accolement est monstrueux, puisqu'elles ont été placées, par le grand ordre de choses, dans la série de nos progrès, à des distances immenses. C'est à ce défaut de méthode qu'il faut attribuer le peu de succès des travaux philosophiques de ce sublime génie, inventeur à jamais célèbre du carré de l'hypoténuse. Déjà une partie de sa doctrine est oubliée, et le souvenir de l'ensemble de ses idées s'effacera complétement.

« Mes chers Élèves, pour éviter la faute que Pythagore a commise; pour ne pas forcer votre esprit à franchir de trop grands intervalles; pour motiver suffisamment le langage que je tiendrai dans 2,000 ans; pour vous mettre en état de juger les raisonnements que j'emploierai quand je travaillerai à l'organisation du système positif, je vais établir quelques idées intermédiaires, je vais vous parler de la marche que l'esprit humain suivra pendant qu'il s'occupera du système conjectural; je vais vous faire connaître ce qui

arrivera de plus marquant pendant vingt à vingt-cinq siècles, et vous dévoiler les causes déterminantes des principaux faits.

« La doctrine que je vous enseigne n'aura, pendant les cinq à six premiers siècles, que le caractère *scientifique;* dans les cinq à six siècles suivants, elle acquerra le caractère *religieux;* pendant un laps de temps égal, elle endossera le caractère *politique;* elle tombera enfin dans l'avilissement, successivement sous les rapports scientifique, religieux et politique, et sa chute durera, sous ces trois rapports, cinq à six cents années, après lesquelles je reparaîtrai pour fonder le système positif (1). »

Nous donnerons la suite de ce discours dans le troisième mémoire.

1. La prédiction de Socrate s'est complétement vérifiée, car il s'est écoulé cinq à six cents ans depuis sa mort jusqu'au moment où la religion chrétienne a commencé à s'établir en Europe, et pendant ce laps de temps sa doctrine n'a eu que le caractère scientifique; il s'en est écoulé cinq à six cents depuis le moment où la religion chrétienne s'établit en Europe jusqu'à Charlemagne, et pendant ce laps de temps, la doctrine de Socrate, qui était le théisme et qui a servi de base à la religion chrétienne, s'est évidemment revêtue du caractère religieux. Il s'en est écoulé cinq à six cents depuis Charlemagne, qui a imprimé au système d'idées de

HUITIÈME PENSÉE

Cette conception se présente *à priori* dans notre esprit : nous l'exposons dans ce mode actif, imaginant, Messieurs, que vous ne nous sau-

Socrate, lequel avait déjà douze cents ans de date, le caractère politique, d'une part, en donnant au pape la souveraineté de Rome, et d'une autre part, en forçant les Saxons à reconnaître la juridiction papale, jusqu'au XIVe ou XVe siècle, époque où Wiclef et Luther ont paru. Enfin, depuis Wiclef jusqu'à ce jour, voilà près de cinq cents ans d'écoulés, et pendant ces cinq cents dernières années, la doctrine de Socrate a cessé d'abord d'être scientifique, puisque le nouveau système astronomique produit par Copernic a été préféré par les savants à celui dans lequel la terre était placée au centre du monde et où tout l'univers avait été créé pour elle, particulièrement pour l'homme qui l'habitait; elle s'est dépouillée ensuite du caractère religieux, car Bayle d'abord, ensuite Voltaire et les Encyclopédistes, l'ont complétement tournée en ridicule sous ce rapport, et ont donné le nom de *superstition* à la croyance qui, jusque-là, avait porté celui de *dévotion*. Enfin elle a cessé d'avoir un caractère politique, quand l'empereur Napoléon a retiré au pape la souveraineté que Charlemagne lui avait donnée.

Qu'elle est belle, simple, qu'elle sera riche dans ses résultats, cette division non point créée mais observée, non point métaphysique mais physique, qui partage le temps écoulé depuis Socrate jusqu'à nous, d'abord en deux parties égales, ayant chacune un caractère bien distinct, puisque pendant la première moitié l'esprit humain a principalement marché *à priori*, tandis que, pendant la deuxième, l'Ecole s'est occupée de la recherche de toutes les petites sources dont la réunion forme le fleuve philosophique *à pos-*

rez pas mauvais gré de ce que nous ne prenons pas la peine de la repasser au passif.

Vous êtes sûrement étonnés, Messieurs, contrariés de voir la suite du discours de Socrate renvoyé au troisième mémoire; nous allons vous faire connaître les raisons qui nous ont engagé à prendre ce parti, nous espérons que vous les approuverez.

C'st du sort de l'Espèce humaine, jusque dans l'avenir le plus reculé, que nous parlerons dans la deuxième partie du discours de Socrate; nous présenterons l'influence de la conception de la gravitation, comme devant être la plus grande possible; nous présenterons cette idée comme devant jouer le rôle d'idée générale absolue et remplacer l'idée Dieu. Or, cette idée, dans l'état actuel des choses, est si loin d'avoir

teriori, fleuve qui, par parenthèse, prend le nom de *priori* quand il se divise en canaux qui vont vivifier toutes les parties du domaine scientifique et porter l'union, l'abondance et le bonheur dans tous les champs d'intelligence particulière.

Quelle est belle cette sous-division du temps qui s'est écoulé depuis Socrate jusqu'à nous, en quatre parties égales, ayant chacune un caractère bien marqué, bien tranché, ainsi que nous l'avons établi dans la présente note.

Que l'histoire va devenir intéressante et instructive, quand les historiens auront reclassé les faits d'après cette théorie !

ce degré de généralité, que nous ne serions point compris dans ce que nous dirions, si, par un travail particulier, nous ne lui imprimions pas, ou si nous ne démontrions pas, au moins, qu'elle est susceptible de l'acquérir, démonstration qui sera l'objet du mémoire suivant.

CONCLUSION DE CE PREMIER MÉMOIRE (1).

Nous concluons de tout ce que nous avons dit dans le présent mémoire : 1° que les signes *à priori*, synthèse, physiologie, mode actif, sont synonymes sous le rapport le plus important des idées qu'ils expriment;

2° Que les signes, *à posteriori*, physique des corps bruts, mode passif, sont également synonymes sous leurs rapports les plus importants;

1. L'intelligence des idées contenues dans ce mémoire, ainsi que celle de sa conclusion, seront beaucoup plus faciles à ceux qui auront lu un travail que je viens de faire paraître sur la *Science de l'homme*. J'en ai distribué soixante copies qui se trouvent entre les mains des savants les plus marquants, particulièrement des physiologistes, des historiens et des métaphysiciens. Il m'en reste encore quelques-unes que je m'empresserai de communiquer à ceux qui me manifesteront le désir de les avoir.

3° Que la philosophie générale consiste à présenter à volonté les idées dans un des modes ou dans l'autre.

PROGRAMME DU SECOND MÉMOIRE.

La rédaction de ce mémoire sera bientôt terminée; nous nous empresserons de vous la présenter, dès que nous y aurons mis la dernière main. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à vous faire connaître la division que nous avons adoptée, et à vous énoncer les objets qui seront traités dans chacune de ses fractions; nous espérons que cela suffira pour vous mettre en état de juger la valeur de notre travail, dans ses raports les plus importants.

Nous nous proposons deux objets dans ce second mémoire : l'un, de prouver que la découverte de la gravitation, ainsi que toutes les découvertes de Newton, ont été faites *à posteriori;* l'autre, de présenter les idées trouvées par ce grand géomètre et physicien, repensées et conçues *à priori.* Ainsi le présent mémoire se divisera naturellement en deux parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous diviserons cette première partie en quatre sections.

PREMIÈRE SECTION.

Dans cette première section, nous ferons l'histoire des découvertes astronomiques, depuis le xve siècle jusqu'à Newton. Nous nous attacherons principalement à rendre compte de celles faites par Copernic, Kléper, Galilée, Huyghens et le grand Descartes. Nous prouverons que l'idée de la gravitation n'a été que le résumé des idées de cinq grands hommes, et que si Newton se présente à l'imagination comme d'une taille colossale, c'est qu'il se montre à nous monte sur les épaules de cinq géants chevauchés.

DEUXIÈME SECTION.

Nous analyserons dans cette deuxième section les travaux de Newton, d'abord son idée de la gravitation, ensuite celle qui a servi de base à l'invention du calcul infinitésimal, puis celle sur

laquelle il a fondé son optique. Nous ferons remarquer : 1° que dans tous ses travaux il a suivi la marche *à posteriori;* 2° que ses idées sur l'optique se sont trouvées, sous leur rapport physique, en opposition avec celle du vide qu'il avait cru nécessaire d'établir pour mettre sa conception de la gravitation à l'abri de toute objection; 3° que l'idée de la gravitation n'a été présentée par lui que comme une hypothèse; qu'il n'a appliqué cette hypothèse qu'à l'astronomie, c'est-à-dire aux *solides* célestes, sans avoir considéré les effets que cette force devait produire sur les *fluides*.

TROISIÈME SECTION.

Dans cette troisième section, nous ferons l'histoire des progrès de l'idée de la gravitation, depuis le moment de sa découverte jusqu'à ce jour; nous remarquerons surtout la belle expérience de Cavendish, qui a constaté que la gravitation avait lieu dans l'atmosphère terrestre comme dans les espaces célestes, puisque l'attraction des montagnes s'y faisait sentir d'une manière appréciable.

QUATRIÈME SECTION.

Nous nous attacherons principalemont, dans cette quatrième section, à faire voir les inconvénients qui sont résultés de l'erreur que l'Ecole a commise en considérant Newton comme un philosophe, et en envisageant la physique des corps bruts comme l'unique point de départ des travaux scientifiques, et la méthode *à posteriori* comme la seule qui pouvait améliorer le sort de l'Espèce humaine, en perfectionnant les connaissances acquises.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous diviserons également cette deuxième partie en quatre sections.

PREMIÈRE SECTION.

Nous présenterons dans cette première section les deux idées de Newton représentées et conçues *à priori*. Nous démontrerons : 1° que par cette opération on comprend, on lie entre elles

toutes les vérités trouvées par Newton, et qu'on fait disparaître les erreurs qu'il avait commises, c'est-à-dire l'opposition dans laquelle il avait placé certaines de ses vues; 2° que par cette marche on rallie toutes les découvertes en physique générale, faites depuis Newton, à celles que ce grand homme nous a laissées; 3° que par ce moyen on organise une théorie qui conduira vraisemblablement à la découverte des faits nécessaires pour soumettre au calcul l'obliquité et l'excentricité des orbes des astres dépendant du système solaire, en raison de leur densité et du degré de rareté des milieux dans lesquels ils parcourent leur carrière.

DEUXIÈME SECTION.

Nous ferons voir les avantages particuliers pour l'astronomie, et généraux pour la science, qui résulteront de la marche *à priori;* nous ferons sentir qu'il est important de donner à cette direction la même vogue que celle opposée a eue constamment et même de plus en plus depuis le calife Almamoun jusqu'à ce jour.

TROISIÈME SECTION.

Nous ferons voir dans cette troisième section qu'on donne aujourd'hui beaucoup trop d'importance à l'analyse algébrique, et qu'on fait trop peu de cas de l'analyse logique, ce qui est constaté par le fait que la mathématique se trouve en tête de toutes les sciences de l'Institut, tandis que la logique n'est pas même admise dans la première classe. Nous ferons remarquer que l'analyse logique est la seule qui puisse être employée dans la physiologie, et notamment dans la science de l'homme, qui forme la sommité de cette branche de nos connaissances. Nous ferons voir que la mathémathique, dans ses parties transcendantes, ne peut être appliquée qu'à des phénomènes dépendant de la physique des corps bruts, qui sont d'un intérêt très-secondaire, en comparaison de ceux de la physique des corps organisés. Enfin nous démontrerons qu'il est important pour le bonheur de la Société de diminuer un peu le degré de considération dont la mathématique jouit dans ce moment.

Ce ne sera pas la considération des mathéma-

ticiens que nous dirons qu'il est utile de diminuer, mais seulemént de la mathématique, car les mathématiciens sont aptes à être bons logiciens, ils sont aptes à faire faire des progrès à la science de l'homme, ils sont même, en général, plus aptes que d'autres, 1° parce que la mathématique donne de bonnes habitudes logiques; 2° parce que la mathématique, dans ce moment et depuis assez longtemps, étant la science la plus considérée, les têtes les plus fortes se sont de préférence livrées à cette direction. Nous rappellerons que c'est à Condorcet, mathématicien distingué, que la science de l'homme doit le dernier pas important qu'elle a fait.

QUATRIÈME SECTION.

Nous développerons dans cette quatrième et dernière section les idées suivantes :

Si Descartes reparaissait aujourd'hui, il rendrait en peu de temps à l'École française la prééminence dont elle a joui. Les circonstances dans lesquelles Descartes a paru n'étaient point favorables à son génie, et cependant il a fait faire des pas de géant à la science. Que ferait-il donc aujourd'hui que les circonstances seraient

les plus favorables possibles à la nature de son génie?

Nous développerons aussi cette autre idée :

L'observation prouve que les révolutions scientifiques et politiques sont successivement, à l'égard les unes des autres, *causes* et *effets*. Locke et Newton ont paru peu de temps après la révolution d'Angleterre. Nous devons nous attendre tous les jours à voir éclore des idées scientifiques neuves et de la plus grande importance. Dites-nous, Messieurs, celles que nous vous soumettons ne sont-elles pas de nature à produire une grande révolution scientifique?

CONCLUSION DE CE SECOND MÉMOIRE

De tout ce que nous aurons dit dans ce second mémoire, nous concluons :

1° Qu'on peut déduire d'une manière plus ou moins directe l'explication de tous les phénomènes de l'idée de la gravitation universelle;

2° Que le seul moyen pour réorganiser le système de nos connaissances est de lui donner pour base l'idée de la gravitation, qu'on l'envisage sous le rapport scientifique, religieux ou politique;

3° Que l'idée de la gravitation n'est point en opposition avec celle de Dieu, puisqu'elle n'est autre chose que l'idée de la loi immuable par laquelle Dieu gouverne l'univers;

4° Qu'en y mettant les ménagements convenables, la philosophie de la gravitation peut remplacer successivement et sans secousse, par des idées plus claires et plus précises, tous les principes de morale utile que la théologie enseigne.

PROGRAMME DU TROISIÈME MÉMOIRE

Ce mémoire sera divisé en deux parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Notre objet dans cette première partie sera de faire l'histoire abrégée du passé, du futur et du présent de l'esprit humain; ainsi cette première partie sera divisée en trois livres.

Arrêtons-nous un moment, Messieurs, pour examiner cette division; elle est neuve, elle est du premier degré d'importance, elle aura pour résultat de faire disparaître la cause générale des erreurs qui se commettent dans les raison-

nements sur la politique. Enfin c'est l'idée la plus heureuse qui se soit jamais présentée à notre esprit. Nous sommes enchanté de cette conception, et vous le serez de même quand vous aurez pris la peine de vous l'approprier.

La division qui s'est d'abord présentée à l'esprit et qu'on a jusqu'à présent employée a été celle qui a rangé les raisonnements dans l'ordre de la succession des temps, c'est-à-dire d'abord le passé, ensuite le présent, et puis l'avenir; à la fin qu'est-il arrivé, qu'arrivera-t-il tant que l'on conservera cette ancienne division et que l'on n'adoptera pas la nôtre? Les raisonnements sur l'avenir seront principalement basés sur les événements du jour; or les événements du jour sont la base la moins solide que puisse avoir un raisonnement sur l'avenir, puisque l'influence des plus petites circonstances sur l'individu qui raisonne, modifie ses opinions, et qu'il n'a d'autre moyen de se défendre de cette influence que d'avoir les yeux fixés sur le froid tableau du passé le plus reculé et de l'avenir le plus éloigné.

Messieurs, faites l'expérience suivante: quand quelqu'un vous entretiendra de son opinion en politique, exigez de lui qu'il la base sur des con-

sidérations puisées dans un passé et dans un avenir très-distants, et que le présent n'y joue d'autre rôle que celui d'être le point de réunion de ces deux séries; vous verrez qu'il sera forcé de raisonner juste, c'est-à-dire que son raisonement aura au moins de la généralité, et se ressentira le moins possible de la position de faveur ou de fortune de celui qui le fera.

Vous nous direz que très-peu de personnes ont la capacité de tête et l'érudition suffisante pour baser aussi largement leur raisonnement, et qu'il en résulterait que le nombre de personnes qui raisonneraient sur la politique serait fort petit. Eh bien, Messieurs, c'est ce qui est désirable, c'est en grande partie le but que nous nous proposons. Certes, nous n'avons point l'intention d'empêcher les hommes les moins instruits de parler politique, puisque la politique de fait intéresse tout le monde; mais nous désirons préciser les conditions que tout homme doit remplir pour constater sa capacité dans la science politique.

Nous ferons dans ce mémoire application du principe que nous venons de poser, et nous allons, dès ce moment, c'est-à-dire dans le présent programme, indiquer suffisamment cette

application, pour vous mettre en état de juger si la conception au développement de laquelle nous travaillons mérite encouragement.

LIVRE PREMIER.

Nous divisons ce Livre en trois sections.

PREMIÈRE SECTION.

De la planète avant qu'elle fût habitable.

L'existence de l'Espèce humaine est liée à celle de la planète; elle en est directement dépendante, de manière que des considérations géologiques doivent nécessairement servir d'introduction à l'histoire de cette Espèce. La très-grande majorité des auteurs en géologie s'accordent à conclure de leurs observations, que la terre a commencé par être couverte d'eau, et qu'elle a été par conséquent longtemps inhabitable pour les hommes, ainsi que pour les autres animaux terrestres. C'est à cette manière de voir que nous nous arrêterons, et nous l'appuierons des preuves qui ont été données par ceux qui l'ont habitée.

DEUXIÈME SECTION.

Dans cette deuxième section, nous nous occuperons d'abord de donner une idée bien claire de ce qu'est le phénomène-homme, comparativement aux autres phénomènes, et nous ferons ensuite l'histoire des progrès de l'intelligence, depuis l'origine de l'Espèce humaine jusqu'à l'apparition de Socrate. Pour remplir ces deux objets, nous établirons les quatre séries suivantes :

Première Série.

Comparaison entre la structure des corps bruts et celle des corps organisés.

En résultat de cette comparaison : démonstration que les effets produits par les corps bruts, et que l'action des corps organisés sur ce qui leur est extérieur, sont proportionnés au degré de perfection de structure des uns et des autres.

Deuxième Série.

Comparaison des différents corps organisés sous le rapport de leur degré d'organisation.

En résultat de cette comparaison : démonstra-

tion, 1° que l'homme est le mieux organisé, c'est-à-dire le plus organisé de tous les corps qui nous sont connus; 2° que plus un animal est organisé, plus il est intelligent.

Troisième Série.

Comparaison entre l'intelligence des animaux à différentes époques de leur co-existence.

En résultat de cette comparaison : démonstration que tous les animaux sont susceptibles d'un perfectionnement proportionné au degré de perfection de leur organisation primitive, et que si l'homme est le seul animal qui se soit perfectionné, c'est par la raison qu'il a empêché l'intelligence des autres animaux de prendre le développement dont elle était susceptible.

Quatrième Série.

Comparaison de l'état des connaissances de l'Espèce humaine à différentes époques de sa durée, depuis son origine jusqu'à l'apparition de Socrate.

En résultat de cette comparaison : démonstration que l'intelligence humaine, depuis son origine jusqu'à l'apparition de Socrate, n'a jamais cessé de faire des progrès.

Voyez le développement de ces quatre séries dans la première livraison du *Mémoire sur la science de l'homme*.

TROISIÈME SECTION.

Nous descendrons deux fois les siècles qui se sont écoulés depuis Socrate jusqu'à ce jour; la première fois, nous ferons quatre poses, la seconde, nous n'en ferons que deux.

Dans la première, nous présenterons la doctrine de Socrate, d'abord, pendant les cinq à six siècles qui ont suivi la mort de son auteur, et nous prouverons que, pendant ce laps de temps, elle n'a eu que le caractère philosophique; ensuite, pendant les cinq à six siècles suivants, et nous ferons voir que pendant ce laps de temps, elle s'est revêtue du caractère religieux; après encore, pendant cinq à six autres siècles, et nous montrerons que, pendant cette période, elle a cumulé les caractères philosophique, religieux et politique. Enfin nous mettrons en évidence le fait important que, dans les derniers siècles, elle s'est successivement dépouillée du caractère philosophique, religieux et politique, et qu'elle est aujourd'hui tombée dans l'avilissement, puisquelle est abandonnée par toute la classe instruite, et qu'elle ne sert plus de guide qu'à la classe ignorante.

Nous diviserons ensuite en deux parties égales le temps qui s'est écoulé depuis Socrate jusqu'à nous; nous ferons voir que, pendant les onze à douze premiers siècles, l'esprit humain s'est uniquement occupé à faire l'application de la théorie donnée par ce philosophe, et qu'il n'a fait aucun effort pour améliorer cette théorie. Nous ferons voir après, que pendant les onze à douze derniers siècles, l'intelligence humaine a suivi de front deux ordres de travaux; que, d'une part, elle a continué de faire application de la théorie de Socrate à des détails de plus en plus minutieux, tandis que, d'une autre, elle a travaillé à donner une base plus solide au système scientifique; nous ferons alors l'histoire des sciences d'observation, dès l'origine de leur culture sous les premiers califes; nous ferons voir comment les théories des différentes branches de la physique ont, par une tendance naturelle, marché vers un point de réunion; nous ferons voir enfin que, dans le moment présent, elles n'ont plus qu'un pas à faire pour se rallier à l'idée de la gravitation.

LIVRE DEUXIÈME.

De l'avenir de l'espèce humaine.

Nous placerons en tête de ce second livre une introduction dans laquelle nous établirons (ce qui ne sera pas difficile) que l'histoire de l'avenir ne peut pas être aussi détaillée que celle du passé, et que les bornes étroites de notre intelligence nous forcent à nous renfermer dans une indication très-sommaire des masses.

Nous diviserons ensuite ce second livre en trois sections correspondant à celles établies dans l'histoire du passé.

PREMIÈRE SECTION.

De la planète quand elle ne sera plus habitable.

C'est par des considérations géologiques que l'on doit commencer l'histoire de l'espèce humaine; c'est également, et par les mêmes raisons, par des considérations géologiques qu'on doit la terminer.

Notre planète a tendance à la dessiccation. L'Afrique, qui a été la première partie du monde habitée et par conséquent habitable, est aujour-

d'hui presque entièrement desséchée. En Asie, les sables de l'Arabie font tous les jours des progrès sensibles, ainsi que ceux de la grande Tartarie. Ils tendent à se réunir et à recouvrir ensuite toute la couche de terre végétale qui est encore si productible, dans ce second berceau du genre humain. En Europe, l'Espagne, contrée qui était si fertile du temps des Romains, est déjà desséchée. Dans la Germanie, une grande partie des forêts ont disparu, et les eaux y sont beaucoup moins abondantes qu'à l'époque où Tacite nous en a donné la description. De ces observations, les géologues ont nécessairement conclu qu'il arrivera une époque à laquelle la planète se trouvera entièrement desséchée. Or il est évident qu'à cette époque elle sera inhabitable, inhabitée, et que par conséquent, à dater d'une certaine époque, l'Espèce humaine s'éteindra successivement.

La considération de la planète entièrement desséchée et inhabitée terminera donc l'histoire de l'Espèce humaine.

DEUXIÈME SECTION.

En tête de cette deuxième section, nous ferons le tableau des sensations du dernier homme,

mourant après avoir bu la dernière goutte d'eau du globe; nous ferons voir que la sensation de la mort sera pour lui bien plus pénible qu'elle ne l'est pour nous, puisque sa mort particulière sera en même temps la mort générale de l'Espèce. Nous remonterons ensuite de l'examen du moral de ce dernier homme à celui des restes de l'Espèce, jusqu'à l'époque à laquelle elle commencera à voir sa destruction s'opérer et où elle aura acquis la conviction qu'elle est inévitable, conviction qui lui ôtera toute énergie morale et qui la rendra semblable aux hommes dont nous avons parlé dans la deuxième section du livre sur le passé de l'Espèce, sous ce rapport important qu'ils n'auront d'autres désirs que ceux qui leur sont communs avec les autres animaux.

TROISIÈME SECTION.

Dans cette troisième section, nous présenterons l'intelligence de l'Espèce humaine débarrassée de toutes les idées superstitieuses, de toutes les charlataneries scientifiques. Cette section sera partagée en deux chapitres. Dans le premier, nous ferons le tableau de l'Espèce

humaine possédant un bon système scientifique, et dans le second, nous la représenterons travaillant à l'organisation de ce système. Ce chapitre se terminera au moment où elle commencera à travailler à cette organisation ; ce moment constitue la face du présent qui voit ce qui arrive par la route de l'avenir, de même qu'en y arrivant par le passé, la face que montre le présent est celle de la dernière action de la théorie scientifique dont Socrate avait commencé l'organisation.

LIVRE TROISIÈME.

Du présent de l'Espèce humaine.

Nous présenterons d'abord des considérations générales dont voici l'aperçu. L'Espèce humaine a fini de monter la vie, elle n'a pas encore commencé à la descendre. Le moment présent est donc celui dans lequel, se trouvant stationnaire au sommet de son existence, elle réunit à leur plus haut degré les jouissances morales de tous les genres : chez elle, la faculté de raisonner est complétement développée, et l'imagination n'est pas encore éteinte ; si l'ancien monde lui présente

le triste tableau de la vieillesse, le nouveau lui offre le riant spectacle d'une enfance qui approche de l'adolescence.

Entrant ensuite directement en matière, nous ferons voir que la théorie dont Socrate a commencé l'organisation est devenue inutile et même à charge à la science, et par conséquent à l'Espèce humaine; et nous démontrerons, d'un autre côté, que tous les matériaux nécessaires pour organiser un nouveau système scientifique (le système positif) sont rassemblés. Après avoir ainsi bien précisé la situation morale dans laquelle se trouve dans ce moment l'esprit humain, nous quitterons la direction des observations, qui est celle *à posteriori*, qui est la direction passive, pour prendre la direction *à priori*, ou active, qui est celle dans laquelle l'homme produit.

Nous dirons : le travail d'organisation d'une nouvelle théorie de la science exige le concours des efforts de tous les savants, particulièrement de ceux adonnés à la culture de la philosophie (ou science générale). Les philosophes européens étant aujourd'hui divisés en deux sectes, c'est une opération préliminaire indispensable de les rallier au même principe, pour former un

atelier scientifique capable d'exécuter l'immense travail de l'organisation d'une nouvelle théorie générale.

Nous nous adresserons d'abord à la secte philosophique anglo-française, et nous lui démontrerons que si, d'une part, elle a raison d'exclure de ses combinaisons l'idée d'une cause générale animée, d'une autre part, elle a complétement tort en continuant de s'occuper exclusivement de la recherche de nouveaux faits, sans travailler à coordonner d'une manière générale l'immense quantité de ceux qu'elle a réunis et constatés; en un mot, qu'il est temps pour elle de quitter la direction *à posteriori* pour prendre celle *à priori.*

Nous nous adresserons ensuite à la secte allemande et nous lui dirons : Vous avez bien raison d'enseigner qu'il est grand temps pour l'esprit humain de considérer les choses *à priori;* vous avez bien raison de tonner dans vos chaires philosophiques contre la manie scientifique anglo-française de chasser continuellement, d'emplir le garde-manger de gibier et de ne jamais se mettre à table. Vous avez bien raison de prêcher qu'il faut une théorie générale, et que c'est seulement sous son rapport philosophique

que la science est directement utile à la société, et que les savants peuvent former la corporation politique générale qui est nécessaire pour lier entre elles les nations européennes et pour mettre un frein à l'ambition des peuples et des rois; mais vous avez grand tort quand vous voulez donner pour base à votre philosophie l'idée d'une cause animée : ce n'est plus l'idée de Dieu qui doit lier les conceptions des savants, c'est l'idée de la gravitation considérée comme loi de Dieu. A cette occasion, nous éclaircirons une question qui n'est encore qu'un véritable imbroglio; nous prouverons qu'on a jusqu'à présent appelé spiritualistes ceux qu'on aurait dû appeler matérialistes, et matérialistes ceux qu'on aurait dû appeler spiritualistes; en effet, corporifier une abstraction, n'est-ce pas être matérialiste? De l'être Dieu extraire l'idée loi, n'est-ce pas être spiritualiste?

Nous terminerons cette première partie de notre troisième mémoire, en disant qu'elle ne doit être considérée que comme une introduction à la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE DU TROISIÈME MÉMOIRE.

Notre objet, dans cette seconde partie, sera d'esquisser une nouvelle théorie philosophique; nous présenterons d'abord nos idées sur le système du monde, et ensuite celles sur la science de l'homme; ainsi cette seconde partie se trouvera naturellement divisée en deux livres.

LIVRE PREMIER.

Du Système du Monde.

Tous les systèmes d'idées conçus jusqu'à ce jour ont été basés sur une cosmogonie, et on donnera à tous ceux qui seront produits la même base, car il est de la nature des choses qu'on décrive le contenant avant de parler du contenu. Jusqu'à présent, dans toutes les cosmogonies qui ont été produites, on a considéré le système solaire comme étant le système général. Dans l'état actuel de nos connaissances, une telle manière de voir n'aurait pas le degré de généralité suffisant. C'est donc réellement de l'organisation générale du système du monde que nous parlerons. Nous considérerons l'univers comme par-

tagé en deux hémisphères, l'un qui est celui auquel nous appartenons, dans lequel la matière tend à la solidification; l'autre, dans lequel elle tend à la fluidification.

LIVRE DEUXIÈME.

De la Science de l'homme.

Nous présenterons la science de l'homme basée sur des observations physiologiques. Voici le principe sur lequel nous fonderons le système de morale : l'expérience a prouvé que tout homme qui ne cherche pas le bonheur dans une direction utile à ses semblables est malheureux, quelle que soit son apparente prospérité.

Tout le monde n'est pas apte à travailler au bonheur de ses semblables, d'une manière également générale et importante; il en résulte la nécessité de diviser la théorie de la morale en quatre parties adaptables :

La première, à ceux dont l'action de l'intelligence peut être utile aux progrès de la philosophie;

La seconde, à ceux qui sont susceptibles d'utiliser le sentiment de patriotisme;

La troisième, à ceux que la nature a desti-

nés à trouver leur bonheur dans l'intérieur d'une famille dont ils sont les dignes chefs;

La quatrième, à ceux qui n'ont reçu que les moyens de remplir leurs devoirs, et qui sont portés d'inclination à aider des gens plus capables.

CONCLUSION DE CE TROISIÈME MÉMOIRE.

Nous conclurons de ce que nous aurons dit dans ce troisième mémoire, qu'il est possible d'organiser une théorie générale des sciences, tant physiques que morales, basée sur l'idée de la gravitation considérée comme loi à laquelle Dieu a soumis l'univers, et par laquelle il le régit. Nous dirons quel est le plus prompt moyen par lequel on peut arriver à cette organisation; le voici : c'est que toutes les sociétés savantes mettent au concours la question à traiter, et nomment des commissaires chargés de décerner le prix à l'ouvrage qui aura le mieux atteint le but (c'est à Rome que ces commissaires doivent s'assembler). L'importance de ce travail est bien évidente, car la crise dans laquelle toute la population européenne est engagée n'a d'autre cause que l'incohérence des idées générales;

aussitôt qu'il y aura une théorie proportionnée à l'état des lumières, tout rentrera dans l'ordre, l'institution commune des peuples européens se rétablira d'elle-même, et un clergé d'une instruction proportionnée aux connaissances acquises rétablira promptement le calme en Europe, en mettant un frein à l'ambition des peuples et des rois.

Nous ferons voir qu'il ne faut point s'effrayer de la difficulté qu'offre l'organisation d'une nouvelle théorie ; qu'il ne faut point se laisser dominer par un trop vif désir d'atteindre un très-haut degré de perfection. Nous engagerons les philosophes qui entreprendront ce travail à considérer combien la théorie qui a servi de base à l'ancienne doctrine scientifique, religieuse et politique, était vicieuse et cependant combien elle était utile. Nous leur prouverons que ce qui est important, c'est d'ébaucher ce travail le plus promptement possible, parce que, dès qu'une première ébauche en sera faite, il existera des moyens de faire cesser le terrible fléau de la guerre générale, et de réorganiser la Société européenne, seul objet philosophique qui mérite dans ce moment de fixer l'attention des savants ; enfin nous dirons aux philosophes, nous contem-

porains, qu'après avoir rempli notre tâche de notre mieux, nous lèguerons à nos successeurs le soin de perfectionner nos travaux.

Dans la préface générale qui se trouve en tête du *Mémoire sur la science de l'homme*, on a dû remarquer le passage suivant :

« Le travail que j'ai conçu ne se borne point « au présent mémoire; il doit se composer de « quatre mémoires ayant pour titres : *Mémoire « sur la science de l'homme, Mémoire sur la « philosophie, Mémoire sur la réorganisation « du clergé, Réorganisations nationales des « différents peuples.* Je suis poussé à l'exécu- « tion de ce plan de travail, bien plus par la con- « viction du besoin que la Société en a, que par « le sentiment de ma capacité, pour fournir une « carrière aussi longue et aussi pénible. Je dé- « clare, en y entrant, que je suis prêt à quitter « la direction de l'entreprise ; que mon plus grand « désir est de voir une personne plus capable « que moi de s'en charger, et que je devien « drai dès ce moment pour elle un collaborateur « qu'elle emploiera comme elle le jugera à pro- « pos. En attendant l'heureux jour où je me trou- « verai débarrassé de cette tâche infiniment au- « dessus de mes forces, voici la marche que je

« suivrai pour la remplir le moins mal qu'il me « sera possible. Je fais observer au lecteur « que je dois, pour le moment, me regarder « comme chef de l'entreprise et faire ma com- « binaison comme si je devais en diriger toute « l'exécution.

« Je prends douze ans, à partir du 1er janvier « 1813, pour l'exécution (c'est depuis cette épo- « que, en effet, que j'y travaille). Mon *Mémoire « sur la science de l'homme* sera présenté aux « sociétés savantes de l'Europe le 1er janvier « 1816; celui sur la philosophie, le 1er janvier « 1819; celui sur la réorganisation du clergé, « le 1er janvier 1822, et celui sur les réorgani- « sations nationales des différents peuples, le « 1er janvier 1825. » (1)

« La première section de mon *Mémoire sur « la science de l'homme* est terminée; j'en ferai « faire plusieurs copies à mi-marge, et je les « remettrai aux personnes les plus capables de « juger un travail de cette nature. Je les prierai « de m'aider de leurs conseils, en plaçant en « marge leurs observations. Je leur remettrai « copie de la seconde section quand elle sera

1. Le *Nouveau Christianisme* a paru au commencement de 1825. Saint-Simon est mort le 19 mai, même année.

« terminée, en recevant d'eux leurs observations « écrites sur la première; je continuerai de cette « manière à soumettre mon travail, partie par « partie, à la critique des penseurs instruits, « ayant assez de chaleur d'âme pour s'occuper « d'une manière suivie de l'intérêt général et « des moyens de terminer la crise dans laquelle « la masse entière de la population européenne « est engagée. »

Ainsi, je ne devais attaquer que dans trois ans la question que je viens d'aborder; je devais employer les trois années suivantes à la traiter, et n'en donner, par conséquent, la solution qu'au bout de six ans. Je m'étais donc ménagé six années pour préparer l'esprit du lecteur et pour caver mes idées; et c'est, au lieu de cela, en quinze jours, qu'il m'a fallu gravir le pic de l'intelligence, et me placer à son sommet. C'est en cinquante pages que j'ai dû conduire le lecteur à cette immense hauteur d'abstraction. Qu'est-ce qui vous y a obligé? me demandez-vous, Messieurs. C'est ce qui commande avec le plus de despotisme à l'homme de cœur : d'une part, le sentiment de faire une chose utile, et de l'autre, l'espérance d'acquérir de la gloire.

L'Empereur, à son retour à Paris, a manifesté

l'intention de poursuivre son projet de forcer les Anglais à reconnaître la liberté des pavillons ; son attitude fière, on peut dire héroïque, après les revers que nos armées viennent d'essuyer, nous a enchanté ; elle nous a exalté ; mais l'Empereur, nous a-t-on dit, a annoncé le projet d'atteindre son but, en forçant, par la voie des armes, tout le continent à le seconder dans son projet de renverser le despotisme exercé par les Bretons sur l'empire des mers, et il nous est démontré qu'il lui est impossible de réussir par ce moyen : d'un autre côté, nos compatriotes de toutes les classes manifestent clairement le désir de se renfermer dans les limites que la nature a données à la France, qui sont les Pyrénées, les Alpes et le Rhin ; ils disent hautement que ce serait contre leur opinion que le chef du gouvernement ferait passer à nos armées ces limites naturelles pour tenter de nouvelles conquêtes; cette opinion nous paraît juste et nous la partageons entièrement; mais nous voyons avec un vif chagrin et même un profond sentiment d'humiliation, beaucoup de Français mollir dans l'intention qu'ils avaient eue de forcer les Anglais à reconnaître le droit des gens et à s'y soumettre. Convaincu qu'il est possible de concilier les

vues héroïques de l'Empereur avec les intentions nationales, nous avons fait nos efforts pour produire une conception qui atteignît ce but, et nous nous sommes hâté de présenter, par aperçu, le moyen conciliatoire des intentions de l'Empereur et de celles de ses sujets. Nous ne regrettons pas le travail très-pénible que cela nous a fait faire, car nous avons conscience d'avoir, par cet effort, autant éclairci nos idées en quinze jours que nous l'aurions pu faire, en suivant la marche que j'avais adoptée, en plusieurs mois, et même en plusieurs années.

Oui; Messieurs, nous sommes sûr qu'en lisant notre premier mémoire, vous avez été frappés de la nouveauté, de la vigueur et de la justesse des idées qu'il contient; nous sommes également sûr de faire paraître d'ici à trois mois et peut-être beaucoup plus tôt notre second mémoire, et que ce second mémoire atteindra son but, celui de lier par une conception *à priori* les découvertes faites en astronomie par Newton et depuis lui. Enfin nous sommes certain de faire paraître avant un an notre troisième mémoire, qui sera une bonne ébauche d'une théorie scientifique générale, basée sur l'idée de la gravitation universelle, considérée comme loi générale, uni-

que et immuable à laquelle Dieu a soumis l'univers, et par laquelle il le gouverne; ébauche suffisante pour donner à la corporation des savants les moyens de faire application de cette nouvelle théorie générale à la science politique.

La conséquence de ces travaux sera la réorganisation de la Société européenne, au moyen d'une institution générale commune à tous les peuples qui la composent, institution qui, suivant le degré de lumière de chacun, lui paraîtra scientifique ou religieuse, mais qui, dans tous les cas, exercera une action politique positive, celle de mettre un frein à l'ambition des peuples et des rois, action qu'elle exercera vraisemblablement d'abord contre l'Angleterre, mais qu'elle exercerait nécessairement dans toute sa vigueur contre les Français, s'ils ne rentraient pas dans leurs limites naturelles et s'ils ne renonçaient pas constitutionnellement à n'en jamais sortir.

La force des savants de l'Europe, réunis en une corporation générale ayant pour lien une philosophie basée sur l'idée de la gravitation, sera incalculable.

LETTRE AUX SAVANTS EUROPÉENS.

MESSIEURS,

Il est de la nature des choses que le clergé soit le corps le plus savant, ou plutôt que le corps le plus savant remplisse les fonctions sacerdotales. Quand les laïques deviennent plus savants que les ecclésiastiques, le lien général qui unit la Société se relâche, et il est tout à fait détruit quand les laïques sont devenus très-supérieurs en science aux ecclésiastiques. Ce que nous venons de vous dire est le résultat des observations faites sur ce qui s'est passé depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour. En effet, depuis cette époque, les laïques ont continuellement monté en sciences, et les ecclésiastiques étant restés attachés à leurs anciennes idées, à l'ancienne théorie, en un mot étant demeurés scientifiquement stationnaires, font aujourd'hui partie de la classe la moins éclairée. En effet, depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, l'institution qui unissait les nations européennes, qui mettait un frein à l'ambition des peuples et des rois, s'est successivement

affaiblie; elle est complétement détruite aujourd'hui, et une guerre générale, une guerre effroyable, une guerre qui s'annonce comme devant dévorer toute la population européenne, existe déjà depuis vingt ans et a déjà moissonné plusieurs millions d'hommes qui ne doivent être considérés que comme l'avant-garde des armées que l'on va mettre sur pied.

Il est de la nature des choses, Messieurs, qu'une théorie scientifique vieillisse, et que le clergé qui la professait soit anéanti quand elle est devenue insuffisante; il est également de la nature des choses que les laïques, qui ont organisé une nouvelle théorie scientifique générale, remplacent l'ancien clergé et se constituent en corps sacerdotal.

Votre tranquillité, Messieurs, ainsi que le bien général, exigent que vous preniez un parti. Vous seuls pouvez ramener le calme en Europe, vous seuls pouvez réorganiser la Société européenne; le temps presse, le sang coule, hâtez-vous de vous prononcer; la circonstance est si impérieuse, que c'est le cas de faire application du principe sur son simple aperçu; dans cette occasion, il faut faire marcher la pratique avant la théorie. Les choses iront ainsi, si vous êtes

gens de cœur et de tête, comme je me plais à le croire.

Que chaque société savante de l'Europe envoie un ou plusieurs députés à Rome, avec pouvoir et mission d'élire un Pape, et que le Pape, aussitôt sa nomination, fasse une proclamation à peu près de la teneur de celle dont voici l'aperçu :

PROCLAMATION

DU PREMIER PAPE DE LA NOUVELLE THÉORIE SCIENTIFIQUE.

L'Europe conserve encore un amer souvenir de la guerre de Trente ans. Les guerres de religion sont, dit-on, les plus cruelles; elles sont bien cruelles sûrement, mais elles ne le sont pas autant que celle qui a pour cause l'anéantissement du lien religieux, puisque cet anéantissement replonge l'espèce humaine dans l'état de nature, qui est un état de guerre continue. Et en effet . . . . . .

Paris. — Impr. Paul Dupont, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.—2585.5.6

JUN 3 0 1947